LÉO DANDURAND

SPORTSMAN

Une belle vie, c'est un rêve de jeunesse
réalisé dans l'âge mûr.

(Alfred de Vigny)

Léo Dandurand.

ROSAIRE BARRETTE

LÉO DANDURAND

SPORTSMAN

LE DROIT
OTTAWA

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
Universitas
uOttawa
LIBRARY ANNEX

GV
165
.A35B3
1952

Tous droits de traduction, de
reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

Copyright, Ottawa, Canada 1952
by ROSAIRE BARRETTE.

INTRODUCTION

Le Canada français s'honore à juste titre d'une phalange de grands noms qui brillent dans le firmament des principales phases de l'activité humaine. Dans le domaine de la religion, nous avons eu les Bourget, Langevin, Bégin, Villeneuve et de nombreux ecclésiastiques qui se sont inscrits au premier rang; en politique, les Lafontaine, Cartier, Chapleau, Mercier, Laurier et autres ont jeté un magnifique lustre sur toute notre race; en littérature, les De Gaspé, Fréchette, Crémazie, Chapman, Lozeau, Lemay, Nelligan et leurs émules rivalisent avec les célébrités des pays étrangers. Nous avons fourni dans la sphère artistique des personnalités comme les Albani, Gagnon, Suzor-Côté, Hébert, Massicotte, Laliberté et une multitude de compatriotes dont le talent et les œuvres ont été acclamés aux quatre coins du monde. Il en est de même dans toutes les professions, mais en ce qui concerne le sport, il n'y a qu'un homme qui se soit identifié comme joueur, administrateur, propriétaire et promoteur, qui ait centralisé en lui toutes ces fonctions avec une maîtrise absolue, qui ait été la figure dominante du monde sportif de son époque: c'est monsieur Léo Dandurand, millionnaire et philanthrope de Montréal.

Si, pour nous servir de l'expression de Charles d'Ydewalde, le sport est aujourd'hui un fait accompli, comme le cinéma et la radiodiffusion, Léo Dandurand en est le souverain et, durant toute sa carrière, il s'est donné pour mission d'augmenter le prestige des nôtres dans tous les endroits de compétition et de les faire respecter dans tous les milieux. Ce personnage extraordinaire était né pour le sport; il s'y est trouvé comme chez lui, il y est allé comme on va au bal ou au théâtre, avec un entrain et une spontanéité incomparables.

Doué d'un flair merveilleux, ce grand animateur a eu aussi le sens positif du réel, et les dieux ont bien servi ses desseins. Il a imaginé et appliqué des formules nouvelles pour donner au sport une impulsion que ce dernier n'avait jamais connue auparavant. Son habileté remarquable, son génie inventif, les moyens innombrables que sa science de l'organisation lui a suggérés, lui ont

permis de donner une forme concrète à ses plus audacieuses conceptions. Dès sa jeunesse, il s'est classé parmi les dirigeants d'avant-garde, et l'avenir devait se charger de justifier ses théories, de même qu'il a consacré son enviable réputation de sportsman par excellence.

Pourquoi Léo Dandurand jouit-il d'une si grande popularité auprès des athlètes qui ont joué avec ou pour lui, ainsi que dans le grand public? Quelle est donc la recette magique à laquelle il a eu recours pour s'attirer tant de sympathies et des attachements si solides? C'est qu'il est avant tout un grand spécialiste de la nature humaine. Avec sa façon preste et souriante d'exprimer ses opinions, il n'a jamais manqué de conquérir les cœurs. Ami de tous, comme l'appelait l'honorable Louis-Alexandre Taschereau, ancien premier ministre du Québec, décédé le 6 juillet 1952, Léo a exercé une influence bienfaisante au sein de la gent sportive. Homme de ravissante compagnie, ce moderne chevalier est devenu l'intime, le confident, le conseiller, voire même le confesseur de ses acolytes. Il les a constamment guidés dans la bonne voie, leur évitant les récifs et les écueils qui se dressent si souvent sur la route de la jeunesse. Il est certainement un charme, un talisman qui tient aux doigts de ce maître-ouvrier. Peut-être portait-il constamment sur lui ce fétiche Nénette et Rintintin *ou le petit dieu* Tan-Feh-Pah *que les soldats de l'armée française popularisèrent durant la première guerre mondiale ? Nul doute qu'une amulette divinatoire a inspiré toutes ses actions.*

Son évidente dévotion à la cause sportive lui a fait prodiguer les plus chaleureuses félicitations aux vainqueurs, comme elle lui a dicté des paroles de consolation et d'encouragement dans la défaite. Chaque fois qu'un joueur a fait appel à sa bonté, Léo a répondu avec empressement. De tout temps, il a nourri une vive admiration pour les membres des équipes qu'il a dirigées, membres qu'il a toujours considérés comme ses enfants, et souvent traités en enfants gâtés. Tous les journalistes connaissent ses déclarations de sympathie et de fraternité à l'endroit des étoiles qu'il a conduites dans les stades et les arènes. Cet optimiste convaincu a pu exhaler des cris d'aigle et de prophète à la vue des prouesses de recrues qu'il présentait à l'appréciation des foules. Sa flamme communicative et sa puissance d'éruption ont stimulé les énergies chancelantes pour en faire des modèles de fougue et de ténacité.

Dans tous ses rapports avec ses équipiers, on y a senti se dessiner les formes de son esprit: confiance, espérance, certitude, et on y a saisi ses ambitions distinctes et précises. Voilà la raison pour laquelle Léo a toujours été en communion directe avec ses athlètes. Par sa dextérité, sa délicatesse, son doigté, il a rassuré les hésitants, harmonisé les contraires et rapproché les extrêmes. Conscient de sa responsabilité, des devoirs que sa fonction lui imposait, il n'a jamais dégonflé les enthousiasmes; bien plus, il a aiguillonné les énergies ou les a ranimées. Le secret de son art, ce en quoi il a vraiment excellé, c'est qu'il a toujours confondu sa personnalité avec celle de ses sportifs et, avec une fine et rare diplomatie, il s'est révélé l'oracle, le Pythagore et l'arbitre discret de leurs volontés.

Notre monarque de l'athlétisme au Canada est peut-être une personne unique en son genre. Combien peuvent se vanter d'avoir réalisé en entier tous leurs rêves de jeunesse? D'ordinaire, la vie est traversée de revers. Celle de Léo fourmille de réussites... Devait-il protester? Assurément non. Notre ami, citoyen pratique au superlatif, se demande s'il rêve. Le rêve a cela de bon que c'est peut-être en lui que nous sommes le plus sincère, le plus en harmonie avec nous-même. Or, pour lui, ces rêves successifs sont devenus d'agréables réalités.

Tout jeune, il a voulu briller à divers jeux, il a caressé l'espoir de gérer des équipes, songé à devenir propriétaire de clubs champions, à pratiquer sur une haute échelle l'organisation sportive sous toutes ses formes, et il s'est donné pour objectif une carrière d'homme d'affaires qui lui permettrait d'amasser une fortune. Franchement, il a dû, au cours de son existence, arborer des cravates vertes, couleur de l'Espérance, car toutes ses ambitions de l'adolescence se sont muées en faits qui sont aujourd'hui consignés au Livre d'or des sports et qui ont fait trépigner une génération entière.

Sa bonne étoile ne l'a jamais abandonné, et son saint patron s'est montré à son égard d'une bienveillance inouïe. Pour plusieurs, le cours des jours ne représente qu'une suite d'occasions manquées. Notre compatriote prédestiné, lui, a saisi au vif les occasions, en a, pour ainsi dire, fait le tour à pied et à cheval, pour les transformer en succès.

Léo peut vraiment se reposer aujourd'hui sur ses lauriers légitimement gagnés. Il s'est acquis l'admiration de tous les Cana-

diens qui ont reconnu en lui les plus hautes qualités de chef et de meneur. Par la multiplication de ses réussites, il s'est élevé au sommet et créé une place parmi nos gloires nationales.

Mais il ne faudrait pas croire que toutes les alouettes lui sont tombées rôties dans le bec. Comme tout le monde, Léo a dû affronter d'épineux problèmes et lutter de pied ferme pour survivre à la concurrence et avoir raison des oppositions vives et opiniâtres. Il a peiné, travaillé, échafaudé des plans pour s'extriquer des plus redoutables impasses. Grâce à sa persévérance et à son inébranlable détermination, il s'est lancé dans des entreprises avec l'ardeur du conquérant, il a foncé sur les obstacles, contourné certaines difficultés pour en aplanir d'autres, enfin, il a mis à exécution ses projets dont la réalisation ne devait pas tarder à s'opérer. A l'exemple d'un skieur sur la surface d'élan du tremplin, Léo a franchi les distances et s'est moqué des embarras de la route.

Aujourd'hui où le recul du temps permet de mieux distinguer, on peut aisément se faire une idée de sa fermeté et de son courage. Avec un tel caractère, pouvait-il fléchir? Non, jamais, car si un fusible sautait, il savait le remplacer pour maintenir le courant et la clarté. Sa devise a toujours été Quand même! *en présence des pires résistances. Les embûches et les contrariétés n'ont eu pour effet que d'accentuer ses élans qui devaient nécessairement aboutir au triomphe. Comme le lit ne fait pas le sommeil, l'intention seule ne fait pas le succès. Léo y a joint ses efforts; or, si on applaudit au succès, pourquoi pas à l'effort?*

Errare humanum est! *Léo a, lui aussi, commis des erreurs, mais ces dernières ne vont pas sans un certain avantage. Celui qui n'en a jamais commis, n'a jamais rien créé ni découvert. A l'instar de Balzac, quand il se trouvait en présence d'une erreur, il la corrigeait dans le projet suivant.*

Ce novateur a tenu à reproduire la réalité dans ses plus menus détails, avec le soin scrupuleux d'un savant penché sur son microscope, et sans aucune transposition ni déformation. Avec ce talent immense, persuasif et généreux qui est le sien, il s'est embarqué tout jeune à bord d'une nacelle qui avait reçu les promesses de ne jamais sombrer. Homme pareil aux autres, vivant de leur vie, mêlé à eux, camarade, frère, exposé aux mêmes avatars, ce génial ordonnateur a toujours repoussé les conditions inacceptables pour se rallier aux propositions rationnelles.

Monsieur François-Xavier Dandurand

Madame François-Xavier Dandurand

EN HAUT : Maison natale de Léo Dandurand à Bourbonnais, Etat de l'Illinois.

AU BAS : "Dan Acres", la superbe résidence du grand promoteur à Beaconsfield.

Le sport est son thème favori; cela lui va comme un gant. Léo est la vivante expression du sportsman, dans le sens le plus large et le plus élevé du mot. Une telle entreprise l'a révélé à lui-même, a répondu à la prédisposition de son intelligence, à tous les désirs de son cœur, et il a pris pour atteindre au but des moyens loyaux autant qu'efficaces. De bonne heure, il a passé son Rubicon et pris pied sur l'autre rivage. En étendue comme en profondeur et en durée, le succès a couronné son œuvre, et, de succès en succès, on finit par s'asseoir sur les cimes glorieuses.

En bon sportsman, Léo a pratiqué la vie comme un . . . sport. Il a eu le talent de concilier les hommes et d'obtenir partout leurs suffrages, comme il a envisagé toutes les situations avec tact et souplesse. Si, en matière sportive, il est le pontife du passé, il n'en reste pas moins toujours le voyant de l'avenir, dont l'expérience est acquise à qui veut en bénéficier. Oui, le sport est le motif principal dans l'orchestration générale de sa carrière, et on peut dire qu'il l'a humanisé par ses principes basés sur la justice et l'équité. De cette sphère qu'il a dominée est né un régime dont est sorti quelque chose de grand—de grand par l'action, par l'impulsion—quelque chose dont on est fier d'avoir été le contemporain.

On a dit que la mission de l'écrivain était de fixer le temps que la vie emporte. C'est une intéressante mais délicate tâche que de vouloir dénouer l'écheveau d'une vie aussi intense et colorée que celle de notre magnat, si justement dénommé Mr. Montreal *par Frank Ahearn d'Ottawa. C'est donc avec un plaisir extrême que nous avons recueilli les épisodes qui vont se dérouler sous les yeux du lecteur. Laissons-les parler, nous bornant à les capter au passage, à les trier, à les classer et à les enregistrer. Si, par hasard, il en est qui sont d'avis que la narration rectiligne et véridique de la vie et de l'œuvre de Léo Dandurand constitue un panégyrique outré, une apologie exagérée ou un éloge trop dithyrambique, nous les prions de méditer sur les témoignages de ses amis et anciens rivaux ou concurrents, que l'on trouvera disséminés un peu partout à travers le présent ouvrage.*

Contentons-nous d'introduire dans ces pages le roi des sports au Canada.

Maintenant qu'il se présente lui-même!

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

Peu de nations peuvent se vanter d'avoir une histoire aussi glorieuse que la nôtre; aussi, lorsque nous remontons aux origines de la Nouvelle-France, est-ce avec un sentiment de fierté et un légitime orgueil que nous reconnaissons dans les hardis pionniers et découvreurs la plus belle fleur de la jeunesse que notre ancienne mère-patrie pouvait envoyer vers nos rives.

Nos annales regorgent d'événements éclatants et de brillants faits d'armes, et la terre canadienne a servi de théâtre à des actes d'héroïsme qui égalent les plus notoires dans les archives des peuples; mais le culte que nous vouons à nos ancêtres s'adresse également à ces braves défricheurs et à ces intrépides coureurs des bois, dont le courage indomptable, la passion de l'aventure et l'esprit d'initiative, le tout allié à un sens profondément religieux et à une parfaite confiance dans l'avenir, ont permis à notre population de faire face aux plus mortels dangers, de doubler le cap des tempêtes et d'assurer sa survivance pour devenir, grâce à sa langue et à sa culture, le plus bel ornement de notre Confédération.

Fascinés par les mystères de ces régions lointaines et animés du désir de chercher fortune sous d'autres cieux, ces colons actifs et entreprenants n'ont pas hésité à quitter les plaines fertiles et les grasses campagnes de la *dolce France* pour venir affronter les rigueurs et les périls des forêts vierges du Nouveau-Monde. Toujours soumis à des vicissitudes que l'inconnu rendait encore plus insupportables et constamment en proie aux attaques farouches et sanguinaires des Iroquois, ces ouvriers de la première heure ont, par leurs luttes incessantes, leurs labeurs ardus et leur volonté de fer, contribué dans une large mesure à écrire notre splendide épopée nationale.

Il ne nous appartient pas ici de faire l'historique de cette longue lignée de paysans et de commerçants qui vinrent s'établir au pays; d'autres sûrement se chargeront de cette agréable besogne.

Un seul nom doit en l'occurrence retenir notre attention, et non le moindre: c'est celui de Dandurand, sous lequel sont connues quelques-unes de nos plus belles familles au Canada.

Antoine Dandurand dit Marcheterre, l'unique ancêtre de toutes ces familles, fut baptisé à l'évêché de Paris en 1663. Fils de Jean Dandurand et de Marguerite Labeauce, Antoine avait tout d'abord embrassé la carrière militaire. Soldat de Monpou, il avait eu l'occasion de s'illustrer sous les armes, mais attiré par les échos qui lui parvenaient des bords du Saint-Laurent et cédant aux instances de camarades qui partageaient comme lui le goût des voyages, ce Parisien s'embarqua un jour à Saint-Malo et arriva à Québec aux environs de 1690.

Comme un grand nombre de nos premiers immigrants, Antoine Dandurand alla s'installer à Sainte-Famille de l'Ile-d'Orléans, où il se livra à la culture de la terre. Le 29 février 1696, il épousa une jeune fille de dix-sept ans, Marie Vérieul, dont les parents étaient établis dans l'île depuis plus de trente ans. Trois ans après son mariage, le nouveau cultivateur se dirigea vers la rive sud pour aller se fixer à Saint-Thomas-de-Montmagny. Il y passa le reste de sa vie et eut neuf enfants. Le 21 décembre 1738, Antoine s'éteignait à l'âge de soixante-quinze ans, après s'être acquis la considération de tous par sa vie exemplaire.

Ses descendants s'éparpillèrent et allèrent faire souche un peu partout dans la province. Par les alliances qu'ils contractèrent éventuellement, les membres de cette famille devinrent apparentés à Guillaume Couillard, qui épousa la fille de Louis Hébert, premier colon canadien, et à qui Louis XIV, roi de France, conféra des lettres de noblesse en 1654, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus au pays. Certains furent aussi alliés à Abraham Martin, le célèbre propriétaire des plaines d'Abraham, de même qu'à Augustin Hébert, premier colon de Montréal en 1642, dont le monument s'élève place d'Youville à Montréal, ainsi qu'à sir Louis-Hippolyte Lafontaine, éminent homme d'Etat, qui fut le collègue de sir Robert Baldwin.

Quelques-uns allèrent élire domicile à Laprairie, et c'est de cet endroit qu'en 1810, entraîné par le courant d'émigration qui dirigeait les Canadiens vers les Etats-Unis, Marcel Dandurand, rejeton en ligne directe de la quatrième génération, partit en rou-

lotte avec sa famille pour la République voisine, dans le dessein de se fixer à Bourbonnais, Etat de l'Illinois, où il entreprit de défricher une vaste étendue de terrain dans la zone du maïs. Au nombre de ses petits-enfants, nous relevons le nom de François-Xavier Dandurand, qui vit le jour en juin 1859.

Ce dernier, homme estimable s'il en fut jamais, perpétua les nobles traditions des générations précédentes. Doué d'une foi ardente et d'un sens réel des valeurs spirituelles, cet agriculteur consciencieux sut accumuler d'innombrables mérites par son acharnement au travail, son énergie inlassable, son esprit d'économie et les nombreux sacrifices qu'il s'imposa pour assurer le bien-être et le bonheur des siens. Durant les trente-six années de son existence, il resta toujours fidèle aux principes chrétiens qu'on lui avait inculqués et se fit remarquer par son dévouement à sa famille et à l'Eglise.

Le 18 février 1880, François-Xavier Dandurand unissait sa destinée à la charmante Aurélie Brault, l'une des jeunes filles les plus populaires de la ville de Bourbonnais. Née le 19 juin 1860, elle était la fille de Léandre Brault et d'Aurélie Lambert, tous deux d'origine acadienne. Son ancêtre Alexis Brault avait été victime de la dispersion. Avec sa femme, née Marguerite Bario, et ses quatre enfants, il avait été, en 1755, déporté à Boston, où tous les membres de la famille restèrent prisonniers pendant douze ans.

Lorsqu'il était président des Etats-Unis, le grand Théodore Roosevelt entendit un jour parler de Léandre Brault qui s'honorait d'avoir cent vingt-trois descendants vivant dans le comté de Cook. Le fin politicien tint à venir saluer en personne l'auteur de toute cette lignée d'électeurs susceptibles de représenter un puissant vote républicain, et remit à M. Brault un parchemin pour commémorer ce fait inusité. Le document en question, que l'on a conservé précieusement, enrichit aujourd'hui les archives de la famille.

Les nouveaux époux s'engagèrent certainement dans la vie matrimoniale sous l'œil tutélaire de la Divine Providence, car le Très-Haut gratifia leur union d'une progéniture qui devait constituer pour ces gens de bien une source de douces consolations. Neuf enfants naquirent de ce mariage:

Léda, épouse d'Eugène Boileau, prospecteur de régions pétrolifères, de L'Orignal, Ontario. Deux enfants: Sarto et Yolande;

Maria, décédée à Bourbonnais, à l'âge de dix-huit ans, postulante chez les Petites Sœurs des Pauvres;

Homer, décédé à Kankakee, Illinois, le 25 décembre 1925. Marié à Alice Lord. Trois enfants: Vivien, Oline et Béatrice;

Elisabeth (Révérende Sœur Elisabeth), décédée à Montréal en 1934 chez les Sœurs de la Miséricorde;

Bernadette, décédée à deux ans et demi;

Annette (Révérende Sœur Marie des Sept-Douleurs), chez les Révérendes Sœurs de Sainte-Croix. Pendant de longues années, missionnaire au Bengale, dans le diocèse de Chittagong. Depuis 1950, supérieure du couvent de Sainte-Croix à Falher, Alberta;

Yvon, de Montréal. Ancien élève du collège Loyola et représentant de la maison Rapid Grip & Batten, de Montréal et Toronto. Grand amateur de sports. Marié à Louise Dubois. Trois enfants: Raymond, Jacques et Yvon;

Hervé, décédé à Montréal, le 28 juillet 1920; et

Léo, financier de Montréal, le plus grand organisateur et promoteur dont fasse mention l'histoire sportive canadienne-française.

CHAPITRE II

En 1889, l'administration des Etats-Unis était confiée au président Benjamin Harrison, et l'Etat de l'Illinois eut deux gouverneurs républicains: Richard J. Oglesby et son successeur Joseph W. Fifer.

Le 7 juillet restera une date inoubliable dans la mémoire de ceux qui professent, à l'endroit de nos hommes de marque, une franche admiration et s'efforcent de rendre leur vie conforme à celle de leurs modèles en qui ils puisent une infinité d'exemples de fermeté et de résolution. C'est, en effet, le jour où, à Bourbonnais, comté de Kankakee, Illinois, naissait Léo Dandurand, "cette belle figure", comme l'appelle maître Richard Duckett, coroner de la cité de Montréal, qui, en Amérique du Nord, passera à la postérité, selon le vocabulaire cher aux sportifs, comme le promoteur de langue française de tous les temps. Ainsi, en faisant son apparition sur notre machine ronde, prenait-il rang parmi ceux de la huitième génération issue de l'ancêtre Antoine Dandurand.

Bien qu'il fût le cinquième de sa famille, le nouveau-né fut, comme ses aînés, l'objet de toutes les sollicitudes de son père qui affectionnait ses enfants par-dessus tout, et, dès le berceau, il reçut ces soins et ces manifestations d'amour et de tendresse que seul un cœur de mère peut dispenser.

A peine le jeune enfant avait-il appris à faire ses premiers pas qu'il se révéla d'une indépendance extraordinaire pour son âge. Sa famille constata vite chez lui une inclination fort prononcée pour les choses de la nature, ainsi qu'une prédilection particulière pour les jeux et les amusements. Rien ne lui plaisait tant que de flâner en compagnie des animaux de ferme. Il passait des heures dans la basse-cour et adorait jouer dans l'étable et se frôler contre les bestiaux.

Il fallait voir sa joie et son délire lorsqu'il gambadait et cabriolait à travers champs, avec son chien *Tops,* pour aller à la rencontre de son père qui revenait après une rude journée de travail. Déployant cette souplesse et cette agilité qui caractérisent si bien l'enfance, Léo s'élançait parfois comme un jeune daim vers les arbres des bosquets voisins et y grimpait pour dénicher des oiseaux; en d'autres circonstances, il courait le lièvre, faisait la chasse aux grenouilles ou dressait des trébuchets pour capturer des écureuils.

Mais il est une chose qu'il prisait surtout: c'était quand son père l'amenait avec lui à cheval ou qu'il le faisait monter dans une voiture et lui confiait les rênes. Comme on le verra par la suite, le sympathique Léo a toujours été un admirateur et un connaisseur des chevaux, et son engouement pour cet animal fringant date de l'époque où papa Dandurand l'initia à l'art de l'équitation.

Ce fils de la terre s'intéressait non seulement aux animaux, mais encore il s'était développé en lui un goût incontestable pour la gymnastique. C'est avec un entrain et une passion irrésistibles qu'il accomplissait les prouesses les plus variées sur des trapèzes, dans les échelles ou sur des barres horizontales qu'on avait installés à cette fin dans la grange. En peu de temps, les acrobaties de tout genre devinrent pour lui des exercices bien élémentaires. Il va de soi qu'il acquit rapidement dans ce domaine une habileté qui, de l'avis de son père, laissait beaucoup présager pour l'avenir, et, à compter de ces jours heureux, il put démontrer et exhiber cette forme et cette endurance qui font les athlètes et qu'il a toujours conservées.

A sept ans, Léo Dandurand patinait comme un phénomène sur les mares et les étangs des alentours, et il se spécialisa dans une technique de vitesse qui lui valut maints succès plus tard. Ce jeune paladin sur glace s'enthousiasma de ce sport à tel point qu'un jour, après une longue séance qui avait complètement épuisé ses forces, il fit une chute sur la patinoire et se fractura le poignet. Mais cet accident fut loin de mettre un frein à son impétuosité qui ne fit que s'accroître et lui donna un regain de fougue et de frénésie.

Avec de telles dispositions et une tendance aussi manifeste pour tout ce qui touchait à la vie au grand air et au développement du corps humain par la culture physique, il est évident que Léo aurait opté en faveur des loisirs et des récréations perpétuelles que lui assuraient les vastes espaces et la liberté dont il avait joui jusqu'à date, si ses parents lui avaient laissé le choix de sa propre destinée; mais comme la civilisation a des exigences que les hommes ont transformées en lois inexorables, le jour survint où notre jeune héros dut prendre le chemin de l'école. C'en était fini du merveilleux Shangri-La ! Adieu les doux plaisirs champêtres ! La Déesse de la Science et du Savoir venait d'appeler un nouveau conscrit sous sa bannière!

C'est donc à l'école primaire de Bourbonnais que l'ami Léo apprit à lire et à écrire, de même qu'à soulever le voile mystérieux qui entoure les quatre règles simples. Cette institution était confiée à la direction des Clercs de Saint-Viateur, particulièrement renommés pour leurs grandes connaissances pédagogiques, et encore aujourd'hui notre dynamique homme d'affaires n'a que des éloges à adresser à ces dévoués éducateurs et pétrisseurs d'âmes qui le comblèrent de soins et d'attentions.

Comme la ferme paternelle se trouvait située à huit milles du village, M. Dandurand avait donné à son fils une vieille jument rousse et aveugle, nommée *Fly*, que Léo enfourchait chaque matin pour se rendre à l'école. Laissée au bord du chemin, l'antique haridelle broutait l'herbe toute la journée en attendant son jeune maître qui la retrouvait toujours au même endroit, à la sortie de la classe. Rendu à la maison, après avoir donné à sa monture une ration raisonnable, Léo se précipitait dans la cuisine et saccageait les armoires pour s'empiffrer de délicieuses tartes et de succulents gâteaux, chefs-d'œuvre culinaires de sa bonne maman.

*

* *

Hélas! vers cette époque un malheur s'abattit sur ce foyer tout rayonnant de bonheur et de félicité. M. Dandurand, qu'aucune tâche ne rebutait et dont les ressources étaient plutôt restreintes en raison de sa famille nombreuse et des caprices du marché, avait, depuis les premiers jours de son mariage, peiné et sué afin de joindre les deux bouts. De l'aube au crépuscule, il avait vaqué aux innombrables travaux que comporte toute entreprise agricole, et, se moquant des intempéries et des fatigues, il persistait à accomplir sa besogne avec cette vigueur extraordinaire qui étonnait tous les gens de sa connaissance. Un tel régime ne tarda pas à compromettre sa santé et, en janvier 1896, à la suite d'une période de pluie et de froid, il contracta une pneumonie qui l'emporta au bout de quelques jours.

M. François-Xavier Dandurand rendit l'âme le 31 janvier, à l'âge de trente-six ans. Ce fut un deuil cruel pour cette famille si unie et si homogène. Le départ du chef laissait un vide que la plupart des cultivateurs du comté déclaraient impossible à combler. Le jour des funérailles, tous les habitants des cantons avoisinants vinrent rendre un dernier hommage au regretté disparu

qui avait été l'objet de leur franche estime et de leur amitié sincère. M. Dandurand fut inhumé dans le cimetière de Bourbonnais.

*

* *

Après cette terrible épreuve, madame Dandurand, digne héritière des vertus des courageuses femmes de l'Hellade et de la Rome antique, mit la main à la barque. Elle prit elle-même la direction de l'exploitation et embaucha des hommes pour continuer l'œuvre de son défunt mari. Avec l'amour, l'instinct et la sagesse qui sont comme l'apanage du sexe féminin, la mère présida aux destinées de sa famille et mit tout son cœur dans sa nouvelle mission. Elle fit instruire ses enfants et s'appliqua à leur donner une éducation chrétienne, à développer chez eux le sens social et à leur enseigner les principes de civisme, qui font les bons et honnêtes citoyens.

Malgré l'attrait et l'intérêt que le bon Frère Fred Brown, son premier instituteur, conférait à son enseignement, et en dépit du dévouement, de la patience et de l'abnégation de ce digne religieux, nous fausserions la vérité si nous disions que Léo se pâmait d'enthousiasme pour les matières scolaires. Pour lui, les randonnées sur les chemins de campagne et les excursions sous le ciel du Bon Dieu étaient plus éloquentes et convaincantes que tout ce que pouvaient contenir les manuels qu'il considérait avec crainte et appréhension. Il lisait mieux dans le grand livre de la Nature que dans ses bouquins d'écolier. Aussi ne devons-nous pas nous étonner si, de temps à autre, il faisait l'école buissonnière pour aller tuer le temps et grignoter des friandises chez son oncle Louis Brault, qui résidait au village et lui témoignait infiniment de bonté et d'indulgence. Même les remontrances du Révérend Père Surprenant, un autre de ses professeurs, s'avérèrent futiles; notre bambin ne se corrigea jamais totalement de ce défaut et il continua, mais au ralenti, ses escapades qui le ravissaient de joie.

Toutefois, le temps suivait sa course éternelle, et les années succédaient aux années. En 1899, Léo Dandurand, suivant le dicton populaire, "marcha au catéchisme" et, au printemps, il faisait sa première communion à Bourbonnais, dans l'église de la Maternité, précisément le temple où l'infâme Chiniquy, cet apostat exécré du siècle dernier, descendit, d'un geste diabolique, la croix de la place d'honneur qu'elle occupait, et cela en présence des paroissiens épouvantés. C'est le Révérend Père Pierre Beaudoin, c.s.v., le même qui l'avait baptisé, qui lui administra l'auguste sacrement.

L'église de la Maternité est l'église-mère du catholicisme dans la vallée de Kankakee. Ce dernier nom est une corruption du mot sauvage *Ty-yar-ac-ke,* qui, en langue pottawatomie, signifie "Terre merveilleuse".

En 1841, une petite chapelle en bois fut érigée sur la propriété de Noël Levasseur, l'un des premiers Blancs venus de Montréal dans cette région pour faire la traite des pelleteries avec la tribu des Pottawatomis. Auparavant, un certain Père Lalumière, de Vincennes, Indiana, venait périodiqueemnt dire la messe chez M. Levasseur. Bourbonnais faisait alors partie du diocèse de l'Indiana.

Le 9 juillet 1846, cette localité fut transférée au diocèse de Chicago et, l'année suivante, le Révérend Père René Courjault, de Vincennes, fut nommé curé résidant. A cette époque, la paroisse ne comptait que soixante-dix-sept familles. En septembre 1849, on entreprit la construction d'une église, qui fut détruite en septembre 1853. Le temple actuel fut achevé en 1858, sous la direction du Révérend Père Alexis Mailloux, ci-devant de Québec, qui venait d'être nommé curé l'année précédente.

Au nombre des religieux qui, dans ces lointaines années, firent du ministère là-bas, nous relevons les noms des Révérends Pères B. Wieg (1852), J. Maistre (1853-1854), Isidore Lebel (1854-1855), Louis Cartuyvels (1855-56), Isaac Désaulniers (1856-1857), Joseph-Nérée Gingras (1860-1863), Joseph Ducroux (1863) et Jacques Côté (1864-1865).

C'est le Père Mailloux qui invita les Dames de la Congrégation de Montréal à venir fonder l'Académie Notre-Dame, tandis que le Père Côté induisit le Père Champagneur, provincial des Clercs de Saint-Viateur au Canada, à instituer à Bourbonnais un collège pour garçons. Le 6 septembre 1865, le Révérend Père Pierre Beaudoin et les Frères Jean-Baptiste Bernard et Augustin Martel quittaient le Canada pour mettre à exécution le projet du curé de Bourbonnais.

Le collège Saint-Viateur s'est taillé une renommée extraordinaire sous l'administraion des Révérends Pères Moïse-J. Marsil (1900-1908), M.-T. Dugas (1908-1912), J.-A. Charlebois (1912-1918), Cyrille Fournier (1918-1919) et P. Dubé (1919-1920).

*

* *

La même année, notre jeune étudiant fut victime d'un autre accident. Un jour qu'il revenait vers le toit familial, chevauchant à fond de train à travers un terrain accidenté, il tomba à bas de son cheval et se fractura l'épaule, alors qu'il fut précipité sur un caillou dans un fossé. Cependant, cette mésaventure n'arrêta pas ses élans furibonds et il n'en continua pas moins ses exploits équestres par la suite.

Fait important qu'il convient de signaler, Léo n'avait que huit ans lorsqu'il participa pour la première fois à des compétitions sportives. Auparavant, il s'était contenté d'accomplir en solo ses tours d'adresse et ses diverses évolutions athlétiques; mais à l'école primaire il attira tout de suite l'attention de ses maîtres qui l'enrôlèrent sans tarder dans des équipes, et c'est là qu'il eut la joie de voir ses premiers rêves devenir des réalités. Le petit écolier connut dans cette enceinte l'ivresse des tournois délirants et des luttes endiablées, sur lesquels la plupart des concurrents de cet âge semblent épingler le sort du monde.

Sa belle tenue sur la patinoire lui assura, dès la première saison, une place dans l'alignement du club de hockey. Peut-être exagérons-nous quelque peu en qualifiant de hockey le sport qui se pratiquait alors dans la cour de l'école: c'était plutôt ce qu'on appelait autrefois le *shinny*. Les joueurs des deux camps étaient munis de branches ou de harts recourbées et se disputaient non pas une rondelle, mais une vieille boîte de tomates ou de conserves quelconques. Ce qu'il s'en est dépensé des heures et de l'énergie à ce jeu qui apportait à son homme autant de gloire que le sport le plus parfaitement réglementé! Il est entendu que Léo fut immédiatement proclamé le coq du *shinny*.

Quand il fut appelé à faire partie de l'équipe de baseball, le futur financier, dont l'idéal et l'ambition avaient déjà revêtu une forme précise, crut qu'un esprit le transportait vers les hauts paliers des grandioses réalisations, des glorieuses concrétisations, et il ne se trompait pas, car, à compter de ce moment, une main invisible imprima à son activité une orientation bien définie. Il s'ouvrait un chemin pour s'y engager et ne jamais déroger à la ligne de conduite qui allait l'emporter dans un tourbillon vertigineux.

On lui assigna la position de troisième but. Il mit tant de coeur à son jeu qu'il acquit, après quelques parties, un degré d'ex-

cellence qui le caractérisa pendant toutes les années qu'il prit une part active à des épreuves sportives. Il se révéla un as au bâton, un magicien du gant, et devint l'homme-clef qui stimule ses coéquipiers et leur communique cette confiance si nécessaire pour assurer la victoire.

Dès son bas âge, Léo Dandurand affirma sa supériorité au chapitre de l'organisation et fit valoir son esprit d'initiative exceptionnel; on reconnut en lui l'âme dirigeante de toutes les entreprises d'amusements, le réalisateur de tous les mouvements tendant à faire profiter ses petits confrères de classe des heures de liberté que leur réservaient les récréations. Ses camarades devinaient déjà en lui le grand promoteur de l'avenir.

Parti au bas de l'échelle, cet enfant prédestiné commença une ascension qui devait laisser derrière elle un long sillage de faits incomparables. La progression fut sûre et rapide. Avec toute la fougue de son enthousiasme éclairé, de son optimisme constant, il plongea aveuglément dans la vie et y discerna toujours de nouveaux horizons. Les prédictions du début se justifièrent à la lettre, et l'on verra par la suite le sens que l'on peut accorder à ses actes subséquents et le résultat d'une action quotidienne soutenue et persévérante, quand celle-ci absorbe la totalité de l'esprit.

CHAPITRE III

Le jeune Léo avait douze ans lorsqu'il fit son entrée au collège Saint-Viateur de Bourbonnais. Sa mère, qui, avec raison, fondait de grands espoirs sur ses enfants qu'elle chérissait par-dessus tout, n'avait pas hésité à s'imposer les plus grands sacrifices afin de fournir à chacun des membres de sa famille les armes et bagages nécessaires pour faire face aux incertitudes de l'existence. C'est pourquoi, après les années primaires, cette femme prévoyante dirigeait ses garçons vers la célèbre institution viatorienne, tandis que les filles prenaient le chemin de l'Académie Notre-Dame, confiée à l'administration et à la surveillance des descendantes de la Bienheureuse Marguerite Bourgeoys.

L'établissement des Clercs de Saint-Viateur dans cette partie de l'Illinois ne jouissait pas d'un programme identique à celui qui est en honneur dans la province de Québec. Les cours ne s'y donnaient qu'en anglais, sauf deux heures par semaine, qui étaient consacrées au français, à l'allemand ou à l'espagnol. Cependant, cet état de choses n'était pas de nature à influer sur le régime familial des Dandurand. Fier de ses origines françaises et vouant à notre belle langue un amour que rien n'aurait ébranlé, M. Dandurand avait tenu à élever ses enfants selon les plus admirables traditions de notre race; aussi, à la maison, on n'employait que le verbe de France. Et quand madame Dandurand prit la situation en main, elle suivit les traces de son époux et attisa chez ses enfants le feu sacré pour maintenir vivace dans son foyer la flamme de notre civilisation.

Le stage qu'il fit dans ce collège reste toujours présent à la mémoire de notre fin psychologue. Il a conservé toute sa reconnaissance aux religieux qui modelèrent son adolescence, à ses maîtres qui façonnèrent si bien la base sur laquelle il édifia plus tard le château de ses rêves. La suite des ans a prouvé que l'oeuvre accomplie par les Révérends Pères Bergin, Walsh, Malone et le Révérend Frère St-Aubin s'est traduite magnifiquement dans le rayonnement et l'influence d'un de leurs anciens qui s'est toujours souvenu de ses excellents précepteurs.

Ce fut toute une révélation quand le jeune Dandurand arriva dans cette école secondaire. La vue du superbe gymnase l'émerveilla, et la fièvre sportive qui y prévalait l'ancra davantage dans

le dessein qu'il avait de se tailler une carrière exclusivement athlétique. Notre ami eut le pressentiment qu'il ferait sa marque dans cette atmosphère débordante de vie et de grouillement, et il y contracta des amitiés qui ont survécu à tous les outrages du temps.

Comme on le conçoit, Léo réussit, dès les premières semaines, à assumer un rôle de premier plan. Il endossa l'uniforme des *minimes*, ce qu'on appelle dans nos collèges canadiens les *petits*, et montra à ses nouveaux compagnons qu'il maîtrisait parfaitement l'art du baseball. Cette année-là, il eut comme collègue d'équipe un nommé Sutton, qui jouait dans le champ extérieur. Dame Fortune devait éventuellement favoriser ce confrère de toutes ses grâces, puisqu'il devint plus tard champion du monde au billard, après avoir défait le fameux Willie Hoppe.

Un détail dont Léo s'honore et sur lequel il s'étend chaque fois qu'il se retrouve en compagnie de chroniqueurs sportifs, c'est qu'à l'âge de treize ans, il était correspondant du *Kankakee Daily Republican*. Il transmettait à ce journal les pointages et les résumés de baseball et de football, ce qui en fait peut-être l'aîné de bien des journalistes sportifs au Canada et aux Etats-Unis. Il fallait voir avec quelle application et quelle compétence il rédigeait ses rapports et communiqués, et la minutie des détails qui foisonnaient dans ses chroniques. N'est-il pas une preuve vivante de la célèbre parole de Louis Veuillot, que lui répétait souvent feu le sénateur Edouard-Charles St-Père, au temps où ce dernier était directeur des pages sportives au journal *Le Canada*:

—Rappelle-toi, Léo, que le journalisme mène à tout . . . à condition d'en sortir.

Quel magnifique exemple pour la jeune génération!

Le jeune scribe-athlète faisait le trajet sur une bicyclette que sa mère lui avait offerte en cadeau. Cette amélioration sur l'époque où il parcourait la distance sur sa vieille jument aveugle, ne manqua pas de redoubler son ardeur et de lui faire entrevoir des possibilités encore plus grandes.

*
* *

Des *minimes*, Léo passa au rang junior. Dans cette catégorie, il établit des relations qui lui suscitent chaque jour de nouvelles anecdotes, toutes plus savoureuses les unes que les autres et dont il adore émailler sa conversation.

Le club de baseball junior ne comportait que des étoiles qui devinrent des figures marquantes dans leurs sphères respectives. Ainsi le premier but Joseph Legris, la grande sensation de l'ensemble, est aujourd'hui l'un des plus fameux prédicateurs chez les Révérends Pères Rédemptoristes. Le lanceur Eddie Stack était destiné à s'acquérir une réputation extraordinaire dans la Ligue Nationale, en occupant le monticule pour les Philadelphia Phillies.

On y remarquait aussi Alex McCarthy, troisième but, que les Pittsburgh Pirates engagèrent pour jouer aux côtés de Honus Wagner, l'immortel arrêt-court qui occupe une niche particulière dans le Nirvâna des Sports.

Au sujet d'Alex McCarthy, l'affable Léo se plaît à raconter comment il rencontra son ancien camarade d'équipe à Boston. C'était en 1910. Cette saison-là, le futur connétable des sports jouait centre pour les *Stars* de Montréal, une belle équipe de hockey qui occupait le haut du pavé dans la Métropole. Au mois d'avril, le club de notre héros se rendit dans la grande ville du Massachusetts pour se mesurer contre les Boston Athletics, qui administrèrent aux joueurs du Canada une râclée de 6-1. La joute se déroula à l'Aréna de la rue Botolph.

Le même jour, les Pittsburgh Pirates jouaient une partie régulière de baseball avec les Boston Braves. Le futur imprésario assista dans l'après-midi à cette lutte entre les deux puissants clubs de la Ligue Nationale et put admirer le jeu de son ancien copain à l'oeuvre. Après la partie, les deux amis allèrent se restaurer à l'hôtel Plaza, et ensuite Alex McCarthy eut le plaisir de voir évoluer sur la glace son partenaire d'autrefois. Il faudrait une plume bien exercée pour décrire l'entretien qu'eurent ces deux athlètes qui durent évoquer de bien charmants souvenirs. Nul doute que cette entrevue fut pour eux une source de nouvelles inspirations, car, comme le dit si bien Henry de Montherlant, notre conception de la vie est souvent modifiée par un bon repas.

Il y avait encore sur le même club le brillant arrêt-court Bernard Sheil qui, plus tard, embrassa la vie religieuse et devint coadjuteur de Son Eminence le cardinal Mundelein, archevêque de Chicago. A la mort de ce prince de l'Eglise, monseigneur Sheil, aujourd'hui une des grandes figures du haut clergé américain, fut maintenu dans ses fonctions par le nouveau titulaire de l'Archevêché, Son Eminence le cardinal Stritch.

On sait que ce vénérable prélat a entrepris une croisade contre la criminalité infantile aux Etats-Unis. Avec le zèle des véritables apôtres et une ténacité irréductible, il a fait appel à la presse, à la tribune et à la radio pour lancer sa campagne aux quatre coins du pays. Dans tous les centres, il a fondé des clubs de délinquence juvénile et soutenu les efforts de ces organismes par de longues séries d'émissions radiophoniques qui ont soulevé le plus grand intérêt au coeur de la République.

En 1939, Léo Dandurand se trouvait un dimanche après-midi dans sa chambre de l'hôtel Roosevelt à la Nouvelle-Orléans, et il eut le bonheur d'entendre à la T.S.F., une des causeries de l'éminente personnalité épiscopale. Sachant que cette émission avait été préalablement enregistrée sur disque, notre homme d'affaires appela monseigneur Sheil par interurbain directement à l'Archevêché de Chicago. Ce fut le haut dignitaire lui-même qui décrocha l'appareil. On imagine la surprise et la joie du grand personnage lorsqu'il reconnut la voix de son ancien confrère de classe et compagnon d'équipe. Les deux ne s'étaient pas revus depuis le jour où ils avaient quitté les bancs du collège. Monseigneur voulut connaître si le sort s'était montré clément envers son ami de langue française; il le cribla de questions et l'invita chaleureusement à venir le visiter dans la grande cité des abattoirs.

Quelques mois plus tard, Léo vécut des minutes agréables lorsqu'il vit apparaître à son bureau un abbé aux manières courtoises et engageantes. Cet ecclésiastique fort spirituel avait été spécialement délégué par monseigneur Sheil pour s'enquérir des conditions de vie et de l'état des affaires du populaire Montréalais. Ce fut, comme on s'en doute bien, l'occasion de plantureuses agapes au Restaurant Drury's. Au départ, l'abbé ne put s'empêcher de déclarer:

—Monseigneur sera ravi quand je lui apprendrai que son ami Léo Dandurand est devenu le chéri des dieux!

Les activités de Son Excellence ont encore d'autres ramifications; l'ancien camarade de Léo est aussi le fondateur de la *Pilot Guide Dog Foundation,* organisme qui a pour objet de fournir gratuitement des chiens aux aveugles. Monseigneur Sheil est parvenu à intéresser à cette œuvre si louable Henry Staffel, important conserveur de Chicago et propriétaire de la *Perk Dog Food Company,* qui, en 1948, s'engagea à verser à l'évêque, et cela durant toute sa vie, le montant de un cent pour chaque étiquette prove-

nant d'une boîte de sa nourriture pour chiens, que le coadjuteur du Cardinal recevrait par la poste. Au 15 septembre 1952, la stipulation en question avait fait tomber dans le trésor de cette entreprise humanitaire un total de cent vingt-cinq mille dollars.

A la même époque, le collège Saint-Viateur avait un élève qui était appelé à devenir le plus grand orateur sacré des Etats-Unis. Il s'agit de Monseigneur Fulton Sheen, la grande autorité de l'université catholique de Washington.

A vrai dire, cet étudiant, originaire d'El Paso, Illinois, ne se sentit jamais attiré vers les sports; il préféra participer aux débats scolaires, interpréter un rôle dans des pièces dramatiques et écrire des articles pour le magazine du collège. Diplômé du Séminaire Saint-Paul, il alla ensuite étudier en Europe et, à l'université de Louvain, il décrocha le grand prix du Cardinal Mercier et obtint son agrégation en philosophie.

Depuis ce jour, l'étoile du réputé prédicateur n'a fait que grandir. Il est considéré comme l'une des personnalités les plus dynamiques dans le monde catholique. Auteur de plusieurs ouvrages de grande importance, Mgr Sheen, depuis les vingt-cinq dernières années, a été la grande vedette de la radio américaine, et aujourd'hui ses triomphes à la télévision sont innombrables.

*

* *

En plus d'être une révélation à la paume ou balle au mur, le jeune collégien était aussi un artiste du rugby. Comme arrière, il était devenu la coqueluche de la maison. Ses bottés sensationnels, ses courses échevelées et ses plongeons audacieux en faisaient un adversaire redoutable. Son club bénéficiait souvent des leçons de l'instructeur Walter Eckersall, ancien jouer d'Alonzo A. Stagg sur l'ensemble de l'université de Chicago, laquelle, avec l'université du Michigan, dominait dans le monde du football. Très attentif, Léo absorbait tout, avec le résultat qu'il entraînait ses frères d'armes par son esprit de corps et sa stratégie irrésistible.

Sait-on que le millionnaire en herbe jouait contre le club de l'université Notre-Dame de South-Bend, Indiana, longtemps avant que cette institution enseignante fût devenue le grand palace de culture qui s'est conquis une renommée mondiale? Il n'y avait qu'une distance de cent milles entre Bourbonnais et South-Bend, et souvent les deux équipes collégiales organisaient entre elles des

parties, tantôt dans l'Illinois, tantôt dans l'Indiana. A ce moment, les Révérends Pères de Sainte-Croix ne pouvaient concevoir que leur petit collège d'alors se transformerait, après quelques années, en un centre intellectuel de tout premier plan.

De 1901 à 1905 inclusivement, Léo faisait du patin en hiver, s'adonnait dans le gymnase au baseball intérieur, qui était exactement le jeu de balle molle d'aujourd'hui; il pratiquait aussi le ballon au panier, perfectionnait sa gymnastique avec les divers agrès de l'établissement et se livrait à tous les exercices d'assouplissement.

Entre temps, le petit gars de l'Illinois s'était fait garçon-livreur pour l'épicerie Granger Frères. Ses patrons lui avaient confié une voiture que tiraient deux mules, et c'est avec toute l'aisance d'un conducteur expérimenté qu'il parcourait les différentes artères de Kankakee pour porter les commandes à domicile. Mais ses bêtes ne brillaient pas toujours par leur esprit de coopération et, souventes fois, Léo devait recourir à des moyens vraiment persuasifs.

Un jour qu'il revenait d'une tournée et qu'il avait dételé ses mules, notre jeune ami dut se réfugier en toute hâte dans l'écurie pour éviter les ruades des deux spécimens de la race asine, qui fonçaient sur lui dans un élan de vengeance. Léo l'échappa belle cette fois-là!

*

* *

Le collège Saint-Viateur était renommé pour son magnifique corps de cadets qui faisait l'admiration de la ville de Bourbonnais. Quand les fiers gars paradaient dans les rues, avec leur belle tunique bleu marine aux boutons et galons d'or et coiffés de leur solide képi yankee, toutes les jeunes Bourbonnaises tombaient en pâmoison. C'est peut-être au cours d'un défilé martial que Cupidon, qui rôdait dans les parages, choisit dans les rangs sa nouvelle victime, laquelle n'était autre que le pioupiou Léo. Etait-ce l'attrait de l'uniforme militaire ou l'allure et la distinction personnelle du jeune fantassin qui mirent le feu aux poudres? Bien fin qui pourrait le dire, mais toujours est-il que notre disciple de Mars tomba dans l'oeil d'une charmante enfant qui devait causer les premiers ravages de l'amour dans ce coeur encore intact.

Cette gracieuse jeune fille, qui se nommait Ethel Caron, était élève des Révérendes Soeurs de Saint-Joseph. Ce fut le coup de

foudre. Tous les soirs, après la classe, Léo attendait Ethel, et les deux revenaient en se tenant la main et regardant bien en face l'avenir dans lequel ils découvraient les arcs-en-ciel les plus prometteurs. Léo exultait de joie quand il pouvait entraîner son aimable compagne dans un restaurant et lui offrir une glace. Ils échangeaient des billets doux et se faisaient les plus tendres confidences. Bref, c'était le grand amour, celui en qui se fient tous les coeurs enflammés.

Toutefois, si sa pensée voletait constamment près du souriant visage de sa dulcinée, Léo ne négligeait pas pour cela les sports, pour lesquels sa prédilection allait toujours croissant. A quatorze, quinze et seize ans, il se rendait souvent à Chicago pour voir opérer les Cubs de la Ligue Nationale de Baseball, dont le propriétaire était Charles Webb Murphy et le gérant, le seul et unique Frank Chance. Il assista de même à plusieurs parties des White Sox de la Ligue Américaine, mais il préférait l'ambiance du parc des Cubs, et c'était pour lui jour de fête quand son frère Homer, lui-même bon joueur de baseball et acheteur à Kankakee pour le compte d'une importante maison de Chicago, l'invitait à l'accompagner dans la ville du bacon.

C'est ainsi que Léo Dandurand put suivre les grandes parties de football, dont le fameux centre ferroviaire des Etats-Unis fut témoin en 1904, 1905 et 1906. Il a vu à l'oeuvre l'immortelle équipe de l'université de Chicago, dirigée par Alonzo A. Stagg, une des grandes autorités en matière de rugby américain, qui, en 1951, était encore instructeur à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Ces joutes phénoménales avaient lieu dans la dernière semaine de novembre, plus particulièrement le Jour d'actions de grâces. Chaque année, c'était le formidable club de l'université du Michigan qui venait lancer un défi aux universitaires de Chicago dans un combat devenu classique.

Notre fervent du grand sport d'automne se rappelle encore la performance historique de l'arrière-quart du Chicago, Walter Eckersall, qui, dans la neige, botta le ballon cinq fois par-dessus les buts, en employant l'ancienne tactique communément appelée *drop-kick*, coup de pied à ras de terre. Cette rencontre compte parmi ses plus beaux souvenirs.

—Je voyais du football majeur quand la plupart des rédacteurs sportifs d'aujourd'hui n'étaient pas encore nés, aime à avouer,

avec une évidente satisfaction, Léo Dandurand qui, on peut le dire, a connu toutes les gloires sportives de notre temps et ne leur a jamais ménagé ses témoignages d'appréciation.

La dernière fois que Léo alla à Chicago à cette époque de sa vie, il fit une promesse qu'il allait voir se réaliser au delà de toute espérance. Dans le plus profond de son être, il arrêta la décision, à la vue des gros industriels et des populaires hommes d'affaires, de se faire une trouée, lui aussi, dans l'existence, de conquérir une place prépondérante et de s'amasser une fortune.

—Quand je reviendrai à Chicago, se dit-il, moi aussi je serai un grand magnat et un chef dans le monde des affaires et de la finance.

L'idée lancée, Léo la gonfla tout de suite de sève et, comme Beethoven, il ne voulut plus connaître d'autre supériorité que la volonté; il décida dès lors d'ériger la charpente de sa carrière.

Un génie bienfaisant lut certainement dans sa pensée, car il le conduisit en ligne droite vers le rivage désiré. Ses vœux ont été exaucés à la lettre.

*

* *

Mais les jours passent et ne se ressemblent pas. . .

Qu'aurait été la vocation du futur philanthrope canadien, si un événement inattendu n'était venu bouleverser les plans qu'il avait élaborés en vue de son établissement définitif au pays de l'Oncle Sam? Il était écrit que Léo devait revenir au berceau de ses aïeux, et le fait se produisit dans des circonstances qui le prirent relativement à l'improviste.

En mai 1906, le Révérend Père Louis Lalande, distingué Jésuite de Montréal, vint prêcher à Bourbonnais une grande retraite à l'occasion du mois de Marie. Les fidèles accoururent de toutes parts pour entendre la parole de l'éminent prédicateur et philosophe, et cette semaine évangélique provoqua dans la localité un regain de foi et de dévotion, qui fut tout à l'honneur de ce nouveau Lacordaire. Quand il eût terminé sa tâche de semer le bon grain dans ces âmes, le Père Lalande alla rendre visite à madame Dandurand qui réussit à le retenir à souper.

Le savant religieux fut séduit à la vue de cette belle famille qui perpétuait sous son toit les plus admirables coutumes chrétien-

nes et implora les bénédictions du Seigneur avant de se mettre à table. Il s'intéressa à tous et à chacun en particulier et les interrogea sur leurs faits et gestes et leurs projets d'avenir.

Quand ce fut le tour de Léo, le Père Lalande dut être énormément frappé par la vivacité d'esprit et l'intelligence pétillante de ce jeune homme dont la personnalité s'accusait fortement depuis longtemps, car, à un moment donné, il dit à madame Dandurand:

—Ce jeune aux yeux noirs m'intéresse souverainement. Je crois que je vais l'amener avec moi à Montréal et lui faire entreprendre de bonnes et solides études classiques.

Madame Dandurand n'en pouvait croire ses oreilles. . .

—Mais c'est impossible, mon révérend Père, répondit-elle; nous n'avons pas d'argent et nous ne pouvons certainement pas nous payer le luxe d'un pareil cours.

—Qu'à cela ne tienne, chère madame, rétorqua le digne représentant de la Société de Jésus; je m'en charge, et je puis vous assurer que nous saurons "en faire quelque chose"!

La bonne maman pouvait-elle décliner une si belle offre formulée par un coeur rempli de tant de générosité? Elle eût sûrement failli à sa responsabilité maternelle, mais elle comprit vite son devoir; aussi accepta-t-elle séance tenante.

Durant les mois d'été, Léo prépara sa valise de longue main sans oublier son fameux gant de baseball qui ne le quittait jamais, de même que ses chaussures ornées de solides crampons, et dès les premiers jours de septembre, il quittait Bourbonnais et les Etats-Unis pour n'y plus revenir en permanence.

Maman Dandurand l'accompagna jusqu'à Chicago, où elle le mit à bord de l'express de Montréal. Elle donna un dollar au porteur pour qu'il eût bien soin de son petit garçon, et Léo s'installa confortablement sur une banquette, ayant dans sa poche un beau billet de cinq dollars et à ses côtés une boîte remplie de sandwiches, gâteaux, fruits et autres douceurs.

Arrivé dans la Métropole, Léo se fit conduire en fiacre de la are Bonaventure au collège Sainte-Marie pour un écu. Quand le ocher eût monté sa valise au dortoir, le jeune homme comprit qu'il evait suivre dorénavant sa destinée; aussi, quand il se mit au lit soir-là, il avait encore sur ses lèvres les baisers de sa mère et lans son cœur . . . l'image de la jolie Ethel !

CHAPITRE IV

L'arrivée de Léo à Montréal marqua le premier tournant de son existence. Il commençait une vie de pensionnaire dans cette grande école de savoir, si imprégnée d'humanités et de classicisme, qu'a toujours été le collège Sainte-Marie, d'où est sortie une pléiade de nos grands hommes.

Il faut reconnaître que ses premières impressions furent plutôt défavorables, car on le classa bien au-dessous de son groupe d'âge, en raison du programme scolaire qu'il avait suivi dans l'Etat de l'Illinois. On se souvient qu'à l'exception de deux heures par semaine, tout l'enseignement s'y donnait en anglais. Léo parlait français, c'est entendu, mais ses connaissances en grammaire et en composition françaises étaient assez restreintes. C'est pourquoi, bien qu'il fût chez les grands, il dut commencer dans les éléments français.

Le nouveau venu considéra cette décision comme une sorte d'humiliation et voulut laisser le collège Sainte-Marie pour fréquenter les cours au collège Loyola; mais le Révérend Père Monette, préfet des études, pria madame Dandurand de ne pas s'inquiéter.

—Nous savons que votre fils possède une grande facilité d'assimilation et une mémoire remarquable, déclara-t-il, et je suis convaincu qu'il rejoindra les autres en peu de temps.

Effectivement, le jeune Léo se lança dans l'étude du français et du latin avec toute la ferveur d'une âme ambitieuse. Le bon Père Vandandaigne lui donna des cours particuliers le soir et les jours de congé. Notre étudiant passa ses vacances de Noël et de Pâques au collège et absorba ponctuellement et religieusement les leçons que lui dispensait l'infatigable professeur.

Durant les mois d'été, il travaillait sur la terre de son cousin Léandre Beaudoin, de Saint-Alexandre d'Iberville, où il rendait d'utiles services en faisant bénéficier son parent de son expérience agricole; mais, le soir venu, il se plongeait dans ses livres avec une régularité que rien ne pouvait entraver. Cette surabondance de vie et cette sève qui débordait en lui lui firent maintenir jusqu'au bout l'effort qui devait entraîner le succès à sa suite. Il comprit que l'adaptation était le secret de l'existence. Le jeune homme s'adapta si rapidement à cet horaire de bénédictin qu'il fit quatre

années en deux ans et retrouva ses confrères du même âge en belles-lettres, record dont peuvent s'enorgueillir bien peu de collégiens.

Même si les études accaparaient la majeure partie de son temps, Léo Dandurand n'en consacrait pas moins au sport les quelques heures dont il pouvait disposer. A son arrivée dans l'historique institution enseignante, il connaissait le hockey, le football et le baseball, mais le jeu de crosse ne lui était pas familier. C'est le Révérend Père Malone, adjoint du préfet de récréation et ancien joueur du club Shamrock, qui lui dévoila les premiers principes de ce sport qui jouissait alors d'une vogue immense au Canada.

Grâce à sa grande faculté de compréhension, l'élève des Jésuites s'initia en un clin d'oeil et figura sur l'alignement des grands au poste de champ intérieur *(inside home)*. Cette équipe écrivit un beau chapitre au collège de la rue Bleury et, dans sa composition, nous relevons les noms suivants: Maître Richard Duckett, c.r., coroner de la cité de Montréal et ancienne étoile du club National; Louis Lazure, de Saint-Rémi de Napierville; le docteur Frédéric Houde, de Trois-Rivières; Oscar Bourque, de Montréal; Alphonse Guité, de Gaspé; le notaire "Zai" Bélanger, de Montréal; l'honorable Léon Lajoie, juge de la Cour supérieure à Trois-Rivières; Louis Lasnier, ingénieur civil, de Longueuil; le docteur Roméo Lajoie, de Montréal; maître Bruno Nantel, c.r., de Saint-Jérôme, beau-frère de l'ancien secrétaire provincial dans le cabinet Taschereau, l'honorable sénateur Athanase David; Edouard Bureau, beau-frère de l'honorable Maurice Duplessis et fils de feu l'honorable Jacques Bureau, ancien ministre des Douanes à Ottawa; Hyacinthe Guèvremont, époux de notre célèbre femme de lettres Germaine Guèvremont, auteur du *Survenant* et de *Marie-Didace*, deux grands succès de librairie; et maître Charles-Edouard Trudeau, c.r., fondateur et organisateur de l'*Automobile Owners' Association*, laquelle fut vendue au prix de un million de dollars, et ancien propriétaire du lub Royal, de la Ligue Internationale de Baseball, que madame Trudeau céda à Larry McPhail au décès de son mari.

Si ce club de premier ordre pouvait vaincre tous ceux qui venaient le relancer dans sa tanière, il en fut de même pour les chasseurs de rondelle du collège, qui firent mordre la poussière aux trombes et aux bolides ayant l'audace de contester leur suprématie. Léo Dandurand était capitaine de ce merveilleux ensemble de hockey,

qui sema la terreur et ravagea tout sur son passage dans les ligues intramurales et les tournois intercollégiaux; il jouait au centre de la ligne d'attaque. A sa gauche se trouvait Hyacinthe Guèvremont, que George Kennedy fit jouer avec les Canadiens sans jamais pouvoir l'enrôler dans les rangs professionnels. A sa droite se faisait remarquer Hubert Milot, décédé en 1951, après avoir réussi un jour une entreprise que toute la population de sa ville qualifia de téméraire et hasardeuse. Il construisit à Providence, Rhode-Island, un auditorium qui est devenu l'une des plus populaires patinoires de la Nouvelle-Angleterre.

Au poste de voltigeur *(rover)*, Edouard Merrill était partout à la fois et ses circonvolutions infernales entraînaient le désastre pour l'ennemi. Le juge Léon Lajoie couvrait le territoire de la première défense, tandis que l'Américain George Slapska, qui était appelé à entrer dans le service diplomatique des Etats-Unis, protégeait le secteur immédiatement en face des filets. Alphonse Guité était le mastif qui montait la garde devant les buts.

Ces ouragans sur patins l'emportèrent haut la main dans plusieurs joutes hors concours et firent baisser pavillon aux redoutables équipes du collège Loyola, du collège Saint-Laurent et du Mont Saint-Louis.

Léo Dandurand, dont les ressources étaient inépuisables, jouait toutes les positions sur l'équipe de baseball. Tour à tour lanceur et receveur hautement efficace, il opérait également avec une assurance étonnante et une complète aisance sur les buts ou dans le champ. Bref, il était l'athlète parfait qui animait ses collègues par sa dextérité au bâton et ses arrêts spectaculaires.

Hubert Milot était considéré comme un autre excellent lanceur. L'abbé Joseph Plasse, aujourd'hui curé dans le Rhode-Island, avait adopté au premier but la phrase lapidaire que la bataille de Verdun devait faire entrer dans l'Histoire: *On ne passe pas !* Oscar Major, le journaliste dont les lecteurs suivent avidement les écrits qui font autorité, tenait ferme sur la ligne d'arrêt-court, alors qu'Elie Boucher, de Woonsocket, occupait la vedette au troisième but et dans le champ.

Nous ne voudrions pas omettre de cette nomenclature le nom du docteur Roméo Lajoie, qui était aussi dangereux lanceur qu'il s'avérait effectif dans le champ extérieur; mais comme frappeur,

il surpassait tous ses camarades. Il était le Babe Ruth de l'institution. Chaque fois qu'il attrapait la balle, il l'envoyait par-dessus la clôture et s'assurait ainsi des coups de circuit à volonté. En pareille circonstance, les élèves se précipitaient avec joie dans la rue Saint-Alexandre pour chercher la balle, et ils s'appliquaient à y mettre le plus de temps possible, car c'était pour eux une occasion splendide de lancer des oeillades et d'envoyer des baisers aux jeunes filles qui fréquentaient le couvent des Dames du Sacré-Coeur.

Certains auront l'impression que Léo se précipitait lui aussi pour être du nombre. Nous sommes en mesure d'affirmer le contraire, vu qu'il est une qualité chez lui qui primait toutes les autres: c'est la fidélité. Notre jeune sportif n'était pas volage. En partant de Bourbonnais, il avait donné son coeur à la petite Ethel Caron, avec qui il entretint une correspondance suivie pendant toutes ses années au collège Sainte-Marie. C'est peut-être la raison pour laquelle il n'eut l'avantage de faire la connaissance d'aucune jeune Montréalaise, au temps où il se prélassait dans les plates-bandes culturelles. Sa pensée vagabondait dans les environs de Kankakee, et nul doute que, la nuit, au dortoir, lorsqu'il contemplait les constellations du firmament avant de s'endormir, il apercevait dans les espaces infinis de la Voie lactée la physionomie souriante de sa gentille amie, et que son cœur faisait *Boum !*

Les autorités ne furent pas lentes à observer la passion avec laquelle le jeune élève des Etats-Unis se livrait aux jeux. Elles remarquèrent qu'il avait cet entraînement, cet abandon de la jeunesse, et semblait fort préoccupé de son but. Ses camarades, dans l'idée qu'ils avaient de son penchant, disaient de lui qu'il ne regardait pas à droite ni à gauche au hasard, qu'il ne faisait rien indifféremment. Très actif et agile de corps, très alerte aux sports et exercices physiques, ses maîtres appréciaient son entregent, son esprit de camaraderie, sa faculté de créer des mouvements d'emporte-pièce, sa désinvolture, et firent en sorte de lui donner la liberté de laisser une empreinte dans les murs de son Alma Mater.

Avant la venue de cet escholier à Sainte-Marie, il n'y avait, pour ainsi dire, jamais eu d'amusements organisés, tant chez les grands que les petits. Le Révérend Père Ménard, préfet de récréation, s'aboucha tout de suite avec ce cerveau fourmillant de plans et d'initiatives et l'encouragea à former des ligues entre les diverses classes. Sous le bombardement des espérances mises en lui, Léo,

de ce jour, démontra les hautes qualités de promoteur et de réalisateur qui devaient être son principal apanage dans les années qui suivirent. C'est là qu'il lui fut donné de partager de nobles ardeurs et d'exprimer de généreuses ambitions. Notre jeune architecte dressa des plans précis.

Sous son régime, les activités sportives connurent un essor extraordinaire dans ce temple académique du Gésu. Comme organisateur et participant, ce jeune et débutant fit tant et si bien qu'en 1907, après un scrutin secret tenu parmi les étudiants, Léo Dandurand fut proclamé le meilleur joueur de hockey, de baseball et de crosse.

La même année, ses deux frères Yvon et Hervé arrivèrent au collège Loyola et essayèrent d'induire Léo à les suivre dans la fashionable ruche estudiantine de la rue Sherbrooke. Ils y perdirent leur temps et leur latin. Continuant son œuvre dont le rayonnement confirmait ses aptitudes innées, Léo, lui, voyait son étoile grandir et prendre des proportions gigantesques. Il était devenu l'expert que tous considéraient comme la grosse cloche en matière athlétique, et il conserva ce titre jusqu'à la fin de son années de belles-lettres, alors qu'il résolut d'abandonner ses études.

C'était en juin 1909. A la collation des diplômes, le sénateur Léon Mercier-Gouin remporta tous les premiers prix de sa classe, et les juges Léon Lajoie et Wilfrid Girouard, de même que le notaire Emile Massicotte, méritèrent les plus hautes mentions. En ce qui concerne le futur Beau-Brummel, le Grand Conseil lui accorda les premiers prix au baseball, à la crosse et au hockey, mais son nom ne fut pas même prononcé à l'égard d'un sujet de classe.

Madame Dandurand et le Père Louis Lalande, qui étaient présents à la cérémonie, parurent quelque peu dépités. En effet, ce résultat plutôt imprévu conférait à la situation des apparences qui pouvaient leur donner raison; mais le recteur, le Révérend Père Joseph Lalande, qui était un fort psychologue et qui s'y connaissait en hommes, leur dit avec une réelle conviction:

— Ne vous inquiétez pas, je vous en prie; je connais mon petit Léo. Je sais qu'il a de l'audace et qu'il est fort entreprenant; il saura bien se débrouiller dans la vie.

La bonne maman avait-elle rêvé de donner son fils à Dieu? Avait-elle caressé l'espoir d'en faire un prêtre qui irait disséminer

de par le monde la parole du Christ? C'est ce qui expliquerait les multiples tentatives que lui dictèrent ses sentiments maternels. L'admirable femme s'efforça par tous les moyens possibles de convaincre son fils de se rendre jusqu'au bout et de faire sa philosophie. Malgré tous les arguments qu'elle put invoquer, ce fut peine perdue: la décision de Léo était irrévocable. S'il se cachait beaucoup de préméditation sous cette vivacité de surface et cette apparente facilité, il ne se sentait pas attiré par la vocation sacerdotale ni par la discipline de la vie religieuse, et les professions libérales n'offraient pas assez de fascination pour retenir son attention. Ce qu'il recherchait avant tout, c'était la liberté, un genre de vie dans lequel il pourrait s'extérioriser entièrement, sans aucune restriction.

Ainsi, le collégien quitta les frais ombrages de Tibur et d'Arcanum pour se jeter dans les amphithéâtres et sur les terrains de jeux; il détourna les yeux de l'Olympe pour les braquer sur le Forum; il tira sa révérence à Homère, Sophocle, Virgile et Cicéron, ces quatre lumières de l'Antiquité, pour frayer avec les sportsmen, les hommes d'affaires et les monarques de la finance.

Néanmoins, ce n'est pas sans une émotion sincère qu'il laissait cette enceinte hospitalière, où les espérances de tant de jeunes gens ont fleuri, car, encore aujourd'hui, Léo Dandurand n'a que des louanges à adresser aux bons Pères qui ont été ses professeurs. Il a le plus profond respect pour ces façonneurs d'intelligences, ces mouleurs de caractères, ces savants éducateurs qui lui ont donné, non seulement le vernis qui fait de lui le gentleman dont tous veulent capter l'amitié, mais aussi ce fond de connaissances littéraires et autres qui perce invariablement dans ses conversations parsemées de citations et de réminiscences classiques. Cette âme reconnaissante n'en a pas oublié un seul, et il est heureux de placer
r un niveau supérieur la science et les mérites des Révérends
es Chartrand, Déry, Vandandaigne, Lemay, Couture, Malone et
urtauld, ce dernier, un colosse alsacien que les collégiens avaient
rnommé "P.P.C.M." *(Plus petit commun multiple)*, et qui était
n tel adepte du *footing*, comme diraient les Parisiens, qu'il partait souvent avec son chien et marchait jusqu'au Sault-au-Récollet, et même jusqu'à Vaudreuil.

— Je dois aux Révérends Pères Jésuites tous les succès qui ont été les miens dans la vie, déclare fièrement le grand Mécène cana-

dien-français; ils m'ont donné une riche formation, en plus de la souplesse nécessaire pour envisager le monde sous tous ses aspects.

Souvent on a demandé à Léo pourquoi il avait choisi la carrière sportive plutôt que d'imiter l'exemple de ses confrères qui sont maintenant juges, sénateurs, médecins, notaires, avocats et hommes d'affaires éminents. A cette question, il a toujours répondu, avec ce sens de l'humour qui charme tous ses interlocuteurs:

— C'est l'amour du sport qui m'a guidé vers cette voie, tout comme l'amour de Dieu conduit à la religion, l'amour de l'humanité à la médecine et l'amour tout court au mariage!

CHAPITRE V

Son cheminement psychologique longuement mûri, qui allait finalement convertir ses velléités et ses aspirations en actes que ses successeurs devaient citer à l'appui de la grande thèse sportive, venait de le conduire au sommet d'une colline d'où son œil exercé pouvait déjà voir, dans le lointain du panorama, s'estomper les diverses phases de sa vie future et les multiples incidents destinés à le porter au faîte de son idéal. Mû par une prescience plutôt rare à cet âge, Léo allait maintenant prendre son vol, partir en quête de fleurons pour orner sa couronne qui a fait l'envie de tous les sportsmen canadiens.

Après avoir méthodiquement rangé ses livres de classe dans sa petite bibliothèque, le nouveau bleu dans la Grande Armée de ceux qui sont aux prises avec le *struggle-for-life* ne perdit pas de temps et se chercha un emploi dès le lendemain de sa sortie du collège. Ses premières démarches ne manquèrent pas d'être fructueuses, puisque, deux jours plus tard, il entrait au service du *Montreal Real Estate Market,* dont les bureaux étaient situés au no 141, rue Saint-Pierre, angle Craig. A son arrivée, on lui assigna les fonctions de saute-ruisseau et de messager au salaire mirifique de trois dollars par semaine.

A ce moment, Léo demeurait rue Berri, près de la rue Cherrier, avec sa mère qui avait décidé de venir habiter Montréal en 1908, pour être plus près de ses enfants alors aux études. En 1910, madame Dandurand vendit la terre qu'elle possédait à Bourbonnais et acheta une propriété rue Roy, à l'angle de la rue Laval.

On conçoit qu'avec une si maigre pitance, notre grand affairiste de l'avenir ne pouvait s'offrir des repas dans les grands restaurants du bas de la ville, ni même accompagner ses camarades de ureau et du voisinage dans les petits trous où l'on pouvait alors anger à bon marché; aussi faisait-il à pied, quatre fois par jour, trajet de la rue Berri à la rue Saint-Pierre. Mais cette corvée était rien pour lui, rompu qu'il était aux épreuves d'endurance de utes sortes; loin de le fatiguer, ces marches quotidiennes lui inufflaient une vigueur toujours renouvelée.

Quand il était libre, Léo courait le soir au parc Sohmer où, pour un prix modique, il assistait à un beau spectacle de variétés et se régalait de frites et de crème à la glace.

En proie à ce frisson fiévreux qui agite l'âme de tous ceux que le Destin appelle, le bouillant exécutant avait hâte de donner le coup d'archet décisif qui déclencherait la grande symphonie de ses triomphes ultérieurs. Né pour le sport, il lui tardait d'escalader les monts pour prendre pied sur les plateaux supérieurs de cette branche de l'activité humaine, devenue aujourd'hui si impérieuse pour l'avenir d'une nation saine et forte. L'attention toujours en éveil, Léo se mit donc en frais de chercher des clubs qui seraient heureux de bénéficier de son expérience et de sa collaboration.

Le jeune messager fit connaissance de l'abbé Richard, prêtre de Saint-Sulpice, qui l'invita à entrer dans le cercle Saint-Jacques, lequel occupait, à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, les trois étages sis au-dessus du restaurant Géracimo. C'est Emilien Morin qui présenta sa formule d'adhésion.

Ce qui est certain, c'est que l'événement radical de sa vie fut son initiation dans ce groupe qui constituait le lieu de ralliement préféré de nos compatriotes. Qu'aurait-il été sans ce jour qui lui fut ouvert sur le monde des sports, sans cette place de coin qu'il occupa dans une première loge au grand spectacle de la vie sportive? Il aurait été comme un pêcheur à qui le poisson manque, le gros poisson, et qui est obligé de se contenter des vairons qu'il rencontre dans les ruisseaux.

La grande affaire est de plaire, disait Molière. Léo plut aux sportifs. Dès sa première année, il s'affirma de façon prodigieuse dans ses trois jeux favoris et devint le point de mire des joueurs et des membres du cercle. Sa réussite ne faisait aucun doute. N'était-il pas un peu apparenté à l'Enchanteur par ce débordement de gentillesse qu'il avait pour les personnes qui faisaient preuve de loyauté et de franchise?

Sur ces entrefaites, Roméo Massé, directeur des jeux, démissionnait pour embrasser le conjugo. Le Conseil de régie offrit au jeune Dandurand de prendre sous sa tutelle l'organisation des sports. N'y avait-il pas là de quoi faire éclater un esprit imaginatif et capable de plus d'un rôle à tenter et de plus d'une visée à suivre?

Léo accepta de grand cœur et élabora immédiatement les voies et moyens de financer les équipes qui se chargeraient de défendre

les couleurs du cercle Saint-Jacques. Plusieurs idées lumineuses jaillirent de son cerveau en fusion. Il mit à profit toute l'ingéniosité dont le Ciel l'avait pourvu et se fit l'instigateur de tirages de dindes, loteries, soupers aux huîtres, concerts-boucane, sauteries, parties de cartes où les amateurs de euchre, cinq-cents et Pedro rivalisaient d'adresse et de finesse. Ces belles soirées garnirent en peu de temps la cassette réservée à la section athlétique de ce populaire groupement. Notre ami venait de prendre pied là où d'autres l'auraient perdu.

Ses premiers coups de sonde se révélèrent efficaces et il vit où il fallait planter le drapeau. Avec l'effectif déjà à sa disposition et les recrues qu'il parvint à attirer dans son camp, Léo Dandurand réussit à constituer un très bon club de baseball qui n'appartenait à aucune ligue, mais jouait en fin de semaine des parties hors concours à Sainte-Thérèse, Joliette, Terrebonne, Saint-Jérôme, Iberville, Saint-Jean, Valleyfield, Sorel et autres endroits, notamment dans Saint-Laurent, sur l'équipe de laquelle figuraient deux réelles étoiles, le Révérend Père Cyr, et Ernest Gohier, ingénieur en chef de la Voirie, lequel, affirme le financier, joue aujourd'hui une fameuse partie de golf. Cet ensemble reçut partout le plus chaleureux accueil et fit beaucoup pour accroître le prestige du cercle Saint-Jacques.

Comme l'étincelle sacrée jaillissait en lui, le nouveau joueur-instructeur ne limitait pas son effort aux Jacobins; il faisait aussi partie des *Stars* de Cecil Hart. Ce dernier club ne pouvait avoir meilleure appellation, puisqu'au tableau des joueurs on remarquait Art Ross, premier but; Jack Innes, deuxième but; Léo Dandurand, troisième, et Odie Cleghorn, arrêt-court. La batterie se composait du lanceur Fred Ashton et de Sprague Cleghorn, receveur.

Dans chaque équipe, on peut être convaincu que l'entrepreneur en sports donnait le meilleur de lui-même. Son mérite y trouvait encore cet avantage d'avoir tout près de soi, et dans son cadre même, des connaisseurs et des appréciateurs qui l'appuyaient moralement et financièrement.

Léo procéda ensuite à la composition d'un club de crosse dont les parties avaient lieu au parc Lafontaine. Comme dans le cas du baseball, les joueurs ne frayaient dans aucun circuit. Ils faisaient face à des équipes de fortune qui s'assemblaient au hasard ou se

recrutaient sur le terrain, toujours assurées de trouver dans les gars de Saint-Jacques un ensemble qui leur ferait une lutte chaude et contestée.

Léo s'était entouré de joueurs de valeur, qui se firent un nom dans notre fascinant sport national d'été. Ainsi, on pouvait admirer le jeu d'Albert Cadotte, qui se distingua par la suite et fut tué dans la première guerre mondiale, de même que celui des irrésistibles Salomon et Charles Bellerose, Charles et Ernest Laforce, Evariste Pelletier, Alcide Gagnon, Edmond Hamelin, aujourd'hui membre du Comité exécutif de la cité de Montréal, et autres.

En 1912, Léo amena le réputé club montréalais jouer une partie hors concours contre un club d'étoiles de Cleveland, Ohio. La joute se déroula aux Elysian Gardens, situés à l'angle de l'avenue Euclid et de la 105e rue, et attira une foule palpitante qui traversa toute la gamme des émotions. Un promoteur de l'endroit fit à notre jeune sportsman une offre dont celui-ci, heureusement, ne tint aucun compte.

Suivant la formule d'Henri Taine, Léo travaillait toute la journée, et, le soir, nettoyait ses instruments pour recommencer le lendemain.

Content et satisfait dans son orbite, dans son cercle, notre aspirant à la gloire s'élançait de là en tous sens et rayonnait vivement alentour. Epris de son objet, de son idée, du mieux, et de ses théories de perfectionnement, Léo prit ensuite la direction de l'équipe de hockey dont tout le monde parlait alors et prouva encore une fois son originalité et sa parfaite connaissance des hommes. Les clubs adversaires avaient une peur bleue de la ligne d'attaque et de la défense des athlètes de la rue Sainte-Catherine. Ils avaient certes raison, car la seule énumération des joueurs nous donnera une idée de la force de l'ensemble. Citons Jos Cattarinich et Albert Cadotte, buts; Richard Duckett et Charlie Ford, défense; Jos Latraverse, voltigeur; Léo Dandurand, centre; Roméo Lajoie et Hyacinthe Guèvremont, ailes.

Les autorités de la patinoire Prince-Arthur, qui se dressait dans la rue du même nom, avaient réservé, chaque dimanche, la période de onze heures à midi pour les manieurs de bâtons du club Saint-Jacques. Les sportifs avaient pris l'habitude d'aller à la

messe de neuf heures. A la sortie, on leur distribuait, à la porte de l'église, des circulaires annonçant la partie qui devait avoir lieu à onze heures.

Ces circulaires sortaient de l'imprimerie Pigeon, rue Ontario, où étaient publiés le *Bulletin,* ainsi que le *Canard,* dont Léon Trépanier rédigeait la rubrique sportive. Souvent, elles provenaient aussi de l'imprimerie des frères Marchand, angle des rues Amherst et Craig. Quand on songe qu'elles ne coûtaient que $1.50 le mille, plusieurs regretteront le jour où le mot inflation n'était pas au dictionnaire.

Le public ne payait que dix cents pour assister à des rencontres décidées à la dernière heure, lesquelles, maintes fois, offraient autant d'intérêt que bien des joutes de grandes ligues.

Pendant ce temps, le nom de Léo Dandurand était murmuré sur toutes les lèvres, et plusieurs cherchaient à l'accaparer pour le faire entrer dans leur association. Au milieu de décembre 1909, Edouard-Charles St-Père, rédacteur sportif au journal *Le Canada,* qui avait suivi les progrès et l'évolution du jeune athlète, le proposa comme directeur du club de crosse National, à l'assemblée annuelle de cet organisme qui avait son siège dans les propres locaux du cercle Saint-Jacques. Léo fut élu, bien qu'il n'eût que vingt ans et demi, alors que la constitution n'admettait personne âgé de moins de vingt et un ans. Le futur sénateur connaissait bien, lui, l'âge de son protégé, mais lorsqu'on s'aperçut de ce subterfuge, Léo Dandurand avait atteint sa majorité. Il fut donc le plus jeune directeur qui ait jamais figuré dans le comité de cette grande compagnie sportive.

C'est en cette circonstance qu'Albert Laberge, le sympathique rédacteur sportif de la *Presse,* dont tous se rappellent encore le charme personnel, causa pour la première fois avec Léo Dandurand.

— A la fin de la soirée, dit-il, il m'invita à monter dans sa voiture et me reconduisit chez moi... C'est de cette rencontre que date notre camaraderie, notre amitié, serais-je tenté de dire. C'est avec une vive satisfaction que pendant plus de vingt-cinq ans j'ai été témoin de ses activités sportives et que je l'ai vu marcher de succès en succès. Et j'ai pu constater avec plaisir que la réussite, une éclatante réussite, n'a jamais changé son caractère bienveillant, sa cordialité avec tous ceux qu'il rencontre, qu'il connaît. Les

Madame François-Xavier Dandurand et sa famille. De gauche à droite, rangée du haut: Elisabeth, Léda, Homer - Richard, Maria; au centre, Léo, Mme Dandurand, Hervé, Annette (Rév. Sr Marie des Sept-Douleurs); au bas, Yvon.

AU BAS : Elèves de l'école primaire de Bourbonnais. La croix indique Léo Dandurand. Le lecteur remarquera son gant de baseball qui ne le quittait jamais et dont Elmer Ferguson, du "Montreal Herald" a souvent parlé.

Madame Léo Dandurand
(née Emélia Laplante)

Madame Léo Dandurand
(née Marie-Mignonne Aumais)

glorieux triomphes, la célébrité, ne lui ont pas fait tourner la tête. En effet, aujourd'hui comme alors, il accorde un franc et sincère accueil à tous ceux qui se présentent à lui, soit pour parler d'affaires, soit pour lui soumettre une requête. Et il n'est pas besoin de se servir de la cérémonieuse formule: "Monsieur Dandurand". Plutôt, les visiteurs l'abordent et l'apostrophent familièrement avec un simple: Allo, Léo! Et chacun est le bienvenu!

*

* *

Tout de suite, Léo Dandurand examina la situation sous l'angle convenable et s'inspira de la pensée de l'importante mission qu'on lui confiait, suscitée et justifiée par l'attente universelle. Il dut avoir en soi une réelle confiance, puisqu'il entreprit de diriger les destinées du club de crosse National, nos représentants dans le circuit majeur. Son ambition, qui avait déjà eu assez d'étendue, allait redoubler d'activité, d'audace, de hauteur et d'essor. Léo devenait le maître de l'heure.

L'histoire du club de crosse National sous son égide représente une des plus belles fresques au Musée des sports canadiens-français. Pendant plusieurs années, sa brillante équipe fut au premier plan, et dans toutes les villes on s'écrasait littéralement pour avoir le privilège de voir en action ces bondissantes gazelles. Léo conduisit cette floraison d'étoiles jusque sur la côte du Pacifique dans un effort suprême pour s'adjuger la coupe Minto, emblème du championnat canadien, mais les New-Westminster Salmonbellies en restèrent les possesseurs incontestés.

A l'époque où notre jeune homme était l'Ange de ses Tobies sportifs, la *National Lacrosse Union* comprenait les clubs suivants: Le National, le Shamrock et la M.A.A.A., tous trois de Montréal; les Indiens de Cornwall, le Capital d'Ottawa, le Tecumseh et le Toronto, de la Ville-Reine.

Combien de sportsmen se souviennent qu'en 1913, Hervé Dandurand, frère de Léo, était au nombre des météores qui entouraient Newsy Lalonde dans cette phalange d'as? Il fit belle figure aux côtés de Jack Laviolette, Didier Pitre, Ernest "Doc" Lachapelle, Eugène "Dare-Devil" Gauthier, Charlie Deganne, "Mon Oncle" Lamoureux, Jos Cattarinich, "Money" Clément, Fred Gagnon, Elie Blanchard, Alex Sauvé, Mike Degray, Eloi Dulude, "Happy" L'Heureux et autres zéphyrs du grand sport implanté par les Peaux-

Rouges. L'année suivante, Hervé Dandurand alla jouer pour les Vancouver Millionaires de Con Jones, dans la Ligue de la Côte du Pacifique.

— Quand je fus présenté à Léo Dandurand, déclare Eddie Powers, l'as des New-Westminster Salmonbellies du temps et aujourd'hui employé au Bureau fédéral de la Statistique à Ottawa, le feu de son regard intelligent produisit sur moi une profonde impression. Depuis ce jour, je n'ai pas manqué de suivre son ascension dans la vie sportive. Personne autre n'aurait mieux maœuvré le rouleau à vapeur qui l'a conduit à tous les succès. De tels hommes doivent nécessairement servir de modèles aux générations subséquentes.

*

* *

Le champ entier du sport était ouvert devant lui. Son intelligence avancée, consommée, qui a tout décomposé de bonne heure et tout analysé, lui faisait entrevoir des projets qui n'étaient alors qu'en gestation mais que la suite des jours devait conduire à un heureux aboutissement.

Très profondément pénétré de l'importance et de la valeur du programme qu'il rêvait de mettre à exécution et les yeux rivés sur l'astre qui ne l'abandonna jamais, Léo forma, un an après son élection comme directeur du National, soit en 1910, la Ligue de baseball de la cité de Montréal, avec la coopération d'Arthur Normandin, Billy Innes, Raoul Thibault, le maître-boulanger Jos Cardinal et autres sportsmen. Cette ligue, qui comprenait les clubs Athlétiques, Richmond, Voltigeurs, Trilby, Mascotte, Saint-Henri, Balmoral et Saint-Arsène, fut très florissante et fournit aux amateurs du baseball d'un calibre exceptionnel pour cette période du siècle. On trouvait d'excellents joueurs dans toutes les équipes.

Le Richmond de Raoul Thibault alignait dans le champ intérieur Sprague Cleghorn, premier but, Léo Dandurand au deuxième, et Kavanagh au troisième, alors qu'Odie Cleghorn occupait la position d'arrêt-court. Au monticule opéraient Fred Ashton et l'élégant os St-Martin, tandis que derrière le marbre Emilien Morin faisait nction de receveur. Ce club constituait le plus fort groupement a circuit, avec les Athlétiques d'Arthur Normandin et de Billy nes. On sait que celui-ci a passé cinquante-cinq ans de sa vie ans le baseball. Le groupe de ces derniers exhibait au public, vec une légitime fierté, des étoiles telles que "Larry" Carmel,

joueur de haute valeur, Georges Bruneau, "Ray" Cutter, "Sabby" Sabourin, Bert Trempe et "Tili" Duplessis.

Il est une partie que Léo n'a jamais oubliée, vu qu'en cette circonstance, il s'éleva pratiquement au rang des célébrités que l'on applaudit dans les séries mondiales. La rencontre eut lieu le 14 septembre 1913 entre le Richmond et les Athlétiques: c'était la première joute d'un programme double au terrain des Shamrocks. A la dernière manche, le score était 2-2, et trois hommes occupaient les buts. L'excellent joueur qu'était "Ray" Cutter, des Athlétiques, —un Canadien-Français malgré son nom anglais—frappa un terrible coup en ligne horizontale, entre le deuxième but et l'arrêt-court. C'était un coup certain, de l'avis de tous ceux qui étaient présents, surtout à cause de l'endroit où la balle avait été frappée, de la force du coup et de la hauteur de la balle. Mais on avait compté sans Léo Dandurand qui, au deuxième, fit un saut latéral que personne n'aurait pu imaginer possible et arrêta la balle de sa main nue, à la Frankie Frisch ou Jackie Robinson. Léo culbuta et roula plusieurs fois sur lui-même, mais la balle s'était rivée à sa main.

La foule éclata en applaudissements frénétiques, pendant que Cutter se montrait vraiment furieux de s'être fait voler un coup sûr qui aurait donné la victoire à son club. La joute se termina au pointage de 2-2, et le héros garda cette balle qui lui rappelle encore aujourd'hui le souvenir de cette grande journée.

Charles "Trois-Etoiles" Mayer, le brillant chroniqueur sportif du *Petit Journal* et vedette de la Ligue du Vieux-Poêle, qui raconte cette anecdote, ajoute:

— Personne n'a oublié cette prouesse spectaculaire de Léo. Par la suite, chaque fois que Cutter rencontrait ce dernier, il ne manquait jamais de rappeler le coup en question, et notre ami, en souriant, montrait toujours sa main nue, avec laquelle il avait fait un arrêt si sensationnel.

C'est dans la deuxième joute au programme que le fameux lanceur Arthur Duchesnil, jouant pour les Voltigeurs contre le Balmoral, accomplit un exploit qui est resté affiché au tableau des actes sportifs prodigieux. En effet, il retira vingt-six joueurs au bâton et n'accorda que deux coups sûrs. Cet événement fit sensation non seulement dans les journaux de la région, mais aussi partout

au Canada et aux Etats-Unis. L'année suivante, Duchesnil fut engagé par les Boston Braves de la Ligue Nationale, mais il dut quitter ce club pour des raisons de discipline.

De l'avis de William Wray, populaire entrepreneur de pompes funèbres et sportsman réputé de Montréal, Léo Dandurand ramassait les balles sur le gazon avec grande rapidité et possédait un bon bras, bien qu'il ne fût pas exceptionnellement vigoureux au bâton. Et d'ajouter l'homme d'affaires, en plaisantant:

— On n'a jamais entendu dire que les éclaireurs des ligues majeures avaient usé leurs semelles en allant chez lui pour lui offrir un contrat.

Léo se fit valoir pendant dix ans sur les losanges et tous les fervents qui suivirent le grand jeu national des Américains, tel que pratiqué dans la région montréalaise, sont unanimes à déclarer que le descendant du soldat de Monpou fut toujours un solide pilier des équipes, pour le fanion desquelles il avait accepté de livrer combat.

*

* *

Si l'émule du grand Napoléon Lajoie gagnait de magnifiques épaulettes avec le club Richmond, il s'amassait aussi à la crosse des mérites enviables avec le club National intermédiaire, et, dans la mêlée, il n'y allait pas de main morte non plus. Ce groupe était inscrit dans une ligue qui comportait les associations sportives suivantes: Le National, la M.A.A.A., le St. Ann's et le Saint-Henri, tous de Montréal, le Caughnawaga et le National d'Ottawa.

Epris de toutes les compétitions et entraîné par le courant qui englobait les grandes figures sportives d'avant-guerre, Léo, à un moment donné, s'était intégré à tant de jeux et appartenait à de si nombreuses organisations qu'un dimanche, il avait dû jouer au baseball dans la première partie d'un programme double, au terrain des Shamrocks, entre le Richmond et les Athlétiques, pour ensuite se rendre, à quatre heures, participer avec le National à une joute de crosse contre le National d'Ottawa, sur le terrain de la rue Ontario, angle de la rue William-David. Comme toutes les secondes étaient infiniment précieuses, notre joueur-caméléon avait loué un fiacre pour pouvoir arriver à temps. Il changea d'uniforme en cours de route, pendant que le véhicule filait comme une flèche devant les badauds ébahis.

C'est ce jour-là que Napoléon Dorval conduisit notre fougueux athlète chez le docteur Renaud, de la rue Sanguinet, pour lui faire faire douze points de suture au-dessus de l'œil gauche. Maître Richard Duckett et Joseph Lamarche, ancien shérif de Montréal et directeur de la police provinciale, étaient les arbitres de cette rencontre extrêmement rude et farouche.

— Ces petits incidents-là vous tiennent la mémoire fraîche, se plaît à déclarer aujourd'hui le grand Manitou de la rue Osborne, qui porte fièrement les vestiges de ses glorieux combats du temps jadis.

*
* *

A l'hiver de 1911, Léo devint membre du Club de raquette Saint-Jacques. Il ne manqua pas un seul défilé et prit part à toutes les courses et autres épreuves. Dans ce sport, le jeune homme démontra sa force et son endurance qui lui méritèrent de vives félicitations, et son éternel enthousiasme fit grossir les rangs de ce corps de raquetteurs que tous les citoyens admiraient dans ses marches et parades aux flambeaux.

*
* *

Arrivé dans tout le feu et l'exaltation de la période, l'infatigable Léo reçut le souffle embrasé qui traversait l'air et agrandit sa sphère d'action. Le même hiver, il fonda, avec l'appui moral et l'aide financière d'Adolphe Lecours, la Ligue de hockey amateur de la cité de Montréal, qui comptait dans ses rangs, un an après sa formation, les clubs McGill, Victoria, M.A.A.A., Shamrock, Hochelaga, Garnets et National.

En plus d'être un as de ce dernier ensemble, Léo était aussi gérant, publiciste et secrétaire-trésorier de la ligue. Ajoutons que les mêmes attributions lui avaient été dévolues dans la Ligue de baseball. Si Eugène Labiche eût été son contemporain, il l'aurait certainement pris comme modèle pour sa désopilante comédie *Un jeune homme pressé.*

De 1910 à 1920, Léo se mit en évidence sur les surfaces glacées comme il s'illustrait sur les terrains de crosse et de baseball. Une fois terminée sa première saison avec le club Saint-Jacques, il s'aligna avec le National, qui jouait ses parties à la patinoire Jubilee, rue Sainte-Catherine, dans Hochelaga. A la suite de dé-

mêlés avec l'administration de l'amphithéâtre, le club National déménagea à l'Aréna de Westmount, qui se trouvait à l'angle des rues Wood et Sainte-Catherine et qu'un incendie détruisit de fond en comble en 1916. Le National retourna alors au Jubilee, lequel brûla à son tour en 1919. Les joutes furent donc transférées à l'Aréna Mont-Royal, qui fut construit en 1920 à l'angle des rues Saint-Urbain et Mont-Royal.

— Au temps où j'étais gardien de buts pour les Garnets de la Ligue de la Cité de Montréal, nous apprend encore William Wray, Léo jouait sur la ligne d'avant du club National, mais ses exploits sur la glace, il l'avouera lui-même, n'auraient pu rivaliser avec ceux d'Howie Morenz, Aurèle Joliat, Pit Lépine ou autres étoiles qui devaient plus tard embellir le firmament du club Canadien. Par conséquent, il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que Léo transférât son énergie à la direction; aussi, en 1914, commandait-il, du banc même, ses joueurs du National. C'est à compter de ce temps que commença sa dévotion incessante au grand sport national d'hiver, et qu'il eut la vision de l'essor phénoménal du hockey sur le plan international.

*
* *

Malgré ses occupations toujours croissantes, Léo se laissa toujours attirer par le charme des innovations. Jamais il ne fut un attardé, on le vit toujours au rang des précurseurs. En 1914, il représentait la province de Québec à la formation de la *Canadian Amateur Hockey Association* au Château-Laurier d'Ottawa, et préconisait à cette réunion le jeu à six joueurs ainsi qu'un code de règlements uniformes, qui serait en vigueur dans tout le pays. Ceux qui appartiennent à l'autre génération se souviendront que l'*Ontario Hockey Association* monopolisait le hockey amateur dans le temps et exerçait un véritable régime de dictature.

Dès que la proposition de Léo fut formulée, les délégués de la province-soeur ne voulurent pas entendre parler d'un tel chambardement; mais, plus tard, avec ce don de conviction, cette patience et cette persévérance qui ne lui ont jamais fait défaut, notre élégant Montréalais sut s'adjoindre de bons amis dans l'ouest du pays, notamment Claude Robinson, de Winnipeg, et Silver Quilty, ancienne étoile de rugby de l'université d'Ottawa et père de Johnny Quilty, ci-devant comète du Bleu-Blanc-Rouge, et finit par faire adopter sa résolution.

—Dès les débuts, déclare "Silver" Quilty, Léo Dandurand s'est révélé un géant du hockey. Il s'y est consacré comme on se livre à une profession. En lui, les sportsmen ont pu discerner l'ardeur et la témérité des Croisés. Il est, sans contredit, le Richard Coeur-de-Lion des Sports.

*
* *

Durant toute sa carrière de joueur de hockey, cet homme aux manières engageantes connut les aventures les plus inattendues, et certaines méritent d'être montées en épingles pour passer à la postérité. Ainsi, notre *glamour-boy* peut se vanter d'avoir eu, en une certaine circonstance, des jambes qui valaient leur pesant d'or. Un éclair de génie suggéra le plus original des moyens à notre compatriote qui a toujours eu plus d'un tour dans son sac.

Vers cinq heures trente d'un après-midi de février, un ami qui collaborait avec Léo dans des entreprises profitables, lui remit un montant de $6,500 en billets à déposer le lendemain dans une institution bancaire. Comme notre jeune affairé devait participer à une partie de hockey ce soir-là, il n'avait pas le temps de se rendre chez lui pour prendre son repas. Il entra donc dans un casse-croûte et mangea rapidement à la fourchette, puis il courut à l'Aréna Mont-Royal pour revêtir son uniforme d'équipier.

Allait-il laisser cette somme importante dans son casier? Non, c'eût été trop tentant pour des âmes peu scrupuleuses. Que faire alors? Une idée peu ordinaire lui traversa l'esprit. Prestement, le joueur du National enfila trois mille dollars dans un bas et fit de ses billets un bon et solide coussin au-dessus de sa chaussure. On admettra que c'était là un bien nouveau genre de jambière ou, pour mieux dire, de protège-tibias *(shin pads)*. Il disposa le reste de la même manière dans son autre bas, et lorsqu'il sauta sur la glace, le public était loin de concevoir qu'il assisterait pendant soixante minutes à une bacchanale de dollars.

*
* *

Cependant, si notre jeune dandy affichait une tenue impeccable devant les estrades et les tribunes bondées de spectateurs électrisés, il conserva jusqu'en 1913 son poste à la grande agence d'immeubles de la rue Saint-Pierre.

Quelque temps après que Léo eût été parfaitement initié aux opérations de l'établissement, Henry Frigon, qui en était le propriétaire, convoqua son factotum dans son cabinet de travail et lui offrit de vendre des terrains sur une base de commission. L'employé, qui avait le flair et le pressentiment voulus, comprit sur-le-champ qu'il s'agissait là d'une aubaine particulière. Il agréa vivement cette offre séduisante; dans son for intérieur, il voyait son patron faire le geste de lui présenter une fortune sur un plateau d'argent.

Heureux comme un coq en pâte, Léo partit en sifflotant pour faire de la sollicitation. Dès les premiers jours, il se classa parmi les meilleurs démarcheurs dans ce genre d'affaires. L'année ne s'était pas écoulée qu'il avait vendu le quart d'une subdivision d'une ancienne ferme des Clercs de Saint-Viateur, sise rue Saint-Denis, au nord de la rue Bélanger. Presque tous ces terrains furent achetés par des employés de la Compagnie des tramways de Montréal. C'était l'âge d'or où l'on pouvait acquérir un lot de quatre cents dollars, moyennant quatre dollars comptant et quatre dollars par mois.

Les flots du Pactole commençaient à couler dans la direction de Léo. Son salaire restait toujours fixé à trois dollars par semaine, il est vrai, mais, chaque samedi, il encaissait des commissions variant de quatre-vingts à cent dollars. Les terrains se vendaient comme des brioches chaudes, et c'est au début de ces jours prospères que notre ami eut le plaisir d'ouvrir son premier compte de banque. A l'hiver, il s'acheta un superbe paletot de chat sauvage et, deux ans plus tard, il faisait l'acquisition d'une automobile Chandler au prix de trois mille dollars.

*

* *

En tout temps, le grand sportsman a su mêler l'utile à l'agréable. Toujours généreux et charitable, il s'intéressa de bonne heure aux oeuvres de bienfaisance et prêta son concours à tous les bons mouvements. Vers le premier janvier 1910, il se joignit à quelques paroissiens de Saint-Jacques pour courir la guignolée. Arrivé rue Mentana, le groupe sonna à la porte d'Emilien Morin, précisément celui qui l'avait présenté au cercle Saint-Jacques. Laissant leur berlot au soin de son conducteur, les bonshommes, coiffés de la tuque et portant une ceinture fléchée, entrèrent dans la maison en chantant le traditionnel

Bonsoir le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison!
Pour le dernier jour de l'année,
La guignolée vous nous devez;
Si vous voulez rien nous donner,
Dites-nous lé-é-é;
On emmènera seulement
La fille aînée-é-é!

Il y avait sauterie ce soir-là chez les Morin et les invités s'entassaient un peu partout dans les pièces. Une table chargée de mets abondants s'offrait à la vue des guignoleux qui ne refusèrent certes pas leur part.

Le spectacle s'embellissait d'autant qu'au nombre des personnes présentes se trouvaient quelques-unes des plus jolies filles de la Métropole. Une en particulier produisit sur le visiteur emmitouflé un effet magnétique. Le jeune homme apostropha incessamment le maître de céans et sollicita l'honneur d'être présenté à cette ravissante beauté aux cheveux noirs et au sourire captivant. C'est ainsi que Léo fit la connaissance de mademoiselle Emélia Laplante, fille de M. Amédée Laplante et de madame Laplante, née Emma Mireault, de la rue Mentana. Pendant la majeure partie de son existence, M. Laplante fut surintendant de la maison Alex Bremner Limited, rue Bleury.

En quelques mots, Léo apprit que la charmante enfant était diplômée du couvent des Révérendes Soeurs de Sainte-Anne à Lachine et qu'elle adorait le théâtre et le cinéma. A l'instant même, il prit rendez-vous avec elle pour le mardi suivant et lui paya les "p'tites vues" au Ouimetoscope, rue Sainte-Catherine.

Le soir en question, notre prétendant, tout sautillant et faraud, endossa son magnifique capot de chat sauvage et porta le grand chapeau à large bord des cowboys américains, dont il se couvrait quand il se mettait sur son trente-six. Lorsqu'il se présenta à la résidence de sa future, mademoiselle Laplante parut interdite à la vue de cet accoutrement inaccoutumé pour elle. La pauvre enfant fut encore plus mortifiée lorsque, descendant la rue Sainte-Catherine avec son cavalier, elle remarqua que les passants se retournaient pour voir cette étrange coiffure; même, à un endroit, mademoiselle Laplante entendit la réflexion:

—Tiens, le cirque est en ville!

Ce à quoi Léo répondit suavement, en se penchant vers sa compagne:

—Pourquoi pas? Ne suis-je pas avec la reine?

Cette date marqua le début de relations qui devaient se poursuivre jusqu'à une heureuse conclusion.

Ah ! quel bon temps ! Si c'était pendant les jours "où les élèves lisaient Paul Bourget en cachette dans les collèges", comme l'écrivait le regretté Louis Francoeur, c'était aussi l'époque où l'on chantait *Valse bleue* d'Alfred de Margis, *Fascination* de Marchetti, *Amoureuse* de Berger, *Prière* de Crémieux et autres tendres romances françaises. La plus charmante intimité unissait les familles et les voisins qui, à tour de rôle, organisaient des soirées où régnait la plus franche gaieté.

Les deux amoureux devinrent la coqueluche des salons mondains, où l'élite applaudissait les talents de la jeune fille comme pianiste et chanteuse. Ils coururent les théâtres, les cinémas et les concerts, et on pouvait les voir régulièrement au théâtre National, aux Nouveautés, de même qu'au Nickel, angle des rues Bleury et Sainte-Catherine. De jour en jour, de visite en visite, le jeune homme culbuta et tomba dans la chaloupe matrimoniale. Léo prit donc place dans la famille Laplante, aux côtés d'Adélard, électricien en chef au service d'alarme des pompiers, décédé le 13 novembre 1951, à l'âge de 66 ans; de Graziella (madame Lucien Houle), décédée le 23 mars 1951; Marilda (madame Théophile Gohier) et Lionel "Bossy", gérant adjoint du club de football "Les Alouettes".

Le mariage de Léo Dandurand et d'Emélia Laplante fut célébré le 14 mai 1912 en l'église Saint-Louis de France par l'abbé Georges-Etienne Boileau. Au retour de leur voyage de noces, les nouveaux époux élurent domicile au no 254, boulevard Saint-Joseph, à l'angle de l'avenue du Parc. En 1915, ils habitèrent un logement de la rue Cherrier, près du parc Lafontaine. L'année suivante, ils allèrent demeurer rue Mentana, en face de la rue Napoléon. M. et Mme Dandurand déménagèrent de là en 1922 pour aller prendre possession d'un cottage que Léo avait acheté au no 3801, rue Northcliffe. C'est en 1940 qu'il se fit construire l'imposant manoir qui s'élève aujourd'hui sur son incomparable domaine à Beaconsfield.

De cette union sont nés deux fils, Gérard et Paul.

Gérard, le populaire secrétaire-trésorier du Restaurant Drury's et du Café Martin et gérant de ce dernier établissement, dont tous les habitués connaissent si bien le sourire affable et le chaleureux accueil qu'il réserve à la clientèle, vint au monde le 29 mai 1913 et fut baptisé en l'église Saint-Viateur d'Outremont. Après avoir fait ses études secondaires au collège Jean-de-Brébeuf, il entra à la Faculté de Commerce de l'université McGill, mais cessa peu après d'y suivre les cours pour se lancer dans les affaires avec son père. Directeur de la société *Dan Acres Realty Company*, le jeune *businessman* occupe aussi un poste élevé dans l'entreprise d'eaux gazeuses Montclair-Richelieu.

Le 2 octobre 1941, Gérard Dandurand épousait, dans la chapelle du collège Jean-de-Brébeuf, la jolie Verna Hacala, de Montréal, qui lui a donné trois charmants enfants: un fils, Léo II, né le 4 mai 1944; et deux filles, Dahris, née le 22 mars 1946, et José, née le 5 juillet 1949. Ardent golfeur, il est aussi un ancien directeur du club de football "Les Alouettes".

Paul naquit le 9 avril 1914 et fut baptisé aussi en l'église Saint-Viateur d'Outremont. Il a étudié au collège Sainte-Marie, au collège Jean-de-Brébeuf et au Mont Saint-Louis, où il a terminé son cours commercial. Le sympathique gérant du Restaurant Drury's est aussi vice-président de la *Dominion Insurance Agencies*. Avantageusement connu dans les cercles financiers de Montréal, Paul est propriétaire du *Montreal Ski Tow* et exploite neuf autres monte-pentes disséminés un peu partout dans les Laurentides. Les deux populaires auberges des environs de Saint-Sauveur, *La Vache qui rit* et *Le Casse-croûte*, lui appartiennent.

Le jeune homme est reconnu comme un maître de l'équitation, et il est l'un des plus actifs directeurs des *Laurentian Trail Riders*. Membre du Club gastronomique des 55 et ancien directeur des "Alouettes", il est aussi représentant de la province de Québec dans le comité de direction de la *Canadian Restaurant Association* et vice-président du Café Martin.

Paul Dandurand est un grand fervent du ski. Il a pratiqué ce sport au Canada, en France, en Suisse, dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre ainsi qu'à Aspen, Colorado. Au *Totem Ski*

Club, on le considère comme un membre des plus fidèles, et il a organisé plusieurs galas de ski dont on parle encore dans les régions laurentiennes. Il est le donateur du trophée Paul Dandurand attribué pour la première fois, lors du festival d'hiver de l'Orphelinat Saint-Arsène, qui eut lieu au Forum le 1er mars 1941, au champion du patin des écoles supérieures de Montréal. Le premier vainqueur fut nul autre que J.-P. Denis, de l'Ecole Supérieure Saint-Henri.

En 1938 et 1948, l'aimable Paul a visité le continent européen et le Maroc. C'est à lui que nous devons l'organisation du Théâtre des Marionnettes, genre Guignol, pour adultes. Il en a été l'animateur au Théâtre des Compagnons. C'est dire qu'il fait partie des *Puppeteers of America.* Notre Prince Charmant n'a pas encore rencontré sa Cendrillon. Avis à nos exquises débutantes!

Tous s'accordent à dire que Gérard et Paul Dandurand ont hérité du charme et de la distinction de leur père.

CHAPITRE VI

Pour Léo, le moment était venu de passer à des actes dont les échos seraient encore plus retentissants, de monter à l'assaut de la forteresse où s'entassaient les faveurs des divinités bienveillantes. Eclairé par une conception supérieure et lumineuse, fait pour embrasser et parcourir tout un ordre d'idées avec ampleur et véhémence, il y joignit des mouvements imprévus, de ces élans impulsifs que peut seul suggérer le génie d'un homme de grande vision. Comme les événements antérieurs lui avaient fourni une leçon instructive, le jeune marié, tout frémissant d'ambition, prit conscience des faits et voulut devenir lui-même un imprésario sportif. Il comprenait, comme le baron Stein, qu'il faut toujours risquer quand l'enjeu en vaut la peine.

Ce n'était pas une mince tâche, mais, à la suite d'une longue et patiente préparation, Léo Dandurand se hissa, en 1912, au niveau des promoteurs. En effet, au mois de novembre, il organisa au parc Sohmer un grand tournoi international d'hommes forts.

Les grands noms de cette période, où la vie n'était que sourires et promesses, prirent part à ce concours qui, pendant une semaine, fit salle comble tous les soirs. Les amateurs venus des quatre coins de la province et d'ailleurs furent témoins d'un déploiement de force indicible et ovationnèrent le colosse Warren de New-York, le fameux Gendron, Hercule de Fall-River, Massachusetts, le champion Hector Décarie, successeur de Louis Cyr auquel est fière d'être apparentée la charmante Mariette Laframboise, de Montréal, championne canadienne du tennis junior pour les années 1951 et 1952. Plusieurs autres géants dans cette catégorie de mastodontes présentèrent des numéros épatants au cours de cette entreprise qui connut une fortune brillante. Les résultats financiers prouvèrent que Léo avait eu la vision juste et pénétrante.

*

* *

Devant ce succès si ingénieusement acquis, le nouveau promoteur allait rebondir en avant et pousser l'aventure plus loin. Toujours en 1912, il fit venir à Montréal le grand Ty Cobb des Detroit Tigers de la Ligue Américaine de Baseball, dont le gérant était le fameux Hugh Jennings, un ancien coéquipier de John J. McGraw. Deux équipes composées des meilleurs joueurs de la ville furent mobilisées et la fulgurante étoile américaine s'aligna sur l'une d'elles.

Tout ce que la localité fondée par le sieur Chomedey de Maisonneuve comptait de sportsmen se rua vers le terrain du National pour voir à l'oeuvre l'immortelle idole d'alors. L'illustre gars de la Georgie faisait à ce moment-là une tournée à travers le continent et constituait une attraction extraordinaire dans tous les centres.

Léo Dandurand s'aligna sur le club que l'on avait opposé à celui sur lequel figurait Ty Cobb. William Wray déclare qu'au troisième but, Léo avait une peur bleue quand il voyait l'Américain, muni de crampons taillés en lames de rasoir, foncer sur lui comme un char d'assaut. Le champion voleur de buts lui donnait la frousse.

—A ce moment, continue notre distingué informateur, l'argent canadien n'était pas au pair sur le marché de New-York; aussi Ty Cobb avait-il demandé avant la partie de l'or en espèces sonnantes pour cachet. L'as du baseball n'avait confiance en personne. C'était un jour férié et les banques étaient fermées; malgré tout, Dandurand et ses associés (que les demandes mêmes déraisonnables ne pouvaient embarrasser) réussirent à trouver le montant exigé.

Cette nouvelle tentative était une idée exclusive de notre ardent expérimentateur, dont la mise à exécution lui fut facilitée par le célèbre Montréalais Jean Dubuc, un ancien du Séminaire de Sainte-Thérèse, qui, au temps où il était le plus formidable lanceur du club de Détroit, partageait une chambre avec Ty Cobb. Au cours d'un séjour dans la Métropole, au printemps de 1951, notre compatriote, qui vit aujourd'hui à Providence, Rhode-Island, où il représente la *Braden-Sutphin Printing Ink Company*, de Cleveland, Ohio, rappelait avec plaisir à son ami Léo le vent de folie qui avait soufflé sur la population montréalaise à l'occasion de la visite inoubliable du grand artiste du baseball.

*

* *

Charmé par la musique des pièces tintinnabulantes et la serviette bourrée de projets, Léo Dandurand quitta le *Montreal Real Estate Market* en 1913 pour s'associer à Jos Cattarinich, qui avait conquis l'estime et la sympathie du public sportif par son jeu remarquable sur l'une des premières équipes de hockey des Canadiens, de même qu'avec le club de crosse National, lequel écrivit, à cette époque, une page historique dans l'Encyclopédie canadienne des Sports. Les deux copains se lancèrent dans la

vente de propriétés immobilières et, à cette fin, ouvrirent un bureau à l'angle des rues Amherst et Sainte-Catherine.

Si le journalisme mène à tout, le sport crée des Midas. Léo avait eu la bonne fortune de rencontrer Catta, tout comme Catta avait eu la bonne fortune de rencontrer Léo. Ces deux êtres, que le sort devait souder l'un à l'autre, s'aperçurent qu'ils étaient en parfaite concordance d'efforts vers le même but. Liés par des aspirations semblables et subissant la séduction de toutes les possibilités futures, les deux acolytes se fondirent littéralement dans une communauté de vues et d'intérêts. Après s'être entre-croisées, leurs routes s'unifièrent, ce qui permit à leurs entreprises de se jumeler et de se synchroniser. L'avenir démontrera avec quel art et quelle maestria ils cueillirent à pleines mains et ramassèrent les plus belles fleurs de notre siècle, que le commun des mortels appelle des billets de banque.

La même année, de concert avec Gad Bryant du Maryland, Léo et Catta firent un plongeon dans une aventure tout à fait nouvelle pour les deux contribuables de Concordia. Ils envahirent le domaine du turf pour s'adonner au sport des rois. Après une campagne publicitaire savamment conduite, ils procédèrent à l'ouverture de la piste de Kempton Park à Laprairie, sur un terrain qui appartenait aux Révérends Pères Jésuites. Frankie Fleming, ancien champion de boxe, alors détenteur du bail, entra dans le syndicat, auquel vinrent se joindre Antoine Désormiers, de joyeuse mémoire, et Louis Létourneau, un autre charmant compère.

Louis Létourneau et Antoine Désormiers étaient alors propriétaires conjoints de l'hôtel Arbour, sis rue Saint-Laurent, entre les rues Vitré et Dorchester. Leur buvette constituait le rendez-vous de tous les sportsmen de la ville. On y trouvait là les sujets les plus disparates, et les "vieux de la vieille" ne tarissent pas d'anecdotes sur le compte de "Brad" Murphy, Charlie Slabotsky, le grand Callahan, surnommé *Paddy the horse,* l'ineffable Abe Schlossberg, Alex Landry, Jos Benoit le costaud, Paddy Connelly, alias "la pipe de plâtre", Michel Désautels, Charlie Miller, restaurateur de la rue Sainte-Catherine, le géant "Grimesy" McLaughlin, Emile "Erasmo Vellozzi" Donnadieu, Fred Richard, président du *Dorval Jockey Club,* boucher de luxe et le plus grand amateur de jeux de hasard de la cité de Montréal, Arthur Brière et une infinité

d'autres habitués de tout acabit. A cet endroit, les projets les plus osés sa matérialisaient en un clin d'oeil et les parieurs trouvaient preneurs du coup.

Les courses à Kempton Park dépassèrent les prévisions les plus optimistes des organisateurs, et cette initiative promettait de se travestir en une affaire de grande envergure, quand la guerre de 1914 vint détruire les espoirs du syndicat Léo-Catta *et al.* Par un décret de Son Excellence le Gouverneur général en conseil, le gouvernement fédéral suspendit au Canada les courses avec paris pour toute la durée des hostilités; mais ce coup ne laissa pas nos amis dépourvus, ainsi qu'on le verra plus loin.

* *
*

Dans les premiers mois du conflit mondial, Léo reçut une visite qui lui fit extrêmement plaisir. Ce fut celle de sa première flamme, mademoiselle Ethel Caron, de Bourbonnais. La charmante jeune fille à la chevelure rousse entreprenait son premier voyage au Canada. En descendant du train, à la gare Windsor, elle s'empressa d'appeler son ancien correspondant au téléphone. Léo, il va sans dire, fut enchanté de revoir sa jolie compagne d'enfance qu'il invita à souper chez lui. Madame Dandurand fut ravie de rencontrer la captivante Franco-Américaine, qui avait été pour son mari une si belle source d'inspiration pendant son adolescence.

* *
*

Durant ce temps, l'impétueux Léo donnait à l'agence d'immeubles un élan vertigineux et l'entreprise connut un essor qui surprit même les initiateurs. Son réalisme s'alliait à celui de Catta, et ce franc succès était principalement attribuable à la popularité et à l'excellente réputation des deux associés. Les clients de la ville et de la banlieue de Montréal assiégeaient leur bureau et leur chiffre d'affaires grossissait de jour en jour. A dire vrai, leur raison sociale centralisa pendant un certain temps les plus importantes mutations de biens-fonds de la région, et les intéressés étaient en droit de nourrir les plus belles espérances.

Léo était en haleine du matin jusqu'au soir pour solliciter les acheteurs en perspective et amorcer de nouveaux contrats. Dans ses courses et pérégrinations, notre ami, qui sillonnait la ville dans les quatre sens, croisa et rencontra des milliers de citoyens apparte-

nant à toutes les classes de la société. Il pénétra dans des demeures princières tout comme il fut accueilli dans l'humble maisonnette de l'ouvrier; il s'entretint avec des gens de condition inférieure, de la même manière qu'il conféra avec les potentats de l'industrie, de la banque et du commerce. C'était la grande aventure pour cet énergique et clairvoyant brasseur d'affaires.

Parmi les gens qui traversèrent sa route, il en est qu'il n'a jamais oubliés. Ainsi, quand ses pas le conduisaient vers le sud de la ville, invariablement il voyait se dresser devant lui la figure légendaire de Marie Scapulaire, cette poissarde, digne émule de la Frochard des *Deux Orphelines,* qui a laissé à Montréal un souvenir impérissable. A soixante-quinze ans, cette vieille, qui aurait mérité de figurer dans la galerie des *Originaux et Détraqués* de Louis Fréchette, battait le pavé de la rue Saint-Paul et des environs du marché Bonsecours, accostant les passants pour leur vendre des chapelets et des scapulaires. Elle se tenait de préférence en face de la taverne *Silver Dollar,* à l'angle des rues Notre-Dame et Bonsecours, laquelle était exploitée par la veuve Richardson, qui avait fait incruster dans le parquet un montant de trois cent cinquante dollars en pièces d'argent américaines.

Malheur à celui ou celle qui refusait d'acheter la marchandise qu'offrait Marie Scapulaire. Celle-ci se répandait tout de suite en invectives et injures de toutes sortes, qu'elle agrémentait de jurons et de paroles grossières à faire dresser les cheveux sur la tête des pires démons; après quoi, elle enfilait quelques gorgées de whisky provenant d'un flacon qu'elle dissimulait au fond d'une des larges poches de sa jupe effilochée.

En plusieurs occasions, Léo eut fort à faire pour se débarrasser d'un autre original qui connut son heure de célébrité. Nous voulons parler de Gaspard Petit, un simple d'esprit à la jambe de bois, qui se promenait par les rues en traînant derrière lui une voiturette surmontée d'un phonographe. D'un caractère irascible, Gaspard s'emportait à la moindre remarque et menaçait tout le monde. Les anciens peuvent encore raconter la triste aventure qui lui arriva sur le chemin de la Montagne, alors qu'il tua un boucher d'un coup de béquille. Y eut-il des circonstances atténuantes en sa faveur? Nous pouvons le présumer, car le grand criminaliste

Alban Germain réussit à obtenir un acquittement. Toutefois, le pauvre infortuné dut aller faire un séjour dans une maison de santé.

Nos deux hommes d'affaires continuaient leur ascension et leur champ d'action s'étendait de plus en plus; mais quand les hordes du Kaiser firent irruption en Belgique, le 2 août 1914, Léo comprit que la guerre allait porter une dure atteinte à leur veine, et que les sacrifices que l'on exigerait de notre pays paralyseraient considérablement leurs efforts. Son esprit pratique lui fit prévoir un marasme général; aussi les nouveux Rémus et Romulus tournèrent-ils les yeux vers d'autres horizons.

*

* *

En 1916, la firme Dandurand-Cattarinich procéda à l'inauguration d'un commerce de tabac en gros au no 97 est, rue Sainte-Catherine, près de la rue Hôtel-de-Ville. L'établissement était connu sous le nom de *Catta-Léo.* Quatre camions furent mis en circulation pour desservir les nombreux débits de la cité. Ce nouvel endroit devint le centre de ralliement des amateurs de sports et des politiciens. Les sommités de la magistrature et du barreau, des lumières médicales, des professeurs, chefs de métiers, hommes d'affaires et membres de toutes les professions s'y réunissaient et discutaient des problèmes du jour, échafaudaient les combinaisons les plus variées, échangeaient leurs impressions et pariaient sur tout et à propos de tout. Les plus grosses gageures reçues à cet endroit le furent d'Abe Orpen, propriétaire de la piste Dufferin Park à Long-Branch, Toronto.

Tout ce qui, de près ou de loin, touchait aux paris faisait l'objet des conversations les plus intéressées. On parlait encore dans ce sanhédrin des exploits extraordinaires de Steve L'Hommedieu de Hot-Springs, Arkansas, ce parieur fameux qui, en 1900, donna tant de fil à retordre aux agences de paris des Etats-Unis. Pendant un certain temps, il avait placé de si forts montants sur les chevaux que les bookmakers refusèrent catégoriquement de faire des affaires avec lui. L'Hommedieu avait gagné en une journée vingt mille dollars en pariant sur les courses de la Nouvelle-Orléans et de San-Francisco. Il était reconnu comme l'un des plus grands sorciers de la roulette et du pharaon, et, dans Montréal, il en est qui auraient vendu leur chemise pour connaître sa recette mer-

veilleuse, ainsi que celle de John W. Gates, connu internationalement sous le nom de *Pittsburgh Phil,* qui fit pleurer maints preneurs sur livres par ses méthodes miraculeuses de choisir les gagnants dans les épreuves hippiques. Ce devin prodigieux n'a pas eu d'égal; à ses côtés, la figure de Nostradamus aurait considérablement pâli.

Durant les quelques années où il se livrait à de pareilles opérations commerciales, il arriva à Léo une aventure qui faillit lui faire blanchir les cheveux bien avant le temps. C'était un dimanche matin. Jos Cattarinich était aux Etats-Unis et, après la messe de huit heures, notre marchand-grossiste se rendit au magasin de tabac pour vérifier des documents et mettre ordre aux comptes et factures de la semaine. Il se trouvait seul dans l'établissement. A peine s'était-il écoulé une heure que le téléphone sonna. L'appel provenait d'un certain restaurant de la rue Ontario. Le propriétaire et quelques-uns de ses employés étaient des clients réguliers de l'entreprise *Catta-Léo,* où ils dépensaient de fortes sommes durant la semaine.

Le particulier, qui était à l'appareil, voulait se faire livrer une quantité de cigarettes, cigares, tabac et tablettes de chocolat.

—J'irai vous porter le tout moi-même dans quelques minutes, dit Léo, avant de déposer le récepteur sur son berceau.

A ce moment, notre homme d'affaires avait dans ses goussets un montant de quinze mille dollars. Il remplit donc la commande qu'on lui avait transmise et alla la livrer lui-même. Le restaurateur offrit un café à Léo, qui prit congé ensuite pour revenir au magasin.

Vingt minutes plus tard, le téléphone se fit de nouveau entendre. C'était la même personne qui appelait, mais, cette fois, elle avait peine à s'exprimer tant il y avait du tremblement dans sa voix. Que s'était-il donc passé? En peu de mots, Léo apprit l'affreuse nouvelle.

Cinq minutes après que Léo eût quitté le restaurant, trois individus habillés en soldats et portant le brassard de la police militaire, se précipitèrent à l'intérieur, revolver au poing, et opérèrent leur hold-up avec la rapidité de l'éclair. Les gangsters firent main basse sur tout l'argent de la caisse et dépouillèrent les quelques clients de ce qu'ils avaient. Ces gibiers de potence avaient eu le front de s'affubler de l'uniforme de Sa Majesté, sans doute

escamoté quelque part, pour perpétrer leur forfait. La râfle des bandits fut complète. Les voleurs s'enfuirent dans une auto stationnée à la porte. C'était une véritable scène de cinéma vécue en plein jour au cœur de Montréal.

S'il eût été là, Léo se serait fait également soulager des quinze mille dollars qu'il portait sur lui. A cette seule pensée, il en eut la chair de poule, et encore aujourd'hui il frémit quand il raconte cet incident qui marque certainement une date dans sa vie.

*

* *

Il n'était pas une seconde où ne pouvait tenir un élan, un appel. Lorsqu'il y avait relâche dans ses activités sportives et que ses affaires le lui permettaient, on peut être assuré que le veinard de la rue Sainte-Catherine courait assister aux parties de hockey des Canadiens. Il s'extasiait devant les brillants faits des joueurs professionnels dont il était appelé par la suite à diriger les destinées de façon si mémorable.

Or, le 6 mars 1919, Léo Dandurand avait le plaisir de se rendre comme d'habitude à la patinoire Jubilee pour être témoin de la grande joute entre les Canadiens et les Sénateurs d'Ottawa, laquelle se termina par une victoire de 4-2 pour les gars de George Kennedy. C'était le quatrième triomphe du Tricolore résultant d'une série de quatre dans sept pour les honneurs suprêmes de la Ligue Nationale de Hockey,et ce grand succès sportif assurait le championnat aux joueurs du Bleu-Blanc-Rouge.

Le futur propriétaire des Habitants eut le grand honneur ce soir-là d'être présenté au général Pau et au commandant André, deux héros de la première guerre mondiale, qui avaient été envoyés en Amérique, en mission officielle, par le gouvernement de la République française. Ces deux belles figures européennes reçurent une ovation monstre lorsqu'elles firent leur apparition au Jubilee.

Léo, qui avait amené à la partie son fils Gérard, alors âgé de sept ans, invita les distingués visiteurs à occuper sa loge située au mezzanine, et, pendant toute la rencontre, le général Pau tint sur ses genoux le petit Gérard, qui partageait l'enthousiasme de son papa et de la foule.

Les deux militaires étaient aussi accompagnés de quelques membres de leur personnel, tous civils, qui réussirent à s'introduire

dans la patinoire et à s'y placer. Dans ce groupe, on remarquait une charmante Parisienne qui remplissait les fonctions de sténo-dactylo.

Si l'on en croit les témoignages des gens de l'époque, c'est à cette occasion que prit naissance l'anecdote qui fit ensuite le tour de la presse et que l'on entendit sur toutes les lèvres pendant long-temps. Il appert que la petite dactylo, qui n'avait jamais vu de hockey auparavant, avait réussi à se faufiler dans la tribune des journalistes. Il va de soi qu'elle ne cacha pas son engouement et son ravissement à la vue d'un spectacle aussi enivrant, mais bien des détails lui échappaient et, à tout moment, elle posait des questions à son voisin. Elle voyait bien ces patineurs se livrer un combat de titans, mais elle ne comprenait pas exactement pourquoi. Le journaliste, qui se trouvait à ses côtés, lui expliqua succinctement les principes de ce sport.

— Voyez-vous, mademoiselle, lui dit-il, il y a une rondelle au jeu. Il s'agit pour un club de s'en emparer et d'aller la placer dans les buts adversaires. Naturellement, l'autre équipe oppose une vive résistance et tente de l'en empêcher en défendant son territoire avec toute la fougue possible. Si cette équipe prend possession de la rondelle, elle s'efforce à son tour de la planter dans les filets de l'autre camp. Et voilà!

La petite Française ne saisissait pas tout à fait.

— Mais pourquoi se battre pour un simple petit morceau de caoutchouc? demanda-t-elle ingénûment. Il me semble que c'est un article qui n'a pas assez de valeur pour faire l'objet d'une lutte aussi acharnée.

— En effet, mademoiselle, rétorqua le scribe, un pareil disque ne vaut que quelques sous, mais il n'en constitue pas moins un objet fort précieux pour les joueurs qui s'en disputent la possession.

— Dans ce cas, dit la jeune fille, sans se douter le moindre-ment qu'elle prononçait une parole qui allait faire fortune, pourquoi ne pas faire cadeau d'une rondelle à chaque joueur? De la sorte ils ne risqueraient pas de s'abîmer comme ils le font en ce moment.

Le journaliste, en qui fleurissait encore le magnifique esprit chevaleresque français, demeura imperturbable et continua de consigner sur ses feuilles les faits saillants de la partie.

*

* *

L'exploitation Catta-Léo, à laquelle vint s'annexer une maison de commission, prospéra jusqu'en 1921, alors qu'elle fut vendue à Georges Painchaud. Les deux disciples transportèrent ensuite leurs bureaux à l'hôtel Windsor, où ils firent leurs affaires de 1921 à 1938.

*
* *

Outre leur commerce de tabac, Léo et Catta, grâce à des renseignements qu'ils avaient obtenus de milieux autorisés dans le monde du turf, conçurent le projet de faire des opérations sur une haute échelle. Leur expérience passée constituait la plus sûre garantie pour l'avenir. Ils se rendirent donc au pays du président Wilson et dressèrent leurs batteries si habilement qu'ils exercèrent bientôt le monopole du bookmaking aux principales pistes des Etats-Unis.

On sait qu'avant l'adoption du pari-mutuel, les paris sur livres étaient permis par les lois de différents Etats. Nos deux experts en matière hippique s'installèrent donc aux champs de courses les plus réputés et entreprirent une comptabilité qui devait faire pleuvoir les écus dans leurs coffres.

Dans l'Etat de New-York, leur privilège s'étendit aux pistes de Saratoga, Empire, Belmont, Jamaica et Aqueduct. Ils firent florès sur les hippodromes de Havre-de-Grâce, Laurel et Bowie dans le Maryland. A Fair-Grounds et Jefferson Park en Louisiane, les deux Montréalais régnaient presque en maîtres. Ils avaient pris à leur service Dick Brown, de Sheep's Head Bay, Long-Island, New-York, lequel fixait la cote. Gene Moyne, Al Valentine et Frank Bain agirent au même titre et s'acquittèrent des mêmes fonctions.

Notre jovial admirateur de la race chevaline était tout simplement transi de fièvre sacrée à la vue de coursiers galopant sur une piste. Si les succès du présent lui donnaient déjà des vertiges de satisfaction, il ne craignait pas de se précipiter tête baissée dans l'inconnu. Avant d'engager la partie, il est bon de faire le compte de ses atouts. Léo compta les siens, et sa bonne fée lui laissa entendre qu'il était promis à des triomphes encore plus éclatants.

Il était écrit que nos syndicataires allaient entrer à pleines voiles dans un océan nouveau. Au printemps de 1919, Léo et son *alter ego* partirent pour Chagrin-Falls, localité située à vingt-deux

milles de Cleveland, Ohio, dans le dessein d'y ouvrir leur propre terrain de courses. Le projet se réalisa en un rien de temps, et ils y commencèrent le régime du pari-mutuel.

Quand on songe qu'il n'y avait pas eu de courses avec paris depuis cinquante ans dans cette région, on concevra que leur tentative était plutôt audacieuse. Les deux précurseurs exploitèrent le nouveau stade hippique pendant deux saisons et, comme au bridge, tâchèrent d'éviter que leur roi fût pris entre l'as et la dame; mais la jalousie est un défaut universel, et plusieurs prirent ombrage des succès enregistrés par les deux gars du Nord. On en fit même une question politique et, à un moment, on intima aux deux étrangers l'ordre de déguerpir, alléguant qu'ils étaient Canadiens et sujets britanniques.

C'est à Chagrin-Falls qu'ils faillirent, un jour, se faire soulager des recettes d'une journée qui avait été particulièrement fructueuse. Le crépuscule était déjà fort avancé quand Léo et quelques-uns de son groupe sautèrent dans trois autos pour rentrer à Cleveland. Notre Montréalais avait placé dans sa voiture les sacs renfermant le produit de l'après-midi. Les véhicules filaient à bonne vitesse lorsque, à un tournant de la route, ils aperçurent deux automobiles qui barraient presque le chemin, et des ombres qui semblaient vouloir prendre position.

Les malfaiteurs n'en eurent pas le temps. Notre caravane pesa sur l'accélérateur et fonça. Dans la lumière des phares, Léo aperçut au passage le reflet des automatiques que brandissaient les bandits, mais ces derniers n'osèrent tirer.

Depuis ce temps, Catta et Léo retinrent toujours les services de la *Brinks Express,* dont les camionnettes blindées se chargèrent de transporter les liasses.

N'était-ce pas l'appellation même de l'endroit qui leur attirait ce désagrément? Cette déconvenue ne surprit pas les deux opérateurs du pari-mutuel, qui avaient eu vent de ce qui se passait dans la coulisse. Ils ne s'avouèrent pas vaincus: au contraire, ils allèrent installer leurs pénates dans un autre comté de l'Ohio, où ils construisirent, au coût de quatre cent mille dollars, et ouvrirent la piste de Maple Heights. Les gens n'en revenaient pas, et on ne se gênait pas pour déclarer qu'il fallait avoir du front pour lancer une telle entreprise.

— Ces étrangers ont une audace impayable, disait-on de toutes parts. Combien de temps violeront-ils impunément nos lois?

Mais nos entrepreneurs sportifs passèrent outre, et la piste fit des affaires d'or.

*
* *

En 1920, tout marchait sur des roulettes. Le syndicat opérait dans les principaux centres des Etats-Unis et leur caisse enregistreuse ne dérougissait pas. La guerre terminée et le traité de Versailles signé, le gouvernement d'Ottawa révoqua, cette année-là, le décret ministériel de 1914 interdisant les courses avec paris au Canada.

A cette nouvelle, Léo et Catta revinrent en toute hâte à Montréal. Au bout de quelques jours, ils louèrent de la *Canada Cement* l'emplacement que cette compagnie avait acheté de J.-B. Péloquin, avec l'intention d'y construire une usine de munitions, projet auquel il ne fut jamais donné suite. C'était justement le terrain sur lequel Victor Lemay et N.-F. Duquette avaient bâti le parc Delorimier en 1902. La piste était encore en bon état, de même que les écuries et les tribunes.

Les deux associés reconnurent que l'endroit était idéal et que le public pouvait facilement y accéder par tramways. Ils s'abouchèrent donc avec M. Jones, président de la compagnie, et signèrent un bail de trois ans, lequel stipulait un loyer de vingt-deux mille dollars par année. Le syndicat Dandurand-Cattarinich instaura le pari-mutuel et exploita cette piste pendant dix ans, sans aucune augmentation de loyer. En 1930, la cité de Montréal expropria ces terrains.

La piste Delorimier connut des jours glorieux. Lorsqu'elle toucha à l'apogée du succès, on y encaissa une semaine une somme de quarante-quatre mille dollars aux tourniquets, et, certaines fois, les amateurs placèrent aux guichets du pari-mutuel un total de cent quarante mille dollars.

*
* *

Que de chemin parcouru depuis le jour où les matelots de Jacques Cartier implantèrent le sport au Canada et y apportèrent l'habitude du pari! On sait que lorsque le célèbre navigateur quitta le port de Saint-Malo en 1534 pour traverser les mers et

découvrir des terres nouvelles, il avait avec lui des marins recrutés parmi les plus solides gaillards de la côte française. Pour occuper leurs loisirs durant leur long et périlleux voyage, ces hommes se livraient à divers tournois à bord de leurs navires, pratiquant la lutte et la boxe, ainsi que l'escrime, et rivalisant d'adresse et d'habileté dans des concours destinés à déterminer le champion haltérophile, et tous y allaient de leurs gageures dans chacune de ces épreuves.

Quand la *Grande-Hermine,* la *Petite-Hermine* et l'*Emérillon* jetèrent l'ancre en face de Gaspé, les Indiens furent pris d'épouvante à la vue des Visages-Pâles et crurent en l'apparition de quelques mauvais génies; mais Jacques Cartier, qui s'y connaissait en fait de ruse et de diplomatie, parvint à les amadouer en leur offrant des présents de toutes sortes. Peu à peu, les Sauvages devinrent moins craintifs, et les deux camps ne tardèrent pas à fraterniser.

Tout de suite, les marins français engagèrent divers assauts sportifs et accomplirent des prouesses athlétiques qui intéressèrent vivement les indigènes. Ils firent connaître aux naturels du pays le jeu de palets et organisèrent entre eux des courses, de même que divers numéros de piste et pelouse.

Les jeux se dévedoppèrent graduellement, et les paris s'effectuèrent avec une frénésie indescriptible. Nos ancêtres s'adonnèrent vite au jeu de dés; puis ils adoptèrent une autre forme d'amusement que les Peaux-Rouges leur apprirent. Les chasseurs et coureurs des bois en firent leur passe-temps favori, mais ce dernier leur fit perdre d'importantes sommes. Il s'agit du jeu de noyaux qui se répandit un peu partout dans la colonie et, à un certain moment, toute la Nouvelle-France jouait aux noyaux!

Ce jeu comportait huit noyaux, déclare Régis Roy dans le *Bulletin des Recherches historiques.* Ces noyaux étaient noirs d'un côté et blancs de l'autre. Si les noirs se trouvaient impairs, celui qui avait jeté les noyaux gagnait ce que l'autre avait mis au jeu. D'autre part, si les noyaux se trouvaient ou tous blancs, ou tous noirs, il gagnait le double. En dehors de ces deux cas, il perdait sa mise.

Mais il appartenait à un de leurs descendants de réglementer au pays le système des paris et de l'appliquer sur une base rationnelle. Léo Dandurand, qui entreprit cette tâche, finit par exercer un quasi-monopole sur la forme la plus parfaite de gageure.

CHAPITRE VII

L'année 1920 marqua le commencement d'une ère de folie! Après les affres, les souffrances et les tristesses de la guerre, après les multiples restrictions sur le combustible et les produits alimentaire, après les innombrables deuils causés par l'épidémie d'influenza, le monde allait se lancer à corps perdu dans la voie des mirages et des chimères, en quête de nouvelles formules de bonheur. Ce fut l'époque du *Charleston* et du *Blackbottom;* les femmes qui, l'une après l'autre, se faisaient couper les cheveux, s'aventurèrent à fumer en public. La grande période d'émancipation commençait à percer; on n'hésita pas à sacrifier les anciennes traditions pour adopter un code nouveau. L'argent se mit à couler à flots, le monde entier assista à la grande sarabande des millions, et le sport devait connaître un règne sans précédent.

En ce qui concerne le syndicat Dandurand-Cattarinich, ce fut le point de départ d'un programme qui conduisit à la réalisation du plus grand empire sportif qui ait peut-être jamais été enregistré sur les cinq continents.

Nous avons vu précédemment que les deux amis avaient à ce moment entrepris l'exploitation de la piste de Maple Heights à Cleveland, de même que celle du parc Delorimier, tout en conservant le monopole du bookmaking aux principaux hippodromes de la République américaine. Les perspectives étaient si brillantes qu'ils procédèrent tout de suite à la restauration de Kempton Park à Laprairie, où il n'y avait pas eu de courses depuis 1914.

En 1922, conscients d'un nouvel à-propos, d'une occasion qui leur était offerte de plus belle, Léo et Catta louèrent d'Alexandre Desmarteaux le terrain de courses King-Edward, et les amateurs de Montréal affluèrent à l'île Gros-Bois pour voir les plus beaux purs-sang se livrer des compétitions extraordinaires.

C'est encore en 1922 que Sammy "'Sweetheart" Holman, qui avait construit la piste de Dorval et qui était en même temps propriétaire d'un théâtre de la rue Sainte-Catherine, intéressa le groupe Dandurand à un projet destiné à leur fournir des sensations imprévues. Il s'agissait de l'ouverture d'une piste aux environs de Pittsburgh, Pennsylvanie.

Après avoir étudié la proposition sous tous ses angles, le syndicat donna son adhésion et, quelques jours plus tard, à la suite

d'une publicité des plus tapageuses, inaugura l'hippodrome New-Kensington, qui se trouvait situé sur le flanc d'une montagne que baignait la rivière Alleghany. Mais, contrairement à ce qu'on avait laissé entendre aux réalisateurs, les courses avec paris n'étaient pas autorisées dans cet Etat; aussi l'expérience fut-elle de courte durée.

Un jour qu'il y avait foule sur le terrain, la police d'Etat survint à l'improviste, envahit les bureaux et s'empara de tout l'argent que contenaient les tiroirs. Sammy Holman s'enfuit en chaloupe. On comprend que les organisateurs se défendirent avec acharnement devant le tribunal. Ils réussirent à se tirer de cette impasse, mais constatèrent avec amertume qu'au moment où les policiers opéraient leur saisie, une somme de huit mille dollars avait disparu. En bons philosophes, les Montréalais acceptèrent cette perte sans mot dire, mais virent là une autre preuve que l'honnêteté humaine ne tient parfois qu'à un fil bien ténu.

*

* *

Si, en certains endroits, on tentait de leur rendre la vie dure, par contre, les succès remportés ailleurs leur mettaient littéralement l'eau à la bouche, et nos deux hommes d'affaires, qui ne reculaient devant rien, se mirent en frais de bondir vers de nouvelles conquêtes.

Deux ans plus tard, c'est-à-dire en 1924, Léo et ses associés achetèrent de Fred Richard, M. Laurendeau et Victor Lemay le superbe terrain de courses de Dorval, dont la popularité s'étendait d'un océan à l'autre et dans toutes les parties des Etats-Unis.

C'est à l'hippodrome de Dorval, précisément à l'endroit où Son Altesse Royale la princesse Elisabeth et le duc d'Edimbourg devaient atterrir le 8 octobre 1951, que Léo Daudurand organisa le premier Derby dans la province de Québec. Cet événement qui eut lieu en 1928, fut annoncé à grands coups de trompettes à travers tout le pays, et des bêtes de choix vinrent y disputer ce jour-là des bourses dont le total atteignait vingt-cinq mille dollars.

Le jour de la grande épreuve, Léo, qui avait tout prévu, s'était assuré contre la pluie chez les Lloyd's pour un montant fort respectable. Rien n'avait été oublié et, de bonne heure le matin, le promoteur était sur les lieux et mettait la dernière main à cette gigantesque entreprise.

Vers midi, des nuages s'amoncelèrent vers l'Est, et les organisateurs commencèrent à s'inquiéter. Leur tourment s'accrut encore lorsqu'à une heure, ils ne purent signaler l'arrivée d'aucun train en provenance de Montréal.

Monté dans la tourelle qui se dressait sur la grande tribune, Léo dirigeait ses regards aussi loin qu'il pouvait: aucun convoi à l'horizon.

A une heure trente, alors que trois ou quatre trains spéciaux auraient dû être entrés, notre sportsman aux abois n'y tint plus. Il courut au téléphone et appela l'expéditeur des trains, ou le chef du mouvement, comme on l'appelle en France, à la gare Bonaventure et à la gare Windsor.

Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre que la cité de Montréal était sous le coup d'un orage épouvantable ! Toutes les rues du bas de la ville étaient transformées en routes fluviales et les voies ferrées étaient inondées.

— Aucun train ne peut partir, lui fut-il répondu.

Comme Dorval se trouvait hors de l'orbite de la tempête et qu'il ne tomba pas une goutte d'eau à cet endroit, la compagnie d'assurance n'eut rien à payer.

Léo Dandurand accepta ce contretemps avec toute la sagesse d'un Platon ou d'un Socrate.

*

* *

Notre patricien du sport peut remercier tous les saints du Paradis qui lui ont accordé leur protection au cours de son existence. S'il a commis plusieurs imprudences qui auraient pu avoir des conséquences regrettables, heureusement, les pertes qu'il a eu à déplorer ont été relativement infimes. Il faut l'entendre relater les transes par lesquelles il passa un jour, à la fin d'une séance de courses à Dorval.

Au moment où notre promoteur s'apprêtait à quitter les bureaux du pari-mutuel, Fred Richard vint lui remettre une somme de quatre mille dollars représentant certaines gageures qu'il avait prises au cours de l'après-midi. Comme la caisse était fermée, notre ami fourra ce montant dans sa poche et partit en auto pour le *Whitlock Golf Club,* histoire de faire une partie avant de rentrer chez lui.

Au vestiaire, Léo se hâta d'endosser son costume de golfeur et, pour accélérer cette opération, il avait déposé sur le casier même son calepin, son mouchoir, son trousseau de clefs et la liasse de billets de banque; après quoi, il avait quitté le chalet pour se rendre sur le terrain.

Au neuvième trou, il se rappela soudain qu'il avait oublié le tout dans le *clubhouse*. Les sueurs commencèrent à lui perler au front, et point n'est besoin d'insister sur le fait qu'il fit les autres trous en vitesse. Au quinzième, Léo prit sa course et arriva au vestiaire pour éprouver une de ces joies dont le souvenir s'imprime dans la mémoire d'une manière indélébile. Le magot et les autres objets étaient encore à l'endroit où il les avaient laissés. Le *Ouf !* de satisfaction qu'il poussa alors dut être le plus grand soulagement de sa vie.

*
* *

Toujours en 1924, les deux amis, agissant d'après d'importants tuyaux qui leur avaient été communiqués par certains de leurs collaborateurs, se rendirent à la Nouvelle-Orléans et devinrent acquéreurs de la superbe piste de Jefferson Park, laquelle avait été ouverte en 1917. Pour la circonstance, ils s'associèrent à Robert S. Eddy, ainsi qu'à Robert S. Maestri, qui devint maire de la ville en 1936. Ils achetèrent ce magnifique emplacement de Gad Bryant et Jim O'Hara.

Les deux camarades de la province de Québec maintinrent cet hippodrome en opération jusqu'en 1932, alors qu'ils devinrent propriétaires de l'historique stade de Fair Grounds. C'est le colonel Edward Riley Bradley qui leur céda ses intérêts dans ce terrain.

Les fervents du turf savent que la piste de Fair Grounds a été le premier endroit aux Etats-Unis où l'on ait fait l'installation de tribunes chauffées et munies de vitres mobiles pour les jours d'intempéries. Dans le champ intérieur ont été enterrés *Black Gold*, le fameux vainqueur d'innombrables Derbys, et *Pan-Zareta*, l'incomparable petite jument, peut-être la plus célèbre des écuries américaines, qui avait établi toutes sortes de records. Toute minuscule, elle portait un poids de cent trente livres, et les enthousiastes des courses se rappellent encore la sensation qu'elle créa quand elle courut à Blue-Bonnets.

A la suite de cette acquisition, Léo et ses collègues décidèrent de fermer Jefferson Park et de se concentrer uniquement sur Fair Grounds. Ils transportèrent donc à ce dernier endroit tout ce qui pouvait être utilisable et vendirent le parc à des agents d'immeubles qui le transformèrent en lotissements. On conçoit que la population néo-orléanaise fut vivement désappointée en présence de la décision prise par nos financiers.

Disons encore que la piste de Fair Grounds était le seul hippodrome aux Etats-Unis où il y avait des courses le dimanche. Léo et Catta versaient la moitié des recettes de ce jour aux œuvres de charité et de bienfaisance, ainsi qu'aux hôpitaux, orphelinats, institutions pour enfants infirmes, etc. A la Nouvelle-Orléans, le Mardi-Gras donne lieu à des fêtes dont on parle dans le monde entier. Ce jour-là, tout le peuple se travestit en une mascarade monstre, et nos promoteurs donnaient de superbes prix pour les costumes les plus attrayants et les plus originaux.

Toutefois, malgré la haute qualité des chevaux qui couraient à Fair Grounds et l'ambiance cosmopolite qui y régnait, les autorités ne tardèrent pas à se ressentir des contretemps de la crise économique qui faisait des ravages incalculables et laissait des ruines partout sur son passage.

Comme les autres villes, cette grande capitale d'hiver qu'est la Nouvelle-Orléans fut durement frappée; aussi, en dépit de toute leur bonne volonté, les propriétaires durent s'incliner devant la fatalité et décidèrent de vendre Fair Grounds, la plus ancienne piste d'hiver de la République au drapeau étoilé, terrain qui avait servi de théâtre aux coursiers les plus renommés depuis 1862.

En septembre 1940, Léo Dandurand, Robert S. Eddy et les autres directeurs du *Louisiana Jockey Club* acceptèrent formellement l'offre de quatre cent soixante mille dollars, que leur fit le syndicat présidé par Morris Hyman, qui voulait convertir ce grand terrain en lots à bâtir. Ainsi, croyait-on, disparaissait ce champ de courses où, en 1927, le colonel Bradley avait donné au handicap de la Nouvelle-Orléans sa plus haute valeur. En effet, cette épreuve avait rapporté au propriétaire du cheval vainqueur une bourse de cinquante mille dollars.

Dès que la nouvelle parut dans les journaux, ce fut un soulèvement général dans toute la ville. L'Association des hôteliers, la

Chambre de Commerce, le Syndicat d'initiative touristique, l'Office des congrès et autres organismes municipaux firent des démarches auprès de Léo et de ses compagnons pour les prier de ne pas donner suite à la vente et de conserver la piste en opération. Les vendeurs demeurèrent fermes dans leur réponse négative. On leur demanda de rouvrir le terrain de Jefferson Park. Le syndicat déclara qu'il considérerait la question plus tard, en raison des incertitudes nées de la guerre.

Cependant, les marchands de la ville des Créoles, du Vieux-Carré et de la cathédrale Saint-Louis, de la cité qui avait vu John J. Sullivan perdre sa couronne et assisté au plus long match dans l'histoire de la boxe, ne baissèrent pas pavillon. Ils réussirent à convaincre Hyman de l'importance qu'il y avait de maintenir leur municipalité dans le circuit des courses: c'était pour eux une question de vie ou de mort. Finalement, Hyman vendit la propriété à une compagnie qui rouvrit éventuellement la piste de Fair Grounds.

*

* *

Revenons maintenant à l'année 1925. Le mouvement, une fois lancé, devait s'accélérer avec une rapidité fulgurante. Après une série de conférences avec des hommes d'affaires locaux, les clairvoyants Montréalais ouvrirent à Akron, Ohio, un hippodrome qui leur rapporta de fort jolis bénéfices. Ils y acquirent une expérience qui s'avéra infiniment précieuse et établirent des contacts dont ils devaient profiter plus tard.

A l'automne, les deux indomptables se mirent en communication avec certains noms importants de Chicago et, à la suite de pourparlers qui furent menés de magistrale façon, il se forma une société entre nos irrésistibles financiers et le sénateur Tom Curran, Tom Bourke, et Bob Sweitzer, tous trois de la grande ville des salaisons. Ce groupement entreprit tout de suite, à Homewood, localité située à vingt milles de Chicago, la construction de Washington Park, aventure qui devait s'incruster profondément dans la mémoire de ceux qui y jouèrent un rôle.

L'ouverture officielle de cette nouvelle piste eut lieu un samedi après-midi du mois de septembre 1926. On se souvient qu'à cette époque, la grande métropole du Mid-West vivait sous un régime de terreur. Al Capone et sa bande de séides contrôlaient presque tout

dans la région, et il ne se passait pas une journée sans que l'on entendît le crépitement des mitraillettes.

A plusieurs reprises, les gangsters avaient fait savoir à Léo et ses associés que le climat de Chicago n'était pas bon pour eux, qu'ils venaient envahir des chasses réservées et que s'ils tenaient à leur peau, ils feraient mieux de s'éclipser. Nos promoteurs se moquèrent de ces menaces et poursuivirent leur entreprise.

Un jour, Jake Lingle, qui souvent servit d'intermédiaire entre le grand tsar du crime et ceux qui ne voyaient pas du même œil que lui, se présenta à l'hôtel Blackstone, où s'étaient retirés nos amis de Montréal, et leur déclara sans ambages que Capone était prêt à leur verser un montant respectable pour acheter leurs intérêts dans Washington Park.

— Non, nous ne vendrons pas, fut la réponse laconique de Léo.

Sur ce, le visiteur revint à la charge et ajouta que le Maître les laisseraient opérer s'ils consentaient à partager également les profits.

— Cinquante-cinquante, ou sortez! dit ce personnage qui, pour déjouer les soupçons, travaillait à la *Chicago Tribune*.

—Pas de cinquante-cinquante, et nous restons ! tonna Léo, avec fermeté.

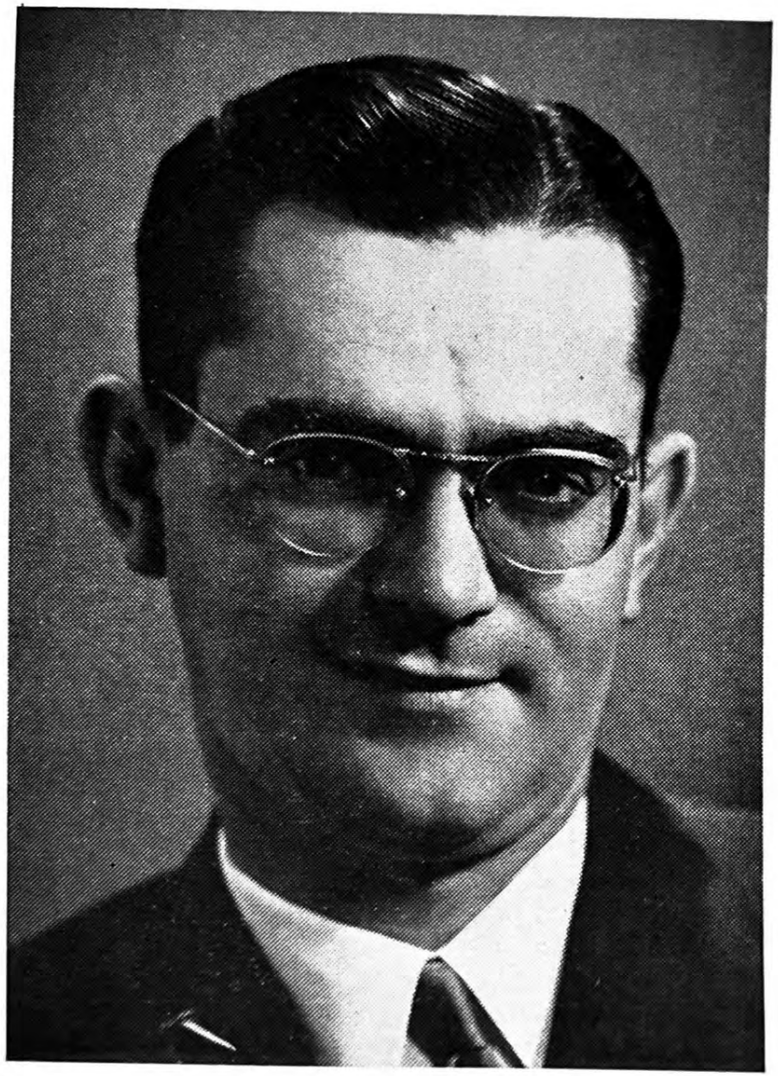
Capone fut-il mécontent de l'insuccès de la démarche de son compère? Il y a tout lieu de le croire, car, peu de temps après, Jake fut abattu sur le boulevard Michigan, en traversant le boulevard Jackson.

Une autre fois, le procureur du district invita Léo et ses camarades à son bureau; là, il leur intima poliment de renoncer à leur projet et de céder leurs intérêts au grand chef. Ce dernier, disait-il, ne pouvait plus longtemps tolérer l'impertinence d'étrangers qui venaient ramasser des sesterces, des ducats et des doublons en territoire prohibé.

Jos Cattarinich lui fit observer que Léo était originaire du comté de Cook, dans lequel se trouve la ville de Chicago, mais l'avocat ne voulut rien entendre.

—Retournez au Canada, fit-il, ou malheur à vous !

—Nous sommes ici pour y rester, répliqua Catta, et vous pouvez en avertir votre *boss*!



Monsieur Gérard Dandurand

Monsieur Paul Dandurand

EN HAUT : Madame Gérard Dandurand et ses trois enfants, Léo II, José et Dahris.

AU BAS : Quelques figures au banquet d'adieu offert par le club Canadien à Howie Morenz. Assis à la table, de gauche à droite : Son Honneur le maire Camillien Houde, Frank Calder, président de la Ligue Nationale de Hockey, Howie Morenz, Léo Dandurand, l'honorable Fernand Rinfret et Georges Richer.

Il est clair que monsieur Capone se livra à un accès de rage quand il constata que le procureur n'était pas parvenu à persuader les syndicataires. C'est bien ce que Léo et Catta pensèrent lorsque quelques jours plus tard, ils apprirent que le cadavre du louche personnage avait été trouvé dans un fossé de la banlieue de Chicago. Selon l'usage dans le monde de la pègre, on l'avait invité à faire un petit tour d'auto.

Mais les vicissitudes de nos promoteurs étaient loin d'être terminées. Ils hâtèrent le parachèvement de la piste et en firent l'ouverture à la date fixée.

Une foule énorme avait envahi Washington Park pour la circonstance et, bien que les courses avec paris ne fussent pas permises par la loi mais simplement tolérées, les enthousiastes prirent d'assaut les guichets. Tout s'annonçait donc pour le mieux quand, après la quatrième course, une escouade de la police d'Etat arriva en coup de vent, armée jusqu'aux dents, et prit possession des lieux. Après avoir posté des gardes à toutes les issues, les agents de la paix se mirent à fouiller les bureaux.

Les organisateurs ne furent pas lents à découvrir que les gendarmes avaient été dépêchés au champ de courses sur les instructions des affidés de Capone; mais, devant l'imminence du danger, ils firent preuve d'une présence d'esprit qui eut des résultats étonnants. Dès qu'ils entendirent les sirènes des autos et motocyclettes, ils ouvrirent une trappe dans le plancher du bureau principal et y dissimulèrent un montant de cent mille dollars destiné à alimenter le pari-mutuel, somme qui offrait un intérêt tout particulier pour les policiers, puis recouvrirent la trappe avec un tapis.

Les flics tournèrent tout sens dessus dessous, mais ne purent mettre la main sur les précieux shekels. Parmi les Canadiens qui se trouvaient alors présents, il y avait Alex Moore, Howie Morenz, Aurèle Joliat, "*Derby*" Jos Richer, Eugène "*Dare-Devil*" Gauthier, Sprague Cleghorn, François Martineau et autres. Pour des fins de preuve, les agents opérèrent quelques arrestations parmi certains employés subalternes. On ferma immédiatement les guichets, et les trois dernières courses eurent lieu sans paris.

Sans perdre de temps, Léo et Catta s'adressèrent au juge Parker et obtinrent une injonction de trente jours interdisant à la police de la ville, du comté et de l'Etat de nuire aux opérations

des promoteurs. La principale raison que Léo invoqua, c'est que la loi régissant les champs de courses ne renfermait aucune disposition relative au pari-mutuel. Il ne suffit que de quelques jours pour que la Législature de l'Etat de l'Illinois adoptât une loi légalisant le pari-mutuel. Les deux pionniers sportifs purent ensuite exploiter cette piste sans être incommodés davantage.

*

* *

Le colonel E. R. Bradley, l'as du Kentucky, était, en 1926, le fier possesseur de trois chevaux qui gagnèrent les trois principales classiques des Etats-Unis, en l'occurrence *Boot-to-Boot, Bagenbaggage* et *Bubbling-Over.* Au mois de mars, *Bagenbaggage* remporta le Derby de la Louisiane à la Nouvelle-Orléans. Deux mois plus tard, à Louisville, *Bubbling-Over* décrocha les honneurs du Kentucky Derby, puis l'écurie se transporta à Chicago, où *Boot-to-Boot* se classa premier dans l'American Derby, couru à Washington Park. Cette course, dont l'enjeu était une bourse de cent mille dollars, fit encaisser à son vainqueur la jolie somme de soixante-quinze mille dollars, représentant la part du gagnant.

Léo Dandurand et Jos Cattarinich, qui avaient le contrôle du pari-mutuel, firent savoir aux organisateurs du Derby qu'ils s'opposaient énergiquement dans les circonstances à une course aussi dispendieuse, mais on fit la sourde oreille à ces remontrances des hommes d'affaires de Montréal. Quand le moment arriva de régler les comptes, le chèque de soixante-dix-neuf mille dollars, que les promoteurs du Derby avaient remis au colonel Bradley, revint sans provisions.

Léo et Catta furent tout simplement horrifiés. Ils déclarèrent que, pour le reste du meeting, un montant serait prélevé chaque jour à même les recettes, afin de verser au colonel la somme qui lui revenait. A la fin de la réunion, Jos Cattarinich alla lui-même déposer entre les mains du turfman la somme en question.

Le grand sportsman du Kentucky et le Montréalais devinrent des amis intimes, et, quand plus tard le syndicat Dandurand-Cattarinich-Eddy fit l'acquisition de la piste de Fair Grounds à la Nouvelle-Orléans, le colonel Bradley fit cadeau à Catta d'un magnifique cheval nommé *Brother Joe,* pour fins de reproduction dans la province de Québec. Cet animal était évalué à vingt-cinq mille dollars.

Malgré les offres et les instances faites en diverses occasions par différents émissaires du gangster en chef, Léo, Catta et leurs compagnons prirent bien soin de ne pas vendre à l'un de ces infâmes personnages. A l'hiver de 1928-1929, le syndicat montréalais se désista de ses parts dans l'entreprise en faveur de Stuyvesant Peabody, un des plus gros marchands de charbon et membre de la plus haute société de Chicago.

*

* *

Entraîné par le courant et, comme la vigie, le regard braqué sur l'horizon, Léo Dandurand se sentait emporté vers de nouvelles explorations. La même année qu'ils ouvrirent Washington Park, nos aristocrates du turf, à la demande de Julius Bamberger, ancien gouverneur de l'Utah, qui contrôlait les tramways de l'Etat, achetèrent la piste de Lagoon Park à Salt-Lake City. Cet homme aux vues larges et justes comprenait bien qu'un champ de courses en bon état de fonctionnement constituait une source idéale de revenus pour une localité.

L'opinion de M. Bamberger avait été partagée par le gouverneur George Dern qui, l'hiver précédent, avait réussi à convaincre les députés à l'Assemblée législative de voter l'adoption d'un bill pour autoriser le pari-mutuel dans l'Utah. Ceux qui s'intéressent aux choses de l'Histoire n'ont pas oublié que le gouverneur Dern devint plus tard secrétaire de la Marine dans le cabinet du président Herbert Hoover.

—Impossible de trouver un homme plus charmant, déclare l'affable châtelain de Beaconsfield, qui eut maintes fois le plaisir d'être reçu par cet homme d'Etat brillant et courtois.

Les membres du syndicat donnèrent un nouveau cachet à cette piste qui connut une grande popularité. Ils y firent affluer des gens qui pendant longtemps avaient été réfractaires à pareille innovation et convertirent bien des esprits récalcitrants, à la grande joie du gouverneur et des édiles municipaux. Deux ans plus tard, ils procédèrent à la vente de cet hippodrome pour aller planter leurs choux ailleurs.

C'est à Lagoon-Park qu'en septembre 1926, Johnny Longden, le fameux jockey, remporta sa première victoire. Les amateurs de turf n'ont pas oublié que, dans la semaine du 19 mai 1952, cette grande vedette franchissait à Hollywood la barrière pour enregis-

trer la 4,000e victoire de sa carrière. En cette circonstance, Longden reçut les acclamations frénétiques d'une des plus grandes foules dont fasse mention cette magnifique piste de la Californie.

*

* *

L'année 1926 leur apporta tout un foisonnement d'inspirations, et Léo et Catta surent mettre le doigt sur les nombreuses aubaines que leur réservait le sort. Non satisfaits de ce qu'ils avaient déjà, nos sportsmen se rendirent encore à Hamilton, Ohio, où ils inaugurèrent le stade hippique de Butler County Fair Grounds, situé à vingt-deux milles de Cincinnati. Ils consignèrent là une autre belle page dans les annales des courses en Amérique.

Alors que les épreuves battaient leur plein, Léo et ses collègues achetèrent de Matt Winn le *West Coast Jockey Club* à Tampa, en Floride. Dès que la chose fut connue, Marvin McCarthy, rédacteur sportif de la *Tampa Tribune,* ne se gêna pas pour faire connaître à ses lecteurs qu'il ne voyait pas d'un bon œil l'intronisation du turf dans cette ville aux tendances plutôt puritaines. Il favorisait surtout le baseball et faisait beaucoup de publicité aux Washington Senators de la Ligue Américaine, que Clarke Griffith avait amenés en cet endroit pour y faire leur période d'entraînement. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que Léo Dandurand se chargeât de faire l'éducation hippique du journaliste.

Le Montréalais invita donc McCarthy à dîner un soir à l'hôtel Terrace et lui expliqua tous les avantages que la ville pouvait retirer d'une saison de courses.

—Savez-vous bien ce que représentent des écuries comportant plus de douze cents chevaux? fit Léo. J'ose dire qu'une telle organisation exige la collaboration de tous les métiers. Vous devez compter au moins trois hommes pour chaque animal. Si vous calculez maintenant le personnel chargé du soin et de l'entretien des bêtes et de la piste, l'argent que les propriétaires, les employés et le public venu de l'extérieur dépensent pour chambres, repas, taxis, théâtres, emplettes de toutes sortes dans les magasins de la ville, ne trouvez-vous pas que le séjour à Tampa d'une pareille foule sera beaucoup plus profitable que celui d'une trentaine de joueurs de baseball condamnés à un régime sévère et rigoureux?

Comme Saint-Paul sur le chemin de Damas, McCarthy vit tout à coup la lumière. A compter de ce jour, il devint un enthousiaste

du turf dont il se fit un ardent propagandiste. Marvin McCarthy est aujourd'hui au service du *Denver Post* au Colorado.

Cependant, comme le pari-mutuel n'était pas encore officiellement accepté dans cet Etat, mais faisait l'objet d'une tolérance bienveillante, les financiers de Montréal ne conservèrent cette piste qu'une année. Ils vendirent en 1927 leurs actions à R. E. Olds, le grand magnat de l'auto. C'est aujourd'hui le Sunshine Park, l'hippodrome favori du grand écrivain sportif Grantland Rice.

Au sujet de ce dernier, Léo narre un petit fait qui fit le tour des journaux de l'autre côté de la frontière. Un jour que Grantland Rice assistait aux courses à la piste de Santa-Anita, la plus grande des Etats-Unis, il fut interviewé à la radio entre deux épreuves. Avant de quitter le micro, on lui demanda quelle était sa piste de prédilection. Tout le monde s'attendait qu'il mentionnerait le riche établissement du Jockey-Club de la Californie; au contraire, avec une assurance et une franchise si bien caractéristiques de cette autorité en matière de sports, il répondit:

—Sunshine Park, en Floride!

*

* *

Notre phénix de l'organisation et ses amis construisirent, encore en 1927, l'hippodrome de Bainbridge à Cleveland. Pendant douze ans, ils firent d'excellentes affaires à cet endroit. La société de toute cette partie du pays des gratte-ciel se donna rendez-vous au pesage, au paddock et dans les salons du club.

Léo Dandurand fut enchanté d'y accueillir Max Schmelling, le champion de boxe allemand, qui avait pris part à un combat contre Young Stribling de Georgie. L'affaire avait été si sanglante que l'arbitre avait dû arrêter le match. La rencontre, désastreuse au suprême pour le pugiliste américain, s'était déroulée au New Ball Park à Cleveland. Jack Dempsey et Gene Tunney, venus pour assister à cette bataille, ne manquèrent pas de rendre visite à l'hippodrome. Même Jack Dempsey vendit des billets de pari-mutuel.

Après les courses, Thomas J. McGinty organisa une grande soirée à l'hôtel Winton, durant laquelle notre Léo fut en tête-à-tête avec les quatre artistes du gant, qui se montrèrent souverainement intéressés au récit des divers incidents de sa vie de promoteur.

Au décès de Jos Cattarinich, les autres syndicataires vendirent leurs intérêts dans cette entreprise à Robert S. Eddy et Thomas J. McGinty.

*
* *

Les activités des deux prodiges sportifs se gonflaient de tous les à-côtés imaginables et leurs affaires s'accroissant avec une régularité prestigieuse exigeaient une tenue de livres de plus en plus étendue.

En juillet 1929, les intrépides et audacieux financiers firent l'acquisition de Fairmount Park à Collinsville, Illinois, situé à neuf milles de Saint-Louis, Missouri. Cette piste appartenait à l'*American Turf Association*, et Léo a conservé jusqu'à ce jour son affiliation à cette belle entreprise hippique.

On se rappelle qu'en 1949, on y a inauguré avec grand succès les courses du soir. Mais, fait intéressant, en 1902, des promoteurs faisaient déjà courir dans cette ville des chevaux à la lumière des réflecteurs. Ces épreuves avaient lieu à l'ancien Electric Park.

*
* *

Rien n'était impossible à ces hommes entreprenants. A l'hiver de 1929, le syndicat forma une société avec Curly Brown, ancien collègue de John J. McGraw à la piste de La-Havane, Cuba, qui avait commencé en 1928 la construction de la superbe piste d'Arlington à Chicago, à cette époque la plus grande chez nos amis du Sud. Il nomma président le major Fred McLaughlin. C'est à cet hacienda de jockeys que le 4 juillet, jour de l'Indépendance, le total des paris dépassa le million en une journée pour la première fois dans l'histoire des courses sur le continent nord-américain.

Trois ans plus tard, Catta et Léo acceptèrent l'offre de John D. Hertz, le roi des *Yellow Cabs* et des *Drive-Yourself* dans toutes les villes des Etats-Unis, et cessèrent leur participation aux activités de ce parc fashionable.

*
* *

A la mort du sénateur Napoléon-A. Belcourt d'Ottawa, Léo et Catta s'unirent à Tommy Gorman pour acheter à parts égales les actions du *Connaught Park Jockey Club*, dont la piste est située à

Aylmer, tout près de la Capitale. Léo s'intéressa à cet hippodrome jusqu'en juillet 1939, alors qu'il vendit son tiers à la veuve de son ami Cattarinich.

C'est sur ce champ de courses que Léo Dandurand mit à l'essai une innovation qui devait révolutionner tout le système de paris dans notre hémisphère. Nous voulons parler du Double quotidien *(Daily double)*, qu'il institua au parc Connaught. Il ne cache pas le fait que c'est un nommé Herbert Lister, amateur invétéré d'Angleterre, qui lui en suggéra l'idée.

Notre grand connaisseur constitua un fonds spécial à même lequel seraient payés les billets de ceux qui choisiraient le gagnant des deux premières courses. Comme il n'avait pas eu le temps de faire imprimer des billets du genre que l'on voit en circulation aujourd'hui, il plaça chez son imprimeur une commande de cartes sur lesquelles apparaissaient les chiffres 1 à 12 en deux rangées verticales. Le parieur indiquait les numéros qui allaient faire l'objet de sa mise; le préposé pliait ensuite la carte au centre, puis, après avoir poinçonné les numéros en jeu, détachait une moitié de la carte qu'il remettait à l'intéressé et conservait l'autre pour les bureaux administratifs de la piste.

Cette nouveauté s'étendit sur tout le continent comme une traînée de poudre. L'année suivante, on comptait quarante-quatre guichets pour le Double quotidien à Lincoln Fields, le fameux palace hippique de Matt Winn, et à Narragansett Park, ce système de paris fit fureur.

Au début, le Double quotidien s'appliqua aux deux premières courses, mais Léo le reporta plus tard aux septième et huitième courses, afin de permettre aux victimes de la guigne de se refaire avant de reprendre le chemin du foyer.

Léo conçut également une autre idée qui apporta beaucoup d'eau aux moulins des promoteurs et doubla le nombre des spectateurs aux pistes où elle fut inaugurée. En 1936, il fit annexer à chaque programme une formule sur laquelle le public pouvait inscrire le nom du gagnant de chaque course. Ces formules étaient ensuite déposées dans une urne et un prix de cinq cents dollars était distribué tous les jours aux trois personnes qui avaient choisi le plus de gagnants.

Dan Parker, cette encyclopédie humaine qui s'occupe de la rédaction sportive au *Daily Mirror* de New-York, reconnaît que ce n'est qu'en 1950, alors qu'il flânait avec Léo sur les plages ensoleillées de la Floride, durant la saison d'entraînement du baseball, qu'il apprit que l'Amérique du Nord devait au grand Canadien l'introduction du Double quotidien. En ce qui concerne le pari-mutuel, c'est en 1934 que notre compatriote commença à faire bénéficier l'Etat de New-York de ce régime si avantageux. Il organisa sur les terrains de l'Exposition de l'Etat, à Syracuse, un meeting de douze jours au cours duquel il offrit aux amateurs des billets portant la suscription "Contribution".

Les autorités émirent des doutes quant à la légalité de cette sorte de billets. Le sénateur Dunnigan, qui devait plus tard soumettre à la Législature de l'Etat de New-York un bill relatif au pari-mutuel, suivit de près les activités et les incidents de ce meeting et, quatre jours avant la fin de ces épreuves hippiques, le gouverneur Herbert Lehman dépêcha sur les lieux le shérif du comté d'Onondaga pour enjoindre à Léo de cesser son plan de "contribution". Le pari oral fut en honneur pour le reste de la saison.

On reprocha aussi à notre promoteur d'avoir fait courir ses propres chevaux dans ces séances organisées par lui-même. Cité devant la Commission des courses de l'Etat, Léo Dandurand déclara qu'il ne faisait que suivre l'exemple d'autres propriétaires tels qu'Alfred Vanderbilt, le colonel E. R. Bradley, Walter Salmon, Joe Widener, R. T. Wilson, "Jock" Whitney et autres. Les membres de la Commission durent reconnaître le bien-fondé de ses arguments, et Léo fut exonoré. Le commissaire Frank J. Ryan, représentant du Jockey Club, félicita publiquement Léo Dandurand de la façon dont il avait conduit le meeting, qui avait présenté pour la première fois le pari-mutuel dans l'Etat de New-York.

*

* *

A l'été de l'année 1932, alors que Jos Cattarinich était à Chicago, Kenneth Dawes, président du *Montreal Jockey Club*, entra en pourparlers avec Léo Dandurand pour lui vendre la piste de Blue-Bonnets. En premier lieu, Catta ne voulut pas être de la partie, mais Léo continua les négociations et les documents furent signés au cours du mois de juillet. A l'instant même on procéda à l'organisation du meeting de septembre.

Les autorités municipales venaient à ce moment d'ouvrir le boulevard Décarie, mais ce dernier n'était pas encore pavé. Le nouvel acquéreur s'aboucha avec Elie Blanchard, un ancien joueur de crosse qui était directeur des Travaux publics à l'Hôtel-de-Ville, et lui demanda d'effectuer le pavage du boulevard à partir du Chemin de la Reine-Marie jusqu'à l'entrée de la piste. On se souvient qu'auparavant il fallait, pour se rendre au terrain, traverser le champ par la rue Clanranald.

Passé maître dans l'art de monter des spectacles et de faire une publicité intensive, le Tex Rickard canadien organisa pour la journée d'ouverture une incomparable exposition de haute couture, qui devint un événement social de grande importance. Vingt-cinq jeunes filles de la société montréalaise, toutes membres de la *Junior League*, se travestirent en mannequins et exhibèrent à la foule immense les derniers modèles de fourrures et les plus récentes créations des grands magasins Henry Morgan. La scène était vraiment féerique, et tous s'accordent à dire que ce fut la journée la plus splendide dans les annales de cet hippodrome.

On sait que Blue-Bonnets est le premier endroit où fut installé l'œil électrique, qui empêche toute critique possible. C'est à Léo Dandurand que revient le crédit de cette innovation si importante.

Quand Léo et Catta s'étaient portés acquéreurs de ce champ de courses, ils s'étaient entendus pour stipuler que le dernier survivant acheterait la part du défunt. C'est ainsi que le premier acte par écrit entre les deux associés fut signé le 10 octobre 1938. Deux mois plus tard, Léo acheta les actions de son associé dans les pistes américaines. Au décès de son mari, madame Cattarinich voulut continuer; notre héros lui vendit donc ses intérêts au Canada en juillet 1939. Mais, avec la guerre, les recettes commencèrent à décliner et, en 1946, madame Cattarinich offrit le tout aux propres conditions de l'acheteur en perspective. Le grand turfman canadien-français dut se récuser, en raison de la situation dans laquelle les événements mondiaux avaient plongé ce sport de l'élite.

*

* *

L'année qu'il entra dans la société d'administration de la piste de Blue-Bonnets, Léo Dandurand ouvrit un autre terrain de courses à Mobile, Alabama, et continua de recevoir là les faveurs de son invisible conseillère.

La courbe continuait sa marche ascendante. En 1933, notre magnétique dépisteur entendit parler de nouvelles possibilités à Cleveland. Il se rendit donc dans cette ville et loua d'Edward Strong, riche avocat de l'endroit, la piste de Thistle-Down, qui s'avéra une entreprise fort lucrative pendant deux ans.

L'année suivante, Léo devait mettre en exploitation deux autres terrains de courses. Le premier se trouvait à Batavia, New-York, Cette localité est située à une faible distance de Buffalo. L'homme d'affaires signa un bail de deux ans avec les directeurs de l'Exposition de l'endroit. L'autre était sis à Aurora, Illinois, non loin de Chicago. C'était une propriété publique qui appartenait au comté, et le promoteur la garda en opération jusqu'en 1939.

*

* *

C'est au cours de cette dernière année que Léo Dandurand commença à liquider ses parts dans la majeure partie de ses entreprises hippiques. Mais, un an plus tard, un deuil cruel vint plonger ce génie d'organisation dans la douleur et le chagrin.

Effectivement, le 30 mars 1940, sa vénérée mère rendait son âme à Dieu. Léo pleura amèrement quand il comprit que la Grande Camarde venait de lui ravir celle qu'il avait tant aimée et qui l'avait suivi pas à pas, conseillé et encouragé depuis le berceau. Ce fut un coup terrible pour cet homme pourtant habitué aux chocs de l'existence.

Les obsèques de la regrettée disparue eurent lieu en l'église Saint-Louis de France et attirèrent tout l'élément sportif, de même que des représentants de toutes les professions et sociétés de la cité et du district de Montréal. L'inhumation se fit au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Cette sainte femme était en relations constantes avec le bon Frère André, qui lui rendait souvent visite. Il était devenu intime de la famille, et madame Dandurand suivait avec une régularité d'horloge tous les exercices de piété et toutes les cérémonies qui se déroulaient à l'Oratoire Saint-Joseph.

*

* *

Léo Dandurand n'a conservé que la piste de Fairmount, à Collinsville, Illinois. Ce champ de courses compte parmi les plus

populaires du pays voisin. Le fait est qu'il était à l'honneur au commencement du siècle. Les anciens se rappellent encore l'excitation générale causée par le Derby annuel de Saint-Louis, ainsi que le grand handicap de l'Exposition Universelle de Saint-Louis, couru en 1904, alors que *Colonial Girl,* appartenant à Otto Stifel, enregistra une victoire devenue historique.

Puis survint une interruption de vingt ans. En 1925, le colonel Matt Winn et ses associés de Louisville, Kentucky, entreprirent de faire revivre les beaux jours d'antan et rouvrirent la piste de Fairmount. Le colonel E. R. Bradley y transporta son écurie de Louisville, et son cheval *Bagenbaggage* battit *Boot-to-Boot,* un compagnon de stalle, dans le premier Derby de Fairmount Park ressuscité.

Earl Sande, monté sur *Osmond,* fut le grand héros d'une autre classique annuelle. En 1928, *Misstep,* qui s'était classé second derrière *Reigh Count* dans le Kentucky Derby, remporta les honneurs à Collinsville.

L'année suivante, Matt Winn envahit Lincoln Fields à Chicago et, par l'intermédiaire de l'*American Turf Association,* se désista de ses parts dans Fairmount Park en faveur du syndicat Dandurand-Cattarinich-Eddy.

En 1947, le groupe était disposé à vendre l'hippodrome à Charles Bidwell, réputé propriétaire de Chicago; mais le décès de ce dernier mit un terme aux négociations.

Ce que voyant, Léo et ses collègues cédèrent à bail la piste pour dix-huit ans à la *Mid-West Harness Horse Association,* dont J. R. Hayes, de DuQuoin, Illinois, était l'âme dirigeante. Pendant deux ans, il ne fut présenté aux amateurs de Fairmount que des courses sous harnais. Toutefois, en 1949, la Législature adopta un projet de loi autorisant les courses au galop, le soir, sous les réflecteurs. L'association précitée abandonna donc les courses de *sulkies* pour faire revenir les jockeys sur cette pelouse et, depuis ce temps, les propriétaires ont connu des jours prospères.

CHAPITRE VIII

A Fairmount Park, il a été donné à Léo Dandurand de faire la connaissance d'une infinité de personnalités de la scène, de l'écran, de la radio, des sports, et même de la politique. En différentes circonstances, il a reçu ou régalé, dans les locaux du *Jockey-Club* ou à l'hôtel Jefferson, des figures célèbres telles que Harry Richman, George Jessel, Dorothy Lamour, Hildegarde, Mickey Rooney et les trois sœurs Norma, Constance et Nathalie Talmadge.

John J. McGraw comptait au nombre des fidèles qui ont fréquenté ce beau champ de courses, de même que Léo Durocher, quand il était avec les Cardinaux de Saint-Louis, et son lanceur Dizzy Dean, ainsi que Mel Ott.

Lorsque Léo et ses associés inaugurèrent les courses du soir, tous les joueurs de baseball de la Ligue Nationale et de la Ligue Américaine se rendaient à la piste après leurs joutes de l'après-midi. En 1944, Jimmy Dykes, alors gérant des White Sox de Chicago, qui était venu à Saint-Louis pour assister à une cérémonie particulière, présenta Léo Dandurand à Connie Mack, le dynamique gérant des Athletics de Philadelphie, dont le club se mesurait ce jour-là contre les Browns de Saint-Louis au Sportsmen's Park. Les deux grandes figures sportives s'entretinrent longuement de choses qui leur étaient communes et familières.

Le favori de Dame Fortune relève encore dans sa liste le nom de Jos E. Lewis, le populaire comédien qui, avec Jimmy Durante, partage la vedette des variétés théâtrales aux Etats-Unis. Il en est de même de Bob Hope, le bouffon de l'écran. L'artiste se trouvait dans l'ascenseur de l'hôtel Blackstone, quand Léo lui fut présenté comme "sénateur canadien" par John Burke, gérant dc l'hôtel.

—Je ne vous connaissais pas auparavant, monsieur Dandurand, dit l'étoile de Hollywood, mais je puis dire que j'ai laissé beaucoup d'argent dans vos machines.

Monsieur et madame Gérard Dandurand étaient aussi présents à ce moment-là.

Un personnage que l'on voyait souvent sur les lieux, c'est Harry S. Truman qui, à cette époque, était juge de comté avant de devenir sénateur. Il avait accoutumé de s'adosser à une clôture

et de manger des cacahuètes, tout en surveillant les allées et venues des parieurs aux guichets; après quoi, le futur président des Etats-Unis allait lui-même déposer sa gageure, puis revenait prendre sa place à la clôture pour continuer à manger des cacahuètes.

*

* *

L'histoire dira que le syndicat Dandurand-Cattarinich a fait au Canada et aux Etats-Unis des opérations qui ont fait bondir le monde du turf avec autant d'intensité que l'avait fait le duc de Westminster au début du siècle. Des amis qui entourent Léo évoquent les fidèles de la Vieille Garde qui, en 1900, ne manquaient jamais de lire leur *Racing Form* quotidienne, comme les amateurs d'aujourd'hui d'ailleurs; ils se rappellent encore l'incroyable sensation que causa la vente des écuries du grand personnage anglais, lesquelles étaient reconnues, à juste titre, comme les plus fameuses de toute l'Europe.

Bien que la date à laquelle la vente eut lieu fût celle de la rentrée de Sa Majesté à Londres, le prince de Galles et nombre de sportsmen de la plus haute aristocratie, s'étaient rendus au petit village de Kingsclere, dans le Hampshire, pour assister à l'aliénation des écuries les plus riches qu'on n'avait jamais vues dans l'histoire de l'hippisme. M. Tattersall, la plus grande autorité en matière de chevaux et d'organisation de courses, avait tenu à présider lui-même à cet encan exceptionnel.

Le célèbre pur-sang *Flying Fox,* l'orgueil des Iles Britanniques, fut vendu, au prix de deux cent mille dollars, record mondial à cette époque, à Edmond Blanc, fils du propriétaire du Casino de Monte-Carlo et beau-frère du prince Constantin Radziwill et du prince Roland Bonaparte. Les journaux du Royaume-Uni ne se consolèrent jamais de cette transaction qui privait leur pays du gagnant des bourses et des prix les plus recherchés.

*

* *

Dans toutes leurs pérégrinations à travers les Etats-Unis, jamais le syndicat Dandurand-Cattarinich-Létourneau n'alla exploiter des hippodromes en Californie; mais durant l'Exposition Universelle de San-Francisco, Jos Cattarinich, au nom du groupe, se rendit là-bas pour prendre des paris sur livres et fit des affaires d'or. C'est bien le cas de le dire, car toutes les opérations se

faisaient avec des pièces d'or. La monnaie d'argent et les billets de banque y étaient aussi inconnus que dans la lune. Nos amis de langue anglaise seraient portés à dire: *It was an old Spanish custom !*

*
* *

Si Léo n'a pas vu Zev remporter la victoire sur Papyrus, le fameux champion anglais, lors du grand match international tenu à Belmont Park, New-York, le 20 octobre 1923, non plus que l'as des hippodromes français Epinard, propriété du célèbre parfumeur François Coty, on peut dire qu'il a été témoin des courses les plus extraordinaires qui ont eu lieu en Amérique depuis le début de la première guerre mondiale. Il a particulièrement prisé celles dans lesquelles ont figuré *Man O'War* et toute sa progéniture, dont *Thunderclap* et *War Admiral.* Quand il parle de ces épreuves, son éloquence s'enflamme et ses réminiscences jaillissent comme les jeux d'eau d'une fontaine.

*
* *

Léo Dandurand déplore amèrement le déclin du turf dans la province de Québec.

—Si l'on veut bien analyser cet état de choses, déclare-t-il, on découvrira que la disparition de nombreuses pistes prive la province de l'une de ses principales attractions touristiques et que, de ce fait, les marchands perdent une source importante de revenus. L'embauchage s'en ressent, puisque les courses nécessitent l'emploi de milliers de personnes. Les chemins de fer perdent de grosses recettes, dont ils ont grandement besoin par le temps qui court.

Pourtant, les courses de chevaux avaient atteint un très haut niveau d'excellence dans la province de Québec et constitué un magnifique véhicule de publicité. La *King's Plate*, fondée en 1836, est la plus ancienne classique dans l'Amérique du Nord et l'une de celles qui remontent le plus loin dans l'histoire de l'hippisme mondial. Les amateurs se souviennent encore des magnifiques courses auxquelles ce Grand-Prix donna lieu.

Léo Dandurand, Jos Cattarinich et Tommy Gorman ont grandement modernisé les courses dans cette partie du Canada. L'introduction du Double quotidien sous le régime du pari-mutuel fut une innovation qui fut accueillie avec enthousiasme. La réintro-

duction du *steeplechase* à Blue-Bonnets et à Connaught Park entraîna les autres pistes canadiennes à inclure cette compétition dans leurs programmes.

Les experts expliqueront facilement l'importance des courses de chevaux pour assurer le succès de l'élevage. En 1910, le Parlement fédéral avait été saisi d'un projet de loi destiné à restreindre les courses et les paris; mais les législateurs se rendirent vite compte qu'on porterait atteinte à cette florissante industrie si on lui imposait des restrictions, de sorte qu'ils adoptèrent une mesure beaucoup plus large que le bill Miller présenté en premier lieu.

Les courses organisées comme il convient et présentées dans des conditions favorables sont aussi nécessaires aujourd'hui à l'élevage des chevaux qu'elles l'étaient il y a quarante ans. Toutefois, les circonstances, qui n'ont pas favorisé à cet égard la vieille province, ont permis à l'Ontario de développer l'amélioration et la propagation de la race chevaline, ainsi que d'accroître ses exportations de chevaux à l'étranger, industrie qui dépasse de beaucoup en volume et en valeur tout ce que le Québec a pu faire depuis un certain nombre d'années. Pourtant, il fut un temps où cette dernière province produisait pour l'armée des montures de la plus haute qualité, et cela en quantités imposantes.

A quoi donc attribuer cet amoindrissement de la faveur publique à l'endroit du turf? Ce n'est certainement pas, comme certains le prétendent, parce que les champs de courses étaient trop éloignés des quartiers résidentiels. La plupart des pistes aux Etats-Unis sont à plusieurs milles du centre de la ville, et l'on se souvient de la belle époque de Dorval, alors que les moyens de transport n'étaient pas ceux dont la population peut jouir de nos jours. Il ne faut pas non plus en atribuer le fait à la pénurie d'argent, car on n'a jamais tant vu de millions en circulation depuis quelques années.

Souvent on demande à Léo Dandurand s'il espère voir un jour le sport des têtes couronnées renaître dans la province de Québec et connaître sa popularité d'antan. Sans vouloir se prononcer d'une manière définitive, il n'en fait pas moins siennes les remarques que Paul Parizeau publiait dans *Le Canada*:

Oui, mais il faudra prendre les grands moyens. Tout d'abord, une organisation saine est indispensable. Des officiels d'une répu-

tation intègre et des magnats pouvant financer l'entreprise, sans espoir de bénéfices immédiats, devront reprendre la vedette. Il faut investir du capital pour réussir en affaires. . . .

Blue-Bonnets étant l'unique piste existante à Montréal, il faudrait installer le totalisateur et imposer l'analyse de la salive, deux facteurs constituant une sûre garantie pour les parieurs. Il va sans dire qu'une augmentation des bourses attirerait une classe de chevaux beaucoup meilleure, et partant l'intérêt du public serait encore plus grand. Quand une ville comme Montréal, avec une population d'un million et demi, permet à quelques soixante-quinze bookmakers de faire une vie princière, n'allez pas prétendre qu'elle ne s'intéresse pas aux courses. Et le jour où les courses reviendront dans la Métropole sur une base solide, les preneurs au livre devront se résigner, bon gré mal gré, à prendre une couple de mois de vacances. L'argent passera dans les machines du mutuel, les magnats du turf feront des profits, et le gouvernement, qui retirera une plus grande somme en taxes, verra aussi une plus nombreuse affluence de touristes américains.

Léo Dandurand a-t-il l'intention de remonter en selle et de reprendre ses activités passées dans le turf local? C'est là un secret que personne n'a réussi jusqu'ici à lui faire dévoiler.

La flamme est toujours là! N'a-t-il pas, en 1947, aidé grandement aux propriétaires actuels à ramener les courses au galop à Blue-Bonnets? Mais Léo a refusé l'invitation de se joindre à Lucien Chartrand dans l'exploitation de la piste qu'il avait si vivement convoitée lui-même en 1932. Grâce à ses efforts, les courses furent remises sur pied, à la grande joie de la population.

*

* *

A une exception, le monarque a cessé de s'occuper activement des courses, mais il continue toujours, chaque année, de piquer une pointe vers Saratoga, Belmont, Narragansett ou autre palace hippique pour flatter les chevaux dans le bon sens du poil. On le voit au pesage, au paddock, dans les tribunes, et surtout aux guichets.

Fumant son sempiternel havane ou londrès, il brandit une liasse de billets de banque et place ses paris comme le plus simple pékin. Possède-t-il des tuyaux particuliers ou a-t-il le don de lire entre les lignes de la *Racing Form ?* Adhère-t-il à un système

secret ou consulte-t-il dans l'intimité quelque sibylle ou pythonisse pour en obtenir des oracles favorables?

Nul n'a pu encore résoudre ce problème. Il coulera certes beaucoup d'eau dans le Saint-Laurent avant que l'on puisse savoir si la Chance lui tend les bras ou lui tourne le dos. A ce propos, le mutisme de Léo n'a d'égal que celui de la carpe.

*

* *

Non seulement le sympathique turfman a-t-il suivi les jockeys avec leurs montures, mais il s'est adonné aussi à l'élevage des chevaux.

C'est en 1933 qu'il se lança dans cette nouvelle aventure avec Jos Cattarinich et le sénateur Donat Raymond. Le trio débuta dans cette entreprise à l'ancienne ferme du commandant J. K. L. Ross, située à Verchères.

Personnellement, Léo éleva plusieurs chevaux, mais il en fit courir une demi-douzaine seulement. Toutes ces bêtes étaient des rejetons de *Cudgel,* dont personne n'a oublié la réputation et les exploits. *Cattari* et *Joggle* furent sans contredit les deux produits de son haras, qui affirmèrent le plus leur supériorité dans diverses épreuves; mais quand *Joggle* remporta la *King's Plate,* ce fut dans des circonstances auxquelles notre propriétaire était loin de s'attendre.

C'était à la grande classique annuelle de 1936, l'année même du centenaire de l'institution du Grand-Prix canadien, qui, comme nous l'avons dit, est la plus ancienne compétition hippique de l'Amérique du Nord. *Joggle,* dont le jockey était Frank Collins, battit à Blue-Bonnets *Logwood,* un cheval appartenant à Georges Foisy, mais qui avait été élevé par Jos Cattarinich. Frankie Mann montait *Logwood.*

Une semaine avant cet événement historique, *Logwood* paraissait être le grand favori. Léo s'aboucha donc avec Georges Foisy et réussit à obtenir son cheval en location pour représenter ses couleurs dans la course. D'autre part, sur les instances de John M. Pritchard, Léo loua *Joggle* à ce dernier, qui le fit courir sous sa propre enseigne. Toutefois, dans les archives de l'Association canadienne du turf, le nom de Léo Dandurand apparaît comme éleveur du gagnant.

Immédiatement après sa victoire, Pritchard fit parvenir les fleurs à madame Dandurand et remit la coupe à Léo, ainsi que les cinquante guinées que Sa Majesté le Roi donne tous les ans pour cette grande épreuve.

Jamais on ne vit chez un sportsman un geste aussi admirable que celui où Léo consentit, à la dernière minute, à louer à un concurrent son cheval qui était le deuxième choix de l'épreuve; le résultat de la course prouva la valeur de l'animal. Quant à l'acte de Pritchard qui n'accepta aucune récompense, il est marqué au coin de cette courtoisie bien digne des véritables gentilshommes.

— N'est-ce pas là, déclare le financier, un fait qui annihile les arguments de ceux qui prétendent que les organisateurs connaissent toujours le nom du gagnant. C'est une preuve indéniable que les propriétaires n'en savent pas plus long à ce sujet que les spectateurs.

Parmi les autres chevaux dont Léo fit l'élevage, citons *Galabang*, un remarquable sauteur, et une magnifique jument nommée *Long-Count* . . .

Pourquoi cette dernière bête s'appelait-elle ainsi? Voilà qui intrigua bien des gens et, pendant quelque temps, le propriétaire se plut à les laisser percer ce mystère. En réalité, l'explication était bien simple.

L'animal avait été ainsi baptisé pour commémorer les secondes que Gene Tunney resta étendu sur le plancher, lors de son combat avec Jack Dempsey. On sait que l'arbitre Dave Barry avait été fortement critiqué en cette circonstance, parce qu'il avait compté trop lentement.

En sportsman enragé qu'il est, Léo Dandurand n'avait pas manqué de se procurer des places près de l'arène aux deux combats entre ces pugilistes sur lesquels les yeux de l'univers s'étaient concentrés. En 1926, il a suivi avec une attention extraordinaire le match qui s'est déroulé à Philadelphie, et, l'année suivante, au Soldiers' Field de Chicago, on le retrouvait encore aux premiers rangs. A son avic, ce sont deux rencontres qui sont entrées dans l'Immortalité.

Notre ami s'intéressa jusqu'en 1936 à l'amélioration de la race chevaline et garda des chevaux jusqu'en 1939, après quoi il disposa définitivement de ses écuries.

Devenu une autorité dont les décisions faisaient universellement loi, on fit souvent appel à Léo Dandurand pour agir en qualité de juge à des concours hippiques.

En 1935, Léo se rendit au Seigniory Club de Montebello pour remplir cette délicate fonction. Le fashionable événement réunissait les plus beaux spécimens de chevaux présentés par les plus grands noms de la société canadienne et américaine, et une foule élégante s'était donné rendez-vous à l'ancien manoir de Louis-Joseph Papineau. Le populaire juge put y admirer les plus belles amazones et les plus charmantes écuyères.

Au nombre des millionnaires qui se trouvaient là, on remarquait R. S. McLaughlin, président de la *General Motors*. Ses deux filles y étaient venues pour exhiber de superbes bêtes dont les différents numéros ravirent les spectateurs.

Léo Dandurand et M. McLaughlin devinrent tout de suite une paire d'amis et passèrent une charmante soirée. Le lendemain, après le petit déjeuner, notre élégant Montréalais fit avancer sa Pierce-Arrow pour reprendre le chemin de la Métropole. Le gros fabricant d'automobiles remarqua bien la voiture, mais ne dit mot. Il serra la main du promoteur qui démarra.

Vingt-quatre heures après, Léo reçut à son bureau la visite de M. Catudal, représentant à Montréal de la *General Motors*. Ce dernier annonça qu'il avait reçu de Montebello un téléphone de M. McLaughlin le priant de livrer au millionnaire du carré Dominion une Cadillac du dernier modèle et de prendre la Pierce-Arrow en échange.

— Monsieur McLaughlin désire que vous ne conduisiez à l'avenir qu'une Cadillac, dit monsieur Catudal.

En bon prince, Léo accepta l'offre, et, depuis ce jour, il ne jure que par les produits de la *General Motors*.

*

* *

Depuis sa jeunesse, le promoteur par excellence s'est senti conquis sans réserve par les courses sous harnais. Comme bien d'autres, il s'est pâmé devant les trotteurs et les ambleurs tout autant qu'il a frémi en voyant galoper les fringants coursiers.

De 1920 à 1926, Léo organisait tous les automnes des courses au parc Delorimier. Les propriétaires de toutes les parties du Québec, de l'Ontario et des Etats de la Nouvelle-Angleterre y accouraient, et plusieurs épreuves comportaient des bourses fort alléchantes. Ces événements avaient lieu le dimanche et les jours de fête, et il va de soi que les parieurs s'en donnaient à cœur joie.

Quand l'hiver était venu, c'était sur la glace que les chevaux se faisaient concurrence. On arrosait la piste Delorimier et les amateurs étaient assurés de passer là un après-midi charmant. Léo se souvient encore de certaines courses qui se déroulèrent sous un froid de 25 à 30 degrés sous zéro. L'arroseuse avançait lentement et, pour empêcher les minces filets d'eau de geler, notre homme à tout faire suivait le véhicule et passait une torche à acétylène sur les minuscules bouches d'eau. Comme résultat, quand l'opération était terminée, l'organisateur ressemblait plutôt à un bonhomme de givre.

— Mais c'était le beau temps quand même, déclare-t-il, en nous rappelant cette période intéressante de sa vie.

Le magnat se retira de ce genre de sport en 1926, année où fut ouverte la piste pour jockeys à Tampa, en Floride.

*

* *

Ici pourrait s'arrêter cette vie trépidante, cette existence enfiévrée. Le répertoire des succès déjà remportés suffirait à lui seul à conférer, à l'heureux mortel qui en eut l'honneur, l'admissibilité au Musée de nos grandes figures sportives. Mais Léo Dandurand s'est toujours laissé déborder par ce tempérament qui en a fait un grand capitaine, par ces dispositions fermes et viriles qui lui ont procuré les plus flatteuses sensations aux heures du triomphe.

Animé du plus pur zèle sportif, constamment piqué par l'aiguillon du désir de nettoyer les écuries d'Augias et de donner au sport une orientation qui lui ferait espérer des acquisitions définitives, l'unique Léo a trouvé en lui des trésors d'invention, des techniques et procédés suggérés par une imagination toujours en travail.

Dans sa tête, les idées ont jailli, bouillonné, tourbillonné et flotté. Ce maître des solutions logiques a débrouillé celles qui lui

paraissaient trop compliquées, contenu celles qui lui semblaient trop dangereuses par leur séduction et leur fascination, puis laissé mûrir celles qu'il estimait méritoires; il y a mis de la suite, de la cohérence, de la précision, de la clarté, de la mesure, les a façonnées, traduites en formules positives, pour ensuite les acheminer vers leur concrétisation, vers leur réalisation utilitaire.

Toujours à la poursuite de son idée, il a su mener ses projets à bon terme, et cela contre vents et marées. Des difficultés il a fait fi, et sa volonté de fer les a surmontées les unes après les autres.

Léo avait en lui tous les ferments qui engendrent l'enthousiasme. Il a eu le plaisir d'entendre son nom retentir en dehors des cercles d'initiés et soulever les échos du monde sportif des deux côtés de la frontière internationale. Installé bien haut sur le piédestal du turf, notre aimable pacha devait se faire rajeunisseur et porteur de nos destinées dans d'autres sports . . .

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Si sa participation intense aux jeux durant une jeunesse d'où s'échappaient comme un volcan des flots incessants de sève généreuse et abondante, et si les courses de chevaux avec leur public frétillant et emballé, avaient servi de véhicule à Léo pour entrer, tambour battant, dans les Champs-Elysées des Sports, il était écrit sur les tables que le hockey devait lui servir de chariot pour le conduire dans l'enceinte réservée aux figures immortelles.

Comblé par la munificence de sa déesse protectrice, Léo Dandurand sentait fourmiller en lui mille espoirs nouveaux. Les moindres faits étaient pour cet homme constamment à l'affût un gibier devant lequel il ne tardait pas à tomber en arrêt. Rien n'était de nature à obstruer ses bondissements: autant aurait valu entraver la marche des nuages.

Au moment même où se fondait le plus grand empire de turf dans l'histoire mondiale des sports, les événements évoluaient si rapidement que Léo se réveilla un bon matin, sans se douter que cette date constituerait un jalon important dans son existence mouvementée. Ce jour-là, 19 octobre 1921, les journaux annoncèrent en première page une nouvelle qui jeta la fraternité sportive dans la plus grande consternation.

George Kennedy, qui avait dirigé les destinées du club de hockey Canadien depuis ses débuts, venait de mourir à sa résidence de la rue Saint-Hubert, à l'âge de quarante et un ans. Il succombait à des complications résultant d'une attaque d'influenza qu'il avait contractée à Seattle en 1919, quand le Tricolore était allé défendre la coupe Stanley contre les Seattle Metropolitans, champions de la Ligue de la Côte du Pacifique.

Le défunt, dont le véritable nom était George Kendall, avait été, jusqu'au 3 avril 1903, champion lutteur poids-léger du Canada, et c'est aux mains d'Eugène Tremblay, notre grand prodige du

matelas, qu'il perdit son titre. Dans son temps, il avait joué au baseball et à la crosse et pratiqué aussi la boxe. Tous reconnaissaient en lui un sportsman accompli, auquel on devait la fondation du sélect Club Athlétique Canadien, rue Sainte-Catherine est, qu'il avait calqué sur les grands clubs de New-York.

Kennedy s'était fait promoteur, et, à ce titre, possédant l'art de faire feu de toutes pièces, il avait mis la main un peu à toutes les pâtes. L'histoire dira qu'il tenta tout ce qui pouvait lui rapporter de l'argent, même il voulut un jour implanter les combats de taureaux au Canada.

C'était en 1906. A la suite d'une publicité retentissante, George organisa au terrain du National à Maisonneuve une corrida avec un éclat et une pompe qui auraient rendu jaloux les hidalgos les plus difficiles. Sans doute voulait-il faire de Montréal la grande rivale de Madrid, Séville, Barcelone, Grenade et Pampelune, et nos amis de Mexico n'avaient qu'à bien se tenir.

L'inimitable George s'était procuré pour cette grande manifestation espagnole un taureau de Boucherville. Malheureusement, notre animateur arrêta son choix sur le plus pacifique des bovins, une bonne pâte d'animal qui n'en voulait à personne et avait une répugnance innée pour les combats. Dès que la bête fit son apparition sur le terrain, elle s'arrêta tout court et se mit à brouter l'herbe bien gentiment.

Les picadors et toréadors eurent beau fouetter et aiguillonner l'animal, rien n'y fit. On lui appliqua même de la térébenthine au postérieur, mais ce procédé s'avéra futile.

Cette aventure fut un four monumental. Le taureau retourna dans son vert pâturage de Boucherville, et George Kennedy défendit à quiconque l'aborderait par la suite de faire la moindre allusion à des combats de taureaux.

*

* *

Les chercheurs et historiens ont déjà noté qu'en 1909, il y avait dans le Canada central deux circuits majeurs: l'*Eastern Canadian Hockey Association,* composée des Sénateurs d'Ottawa, Montreal Wanderers, Montreal Shamrocks, Quebec Bulldogs, et des Victorias de Montréal, ainsi que la Ligue Fédérale, qui comprenait des équipes de Renfrew, Smiths Falls, Brockville et Cornwall. Le

9 novembre 1909, le National de Montréal fit une demande d'admission dans la *E.C.H.A.*, ce à quoi s'opposèrent farouchement les Sénateurs d'Ottawa.

A la suite de la tension qui en résulta, les directeurs de la ligue convoquèrent une réunion à Montréal pour le 14 novembre, mais vu l'incertitude qui régnait alors dans le monde du hockey, cette assemblée dut être remise au 25. Les péripéties les plus inattendues devaient se précipiter à compter de ce moment.

Quelques instants avant la séance, on annonça la dissolution de l'*Eastern Canadian Hockey Association,* et on procéda immédiatement à la formation d'une nouvelle ligue qui allait être connue sous le nom de *Canadian Hockey Association.* Les Sénateurs d'Ottawa, les Montreal Shamrocks et les Quebec Bulldogs constituèrent le noyau de cette nouvelle organisation. Le National fut admis, ainsi qu'une nouvelle équipe, le All-Montreal. Les délégués suivants avaient pris part à cette mémorable réunion qui était présidée par W. P. Lunny, des Montreal Shamrocks: Adolphe Lecours, Napoléon Dorval, Eddie St-Père, MM. Provost et Larose, du National; J. O'Brien, H. Ferry et P. Kennehan, des Montreal Shamrocks; Fred Strachan, R. R. Boon et J. Gardner, des Montreal Wanderers; Percy Butler et Dave Mulligan, des Sénateurs d'Ottawa; W. J. Lynch et A. T. Love, des Quebec Bulldogs; Thomas G. Hodge, Art Ross, William Jennings, Gordon Gales et T. Shewan, du All-Montreal; MM. Kerwin et Runions, des Cornwall Indians, et MM. Dolan et O'Brien, des Renfrew Millionaires.

Les Montreal Wanderers, qui avaient brillé d'un si vif éclat dans le passé, se trouvèrent donc exclus de la nouvelle ligue; mais ils n'étaient pas gens à se laisser jouer un aussi vilain tour. Aussi, le 3 décembre, convoquèrent-ils, dans un immeuble de la rue Saint-Jacques, une réunion extraordinaire, à laquelle ils invitèrent les Renfrew Millionaires, les Cobalt Silver Kings et le Haileybury. Fred Strachan, des Montreal Wanderers, présidait ce ralliement qui eut pour résultat l'organisation d'une ligue rivale, qu'on appela la *National Hockey Association.*

A cette réunion, les divers clubs étaient représentés par les magnats suivants: Montreal Wanderers, J. P. Doran, Jimmy Gardner et R. R. Boon; Renfrew Millionaires, J. Ambrose O'Brien, G. E.

Martel et J. G. Barnett; Cobalt Silver Kings, Thomas Hare et Noah Timmins, ce dernier représentant également le Haileybury.

Dès le lendemain, la *National Hockey Association* tenait sa première assemblée régulière, et c'est au cours de celle-ci qu'à l'exemple de la *Canadian Hockey Association,* on reçut une équipe canadienne-française, en l'occurrence, le Canadien, dont le premier gérant fut Jack Laviolette. T. C. Hare, des Cobalt Silver Kings, fut le bailleur de fonds du Tricolore. Il fournit une garantie de mille dollars et déposa un montant de cinq mille dollars dans une banque pour répondre du salaire des joueurs. En outre, les autres clubs convinrent de ne pas engager d'équipiers canadiens-français avant que Laviolette eût trouvé tous ses hommes.

On procéda ensuite à l'élection d'un comité. M. Doheny, de Renfrew, fut élu président et T. C. Hare, vice-président. E. J. McCaffrey, de Toronto, fut nommé secrétaire-trésorier; plus tard ce dernier devint gérant des Royaux de Montréal, Ligue Internationale de Baseball. Les conseillers se composèrent de Jack Laviolette, J. Ambrose O'Brien, Arthur M. Slaght et Richard "Dickie" Boon. La *National Hockey Association* décida de jouer ses parties à la patinoire Jubilee, alors que la *Canadian Hockey Association* jouerait les siennes à l'Aréna.

On conçoit qu'en pareilles circonstances, les équipes se livrèrent une lutte acerbe pour obtenir des joueurs, et la rivalité fut particulièrement grande entre le National, de la *C.H.A.*, et le Canadien, de la *N.H.A.*

Jusqu'à la dernière minute, des efforts furent tentés en vue fusionner les deux ligues, mais ils n'eurent aucun résultat. Aussi, le 30 décembre, la *C.H.A.*, commençait-elle ses opérations par une rencontre entre le All-Montreal et le National, qui se termina par une victoire de 7-2 en faveur de l'équipe de langue anglaise.

Dans cette joute initiale, le National alignait les joueurs suivants: Buts, Doc Ménard; première défense, Ernest Dubeau; deuxième défense, Jetté; voltigeur, Paré; centre, Millaire; aile droite, Rattez; aile gauche, E. Leduc; substituts, Arnold, Lortie, Ouellette, Baxter, Coutu, Séguin et Fyon.

A son tour, la *N.H.A.*, débuta le 5 janvier, alors que le Canadien rencontra les Cobalt Silver Kings au Jubilee et leur firent essuyer une défaite de 7-6. On avait confié à Jack Laviolette le soin de gérer le Bleu-Blanc-Rouge et d'agir en qualité d'instructeur; mais le 28 janvier, Jos Cattarinich le remplaça à la gérance.

Au cours de cette saison, l'équipe de hockey devenue depuis la plus populaire de l'univers, comprenait les étoiles suivantes: Jos Cattarinich, Jack Laviolette, Didier Pitre, Newsy Lalonde, A. Décarie, Arthur Bernier, "Skinner" Poulin, Richard Duckett, Edouard Millaire, Patsy Séguin, Edouard Chapleau, Chartrand, Larochelle, Bougie et Edgar Leduc, ancien maire de Lachine et plus tard député de Jacques-Cartier aux Communes. Lorsque Cattarinich devint gérant du Tricolore, Teddy Groulx, d'Ottawa, prit sa place dans les buts.

Toutefois, cette rivalité atteignit son apogée le 16 janvier, lorsque les Sénateurs d'Ottawa et les Montreal Shamrocks, à la suite d'une réunion qui eut lieu à l'hôtel Windsor, quittèrent les rangs de la *Canadian Hockey Association* pour entrer dans les cadres de la *National Hockey Association,* qui allait dorénavant se composer de sept clubs. Les Quebec Bulldogs furent laissés sur la brèche, et le All-Montreal se débanda. Emmett Quinn, de Montréal, devint président de l'Association.

Survint alors la question de fusionner le National et le Canadien. Le lendemain, les directeurs de nos deux équipes canadiennes-françaises ne purent en venir à une entente. Le National aurait peut-être accepté les obligations du Canadien, lesquelles s'élevaient à près de neuf mille dollars; mais comme les Habitants insistaient pour que les parties fussent jouées au Jubilee, le National refusa d'en entendre davantage, déclarant que s'il consentait à assumer des obligations si lourdes, il lui fallait de toute nécessité jouer dans une vaste patinoire dont les recettes élevées lui permettraient de faire honneur à ses engagements. Le Canadien, alors, abandonna les pourparlers et se lança gaiement dans la lutte.

C'était le triomphe de la *National Hockey Association,* qui devait donner naissance plus tard à la *National Hockey League,* la plus grande organisation de hockey professionnel au monde. W. P. Lunny annonça officiellement, le 19 janvier, que la *Canadian Hockey Association* était défunte.

Et c'est en 1912 que Jack Laviolette céda le club Canadien à George Kennedy, qui le pilota jusqu'à sa mort. Cette opération défraya alors toutes les conversations. Tant vaut le bélier, tant vaut le troupeau. Magnifiquement servi par les circonstances, George se jeta à corps perdu dans sa nouvelle entreprise et mis son équipe solidement sur pied. Les esprits restent encore enflammés au récit de l'épopée vécue par les gars du Bleu-Blanc-Rouge sous l'administration du fils de la Verte-Erin.

*

* *

A peine Kennedy était-il inhumé que Tom Duggan, de l'Aréna Mont-Royal, laissa entendre qu'il allait se porter acquéreur de la franchise des Canadiens au prix de vingt mille dollars. Toutefois, le 2 novembre 1921, il surgit des obstacles imprévus qui empêchèrent la signature du contrat. La succession Kennedy, apprit-on, exigeait un montant trop élevé.

Quelle activité il dut y avoir alors à l'arrière-scène! Cette affaire causa beaucoup de bruit dans Landerneau; mais, le lendemain, les quotidiens publièrent à grand renfort de titres que la franchise des Habitants venait d'être vendue à un triumvirat composé de Léo Dandurand, Jos Cattarinich et Louis Létourneau pour la somme de onze mille dollars. La cession avait été effectuée par l'intermédiaire de Cecil M. Hart. Léo, qui se trouvait à la piste de Maple Heights à Cleveland, prit le train du soir et arriva en toute hâte à Montréal. L'acte fut signé le 4 novembre 1921, dans l'étude du notaire Papineau-Mathieu, par madame George Kennedy et Léo Dandurand. Les témoins étaient Frank et John Kendall, frères de George, et Cecil M. Hart.

Léo enfourchait là un Pégase, sur lequel il allait planer dans les nues. Sans tarder il fit un utile travail de déblaiement et procéda à la réorganisation du club. Le nouvel acquéreur annonça alors la constitution du bureau de direction. L'honorable Athanase David, secrétaire provincial, en fut le président, et les autres membres comprenaient Léo Dandurand, Jos Cattarinich, Louis Létourneau, Cecil M. Hart, Henry Elliott, c.r., Napoléon Dorval, le notaire Papineau-Mathieu, Edouard-Charles St-Pèr[illegible]ge Amédée Monet.

SAISON 1921-1922

Notre belle équipe nationale entrait dans la voie glorieuse. En premier lieu, à une réunion tenue le 14 novembre en l'hôtel Prince-George de Toronto, Léo Dandurand fut nommé gouverneur de la Ligue Nationale de Hockey, en remplacement de feu George Kennedy.

Quelle impression le grand magnat a-t-il laissée au sein de cet auguste corps? C'est maître Redmond Quain, c.r., d'Ottawa, pendant douze ans représentant des Sénateurs de la Capitale au Bureau des gouverneurs, qui se charge de nous la faire connaître.

— Je crois qu'il est juste de déclarer, nous dit-il, que, parmi les divers gouverneurs, l'opinion de Léo Dandurand était plus considérée que celles des autres, en raison de son jugement sain et pondéré, et aussi à cause du fait que l'on pouvait toujours se fier à sa parole et à ses idées.

C'est au cours de ces importantes assises dans la Ville-Reine que notre zélé sportsman insista pour avoir un arbitre canadien-français dans la ligue professionnelle, laquelle comptait alors quatre clubs: les Sénateurs d'Ottawa, le St. Patrick de Toronto, les Tigers de Hamilton et les Canadiens de Montréal.

On ne fit pas droit à sa demande sur le coup, mais tous convinrent de l'opportuntié de faire une telle nomination en temps et lieu. Effectivement, la Ligue fut dotée d'un arbitre de notre langue quelques années plus tard, et notre premier compatriote à remplir cette charge ne fut autre que l'ami Eusèbe Daigneault, dont la compétence et l'impartialité soulevèrent toujours les commentaires les plus favorables.

Puisque nous en sommes au chapitre des arbitres, combien de personnes savent que Léo réclame la distinction d'avoir été le premier arbitre canadien-français dans le hockey professionnel? A l'époque de la défunte *National Hockey Association,* Emmett Quinn, qui en était le président, invita à trois reprises le jeune Montréalais à agir comme arbitre dans des joutes régulières de sa ligue.

L'ancien gars du collège Sainte-Marie se révéla pour la première fois à Québec dans une partie entre les Quebec Bulldogs et les Sénateurs d'Ottawa. La deuxième joute qu'il arbitra eut lieu

à l'Aréna de Westmount entre les Canadiens et les Wanderers, et la troisième fut une rencontre entre le club Ontario de Toronto et les Sénateurs d'Ottawa. Cette dernière épreuve se déroula sur la glace de l'ancien Aréna Dey's, avenue Laurier, Ottawa, et, au sujet de cette partie, Léo extrait de son armoire à souvenirs cette perle digne d'être mise sous un globe de verre, à cause de son originalité et de la période historique qu'elle évoque.

Léo Dandurand arbitrait avec Frank Power. Il faut dire qu'à cette époque, lorsqu'elles arrosaient la glace, les autorités de la patinoire de la Capitale ne manquaient jamais d'arroser également les filets des buts, de sorte que la corde dont ils étaient fabriqués devenait une masse solide et gelée.

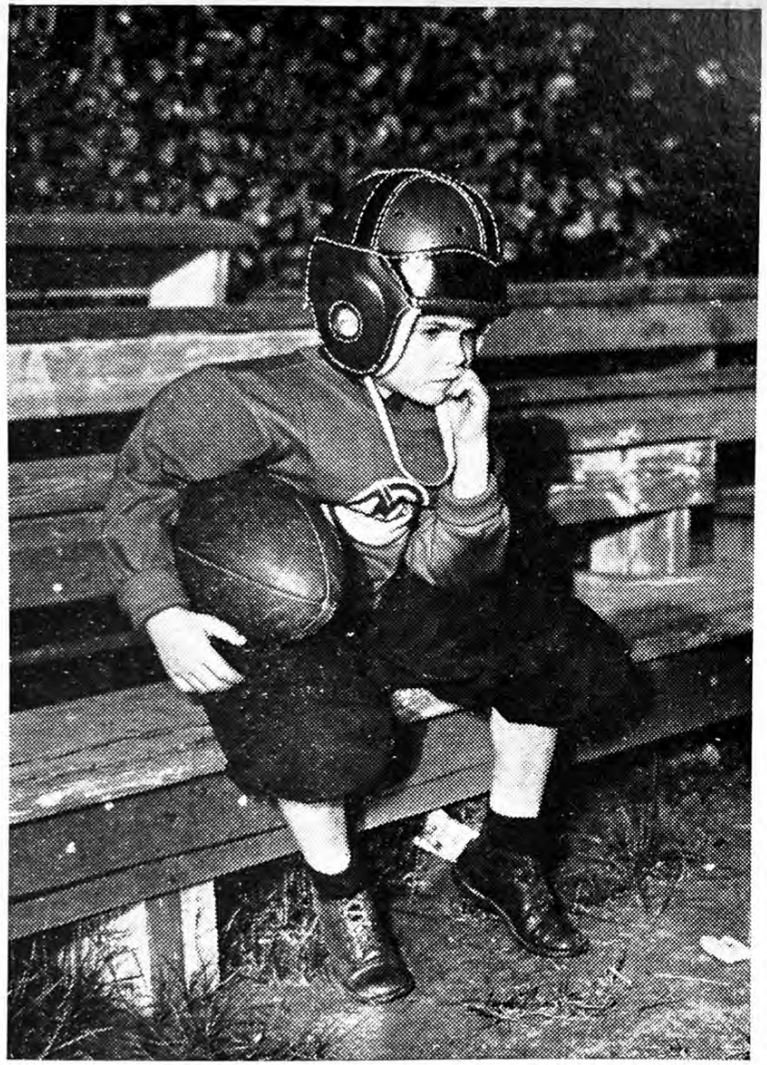
A un moment donné, Howard McNamara, de l'Ontario, après une descente remarquable, prit en défaut Percy Lesueur, le Cerbère des Sénateurs, et logea le disque dans les buts, mais la rondelle, repoussée par la résistance des filets recouverts de glace, rebondit et sortit aussi vite qu'elle était entrée. Le tout se produisit en une fraction de seconde, mais rien n'avait échappé à l'œil perçant de Léo.

Hamby Shore, des Sénateurs, qui se trouvait là, s'empara du caoutchouc et alla compter dans les buts à l'autre bout de la patinoire. Les gens d'Ottawa se mirent à hurler de joie, mais l'arbitre Dandurand fit savoir à la foule, qui n'avait rien vu, que les joueurs de Toronto avaient enregistré un point, et que celui de Hamby Shore ne comptait pas.

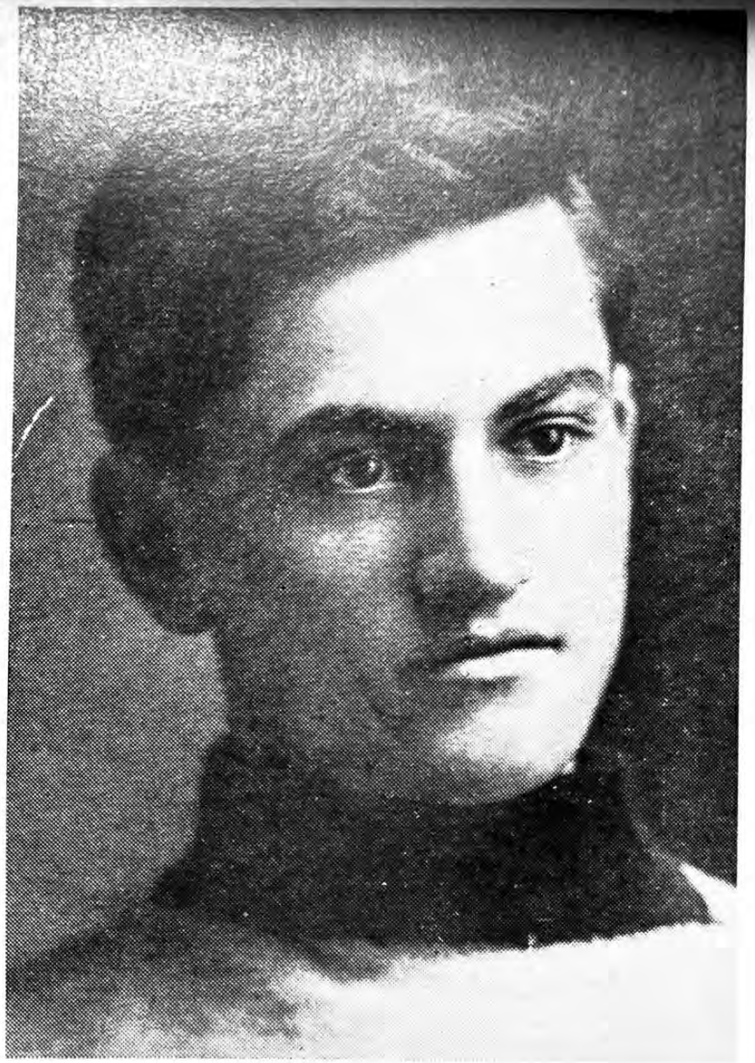
Il faut dire qu'alors il n'y avait pas de lumière rouge derrière les buts, et les patinoires n'étaient pas munies de tableau pour indiquer le score.

On se mit donc à huer et conspuer le Montréalais; la foule lui lança des bouteilles, des caoutchoucs, des journaux, des projectiles de toutes sortes et, après la deuxième période, plusieurs voulurent faire à l'arbitre un mauvais parti, mais Léo maintint sa décision courageusement en face de toutes les menaces.

Percy Lesueur reconnut publiquement que McNamara avait bel et bien compté. La rondelle avait passé juste au-dessous du bras du gardien de buts.



Léo II, sept ans, fils de Gérard Dandurand, en costume des Alouettes.



Léo Dandurand, en 1910, au temps où il s'illustrait sur les équipes du Club St-Jacques, du National et du Richmond.

EN HAUT : Les quatre survivants de la famille Dandurand. Photo prise à la gare Windsor au retour de Rév. Sr Marie des Sept-Douleurs des missions du Bengale. De gauche à droite : Léo Dandurand, la dévouée missionnaire, Yvon Dandurand, et Mme Eugène Boileau. "Enfin, le BIG FOUR se retrouve !" s'exclama la religieuse.

AU BAS : Le club de crosse National en 1910. Dans le groupe, on remarque A.-L. Caron, président, Paul Lefebvre, entraîneur, Salomon Bellerose, Edmond Hamelin, "Money" Clément, Didier Pitre, Thomas Girard, directeur, Mike Degray, Newsy Lalonde, Lambert Briau, Georges Dussault, Hervé Dandurand, Raoul Dumouchel, notaire, Albert Cadotte, Charlie Deganne, et derrière la clôture, le "père" Brouillette.

— Je dois une fière chandelle à Percy Lesueur, déclare Léo Dandurand, car ce soir-là il m'a réellement sauvé la vie.

*

* *

Mais revenons à nos moutons... Le génial nautonier se chargea personnellement de la réorganisation des Habitants et nomma Newsy Lalonde, capitaine de l'équipe. Sa première recrue fut Billy Boucher, d'Ottawa, qui faisait alors partie de l'ensemble d'Iroquois-Falls de la *Northern Ontario Hockey Association.* Ce fut George "Buck" Boucher, le solide rempart des Sénateurs d'Ottawa, qui recommanda son frère à Léo, et celui-ci n'eut qu'à se flatter d'avoir embauché ce joueur rapide et fascinant.

Comme il lui fallait aussi un homme de tout premier ordre, le perspicace commandant entama des négociations avec la direction du club de la Capitale et réussit à faire l'acquisition de Sprague Cleghorn. Ce dernier appartenait en réalité aux Hamilton Tigers. Le chef du Tricolore donna en échange Harry Mummery, Ty Arbour et Goldie Prodgers.

Ce fut une joie sincère pour notre estimable pilote que de reprendre contact avec un de ses amis de la première heure.

Dans le reste de la liste officielle, nous relevons les noms de Georges Vézina, Bert Corbeau, Didier Pitre, Louis Berlinguette, Odie Cleghorn, Billy Bell, Bill Coutu, Jack McDonald, Edmond Bouchard, Piché, de Hawkesbury, et Phil Stephens de Longueuil.

Léo convoqua ses hommes de bonne heure au Colisée de la rue Guy, où ils eurent leurs premiers exercices. On sait que cette patinoire fut rasée par un incendie survenu en 1949.

Ce fut contre le St. Patrick de Toronto que Léo lança ses hommes pour la première joute régulière de la saison. Ce soir-là, l'assistanuce ne se composa que de 1,738 personnes, mais celles-ci frémirent aux exploits incroyables de Billy Boucher. A la fin de la campagne, la patinoire n'était pas assez grande pour contenir les foules que notre équipe avait électrisées. Et l'enthousiasme était destiné à se muer par la suite en un véritable accès de folie!

Malgré leur belle tenue, les Canadiens terminèrent la saison en troisième position, n'étant qu'une demi-partie derrière le Toronto St. Patrick.

Quand le diable devint vieux, dit-on, il se fit moine. Didier Pitre, lui, devint partisan du moindre effort. Rien ne lui plaisait tant que de rester sur le banc pendant une joute entière. Il s'installait tout à fait à l'extrémité et, confortablement enfoui sous une épaisse couverture de laine, il suivait les péripéties de la partie, sans articuler un mot et s'efforçant de se soustraire à la vue de Léo.

Un soir, au cours d'un engagement serré, Billy Boucher, la sensationnelle recrue de l'année, fit une chute sur la glace. Lorsqu'il se releva, Léo Dandurand constata que ce dernier avait peine à se tenir sur ses patins; mais, au bout de quelques secondes, Billy put reprendre le jeu.

Cependant, le chef instructeur décida de lui accorder quelques instants de repos et fit signe à Didier Pitre de le remplacer sur la glace.

Les sportifs n'ont pas l'habitude de se voussoyer. En réalité, Léo avait deux ou trois ans de moins que la plupart de ses joueurs qui le considéraient comme un copain ou un frère plutôt qu'un employeur.

— Ah, bourgeois! fit le vétéran, tu sais bien que Billy tient à jouer. Ces jeunes ont une endurance extraordinaire. Si tu le retires de la partie, il en éprouvera un grand chagrin. Laisse-le faire; ne vois-tu pas qu'il est complètement remis maintenant?

Effectivement, Billy Boucher termina la période de grandiose façon. Puis, tous les joueurs prirent le chemin de leur quartier, sauf Didier Pitre, qui resta enroulé dans sa couverture sur le bout du banc.

— Didier! lui cria Léo. Suis les autres!

— Je suis bien ici, patron; je vous attendrai!

Le propriétaire des Canadiens s'approcha du joueur récalcitrant et, d'un geste, retira la couverture de ses épaules.

— Allons, ouste! Viens dans la chambre! fit Léo.

Juste à ce moment, celui-ci resta stupéfié. Une chose inouie s'offrait à sa vue; il n'en pouvait croire ses yeux.

Didier Pitre s'était déchaussé, et il avait soigneusement rangé ses patins le long de la paroi intérieure de la bande.

— Ah, par exemple! s'écria Léo.

C'est bien à regret que Pitre dut suivre son chef et réintégrer le local des athlètes . . . en bas de laine!

*

* *

Léo Dandurand fut enchanté de cette première expérience dans la grande ligue professionnelle et vit tout l'avantage qu'il pourrait tirer de cette équipe bien équilibrée.

Après les parties régulières, le Toronto St. Patrick élimina les Vancouver Millionaires et s'adjugea la coupe Stanley.

SAISON 1922-1923

Cette année-là, il fut question d'acheter l'Aréna de Québec pour y transférer le Canadien. Telle fut l'idée préconisée par Tom Duggan qui voulait agrandir le circuit de la Ligue Nationale, et principalement faire revivre les anciens Wanderers, qui s'étaient entourés d'une si belle auréole dans leur temps. Cette proposition causa une telle commotion dans le monde officiel des sports qu'elle fut pratiquement tuée dans l'œuf, et elle ne revint plus sur le tapis.

Les amateurs eurent la sensation de leur vie quand, le 3 novembre, à la suite de pourparlers entre J. T. Ormond, vice-président du club Saskatoon Sheiks, et Léo Dandurand, Newsy Lalonde fut cédé au club de l'Ouest en échange d'Aurèle Joliat, la jeune comète d'Ottawa, qui déjà jetait une lumière éblouissante dans l'azur sportif des provinces des Prairies. Ce fut un coup de foudre dont les répercussions atteignirent tous les centres athlétiques au Canada.

Les autres clubs de la Ligue Nationale, qui tous cherchaient à obtenir les services de Lalonde, manifestèrent une vive opposition et tentèrent de faire annuler ce marché. Cependant, Léo, à qui on ne pouvait damer le pion et qui a toujours su résoudre les équations sportives, tint mordicus à cette permutation. Sa décision irrévocable et ses paroles non équivoques ne firent que jeter de l'huile sur le feu.

Les journaux de Toronto tombèrent tout de suite à bras raccourcis sur Léo Dandurand et demandèrent à grands cris son expulsion de la Ligue Nationale de Hockey. Ce sont Lou Marsh et Mike Rodden qui livraient une guerre à mort à l'âme dirigeante

des Canadiens. O ironie du sort! Ces deux sportsmen étaient destinés à compter plus tard parmi ses plus sincères amis.

Recourant aux subtilités de la constitution, les magnats de la Ligue Nationale refusèrent à Aurèle Joliat le droit d'endosser l'uniforme du Tricolore avant d'avoir obtenu sa réintégration dans la *Northern Ontario Hockey Association,* avec laquelle il se trouvait en rupture. Le fils d'Emile Joliat, ancien chef de police de la Capitale, fut contraint, le 22 novembre, d'aller plaider sa cause à North-Bay, où il eut raison de toutes les objections qu'on avait soulevées à son transfert. Le jour de la Sainte-Catherine, lors d'une réunion en l'hôtel King-Edward de Toronto, Aurèle fut officiellement reçu dans la Ligue Nationale de Hockey. Encore une fois, le Régent des sports avait su réduire le dernier carré de l'opposition.

*
* *

Le prestige de Léo Dandurand assumait par le fait même des proportions gigantesques. Ses amis voulurent lui en donner une preuve tangible. Le 4 novembre, un grand banquet fut organisé en son honneur à l'hôtel Windsor par Alex Moore et Cecil M. Hart. On présenta à l'impeccable gouverneur de la ligue une montre en or qu'il a conservée précieusement et qu'il exhibe à tous et à chacun en ne manquant pas de rappeler l'événement qui le toucha si profondément.

Ces inoubliables agapes, présidées par Art Ross, ancien gérant des Wanderers, réunissaient la hiérarchie sportive de l'île de Montréal, et le héros de la fête fut l'objet d'une délirante ovation. Il saisissait là la Renommée par le bout de l'aile.

Au nombre des orateurs de la soirée, citons l'honorable juge Amédée Monet, le Révérend Père Louis Lalande, s.j., l'honorable Irénée Vautrin, Edouard-Charles St-Père, député d'Hochelaga à la Chambre des Communes, l'échevin Louis Rubenstein, A.-L. Caron et Raoul Dumouchel, anciens présidents du National, le Révérend Père Cyr, des Pères de Sainte-Croix, un ancien joueur de baseball du collège Saint-Laurent, Frank Calder, président de la Ligue Nationale de Hockey, Hector Racine, président de la Compagnie de l'Aréna, l'honorable Raoul Grothé, président du National, Tommy Gorman, des Sénateurs d'Ottawa, Percy Thompson, des

Tigers, Charlie Querrie et Percy Hambly, du Toronto St. Patrick, Jos Cattarinich, Louis Létourneau et plusieurs autres.

Le Père Lalande était assis à la droite de Léo. Au cours du dîner de gala, l'aimable religieux fit une fausse manœuvre et échappa son morceau de beurre sur le parquet. Ceci lui remémora un incident de collège d'une réelle saveur.

—Au temps où il faisait ses études, raconte Léo Dandurand, le savant Jésuite était reconnu pour ses traits d'esprit dont plusieurs ont cours un peu partout dans les collèges. Un jour, il pénétra avec les autres élèves dans le réfectoire. A peine le repas était-il commencé que certains étudiants ne se gênèrent pas pour dire que le beurre était rance. Même il en est un qui prit sa portion et la lança sur le mur, ce qui ne manqua pas de mettre les jeunes gens en gaieté. Aussitôt le préfet s'approcha du jeune Lalande et l'apostropha en ces termes:

—Louis, vous êtes le plus vieux dans cette salle. Vous allez me dire qui a lancé ce beurre!

Calme et flegmatique, Louis se leva de table et se dirigea vers le mur.

—Beurre, s'écria-t-il en regardant l'énorme tache que le corps gras avait laissée, sur la paroi, tu es plus vieux que moi. A toi de répondre ! ! !

*

* *

Peu de jours après le grand festin du Windsor, Léo Dandurand, avec ce flair qui constitua toujours chez lui une marque hautement distinctive, fit une offre de cinq mille dollars à Lionel Conacher, qui avait brillé sur l'équipe Aura Lee de Toronto; mais, en dépit des instances les plus pressantes et la promesse d'une somme encore plus importante en temps opportun, ce dernier refusa de jouer pour le Bleu-Blanc-Rouge, préférant retenir sa liberté et aller avec le club amateur de Pittsburgh, lequel portait le nom de Duquesne Gardens Yellow Jackets.

Lionel Conacher, le plus grand athlète du demi-siècle et député de Toronto-Broadview à la Chambre des Communes, déclare qu'en plus d'être un sportsman, un chef et une personne qui a jeté un grand lustre sur la scène sportive canadienne, Léo était un bon vainqueur et un perdant excité, mais en tout temps un gentilhomme.

—La seule chose regrettable dans la carrière de Léo Dandurand, nous écrit-il, c'est qu'elle ait commencé vingt ans trop tôt; toutefois, ce fait a comporté des avantages pour le Canada, en ce sens que Léo a aidé à établir la structure du sport canadien sur une base ferme et solide. Dans toute ma vie sportive, je n'ai qu'un seul regret: c'est de ne pas avoir joué pour lui à une époque quelconque.

Quel hommage à rendre au grand Mogol!

*

* *

Le Mentor des Canadiens procéda à un remaniement de son équipe. Bert Corbeau fut vendu aux Hamilton Tigers, et Edmond Bouchard fut cédé en échange de Jos Malone, du même club. Léo conserva la gérance et nomma Sprague Cleghorn capitaine de ses routiers.

Le 26 janvier, l'*Ottawa Journal* lança l'idée d'admettre, l'année suivante, des équipes américaines dans le circuit de la Ligue Nationale. Le même jour, Tom Duggan eut une entrevue avec l'ami Léo et lui annonça qu'il allait proposer à la prochaine réunion l'admission de clubs de New-York et de Boston. La Ligue Nationale de Hockey ne devait pas tarder à agrandir ses cadres.

Les Habitants finirent la saison en deuxième position. Les Sénateurs d'Ottawa s'assurèrent la suprématie dans les joutes de détail pour aller ensuite éliminer les Vancouver Millionaires et les Edmonton Eskimos, champions de la Ligue de l'Ouest, dans les séries pour la coupe Stanley.

C'est au cours de cette année-là que Léo fit un coup qui ne s'était jamais encore vu dans le hockey professionnel. Son geste fut interprété de diverses manières dans les milieux sportifs, mais cet acte constitua un mouvement de fond qui sauva le hockey organisé et haussa la valeur morale de l'homme qui eut le courage de s'en tenir à sa résolution.

En plusieurs endroits, on se plaignait de la rudesse du jeu des Canadiens et des scènes disgracieuses auxquelles le public était témoin dans certaines joutes. Ces assertions étaient dans
ble grandement exagérées, mais il existait des groupes
intérêt à déprécier nos équipiers. D'autres considérai

hockey, qu'ils appelaient une démonstration de sauvagerie sur glace, n'offrait aux amateurs qu'un spectacle morbide et qu'il était sur le point de tomber en décadence comme le jeu de crosse. Lors d'une causerie prononcée devant les membres du *Thistle Curling Club*, le révérend Canon Shatford, pasteur de l'église anglicane, alla même jusqu'à dire que ce serait une bénédiction si le feu pouvait détruire les patinoires.

—Une pareille attitude était inconcevable, déclare Léo; heureusement, tous les gens ne partageaient pas ce point de vue. La passion du hockey s'était tellement implantée dans le cœur des citoyens de Montréal que les foules s'écrasaient à chaque partie, où les richissimes propriétaires coudoyaient les plus humbles ouvriers. Ils ne couraient certes pas aux abattoirs pour assister à une séance de boucherie. Ces gens voulaient du sport, et nos athlètes leur en donnaient à satiété.

C'était tellement vrai que les plus hautes personnalités telles que sir Frederick Williams-Taylor, président de la Banque de Montréal, sir Edward Beatty, président du Pacifique-Canadien, et autres princes de la finance et membres de la société, profondément impressionnés par le hockey, devaient peu de temps après se joindre au sénateur Donat Raymond et entreprendre la construction du Forum.

Or, dans la première partie de détail à Montréal avec les Sénateurs d'Ottawa, les Habitants, de l'avis même de Léo, avaient joué plus rudement que de coutume, et malgré ces tactiques peu recommandables, ils s'étaient fait passer un blanchissage de 2-0.

Dès la fin de la joute, le bouillant stratège prit une décision que l'on qualifie aujourd'hui d'historique. Il convoqua sur-le-champ les chroniqueurs sportifs des divers journaux de Montréal et leur annonça qu'il suspendait Bill Coutu et Sprague Cleghorn pour leurs actes intolérables.

Ce fut comme si un séisme secouait tout à coup la terre. N'était-ce pas la première fois qu'un gérant punissait ses propres joueurs? L'explosion de cette bombe eut un retentissement incroyable.

Le lendemain, les équipiers du Tricolore se réunirent et accordèrent une interview à Elmer Ferguson, la grande autorité sportive

du *Montreal Herald.* Ils lui déclarèrent que si la suspension de Coutu et de Cleghorn était maintenue, aucun joueur ne se rendrait dans la Capitale pour participer à la seconde rencontre. C'était la mutinerie ouverte.

Sur les entrefaites, Tommy Gorman, d'Ottawa, appela Léo par interurbain; il était littéralement aux abois.

—Tous les billets sont vendus, lui annonça-t-il, et le contrôle est fermé. Si vous ne venez pas, ce sera un désastre.

—Si mes hommes ne viennent pas, fit savoir Léo Dandurand, je constituerai une équipe avec des joueurs d'un peu partout, et la joute à Ottawa aura lieu quand même.

Lorsque le moment fut venu de prendre le train à la gare Windsor, toute l'équipe était là, y compris Coutu et Cleghorn. Léo resta ferme et pria les deux joueurs-tapocheurs de retourner à leur domicile. Coutu obtempéra à l'ordre de son gérant, mais Sprague se faufila parmi les voyageurs et monta dans le rapide d'Ottawa. Il assista à la partie en spectateur seulement.

Dans la Capitale, la joute fut des plus mouvementées. Il ne restait plus que deux minutes à jouer et le tableau indiquait un pointage de 2-0 en faveur du Bleu-Blanc-Rouge. Après une manœuvre de grand style, Cy Denneny prit Georges Vézina en défaut et plaça la pilule dans les filets. Les Sénateurs d'Ottawa sortaient vainqueurs des finales, par un résultat total de 3-2.

—Personnellement, nous déclare Jack Adams, gérant des Detroit Red Wings, je crois que Léo Dandurand a fourni la plus grande manifestation d'esprit sportif qu'on ait vue dans le hockey, quand il a interdit à ses deux brillants joueurs de défense, Coutu et Cleghorn, de prendre part à une partie finale avec le club d'Ottawa.

Même si ses porte-couleurs avaient succombé dans la dernière épreuve, Léo venait de remporter quand même un éclatant succès avec sa pléiade d'étoiles.

Le 10 mars, une rencontre fut organisée à l'Aréna Mont-Royal entre les anciens Wanderers et les officiers de la Ligue Nationale de Hockey, au profit de l'Hôpital des Enfants. Les deux clubs annulèrent au score de 5-5. L'alignement des équipes se constituait comme suit:

Anciens Wanderers		*Officiers de la N.H.L.*
Riley Hern	Buts	Odie Cleghorn
Art Ross	Défense	Léo Dandurand
Russell Bowie	"	Cooper Smeaton
Ernie Russell	Centre	Cecil M. Hart
Donald Smith	Ailes	Billy Bell
Jack McDonald	"	Redvers Mackenzie
Walter Smaill	Substituts	Eugène Gauthier
Harry Hyland	"	Jos Malone
Dickie Boon	"	
Art Joyce	"	

Arbitres: Georges Vézina et Sprague Cleghorn

Une autre partie fut jouée le 19 mars entre les anciens Wanderers et le Canadien pour venir en aide à l'Hôpital des Incurables. La joute se termina par une victoire de 14-10 pour les vétérans de langue anglaise.

CHAPITRE II

Et arriva la saison 1923-24...

De sa dunette, la vigie scrutait constamment l'horizon pour y découvrir de nouvelles perspectives et, grâce à sa puissante lorgnette, elle eut la joie, au cours de cette campagne, de mettre le cap sur l'Ile-aux-trésors. La foi ardente qui remuait en Léo Dandurand se révéla hautement communicative, et sa ténacité mérita sa récompense, puisque l'entreprenant directeur-gérant du Canadien donna le championnat du monde à son ensemble. Edouard Dufour, l'entraîneur du club, crut que des anges le transportaient vers les régions éthérées du Septième Ciel.

Toujours poussé par son ardeur de maître-tacticien, le grand chef engagea quatre nouveaux joueurs qui devinrent des idoles sur l'alignement du Bleu-Blanc-Rouge. Tout d'abord, il fit signer un contrat à Sylvio Mantha, de Saint-Henri, qui a la distinction d'être le premier Montréalais à faire partie de l'équipe du Canadien. Bob Boucher, frère cadet de Billy Boucher, fut également enrôlé sous la bannière des Habitants, ainsi que Bill Cameron. Léo retint aussi les services d'Howie Morenz, un jeune et brillant joueur de Stratford, appelé à devenir l'astre-roi du hockey professionnel. D'ailleurs, les journaux ne l'ont-ils pas classé comme la vedette du demi-siècle au hockey?

Comment Léo a-t-il réussi à mettre la main sur ce prodige? C'est toute une histoire que le clairvoyant magnat révèle pour la première fois.

En décembre 1922, notre gentleman-sportsman, qui à ce moment avait ses bureaux à l'hôtel Windsor, était un jour à compulser des documents, lorsque Ernest Sauvé, un ancien amateur avec qui l'entreprenant gérant des Canadiens avait joué à la patinoire Jubilee et à l'Aréna de Westmount, entra en coup de vent dans le cabinet.

—Mon cher Léo, s'exclama-t-il enfin, après avoir repris son souffle, je viens de découvrir aujourd'hui ce que je considère le joueur le plus rapide qu'on ait vu sur une surface glacée. Il dépasse en vitesse les grands hommes-volants tels que Jack Laviolette, Didier Pitre, Fred "Cyclone" Taylor et "Rusty" Crawford des Quebec Bulldogs.

A cette déclaration, Léo fut tout oreilles.

—J'ai arbitré cet après-midi, poursuivit Ernest, une partie extraordinaire entre deux équipes du Canadien-National. Les représentants des usines de force motrice de Stratford sont venus prendre la mesure des gars de nos usines de la Pointe Saint-Charles. Sur l'équipe des visiteurs, un nommé Howie Morenz, jeune homme de dix-huit ou dix-neuf ans, a enregistré à lui seul neuf points, et il aurait pu en compter dix autres, si l'instructeur ne l'avait retiré de la glace. Je te prie, mon vieux, de surveiller de près ce bonhomme-là!

Un samedi du mois de janvier suivant, les Canadiens rencontraient le St. Patrick à la patinoire de la rue Mutual à Toronto. Léo apprit que les intermédiaires de Stratford devaient jouer une partie le lundi soir. Après la joute professionnelle, il renvoya ses équipiers à Montréal et donna instructions à Odie Cleghorn de mettre les joueurs à l'exercice dès le lundi matin.

Léo prit le train et se rendit à Stratford, où il vit Morenz à l'œuvre, de même qu'un autre phénomène de rapidité qui se nommait Lou Berger. Le gérant du Tricolore fut tout simplement médusé.

Au cours de l'hiver, dans le but d'obtenir une opinion désintéressée, susceptible de confirmer la sienne et celle d'Ernest Sauvé, Léo pria Lou Marsh et Mike Rodden, qui arbitraient toutes les parties intermédiaires et sénior de l'*Ontario Hockey Association*, d'avoir l'œil sur Howie Morenz et de transmettre à Montréal leurs impressions réelles.

Le rapport parvint vers la fin de février, et ses auteurs y épuisèrent tous les superlatifs.

En raison de ses multiples occupations que lui occasionnait l'administration du Bleu-Blanc-Rouge, Léo dut attendre à la fin d'avril avant d'entreprendre le voyage de Stratford. Accompagné de Riley Hern, il se présenta donc un soir au domicile des Morenz et annonça à William F. Morenz qu'il voulait engager son fils Howie. Il fallait nécessairement le consentement du père, vu que le jeune météore n'avait pas atteint sa majorité.

—Je ne voudrais pas voir mon fils quitter Stratford, répondit papa Morenz. Il lui reste encore deux ans avant de finir son

apprentissage aux usines du Canadien-National, et ce serait vraiment regrettable s'il abandonnait son métier.

Dans les semaines qui suivirent, Mike Rodden eut souvent l'occasion d'avertir notre magnat. Placé dans un milieu qui lui permettait d'observer à volonté, il avait remarqué certaines allées et venues d'Howie Morenz et de son père, qui lui paraissaient plutôt insolites. Aussi ne manquait-il pas alors de se mettre en communication avec le promoteur montréalais et de lui dire :

—Ne perds pas cet athlète de vue, Léo! Hâte-toi de prendre une décision.

L'affaire resta en suspens jusqu'en juillet. Lors du meeting de courses au parc Delorimier, Lou Marsh apostropha Léo et lui laissa entendre que les Morenz, père et fils, avaient probablement changé d'idée, car on les voyait souvent à Toronto en compagnie de Paul Ciceri et de Charlie Querrie, du Toronto St. Patrick.

—*Get busy, Leo!* fit Lou Marsh, au moment où il retournait vers les guichets du pari-mutuel.

Il était trois heures. Tout de suite, Léo téléphona à Cecil M. Hart et le fit venir d'urgence à son bureau de la piste pour le mettre au courant des derniers développements.

—Cecil, lui dit-il, tu vas prendre l'express de Toronto ce soir avec trois chèques signés en blanc, ainsi que trois formules de contrat. Il faut absolument mettre le grappin sur le jeune Morenz; et surtout ne reviens pas à Montréal sans avoir l'oiseau bien en cage!

Cecil arriva à Stratford le lendemain midi. A neuf heures du soir, il eut une conversation téléphonique avec Léo et lui apprit qu'il avait obtenu la signature d'Howie.

—Le père et le fils sont-ils satisfaits? demanda le magnat.

—Oui, répondit Cecil, les deux ont signé le contrat devant un notaire public.

—Leur as-tu versé une somme d'argent ?

—Non, car je ne m'étais pas suffisamment prémuni à mon départ.

Léo lui dit d'attendre au jour suivant et d'encaisser un chèque de mille dollars à la banque.

Le contrat portait la date du 7 juillet, le jour même de l'anniversaire de naissance de Léo. C'est pourquoi Morenz revêtit le

chandail no 7, qui n'a été attribué à personne depuis sa mort. Il est devenu une pièce de musée. Lorsque, plus tard, Howie quitta le Canadien pour s'aligner avec les Chicago Black Hawks, Léo Dandurand déclara au banquet d'adieu qui eut lieu au Café Martin, que jamais on ne reverrait le no 7 sur la glace. Cette entente fut respectée par Ernest Savard, Tommy Gorman et Frank Selke, les successeurs de Léo. Pour notre recruteur, l'affaire était bien dans le sac; mais les jours qui suivirent devaient lui apporter une surprise renversante.

En ouvrant son courrier, un vendredi matin du mois d'août, notre commodore des sports crut avoir la berlue lorsqu'il prit connaissance d'une lettre d'Howie, dans laquelle ce dernier retournait le montant de huit cent cinquante dollars qu'on lui avait remis et déclarait que, sur les instances de ses amis, il avait décidé de rester à Stratford. La missive était datée du 10 août.

Sans perdre une minute, Léo appela le jeune homme par interurbain.

—Veuille bien te présenter aujourd'hui même au chef de gare de Stratford, lui dit-il; celui-ci te remettra un billet. Je veux que tu prennes le train de Montréal ce soir pour être à mon bureau demain matin.

Quand le jeune athlète pénétra dans le riche cabinet du promoteur, il se mit à pleurer. Quelques instants plus tard, Léo en faisait autant; ce fut une scène vraiment déchirante. Howie eut beau faire valoir tous les arguments en sa faveur, plaider, implorer, supplier, le patron resta ferme comme le roc de Gibraltar et insista pour que le contrat fût exécuté à la lettre.

—Si tu refuses de jouer pour les Canadiens, expliqua-t-il, tu peux dire adieu à ta carrière, jeune homme! Jamais tu ne joueras dans le hockey professionnel!

Dans l'intervalle, Léo Dandurand avait eu une conférence avec Bill Hewitt, secrétaire de l'*Ontario Hockey Association*, et lui avait intimé que si les membres de son association encourageaient Morenz à répudier son contrat, ce serait une magnifique occasion pour l'homme d'affaires montréalais de mettre en circulation dans le monde sportif des choses qui feraient rougir les directeurs du groupement amateur ontarien.

Après le déjeuner, l'animateur-éclair conduisit sa nouvelle recrue sur un terrain où, avec les deux frères Cleghorn, ils s'amusèrent à se lancer et botter un ballon tout l'après-midi. Le soir, Léo amena ses amis souper chez lui et, à onze heures, il fit monter Howie Morenz à bord du convoi de Toronto, en lui rappelant de ne pas oublier de se présenter au camp de Grimsby à la date fixée.

C'était la première fois qu'un club de la Ligue Nationale de Hockey allait faire son entraînement dans une ville étrangère.

Effectivement, Howie se montra fidèle au rendez-vous; mais, au bout de quelques jours, il voulut aller voir sa blonde à Stratford. Léo lui accorda la permission d'aller passer la fin de semaine avec sa chérie. Comme il n'était pas encore revenu le mardi soir, le gérant des Canadiens conçut de vives inquiétudes.

Le petit amoureux fit parvenir à Léo un message l'informant de sa détermination de ne pas revenir au camp. On conçoit qu'il était impossible de prendre le Bonaparte du hockey au dépourvu. Spécialiste dans l'art d'appliquer des crans d'arrêt, ce dernier sut employer les paroles qui persuadent et fit comprendre au jeune entêté l'ineptie de sa conduite. Le jeune Morenz revint le mercredi, et tout alla bien par la suite. Le vent de la raison avait chassé les nuages.

Quand l'ouverture de la saison eut lieu à Toronto, Howie Morenz prit sur l'équipe la place d'Odie Cleghorn et compta les deux points du Bleu-Blanc-Rouge.

*

* *

Selon Eugène Décosse, le souriant propriétaire de l'*Opinion de Hull*, qui fit longtemps partie de l'effectif des Canadiens, avec lesquels il donna de belles performances, il n'est pas un père de famille qui ait donné une plus grande affection à ses enfants et montré plus de considération à leur égard que celles dont a fait preuve Léo Dandurand à l'endroit de ses joueurs au camp d'entraînement.

—Je n'ai jamais rencontré un homme au cœur plus large, nous confiait-il. Il tenait à entourer ses athlètes d'une atmosphère de gaieté et de bonheur, car ce génie sportif avait pour théorie qu'un joueur heureux donnera le plein de son rendement. C'est pourquoi il distribuait libéralement de l'argent à ses camarades pour leur éviter tout souci financier.

Comme un préfet de discipline au collège, Léo Dandurand occupait la chambre no 1, au pied de l'escalier, et on peut dire qu'il ne dormait presque jamais. Il lisait beaucoup et n'éteignait sa lumière que lorsque le dernier de ses équipiers était profondément endormi.

L'ami Décosse rappelle qu'une nuit il se réveilla avec une terrible rage de dents. La souffrance était intolérable. Léo Dandurand s'habilla en toute hâte et se précipita en ville pour revenir avec un dentiste qui réussit à lui extraire la dent malade.

Quel prince ! ! affirme-t-il en manière de conclusion.

*

* *

Le 29 novembre, Léo Dandurand réunit toute la fraternité sportive à un banquet qui fut donné au Club de Réforme, en l'honneur de Cecil M. Hart, directeur du club. Au cours de la soirée, le docteur David A. Hart, père du héros de la fête, annonça qu'il donnait une coupe pour le joueur le plus utile de la Ligne Nationale de Hockey. Elle fut gagnée pour la première fois par Frank Nighbor, des Sénateurs d'Ottawa.

Quelques jours avant ce grand dîner, le docteur Hart, qui demeurait rue Sherbrooke, à l'angle de la rue Aylmer, et qui, il va sans dire, était un admirateur enragé des Canadiens, invita Léo Dandurand à souper et, durant le repas, le célèbre praticien déclara qu'il voulait instituer un trophée devant être décerné annuellement au meilleur compteur de la ligue.

Le gérant du Tricolore fit remarquer qu'une récompense au meilleur compteur pouvait à première vue paraître logique, mais qu'un tel geste ne favorisait pas les gardiens de buts ni les joueurs de défense. De plus, il encourageait les attaquants au jeu purement individuel et nuirait considérablement à la stratégie d'ensemble. Les avants se confineraient dans le plus strict égoisme et ne voudraient plus passer la rondelle. Léo suggéra donc au disciple d'Esculape de donner une coupe pour le joueur le plus utile, proposition qu'agréa sur-le-champ le docteur Hart.

*

* *

A noter que Léo rédigeait sa propre publicité, non seulement à son bureau mais encore dans un petit coin des salles de rédaction

de la *Gazette*, où John Scott avait mis un pupitre à sa disposition. Là, le gouverneur de la Ligue Nationale retroussait ses manches et pondait des articles à l'emporte-pièce.

*

* *

Nos athlètes de Montréal disposèrent des Sénateurs d'Ottawa dans les finales de la ligue, et firent essuyer d'humiliantes défaites aux Vancouver Millionaires et aux ambitieux de Calgary venus dans l'Est pour tenter de s'accaparer de la coupe Stanley.

Emporté comme les autres par le tourbillon de folie, Elmer Ferguson écrivit que les Canadiens possédaient le plus grand club de l'histoire. Jamais on n'avait vu une telle perfection. Les nouveaux champions venaient de donner la plus parfaite démonstration du jeu de combinaison. Ils formaient l'équipe-modèle pour les générations futures.

Les protégés de Léo Dandurand possédaient la plus jeune ligne d'attaque de la ligue. En effet, Morenz n'avait que vingt ans, Joliat et Billy Boucher, vingt-trois ans. L'ancien garçon-livreur de Kankakee, à trente-deux ans, était le plus jeune gérant et gouverneur de la Ligue Nationale de Hockey.

Lors de la première partie avec le Calgary, Sprague Cleghorn venait d'établir un record. Depuis trois ans, il avait pris part à soixante-seize rencontres, sans avoir été remplacé une seule fois.

Le soir de la dernière partie contre le même club, la nouvelle que les Canadiens devenaient champions du monde mit fin un peu partout aux activités et aux délibérations les plus sérieuses. La Législature de Québec était alors en session, et la séance du soir battait son plein quand, à dix-heures vingt exactement, les fils apportèrent la confirmation du fait dans l'historique enceinte parlementaire.

Tenant un télégramme dans sa main, l'honorable Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre, pria le président de la Chambre de suspendre les débats, parce qu'il avait un message de la plus haute importance à communiquer à messieurs les députés. Dès que la victoire du Bleu-Blanc-Rouge fut annoncée, ce fut un brouhaha indescriptible. Les représentants du peuple lancèrent en l'air papiers, livres, enfin tout ce qui leur tombait sous la main, puis, entonnant le traditionnel chant de triomphe *Les Canadiens sont là!*, ils quittè-

rent la salle de délibérations pour aller trinquer et célébrer. Force fut donc à l'Orateur d'ajourner les travaux de la Chambre. Le délire s'était emparé des législateurs tout comme il soulevait les centaines de milliers d'admirateurs des Borées montréalais.

Sir Henry Thornton, qui, en 1922, avait été nommé président des Chemins de fer nationaux du Canada, se trouvait ce soir-là dans le salon de la Galerie de la Presse au Parlement d'Ottawa, en compagnie de Tom Blacklock, Herb Chisholm, R. E. Gosnell, Bob Lipsett et Edgar C. Buchanan, cinq noms réputés parmi les courriéristes parlementaires du temps.

—Ce dénommé Dandurand, dit l'important homme d'affaires, est tout simplement un phénomène. C'est lui qui devrait être président du Canadien-National. Je suis convaincu qu'il convertirait tout de suite nos déficits annuels en imposants surplus!

*

* *

Le public se devait de consacrer officiellement la gloire de ceux qui étaient devenus ses idoles; aussi, le 1er avril, Léo Dandurand leur offrit-il un grand banquet à l'hôtel Windsor. Le Tout-Montréal du sport était présent. L'honorable Athanase David, qui présidait, présenta une montre en or à chacun des équipiers. En outre, le 5 avril, un groupe de sportsmen fit cadeau à Cecil M. Hart d'une magnifique épingle en diamant.

Léo déclare avec une fierté sans égale que le Tricolore est la seule équipe de la Ligue Nationale à recevoir publiquement des honneurs universitaires. Ce fut l'occasion d'un événement de grand éclat. Quelques jours après qu'eurent cessé les luttes homériques à l'Aréna, monseigneur Olivier Maurault, distingué recteur de l'université de Montréal, et M. Edouard Montpetit, alors secrétaire de cette institution renommée, organisèrent au Monument-National une grand réception en l'honneur de nos héros.

Tout ce que la ville comptait de dignitaires s'y était donné rendez-vous et, au nom de notre grande maison d'enseignement, Mgr Maurault présenta à tous les joueurs du Canadien une plume et un crayon de valeur, et fit, avec tout le charme et la grâce qui le caractérisent si bien, l'éloge de ceux qui répandaient un tel lustre sur la ville de Montréal. L'honorable Athanase David remercia en termes choisis. Cette manifestation grandiose reste encore vivace dans la mémoire de tous ceux qui y furent invités.

Ici se place un incident dont les conséquences auraient pu faire crouler les colonnes d'Hercule et changer complètement la face du hockey professionnel.

—Quand j'y songe encore, fait Léo Dandurand, j'en frémis!

Il était entendu qu'après la fête du Monument-National, madame Dandurand recevait chez elle à un buffet en l'honneur des invités. Couple après couple, les gens quittèrent la grande salle de la rue Saint-Laurent pour se rendre dans Notre-Dame-de-Grâce, et Léo fut l'un des derniers à partir, car il devait transporter chez lui la coupe Stanley qu'on avait installée, pour la cérémonie officielle, à une place d'honneur sur la scène.

Notre heureux compère sauta donc dans la vieille bagnole de Jos Cardinal, une ancienne Ford, modèle-T, à trois places, dans laquelle montèrent aussi Sprague Cleghorn et Georges Vézina. Tout alla bien jusqu'à la côte Saint-Antoine, alors que le bazou refusa de monter la pente. Jos Cardinal pria ses compagnons de descendre.

—Ma voiture peut monter à reculons, dit-il, vous me retrouverez au sommet.

Léo, Sprague et Georges firent comme on le leur demandait. Sur le trottoir, Cleghorn déposa la coupe Stanley au pied d'un réverbère, et les trois allumèrent une cigarette. Quand Cardinal les appela, après avoir réussi son tour de force, nos amis hâtèrent le pas et reprirent leur place dans le véhicule, mais ils oublièrent le fameux trophée dans la côte Saint-Antoine.

Au moment où le quatuor fit son entrée chez Léo, l'honorable Athanase David voulut s'emparer de l'inestimable timbale pour la remettre à madame Dandurand, qui avait préparé un succulent punch et désirait le servir dans le bol historique. O stupeur! ô calamité! Notre magnat crut que son cœur était pris entre le marteau et l'enclume. Il sortit comme une trombe de la maison et héla un taxi qui brisa tous les records de vitesse. Léo se vouait à toutes les divinités et fit toutes les promesses imaginables au bon saint Antoine...

Les joies célestes peuvent-elles être comparables à celle qu'il éprouva quand notre gérant épouvanté retrouva le trésor au même endroit où Sprague Cleghorn l'avait laissé?

—Comment expliquer la disparition de la coupe aux gouverneurs de la Ligue et au monde du hockey? se demande encore aujourd'hui le distingué survivant de cette aventure hallucinante. J'aurais été classé comme le pire étourdi de la terre. Imaginez donc, ce trophée qui n'a aucun prix et qui représente le plus important emblème de l'univers! Il y avait sûrement un petit Enfant-Jésus de Prague qui me protégeait comme toujours!

Au sujet de la coupe Stanley, nous savons qu'au début elle n'était qu'un simple trophée en forme de terrine reposant sur une base en ébène; mais aujourd'hui elle a atteint de fortes proportions en hauteur. A cause des nombreuses inscriptions qui y ont été gravées, il a fallu y ajouter à la base des cercles dont le nombre s'accroît chaque année. Léo Dandurand est heureux de rappeler qu'il a eu l'honneur d'y faire poser le premier cercle en 1924, afin d'y placer le nom des joueurs.

*
* *

Non seulement les sportsmen portaient Léo aux nues, mais aussi la population indienne. Nos amis de race rouge se passionnaient pour nos flèches volantes qui faisaient l'objet de toutes les conversations dans les foyers de Caughnawaga, Napierville, St-Régis, Lorette, Maniwaki et autres réserves de la province.

A l'été de 1924, le grand Léo fut reçu chef de la tribu iroquoise, lors d'une investiture qui eut lieu à l'île Sainte-Hélène. Le papa des Canadiens reçut comme nom *Oeil-d'Aigle*. Cette cérémonie fut l'occasion d'un imposant ralliement qui permit aux premiers occupants de notre sol de rendre hommage à celui qu'ils considéraient l'égal des Pontiac, Tecumseh et Brant.

*
* *

Comme le rappelle l'aimable Léo, dont la fontaine de réminiscences est inépuisable, la fièvre du hockey passionnait tout le monde, et nos voisins du Sud en étaient particulièrement atteints. Tous ceux qui avaient fait le voyage au Canada et assisté à une joute de hockey étaient unanimes à déclarer que c'était le jeu le plus enivrant au monde. Les Américains tombaient en extase devant ce sport. Le public se captiva si vite que John Kieran, l'autorité sportive du *New York Times*, composa quelque temps plus tard ce poème qui indique bien l'état d'esprit que le hockey avait façonné:

I'LL TAKE HOCKEY ANY TIME !

I'm a fairly peacefud man, and an old-time baseball fan,
You can hear me yell when Heilman hits the ball;
And I howl when Ty Cobb stabs one, and I growl when Speaker grabs one,
And I roar when Babe Ruth's homer clears the wall.
But the diamond sport is quiet to the reeling rousing riot,
To a slashing game of hockey at its prime;
Its a shindig wild and gay; its a battle served frappe;
Give me hockey, I'll take hockey any time !

Once, while crazy with the heat, I coughed up to buy a seat,
Just to see a pair of robbers grab a purse.
It was a clinch and stall and shove and "Please excuse my glove,"
Till I blessed them with a healthy Irish curse.
But for fighting, fast and free, grab your hat and come with me,
Sure the thing they call boxing is a crime,
And for ground and lofty whacking and enthusiastic smacking,
Give me hockey, I'll take hockey any time !

I've an ever-ready ear for a rousing football cheer,
And I love to see a half-back tackle low,
It's a really gorgeous sight when the boys begin to fight
With a touchdown only half a yard to go.
But take all the most exciting parts of football, baseball, fighting,
And then mix them up to make a game sublime,
Serve it up with lots of ice, you don't have to ask me twice,
Give me hockey, I'll take hockey any time !

Yes, for speed and pep and action, there is only one attraction,
You'll see knockouts there a dozen for a dime,
When the bright steel blades are ringing and the shinny sticks are swinging,
Give me hockey, I'll take hockey any time !

Ainsi donc, le 11 février, au cours d'une réunion extraordinaire tenue en l'hôtel Windsor, Tom Duggan fit savoir qu'il avait intéressé Tex Rickard et les directeurs de l'Aréna de Boston au projet de la formation d'une ligue internationale. Charles F. Adams, promoteur de Boston, assistait à la séance et se prononça en faveur d'un circuit qui comprendrait Montréal, Ottawa, Toronto, Hamilton, New-York et Boston. Il ajouta aussi que le Madison Square Garden et le Boston Arena auraient de la glace artificielle.

SAISON 1924-1925

Un grand remue-ménage était sur le point de s'effectuer dans le monde du hockey professionnel. Les rumeurs les plus diverses couraient les rues, et on pouvait s'attendre d'un jour à l'autre à des développements palpitants.

Tout d'abord, les entrepreneurs poussaient activement la construction du Forum, appelé à devenir le grand palais des sports de la Métropole.

Les magnats se mirent à la tâche de bonne heure, et, le 11 octobre, à une réunion des gouverneurs à l'hôtel Windsor, une équipe de Boston et un club anglais de Montréal furent admis dans la Ligue Nationale de Hockey, sur la proposition de Léo Dandurand, appuyée par Tommy Gorman.

Au sujet de l'entrée de clubs étrangers dans le circuit, maître Redmond Quain avoue que le point de vue de Léo était fort logique à l'époque. Au début, il ne lui plaisait pas de voir des équipes en provenance des grandes villes américaines envahir les cadres de la Ligue Nationale, pour le motif qu'il prévoyait que ce fait porterait les salaires à ce qu'on disait alors des niveaux astronomiques et qu'il aurait un effet désastreux pour les localités à population moindre comme Ottawa et Hamilton.

—D'autre part, ajoute l'éminent juriste, les villes américaines étaient bien résolues d'avoir du hockey professionnel, et Léo comprenait parfaitement bien que si elles donnaient suite à leur projet et organisaient leur propre ligue, les nouveaux clubs viendraient nous enlever nos joueurs, ce qui entraînerait probablement la ruine de notre ligue. En pareilles circonstances, après avoir tout fait pour retarder pareille éventualité, Léo Dandurand finit par favoriser l'inclusion de villes américaines.

Etaient présents à cette historique réunion: Frank Calder, président de la Ligue; Léo Dandurand et Louis Létourneau, du Canadien; Paul Ciceri, Percy Hambly et Charlie Querrie, du Toronto St. Patrick; Frank Ahearn et Tommy Gorman, des Sénateurs d'Ottawa; Charles F. Adams et Art Ross, des Boston Bruins; Donat Raymond et James Strachan, du Montréal, et Andrew Ross et Percy Thompson, des Hamilton Tigers, ainsi que James Harris, propriétaire du défunt *Hamilton Herald,* représentant aussi les Tigers.

Depuis la disparition des Wanderers, il importe d'établir clairement que Léo Dandurand s'était fait donner l'exclusivité dans la Ligue Nationale pour tout le territoire de Montréal et de la province de Québec. Or, au cours des pourparlers qui avaient précédé l'entrée du nouveau club montréalais, les directeurs provisoires s'étaient abouchés avec le Maharajah des Canadiens. Celui-ci leur avait déclaré qu'ils devraient lui verser une somme de quinze mille dollars pour le privilège d'opérer dans le circuit et de représenter la Métropole.

A l'assemblée, les gouverneurs voulurent avoir une part de ce montant, alléguant qu'il en avait été ainsi décidé lors de séances antérieures. Léo Dandurand nia catégoriquement le fait et tint son bout jusqu'à la fin. Aussi, pour éviter de nouveaux malentendus de ce genre, proposa-t-il au comité général de retenir les services d'un sténographe qui noterait fidèlement les délibérations. C'est à compter de ce jour que R. Holmes "Bob" Parson, du *Montreal Star,* remplit ces fonctions dans les grandes réunions officielles.

Sur la recommandation de Léo, le nouveau club de Montreal voulut porter le nom de Wanderers, mais Sammy Lichtenhein demanda cinq mille dollars pour l'autorisation de prendre ce vocable. L'équipe anglaise opta donc pour le nom de Maroons. Cecil M. Hart démissionna comme directeur du Canadien et devint gérant des Montreal Maroons qui s'engagèrent à jouer toutes leurs parties au Forum. Georges Richer remplaça Cecil M. Hart au bureau de direction du Tricolore.

De son côté, Léo Dandurand ne restait pas inactif. Il avait fait des offres séduisantes à Frank Boucher; toutefois, il ne réussit jamais à obtenir cette étoile de première grandeur.

Le Forum entreprit aussi des démarches pour faire jouer les Habitants dans son superbe palace; ceci donna lieu à une forte opposition. Le Canadien avait un contrat avec l'Aréna pour douze parties; vu la liste portant qu'il devait figurer dans quinze rencontres chez lui cette année-là, les directeurs du club voulaient au moins conclure des arrangements pour paraître trois fois sur la glace du Forum. Cette décision ne manqua pas de soulever de vives protestations de la part de la gérance de l'Aréna; ce que voyant, les autorités du Bleu-Blanc-Rouge résolurent de jouer quinze parties à l'Aréna, conformément au contrat intervenu entre les deux intéressés.

Les Américains étaient en proie aux plus vives démangeaisons, et leur hâte de se familiariser avec le sport national du Dominion ne connaissait plus de bornes. Le colonel John Hammond, président du Madison Square Garden de New-York, Art Wood, de Détroit, et Richard Carroll, de Pittsburgh, demandèrent une franchise pour l'année suivante. Quelques promoteurs de Philadelphie en firent autant.

*
* *

Lorsque, le 16 novembre, Léo Dandurand amena son club à Grimsby, Ontario, pour y commencer l'entraînement, les membres du Conseil de ville de cette localité prospère banquetèrent les champions et leur souhaitèrent de conserver dans leurs salons le superbe emblème donné par lord Stanley, ancien gouverneur général du Canada.

Notre distingué promoteur eut l'honneur de participer à l'ouverture officielle du Forum avec son club qui fit avaler une défaite de 7-1 au Toronto St. Patrick. C'était dans la soirée du 29 novembre.

Les Habitants étaient tenus par contrat, il est vrai, de jouer leurs parties à l'Aréna. Or, ce soir-là, il n'y avait pas de glace naturelle à cette patinoire, ce qui explique pourquoi notre équipe dut se replier vers le nouveau local de la rue Sainte-Catherine.

Durant la saison, les Montreal Maroons ne purent vaincre le Canadien une seule fois. L'ancienne rivalité qui existait entre notre équipe et celle des Wanderers reprenait de plus belle maintenant avec les Maroons. Les Habitants terminèrent leurs parties régulières au troisième échelon du classement final.

De nouveaux règlements relatifs aux séries éliminatoires ayant été mis en vigueur, les joueurs de Léo prirent la mesure du Toronto St. Patrick. Il était entendu que le Tricolore devait détailler ensuite avec les Hamilton Tigers, confortablement installés sur le trône, mais ces derniers causèrent toute une sensation dans la ligue, lorsque les joueurs demandèrent deux cents dollars chacun pour prendre part aux finales, ajoutant que leur contrat expirait avec la dernière joute régulière. C'est Shortie Green qui avait pris la tête du mouvement révolutionnaire.

Frank Calder mit les grévistes en demeure de jouer la série en les menaçant de suspension, mais ces derniers n'obtempérèrent pas à ses ordres. Finalement, tous les équipiers du Hamilton furent suspendus et condamnés à une amende de deux cents dollars chacun. Le Canadien se trouvait donc automatiquement champion de la Ligue Nationale. Dans un communiqué aux journaux, le président fit savoir que le refus des Tigers de participer aux finales avait fait perdre huit mille dollars à la grande association professionnelle.

Les Habitants se mirent en route pour Victoria, Colombie-Britannique, où les Cougars, champions de la Ligue de la Côte du Pacifique, leur enlevèrent la coupe. Au retour, les équipiers montréalais furent reçus à Banff et régalés royalement à Calgary par les Elks et le *Board of Trade*. Des cowboys de Calgary donnèrent un sombrero à Léo Dandurand et à Sprague Cleghorn, ainsi qu'une jupe de cowgirl et un grand chapeau à madame Dandurand, en les priant de porter ces accoutrements en descendant du train à la gare Windsor, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, à la grande joie des centaines de sportsmen qui assistèrent à leur arrivée à Montréal.

Le Tricolore achevait ainsi une autre glorieuse saison qui gravait son nom en lettres d'or dans la Galerie des célébrités sportives. Les vedettes qui surent maintenir sur un palier supérieur la réputation de la grande équipe montréalaise étaient Georges Vézina, Sprague Cleghorn, Bill Coutu, Howie Morenz, Billy Boucher, Aurèle Joliat, Odie Cleghorn, Jean Matz (autrefois des Saskatoon Sheiks), Sylvio Mantha, Raoul Lafleur, d'Ottawa, René Joliat, Headley et Dave Ritchie.

Le 14 février, alors qu'à l'Aréna Mont-Royal le Bleu-Blanc-Rouge passa un savonnage de 10-3 aux Sénateurs d'Ottawa, l'incom-

parable ligne Boucher-Morenz-Joliat établit un record jamais abaissé depuis et qui ne le sera pas de sitôt. En effet les trois étoiles eurent l'honneur de réussir chacune le truc du chapeau, c'est-à-dire que chaque membre de cette ligne compta trois points.

—Cet exploit incroyable est entré dans la légende, déclare Léo, et à lui seul il a conféré l'immortalité à notre grand club canadien-français.

Cet événement sans précédent a fait l'objet de commentaires très intéressants de la part de notre ami Jean Barrette, qui en précisa tous les détails dans la *Patrie* du 21 mars 1943.

Le même soir de la Saint-Valentin, Paul Marois offrit une coupe qui devait être décernée au joueur le plus utile du Canadien. C'est Georges Vézina qui la mérita. Elle lui fut présentée par l'honorable Athanase David au grand bal des sportsmen qui eut lieu, le 7 mars, à l'hôtel Mont-Royal. A Frank Nighbor, des Sénateurs d'Ottawa, fut attribué le magnifique trophée donné par lady Byng, la charmante épouse du Gouverneur général, au joueur déployant les plus belles qualités sportives sur la glace.

Dans quelle circonstance la distinguée châtelaine de Rideau-Hall donna-t-elle cette récompense?

Léo nous confie qu'au cours d'une partie entre les Canadiens et les Sénateurs à l'Auditorium d'Ottawa, le Gouverneur général, qui occupait avec son épouse la loge vice-royale, manifesta le désir de parler au gérant du Tricolore à la mi-temps. Le représentant de Sa Majesté se fit donc conduire aux quartiers des Habitants, et, après avoir serré la main des joueurs, il annonça à Léo que lady Byng, frappée par la beauté du jeu, avait exprimé l'intention de créer un prix pour l'athlète s'avérant le plus parfait gentilhomme sur la glace.

—Serait-ce dans l'ordre? demanda lord Byng.

—Assurément, répliqua le chef des Canadiens, et veuillez bien transmettre à Son Excellence mes plus sincères remerciements ainsi que ceux de tous mes collègues de la Ligue Nationale.

Deux jours plus tard, Léo recevait à son bureau une lettre en provenance de l'Hôtel du Gouvernement à Ottawa, dans laquelle la belle aristocrate donnait officiellement le trophée qui porte maintenant son nom.

Au moment où lord Byng était en conférence avec le grand Bayard sportif, l'honorable Louis Cousineau, juge de la Cour Supérieure, alors maire de la ville de Hull, se présenta dans les locaux du Bleu-Blanc-Rouge. Le score était alors 2-2. L'enthousiaste Hullois promit cinq cents dollars à son ami Léo, si son club remportait la victoire.

—Nous sortirons vainqueurs de cette joute, fit le gérant, et ce montant ne doit pas m'appartenir. Donnez-le aux joueurs, monsieur le maire!

Les gars de Montréal eurent les honneurs et quittèrent la Capitale enrichis d'une somme à laquelle ils ne s'attendaient pas.

Le 11 avril, une réunion fut convoquée à l'hôtel Windsor, au cours de laquelle, à la demande du colonel Hammond, de Wm. Gary et de Tommy Gorman, une équipe de New-York fut admise dans la Ligue Nationale de Hockey. On décida aussi de recevoir un huitième club qui devait être soit de Pittsburgh, soit de Philadelphie. En même temps, Léo Dandurand se fit donner le droit exclusif sur tous les joueurs canadiens-français dans le territoire du grand circuit professionnel.

*

* *

Jean-Charles Daoust, du *Droit* d'Ottawa, l'un des chroniqueurs sportifs les plus originaux du pays, écrit que la vie flamboyante, la carrière épique et les nombreuses et précieuses réalisations de Léo Dandurand dans le domaine du sport méritaient depuis longtemps qu'on leur consacrât un ouvrage digne d'une des plus grandes figures dans notre vie nationale.

—Cette œuvre, ajoute-t-il, constituera en quelque sorte un monument durable au don d'organisation et à la philosophie sportive de notre illustre compatriote, dont le talent varié s'apparente au génie.

L'Oncle Charlie, comme l'appellent tous les sportifs, conserve précieusement le souvenir du dynamique gérant des Canadiens des années vingt, quand la Ligue Nationale de Hockey s'est implantée à Boston et à New-York.

—Vers 1924, raconte l'infatigable rédacteur, le juge Emile Lemelin, de Manchester, New-Hampshire, fondait le Cercle des Etudiants franco-américains, rue Botolph, à Boston. Nos carabins de la Nouvelle-Angleterre, devenus depuis les chefs de l'élite de la

survivance française au sud de la frontière, étaient les ardents partisans du Bleu-Blanc-Rouge. C'était à l'époque de Georges Vézina, et les visites du Tricolore à l'ancien Aréna de Boston, à quelques pas du petit "Quartier latin" des nôtres, inspiraient une fierté française peu ordinaire aux étudiants. De façon discrète, mais généreuse comme toujours, Léo Dandurand venait en aide aux collégiens. En plus des billets de faveur, le Napoléon du hockey, comme l'appelait feu Peter Spanjaart, du *Montreal Star*, savait garnir plus d'un portefeuille en détresse.

Selon un moraliste, on ne peut grimper dans l'échelle de la réussite avec des jambes chancelantes. La volonté de Léo, c'était un coursier qui franchissait les haies à une allure désordonnée; il brûlait les étapes sur la route. Fidèle à sa consigne d'autrefois, le Duce des sports pouvait fièrement s'approprier le vers de Voltaire, qui écrivait dans *Catilina*:

Le succès fut toujours enfant de l'audace.

CHAPITRE III

Personne n'aurait pu prévoir que la saison 1925-1926 était appelée à devenir historique.

Tout d'abord, la Ligue Nationale de Hockey prenait une nouvelle orientation, puisque, suivant l'exemple des Boston Bruins, deux autres équipes américaines, après plusieurs années de tentatives infructueuses, vinrent grossir les rangs de notre organisation majeure pour contribuer de magistrale façon à la popularisation du jeu national canadien aux Etats-Unis.

Le 26 septembre, les mandarins de la Ligue Nationale se réunirent à l'hôtel Windsor, où on fit savoir officiellement que la franchise des Hamilton Tigers et les joueurs de la Cité ambitieuse avaient été vendus aux New-York Americans. Toutefois, Frank Calder réaffirma que les grévistes devaient payer l'amende de deux cents dollars avant d'être réhabilités.

N'oublions pas que Tex Rickard fut le dernier à entrer dans la ligue à quinze mille dollars. Sur la proposition de Léo Dandurand, le prix fut porté à cinquante mille dollars, et son geste reçut l'approbation unanime des gouverneurs.

Ce prix fixé pour une franchise dans la Ligue Nationale est le même aujourd'hui.

—Les demandes étaient si nombreuses, déclare notre magnat, qu'il fallait nécessairement les limiter aux gens sérieux. Trop de financiers marrons tentaient de s'immiscer dans nos cadres.

Ceux qui suivent de près le hockey verront que Léo Dandurand avait raison, puisqu'en 1952 les gouverneurs de la ligue professionnelle, à leur réunion du 17 juin, imposaient les conditions suivantes aux Cleveland Barons qui voulaient entrer dans le circuit:

Le paiement d'un montant de cinquante mille dollars pour la franchise; d'une somme de cinquante-sept mille dollars, représentant leur part dans le fonds de pension des joueurs, soit le septième du montant global; une garantie de trois cent dix-huit mille dollars que le club poursuivra ses opérations pendant toute la saison 1952-1953, et la preuve que soixante pour cent des actions du club sont détenus par des citoyens de Cleveland.

Peu de gens savent qu'il y a un peu plus de vingt-cinq ans, Léo Dandurand et Jos Cattarinich, déjà propriétaires des Canadiens,

songèrent à établir un club professionnel à Cleveland avec Thomas J. McGinty, leur associé dans les entreprises hippiques. Depuis la disparition des Cleveland Blues, un pseudo club amateur, que Nels Stewart et autres dirigeaient, jouait ses parties à l'Elysium, rue Euclid.

Il fut tout d'abord question d'utiliser l'Elysium, mais les deux promoteurs tournèrent les yeux du côté de Public Hall, qui constituait l'unique grand auditorium de l'endroit. Des architectes et ingénieurs firent des plans en vue de l'installation de la glace artificielle dans cette enceinte, mais l'édifice était construit de telle façon qu'il était impossible de voir toute la superficie de la glace. Force fut donc de renoncer au projet.

Survint Harry "Happy" Holmes qui, en 1929, mit sur pied l'équipe des Cleveland Indians, laquelle obtint une franchise dans la Ligue Internationale. Cinq ans plus tard, Holmes vendit le club à Al Sutphin, qui conçut et construisit l'Aréna.

Sutphin avait caressé l'espoir de faire accepter ses Barons dans la Ligue Nationale avant la guerre et peu de temps après. Mais il était tellement lié, financièrement et moralement, à la Ligue Américaine, que son départ aurait entraîné une catastrophe et l'anéantissement de cette organisation. De plus, les Barons accumulaient une fortune et jouissaient d'une popularité extraordinaire.

—Si Jim Hendy, gérant général des Cleveland Barons, sait prendre patience, déclare Léo, il deviendra éventuellement une figure dominante dans la Ligue Nationale et pourra aligner une équipe qui servira la soupe chaude aux autres concurrents.

*

* *

Les Pittsburgh Pirates furent aussi acceptés dans le circuit, ce qui porta le nombre des équipes à sept. Deux semaines plus tard, les autorités de l'association recevaient une demande d'admission d'un syndicat de Chicago pour l'année suivante.

Les nouveaux venus devaient faire une brèche dans l'organisation des équipes existantes. Le 12 octobre, Odie Cleghorn fut nommé gérant des Pittsburgh Pirates, alors que deux jours après, Sprague Cleghorn passait aux Boston Bruins. Cecil M. Hart, revenu à ses premières amours, avait repris sa place dans le camp du Canadien. On organisa donc, pour le 7 novembre, à l'hôtel

Windsor, un gala mémorable en l'honneur des deux frères, qui s'étaient révélés d'importants artisans des triomphes de nos valeureux chevaliers.

Au commencement de novembre, Bill Coutu devint capitaine du Bleu-Blanc-Rouge. En véritable Sherlock Holmes, Léo Dandurand sut découvrir plusieurs recrues remarquables qui consolidèrent vite leur position au sein de son étincelant bataillon. Même s'ils se trouvèrent dans la cave à la fin des opérations, les joueurs suivants donnèrent des performances qui furent applaudies partout. Nous avons nommé Georges Vézina, Sylvio Mantha, Albert Leduc, Billy Boucher, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Bill Coutu, Wildor Larochelle, "Pit" Lépine, Roger Cormier, Roland Paulhus et Jean Matz. Au nom de la direction du club, Cecil M. Hart, le 25 novembre, assura les joueurs pour un montant de cent cinquante mille dollars avec la *Fidelity & Casualty Insurance Company.*

Les Canadiens jouèrent encore leurs parties à l'Aréna. Les clubs entrèrent en lice le 26 novembre, mais un grand malheur s'abattit bientôt sur les Habitants. Après avoir défendu ses filets pendant les trois premières rencontres de la saison, Georges Vézina, qui se sentait indisposé depuis quelque temps, dut prendre le lit sur les ordres du docteur J.-E. Dubé. Le 3 décembre, il partait avec madame Vézina pour Chicoutimi, où il mourut le 27 mars 1926, à l'âge de trente-neuf ans.

Le fait est que Georges avait entrepris, le 28 novembre, une quatrième partie contre les Pittsburgh Pirates. Après la première période, Léo, qui avait remarqué le mauvais état de santé de son incomparable Argus, fit prendre sa température. Le thermomètre enregistra cent deux degrés de fièvre, mais l'inoubliable gars de la région du lac Saint-Jean insista pour continuer la joute. Après la deuxième reprise, il avait atteint cent quatre degrés. Tout de suite, Léo Dandurand fit appeler l'ambulance et l'envoya chez lui incessamment.

Le chef des Canadiens versa à Georges Vézina un montant de quinze cents dollars à titre de boni, en sus de son salaire pour l'année.

Le médecin diagnostiqua les symptômes de la tuberculose. L'inévitable devait se produire quatre mois plus tard. A la nouvelle

de son décès, le Révérend Père Louis Lalande, s.j., dit aux journalistes que le hockey venait de perdre sa plus grande figure.

—Quelle belle nature et quel beau caractère! ajouta-t-il. Vézina était alerte; il avait l'œil vif et bien ouvert. Il avait la réputation d'être un athlète calme, fort et sûr, et avant tout un homme droit.

De son côté, Léo fut atterré.

—Certains ont des jours heureux, des prouesses éclatantes, suivis d'éclipses, déclara-t-il à son tour. Georges Vézina a été le joueur sans éclipses, en possession de tous ses moyens, sans défaillances. Le hockey jusqu'ici n'a pas connu son égal!

Et d'ajouter le directeur attristé:

—Le compagnon, l'ami ou le gentilhomme chez Vézina n'était pas inférieur au joueur. S'il gardait bien ses buts, il gardait de la même façon la parole donnée. Quel brave homme! Toujours loyal envers ses coéquipiers, il était généreux, affable et charitable! Jamais un reproche devant une faiblesse, jamais d'accusation contre personne, même si une erreur avait coûté la victoire!

La ville de Chicoutimi fit à l'athlète défunt des funérailles grandioses, auxquelles assistèrent Léo Dandurand et Edouard Dufour, entraîneur du club Canadien.

Georges Vézina avait épousé mademoiselle Marie Morin, et le couple eut vingt-deux enfants, dont deux survivent aujourd'hui: Jean-Jules, de Chicoutimi, et Stanley, de Jonquière. Ce dernier naquit le 10 avril 1916, le soir où les Canadiens s'adjugeaient la coupe Stanley en écrasant par un pointage de 13-2 les Portland Rosebuds, champions de la côte du Pacifique. Madame Vézina a épousé en secondes noces Victor Larouche, de Kénogami.

Le 1er février 1952, la population de Chicoutimi était en liesse. Au cours d'une manifestation monstre, préparée par les Chevaliers de Colomb avec le concours de Roland Hébert, Maurice Landry et des notables de l'endroit, on procéda, au Colisée, au dévoilement d'une plaque en l'honneur de l'astre éteint, ainsi que d'un portrait du Christy Mathewson du hockey, comme l'avait surnommé Clément Beauchamp, autorité sportive d'Ottawa et membre du Bureau des traductions au Secrétariat d'Etat, décédé dans des circonstances tragiques à Noël, 1951.

Cette brillante soirée attira dans le Nord une affluence de journalistes de partout. Michel Normandin, dont tous les ama-

teurs goûtent les descriptions de joutes de hockey, agissait comme maître de cérémonie.

Vézina eut toujours une affection particulière pour son gérant. Quand Léo acheta les Habitants, Georges avait depuis quelque temps résolu d'abandonner le hockey pour se consacrer uniquement à son entreprise d'ébénisterie dans sa ville natale. Il avait obtenu d'importants contrats de J.-E.-A. Dubuc, député de Chicoutimi à la Chambre des Communes, et considérait que les affaires lui seraient plus profitables que le sport.

—Je jouerai encore cette saison pour vous, dit-il au magnat, mais l'an prochain, adieu le sport! Je me lancerai dans l'industrie.

En fin renard, Léo le laissa dire, mais riait dans sa barbe.

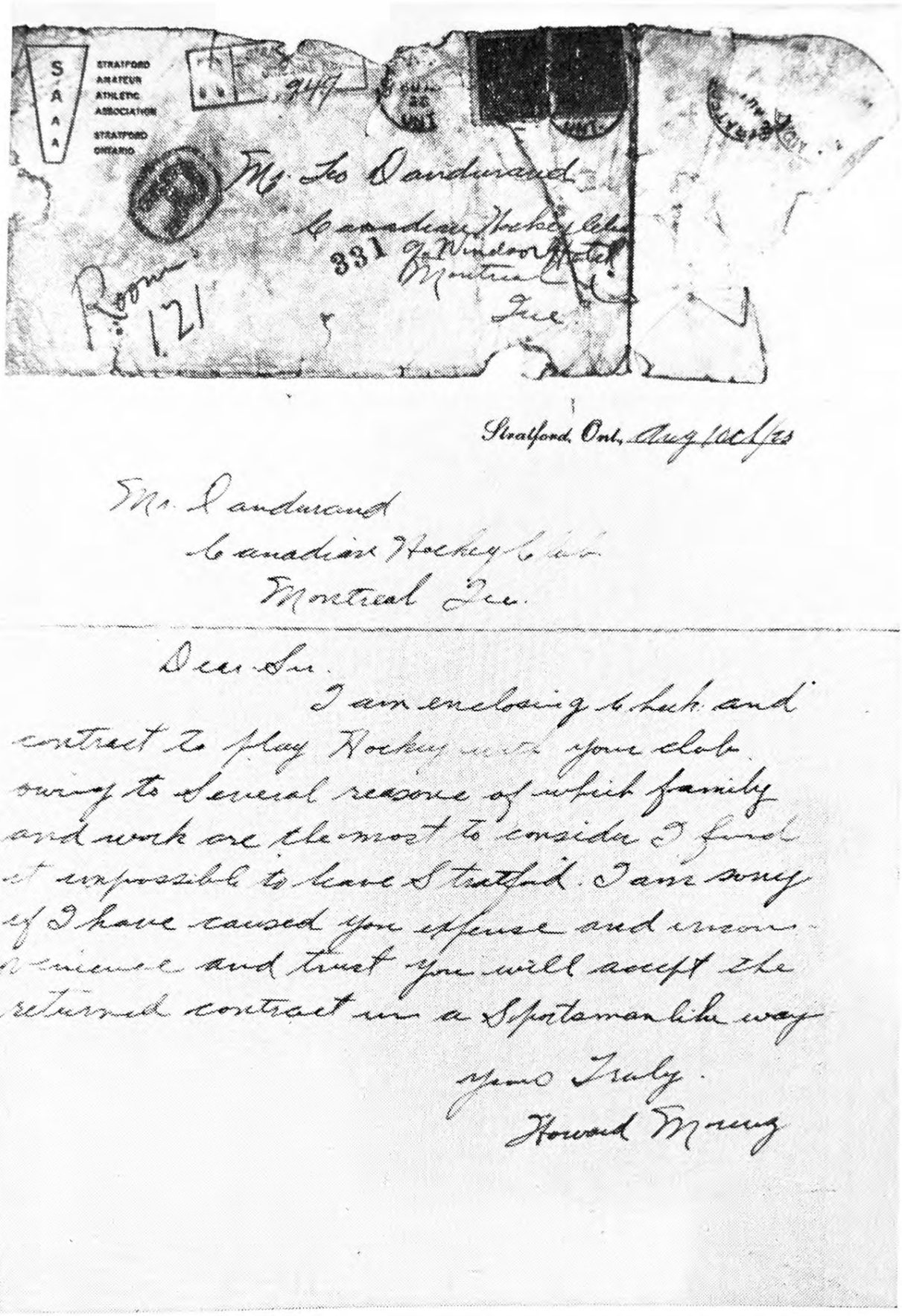
En septembre 1922, lors du meeting de courses sous harnais du *Montreal Driving Club,* Léo Dandurand invita Georges Vézina au parc Delorimier. A la fin de la réunion, Léo partit avec son copain et alla passer deux semaines à la pêche dans la région du lac Saint-Jean. Nouveau Talleyrand, le promoteur sortit de sa serviette diplomatique ses arguments du dimanche et parvint à convaincre Georges, qui revint sous les drapeaux.

Cette fois, il ne fut pas question d'argent. Léo lui fit signer un contrat de un dollar, mais effectivement il lui versa le double de l'année précédente, soit cinq mille six cents dollars. Il va sans dire qu'une telle manière de traiter ses camarades confondit entièrement le géant au cœur d'or, qui n'osa jamais par la suite se retirer du hockey. Etait-il possible de laisser en panne un prince du calibre de Léo Dandurand? Et c'est ainsi que Vézina fut chaque année lié par un contrat de un dollar!

Quand Sprague Cleghorn entendit parler de ce régime de faveur dont bénéficiait le gardien de buts, il en souffla un mot à Léo qui lui accorda le même traitement.

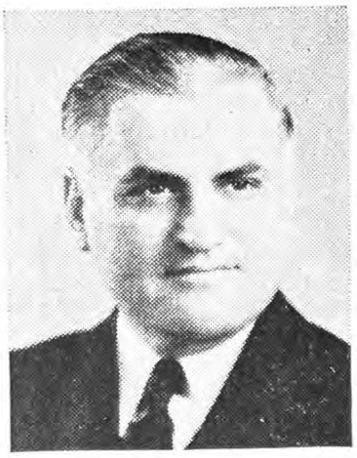
Les fervents de cette époque se souviendront qu'une année, Georges Vézina fut non seulement choisi comme gardien de buts de l'équipe des Etoiles de la saison, mais aussi sur le club des as de tous les temps.

Le "concombre de Chicoutimi", selon l'expression d'Elmer Ferguson, se faisait le cicerone des jeunes et enseignait aux recrues tous les secrets de l'art.



Fac-similé de la lettre que Howie Morenz écrivait à Léo Dandurand le 10 août 1923, dans laquelle il retournait le contrat qu'il avait signé avec les Canadiens, ainsi que le chèque qui l'accompagnait.

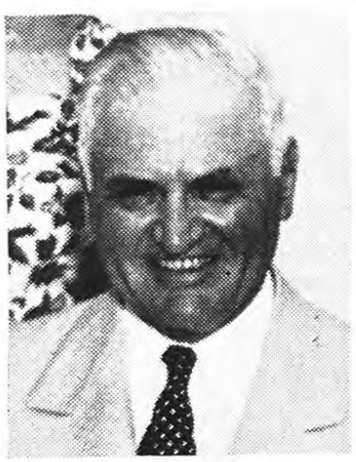
TROIS TRIUMVIRATS DEVENUS HISTORIQUES



Léo Dandurand

Jos Cattarinich

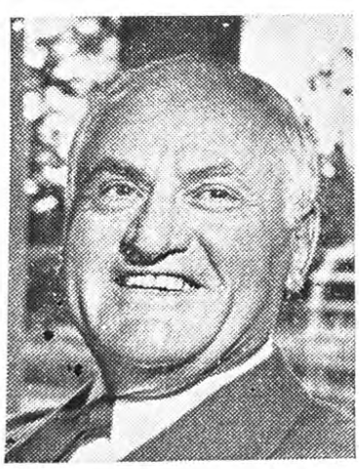
Louis Létourneau



Léo Dandurand

Thomas J. McGinty

Robert S. Eddy



Léo Dandurand

Eric Cradock

Lew Hayman

—Il passait des heures avec nous pour nous apprendre des trucs de nature à déjouer les plus savantes combinaisons des adversaires, déclare Eugène Décosse, et les nouveaux venus ne pouvaient faire autrement qu'admirer sa patience et sa précieuse collaboration.

La maladie de Vézina avait complètement démoralisé les équipiers du Bleu-Blanc-Rouge. Sa responsabilité passant avant tout, Léo se rendit à Ottawa et engagea Herb Rhéaume pour remplacer l'inoubliable muraille humaine dans les filets; mais, en dépit des efforts inouis que l'Outaouais déploya pour sauver son nouveau club du désastre, il semblait manquer à ses frères d'armes cet esprit de cohésion et cette confiance que l'immortel Georges leur avait inspirés. Le sportsman montréalais jeta aussi les yeux sur Alphonse Lacroix, un Franco-Américain qui jouait pour le Boston A.A.A., lequel ensemble avait été membre de l'équipe des Etats-Unis aux Jeux Olympiques.

La prudence avait aussi conseillé au grand administrateur de ne pas se laisser prendre au dépourvu, le cas échéant, et de remuer ciel et terre pour trouver au besoin un gardien de buts digne de remplacer Vézina. Il jeta son dévolu sur George Hainsworth de Kitchener, ainsi que sur Jack Cameron, qui jouait sur l'équipe des Toronto Granites avec Hooley Smith et Dunc Munro, mais ces derniers refusèrent de monter au rang professionnel cette année-là.

Quand Newsy Lalonde alla passer sa première année avec les Saskatoon Sheiks, il expédia un jour à Léo Dandurand un pli, dans lequel il demandait un remplaçant pour Sammy Hébert. C'est alors que notre Oeil-d'Aigle envoya George Hainsworth à Saskatoon.

*
* *

Aux dévoués auxiliaires de Léo revint un grand honneur durant cette saison. Le 15 décembre, les Canadiens et les New-York Americans firent l'inauguration du Madison Square Garden à New-York, dans une partie historique qui se termina par une victoire de 3-1 en faveur de notre équipe canadienne-française. Ce fut l'occasion d'une éblouissante fête sportive, d'un gala dont le compte rendu remplit les colonnes des journaux pendant plusieurs jours.

Une foule de dix-sept mille personnes, comprenant l'élite de la société new-yorkaise, était accourue dans la vaste enceinte. Les femmes étaient resplendissantes de bijoux et portaient des fourrures de grand luxe. La rotonde ressemblait en tous points au foyer du Metropolitan Opera. La fanfare des Gardes à pied du Gouverneur général d'Ottawa, celle de la *United States Marine Band,* ainsi que le corps de musique des cadets de West-Point, présentèrent alternativement un programme musical des plus choisis. C'est le maire Jimmy Walker, de New-York, qui mit la rondelle au jeu.

En sortant vainqueur de cette joute, le Canadien remportait aussi la magnifique coupe en or offerte, pour la circonstance, par Son Altesse Royale le Prince de Galles. Tex Rickard venait d'accomplir un autre de ses tours de force qui l'ont rendu fameux et ont fait de lui le Barnum des Sports.

Dans l'après-midi, les paris étaient 3-1 en faveur de l'équipe américaine. Certains gros bonnets se rendirent à la chambre de Léo Dandurand, à l'ancien hôtel Waldorf-Astoria, et voulurent élaborer des moyens pour assurer la victoire des New-Yorkais. On étala sur la table un montant fort intéressant.

—Etes-vous fous ? s'écria le Canadien-Français. Vous prenez justement l'attitude qui tuera le hockey dans votre ville. Si ce truc se pratique parmi les sportifs en certains milieux, il est tabou dans le hockey professionnel. Nous jouerons pour gagner ce soir, et d'avance je vous prédis que nous remporterons les honneurs.

La victoire du Tricolore plut autant qu'un triomphe du club local. Après la rencontre, les deux équipes furent chaudement félicitées au Canadian Club, dans un banquet que présidait le maire Walker, qui attendait l'expiration du mandat du maire Hyland pour entrer en fonctions.

Cette mémorable partie avait aussi permis à madame William Randolph Hearst, l'épouse du milliardaire qui possédait toute une chaîne de journaux, de recueillir une somme de cent mille dollars pour son *Milk Fund.* Les billets s'étaient vendus jusqu'à quarante dollars, et plusieurs hautes personnalités profitèrent de cet événement exceptionnel pour faire des dons remarquables.

Notre équipe tricolore a la distinction d'avoir figuré à l'ouverture des plus importantes patinoires canadiennes et américaines.

Outre le Madison Square Garden et le Forum, les gars de Dandurand furent acclamés à l'inauguration du vaste Coliseum d'Atlantic-City, du Stadium de Chicago, de l'Auditorium d'Ottawa, des Boston Gardens, de l'Olympia de Détroit et de l'Auditorium de Providence. Cet ensemble spectaculaire n'était-il pas tout désigné pour participer à ces événements inoubliables?

Le grand Sachem du Restaurant Drury's ne manque pas d'évoquer, en termes savoureux, la joute du 13 mars entre les Maroons et les Habitants, laquelle résulta en une victoire de 4-2 pour les hommes de Strachan. Fait sans précédent dans l'histoire du hockey, il arriva un moment, dans la troisième période, où huit joueurs étaient au pénitencier. Sauf les deux gardiens de buts, il ne restait sur la glace que "Pit" Lépine, du Canadien, et "Punch" Broadbent, des Montreal Maroons, lesquels, pendant deux minutes qui semblèrent éternelles, se disputèrent le disque en accomplissant des prodiges de vitesse; mais pendant ce délai d'extrême tension, aucun point ne fut enregistré.

*
* *

Léo Dandurand, à lui seul, constituait une attraction dans toutes les villes du circuit de la Ligue Nationale. Que de fois il était invité à adresser la parole devant les membres des clubs Kiwanis, Rotary, Lions et autres associations d'ordre philanthropique ! On l'applaudissait autant que ses joueurs. Eddie Gerard, le capitaine des Sénateurs d'Ottawa, considérait le sergent-major du Bleu-Blanc-Rouge comme le personnage le plus énigmatique.

—On ne sait jamais la tactique qu'il adoptera, avouait-il à son ami J. K. Paisley, secrétaire du *Connaught Park Jockey Club.* Tous ses mouvements s'entourent de mystère. Il a dû lire au complet la vie de Napoléon dont il copie si bien la stratégie-surprise.

*
* *

Dans les finales, les Maroons battirent les Sénateurs d'Ottawa, puis blanchirent à trois reprises les Victoria Cougars à Montréal pour prendre possession de la coupe Stanley.

Le 4 avril, le club de Saskatoon, de passage dans la Métropole, joua une partie avec le Canadien au bénéfice de la famille de Georges Vézina. Le Bleu-Blanc-Rouge l'emporta par un pointage de

7-4, puis se mit en route pour les Etats-Unis où Léo Dandurand avait organisé des joutes hors concours à New-York, Boston et Providence.

*

* *

A l'été de 1926, Léo, voulant perpétuer la mémoire du grand Georges Vézina, décida de donner à la Ligue Nationale un trophée qui porterait le nom du grand ébéniste du Nord. Il consulta donc Arthur Falles, représentant à Montréal d'une grande maison se spécialisant dans la fabrication de coupes et de trophées de luxe, et commanda un véritable objet d'art pour lequel il versa une somme de cinq cents dollars. Attribué au meilleur gardien de buts chaque année, cette magnifique récompense fut méritée la première fois par George Hainsworth.

Ce don, qui arrivait juste à son heure, valut au sieur Léo les plus beaux témoignages du monde sportif et constitua un exemple de son grand attachement à la cause du hockey professionnel au Canada.

SAISON 1926-1927

La nouvelle saison allait mettre dix équipes aux prises dans la Ligue Nationale de Hockey. Les New-York Rangers, les Chicago Black Hawks et les Detroit Cougars furent officiellement admis dans le circuit; aussi, en présence d'un si grand nombre de concurrents, décida-t-on de diviser la ligue en deux sections distinctes: la première comprenait le Canadien, les Montreal Maroons, les Sénateurs d'Ottawa, le Toronto St. Patrick et les New-York Americans, et la seconde, les New-York Rangers, les Boston Bruins, les Pittsburgh Pirates, les Chicago Black Hawks et les Detroit Cougars.

Il fut en outre convenu que les trois premiers clubs de chaque section se rencontreraient à la fin de la saison, et que les vainqueurs de chaque division joueraient pour le championnat de la ligue.

Vu le fait que, cet automne-là, Léo avait fait l'acquisition, au prix de trois cent vingt-cinq mille dollars, du *West Coast Jockey Club*, qui appartenait au colonel Matt Winn et ses associés de Louisville, Kentucky, et qu'il devait assez souvent se rendre du côté de Salt-Lake City, Utah, et Tampa, Floride, il confia le poste d'instructeur à Cecil M. Hart le 28 septembre. Mais le fringant promoteur aux conceptions toujours imprévisibles n'en resta pas

moins le gérant général du club; il encouragea toutes les initiatives de son remplaçant et guida nombre de ses décisions derrière les décors.

Malgré tout, Léo Dandurand se mit à la recherche de nouveaux joueurs, avec la détermination bien arrêtée de conduire son club au championnat et de faire oublier au public les revers de l'année précédente. C'est ainsi qu'il obtint Art Gagné, de Charles Hughes, propriétaire du club de Détroit, qui avait acheté les Edmonton Eskimos. Il se procura également George Hainsworth, dont il fit l'acquisition directement des Saskatoon Sheiks; puis il enrôla successivement Hamby Moran, des clubs de Régina et de Vancouver, Johnny Gagnon, qui fut par la suite cédé au club de la Vieille Capitale, Albert Gauthier, de Galt, Gizzy Hart, de Détroit, Léo Lafrance, de Duluth, et Carl Palangio, de North-Bay.

C'est Léo qui a eu l'honneur de faire entrer George Hainsworth dans le hockey professionnel. Il avait recommandé le gars de Kitchener à Newsy Lalonde, qui pilotait l'équipe de Saskatoon. Ce dernier offrit au gardien de buts un contrat de trois ans.

La chance favorisa notre promoteur de Montréal à la mort de Vézina. La Ligue de l'Ouest se mourait, et la rumeur voulait que tous les joueurs fussent vendus aux Américains, qui se lançaient dans notre jeu national avec toute l'impétuosité dont ils sont capables. Tout de suite, Léo fit parvenir un billet à Hainsworth, avec prière de venir le rencontrer à Montréal. Quand les autorités du club de Toronto songèrent à s'annexer le phénomène du grand centre allemand de l'Ontario, George était déjà la propriété des Canadiens. Le nouveau Cerbère reçut un salaire initial de six mille cinq cents dollars, puis il sauta à sept mille cinq cents.

—Si l'on tient compte de l'impôt sur le revenu à cette époque et de la tendance inflationnaire actuelle, déclare Léo, nous pouvons dire que son salaire équivalait à un cachet de douze mille dollars aujourd'hui.

Quand l'inlassable magnat décida plus tard d'infuser du sang nouveau dans son équipe et d'avoir un gardien de buts de langue française, il téléphona au major Connie Smythe à Toronto. Trois minutes plus tard, Hainsworth était échangé pour Lorne Chabot.

George Hainsworth mourut en 1950 des suites d'un accident d'automobile. Il venait d'être élu échevin de Kitchener et se

rendait à une réunion du Conseil municipal, quand la mort vint le frapper. Il s'était dépensé sans compter pour organiser le grand gala qui devait marquer l'ouverture officielle du Centre récréatif de Kitchener, soirée qui allait mettre en présence les meilleurs joueurs de cette municipalité et de celle de Waterloo. Le pauvre malheureux ne put assister au couronnement de son œuvre.

*

* *

Au printemps de 1926, les frères Frank et Lester Patrick, qui contrôlaient la Ligue de la Côte du Pacifique, avaient décidé de discontinuer leurs opérations. Or, à une assemblée de la Ligue Nationale, les gouverneurs nommèrent un comité de deux membres, composé de Charles F. Adams et de Léo Dandurand, qui s'entendit avec les magnats de l'Ouest et obtint les services de tous les joueurs sous leur juridiction, moyennant une somme de deux cent cinquante mille dollars. Une fois la transaction terminée, le comité procéda à la distribution des athlètes.

Charles F. Adams acheta Eddie Shore, Harry Oliver, Dit Clapper et Dutch Gainor. Aux New-York Rangers échurent Taffy Abel, Ching Johnson, les frères Bill et Bun Cook, ainsi que Frank Boucher. Le club de Détroit hérita de toute l'équipe des Victoria Cougars, et les Chicago Black Hawks, gérés par Pete Muldoon, s'attribuèrent le club de Vancouver, y compris Dick Irvin.

A la suite de ce grand remaniement, les frères Patrick convoquèrent Léo Dandurand et l'honorable Athanase David à leur chambre de l'hôtel Windsor. Après s'être assurés que tout était bien dans l'ordre et que tout le monde était content, les deux promoteurs de la côte du Pacifique, ne pouvant remercier convenablement Léo pour tous les services qu'il leur avait rendus, lui demandèrent un dollar. L'aimable concurrent s'exécuta de bonne grâce. Alors Frank Patrick prit la parole:

—Pour ce montant, déclara-t-il, nous vous avons réservé la crème de tous nos joueurs. Herb Gardiner vous appartient.

Notre malin financier, qui en a vu de toutes les couleurs dans sa vie, considère que ce fut un des plus beaux marchés de toute sa carrière. Il avait raison Peter Bercovitch, député de Montréal-St. Louis, lorsqu'il avouait en présence de Gil.-O. Julien, alors rédacteur sportif du *Droit* d'Ottawa:

—Léo Dandurand est le champion veinard. La chance a poursuivi cet homme depuis sa naissance!

Ces vedettes de l'extérieur vinrent s'ajouter à Howie Morenz, Aurèle Joliat, "Pit" Lépine, Sylvio Mantha, Albert Leduc, Wildor Larochelle, Billy Boucher, Carson Cooper et Arthur Giroux.

*

* *

Le 25 octobre, le Canadien signa un contrat avec la direction du Forum. Notre équipe, la plus ancienne de la Ligue Nationale et du hockey professionnel, allait maintenant jouer toutes ses parties dans l'immense colisée de la rue Sainte-Catherine; mais cette décision attira au Bleu-Blanc-Rouge un procès qui se rendit jusqu'au Comité judiciaire du Conseil privé en Angleterre. En effet, les autorités de l'Aréna Mont-Royal intentèrent une action de cent mille dollars contre le Club de hockey Canadien, pour violation de contrat.

Quelques jours avant l'audition de l'affaire, Léo Dandurand et Louis Létourneau offrirent à Hector Racine, président de l'Aréna, un chèque visé de cinquante mille dollars. Agissant sur les instructions de l'honorable J.-L. Perron, le conseil d'administration de la patinoire refusa le chèque. La cause fut entendue devant l'honorable juge Walsh, de la Cour Supérieure, qui adjugea aux demandeurs une somme de quatre-vingt-quinze mille dollars.

Il fut tout de suite interjeté appel de cette décision devant la Cour d'appel de la province de Québec, où le jugement fut maintenu. La Cour suprême du Canada à Ottawa fut à son tour saisie de l'affaire, et là encore le club Canadien se vit débouté de son appel, mais le montant fut abaissé à soixante-quinze mille dollars.

Restait le Comité judiciaire du Conseil privé en Angleterre; mais avant de recourir à ce tribunal de dernière instance, Léo et Louis proposèrent de mettre fin à ce litige par un règlement à l'amiable, moyennant un montant de cent mille dollars qu'ils étaient prêts à verser sur-le-champ. Les procureurs de la Compagnie de l'Aréna exigèrent une somme de cent six mille dollars, que les deux promoteurs refusèrent carrément de payer.

—Remettons-nous-en aux lords! dirent-ils après la conférence.

La cause fut plaidée à Londres en 1929. L'honorable Louis-S. St-Laurent, aujourd'hui premier ministre du Canada, représentait

l'Aréna, tandis que maître Eugène Lafleur, le grand juriste montréalais, défendait les intérêts du club Canadien. A peine M. St-Laurent venait-il de commencer son plaidoyer que les lords siégeant en cour de justice ordonnèrent aux deux parties de reprendre cette question devant la Cour Supérieure de la province de Québec pour en arriver à une solution définitive au Canada.

L'affaire fut donc rouverte devant l'honorable juge Curran à Montréal. Jugement fut rendu en faveur de l'Aréna pour un montant de trente-six mille dollars, les frais à être répartis entre les deux parties en cause. C'est maître Aimé Geoffrion, qui occupa pour la défense, à la suite du décès de l'avocat Lafleur.

*

* *

Les Canadiens qui, pendant toute la saison jouèrent comme des tornades, se rendirent jusqu'aux semi-finales, pour être éliminés par les Sénateurs d'Ottawa.

Cette dernière équipe battit ensuite les Boston Bruins pour s'adjuger la coupe Stanley. George Hainsworth, dont c'était la première saison sous l'uniforme tricolore, s'illustra en administrant treize blanchissages à ses adversaires au cours de l'hiver, et, à compter du 24 février, les Habitants enregistrèrent onze victoires consécutives.

De son poste d'observateur, suivant les développements avec un intérêt palpitant, Léo Dandurand était dans un état de jubilation complète. Il voyait se dessiner dans le fond du décor d'autres championnats, se préciser d'autres luttes glorieuses, tout un faisceau de hauts faits de la part de ses surhommes qui avaient hypnotisé les foules.

L'enthousiasme avait atteint son paroxysme lorsque, le 19 mars, le Tricolore blanchissait en période supplémentaire à 1-0 les Montreal Maroons devant treize mille personnes au Forum. Ce soir-là, les Millionnaires de la section nord de la patinoire présentèrent un magnifique trophée à Cecil M. Hart, ainsi qu'un énorme fer à cheval en fleurs à George Hainsworth.

Les porte-couleurs du Canadien faisaient fureur partout dans le circuit. Dans la Capitale, les étudiants de l'université d'Ottawa prenaient d'assaut l'Auditorium et acclamaient à outrance les gars de Léo Dandurand, de préférence aux joueurs de l'équipe locale.

Bien qu'ils n'eussent aucun club pour les représenter dans la grande ligue, les sportsmen de Québec n'en suivaient pas moins la marche triomphale des Habitants. Dans les établissements de la rue Saint-Jean comme dans ceux de Saint-Roch, Saint-Sauveur et Saint-Malo, on attendait les résultats avec la plus grande impatience.

Dans tous les milieux, on était à bout d'épithètes pour qualifier le jeu scientifique et la vitesse incroyable de nos hommes ailés. Le *Boston Advertiser* appelait Morenz le *Babe Ruth* du hockey. De plus, au cours d'un intermède au grand *Sportspalace* de l'ouest de la ville, Howie établit pour l'époque un record de vitesse en patins, franchissant une distance de cent quatre-vingt-dix verges en seize secondes et deux cinquièmes.

Les directeurs du Canadien ne furent pas peu surpris d'apprendre, le 15 février, que le Toronto St. Patrick venait d'être vendu au major Connie Smythe et à ses associés, qui se constituaient en *Maple Leaf Gardens Corporation.* La nouvelle équipe allait être connue dorénavant sous le nom de *Toronto Maple Leaf Hockey Club.*

Laissons à Jean-Charles Daoust, d'Ottawa, le plaisir de relater un autre incident qui met bien en évidence le cœur immense de Léo Dandurand.

—En 1927, raconte-t-il, quand nous avons organisé la "Grande Soirée Française", qui devait bonder pour la première fois le nouvel Auditorium du Rhode-Island à Providence, Léo Dandurand avait une fois de plus mis la main à son gousset pour assurer le prodigieux succès du gala. En Nouvelle-Angleterre, le nom de Dandurand était synonyme des plus belles qualités de la race française sur le continent américain. N'a-t-il pas favorisé l'éclosion du hockey à Providence, qui devint une pépinière du Canadien avec ses Johnny Gagnon, Roland Paulhus, Armand Mondou et autres étoiles montréalaises de la défunte Ligue Canado-Américaine?

Au cours de cette soirée, un match de hockey fut disputé entre les Castors de Québec et les Providence Reds. Le regretté juge F.-X. Choquette, intime de sir Wilrid Laurier et grand sportsman de Québec, représentait la vieille province française.

Newsy Lalonde et Hubert Milot s'occupaient des Castors de la cité de Champlain dans l'ancienne Ligue Canado-Américaine. Jean

Dubuc et son associé le juge James E. Dooley veillaient sur les intérêts du club de Providence. Wilfrid "Sky" Désy et Johnny Gagnon étaient au nombre des étoiles de la joute.

Une nombreuse délégation de raquetteurs du New-Hampshire s'était rendue dans le Rhode-Island, sous la présidence de l'ancien maire Arthur Moreau et de feu Benjamin-C. Lambert.

SAISON 1927-1928

Léo Dandurand surveillait son groupe d'athlètes avec la plus parfaite sollicitude. Son pouvoir fascinateur faisait naître l'espoir, moteur de l'effort; aussi ses conseils éclairés et ses suggestions pratiques apportèrent-ils les résultats qu'en attendaient les hommes d'affaires qui s'identifiaient à cette grande organisation sportive.

A une réunion des gouverneurs qui eut lieu à Chicago le 25 septembre, Léo parvint à faire réduire les périodes supplémentaires de vingt à dix minutes et à fixer la longueur des bâtons à cinquante-trois pouces. En ce qui concerne le jeu supplémentaire, le gérant du Canadien invoqua comme motif de la modification que les périodes de vingt minutes empêchaient souvent les joueurs de prendre le train pour revenir chez eux et remplir leurs engagements le lendemain. C'était purement et simplement se conformer aux horaires des chemins de fer. D'ailleurs il considérait une partie nulle comme une partie jouée, ainsi que la chose se constate dans le jeu qui est pratiqué universellement: le soccer.

—Deux clubs supérieurs, qui jouent en périodes supplémentaires, déclare-t-il, ne sont certes pas en état de se lancer dans une autre lutte le lendemain soir. Les joueurs sont épuisés, et le public n'assiste alors qu'à des rencontres moches.

L'habile détective eut la main heureuse lorsqu'il fit apposer la signature de Léo Gaudreault, la jeune sensation de Chicoutimi, au bas d'un contrat que lui proposait le Canadien. Johnny Sorrell, de Brandon, fut aussi appelé à se joindre au Bleu-Blanc-Rouge, ainsi que Pete Palangio, de North-Bay. Pat Patterson, de Kingston, fut aussi une précieuse acquisition pour le Tricolore.

Un jour, Léo reçut un appel téléphonique de Stratford. C'était son ami Roy Brothers, l'ancien gérant d'Howie Morenz dans la Ligue intermédiaire, qui lui proposait un joueur de défense qu'on avait porté au pinacle sur l'équipe de la localité. Il s'agissait de

Marty Burke, que l'Annibal sportif embaucha et qui devait devenir la grande étoile de 1930-1931, dans la série Canadiens-Chicago pour la coupe Stanley. Le 15 décembre, cependant, Burke fut échangé pour Bert McCaffrey, des Pittsburgh Pirates.

Avec de telles additions à ses manieurs de bâtons et démons de vitesse, on conçoit que ce fut pour le Canadien une chose relativement facile que de remporter les honneurs de la section canadienne.

Le public montréalais, toujours friand d'exploits spectaculaires et de performances qui soulèvent les tribunes bondées, avait pris position dans les hautes sphères délirantes, et son diapason était tel que, la veille du Jour de l'An, les sportsmen de tous les quartiers de la Métropole se formèrent en un clan gigantesque pour fêter Cecil M. Hart au Club de Réforme. Les assistants firent bombance à cette manifestation de fin d'année et offrirent à l'énergique guide des Habitants un témoignage tangible de leur admiration.

Et le 2 février, John Kendall, frère de George Kennedy, donna un trophée de prix à être disputé chaque année entre les Canadiens et les Montreal Maroons, pour commémorer le souvenir du grand promoteur défunt. Le Bleu-Blanc-Rouge fut le premier à remporter cette superbe coupe, ayant enregistré la majorité des victoires entre les deux clubs.

L'équipe canadienne-française, qui avait fait si belle figure au cours de la saison, se fit éliminer dans les semi-finales par les Montreal Maroons. Ceux-ci, à leur tour, durent s'avouer vaincus dans leur série avec les New-York Rangers, qui s'emparèrent de la coupe Stanley.

C'était la première fois qu'un club américain de l'Est décrochait la fameuse timbale. La coupe Stanley n'avait fait qu'un voyage aux Etats-Unis auparavant; ce fut lorsque les Seattle Metropolitans furent proclamés champions du monde en 1917.

A la demande des amateurs de Chicoutimi, les Canadiens allèrent, le 23 février, faire une visite dans la ville du regretté Georges Vézina, si bien appelée la "Reine du Lac Saint-Jean". Les substituts du Tricolore remportèrent une victoire de 12-11 sur les réguliers, et les étoiles montréalaises furent l'objet d'une réception qui les fit vibrer jusqu'au fond du cœur.

Avant leur séparation pour la saison d'été, le Club Saint-Denis offrit aux gars de Léo Dandurand un festin royal, au cours duquel une multitude de coupes et de souvenirs furent présentés à nos célèbres condors.

L'oracle des sports dans l'ancienne bourgade d'Hochelaga tient ici à saluer d'une manière toute particulière les fondateurs du premier Club Saint-Denis, qui précéda le groupement actuel, et dont l'ouverture eut lieu le 11 décembre 1865. L'idée de cette organisation revient à l'abbé Sentennes, qui quitta cette année-là l'Hôtel-Dieu pour exercer son ministère dans la paroisse Saint-Jacques, où il conçut le projet d'établir un centre d'amusement, et, à cet effet, il obtint du séminaire de Saint-Sulpice l'usage gratuit du sous-sol de l'école Saint-Jacques. Plus tard, le club se transporta à l'angle des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine, pour ensuite s'installer rue Sherbrooke, dans l'ancienne résidence de L.-J. Forget.

L'élection du premier comité donna les résultats suivants: Aumônier, l'abbé Sentennes; président, Ferdinand David, propriétaire; secrétaire-trésorier, J. Royal, avocat et journaliste; conseillers, Alexis Dubord, manufacturier de tabac; J.-A. Chapleau, avocat; E.-A. Hudon, marchand, et Jacques Grenier, négociant.

—Tous ces honnêtes citoyens, déclare Léo, furent des pionniers convaincus du sport à Montréal, et ils ont droit à la reconnaissance de tous les amateurs pour le splendide travail qu'ils accomplirent à cette époque qui prépara les voies futures.

SAISON 1928-1929

Quand il consulte ses archives et qu'il s'arrête sur les péripéties de cette saison, l'ancien coq du *shinny* à Bourbonnais devient tout de suite empreint du plus pur lyrisme pour décrire les faits et gestes de son escouade d'étoiles filantes. Sa volubilité s'accentue encore lorsqu'il fait remarquer que cette campagne fut pour le Bleu-Blanc-Rouge un amoncellement de records.

Tout d'abord, George Hainsworth, éblouissante merveille dans les filets, eut à son crédit vingt-deux blanchissages, alors que les adversaires ne purent passer que six fois le Tricolore au blanc de céruse. De plus, nos as accumulèrent un total de quinze parties nulles, ce à quoi personne n'aurait pu s'attendre dans le hockey majeur.

Autre record: le 23 février, quand le Canadien fut battu par les Toronto Maple Leafs au score de 2-1 dans la Ville-Reine, il subissait son premier échec dans dix-sept rencontres, fait alors unique dans l'histoire de notre grand sport d'hiver.

Le grand Harvey Pulford, ancien météore des immortels Ottawa Silver Seven, disait à qui voulait l'entendre que jamais le Canada n'avait produit un promoteur de l'envergure de Léo Dandurand.

—Ce sportsman, ajoutait-il, possède sûrement un aimant qui lui attire les éléments de tous les coins. J'ai l'impression qu'il serait un incomparable prospecteur; pour lui, les gisements aurifères ne resteraient pas longtemps cachés.

Cette saison, excitante à tous les points de vue, fut l'œuvre de monsieur le marquis Léo, dont le sens intuitif le mettait tout de suite sur les traces de recrues en puissance de gloire. Eclairés par la sagacité de ce général à l'instinct indéfectible, les Canadiens firent venir, le 17 décembre, le fameux Armand Mondou, qui avait commencé l'année régulière avec les Providence Reds de la Ligue Canado-Américaine.

Le grand chef adressa aussi une assignation à Arthur Lesieur, Gerald Carson et Georges Mantha. Ce dernier s'était mis en vedette sur les clubs de l'université de Montréal et du Bell Telephone. Le 8 janvier, Lesieur passa aux Chicago Black Hawks et, le 13 février, on rappela Herbert Gardiner, qui avait entrepris la ruée vers le championnat avec l'équipe de la métropole du Mid-West américain.

Partant du principe que la variété a ses charmes, la direction du Canadien, sur l'instigation de Léo Dandurand, organisa à l'automne un tournoi de golf au club Forest-Hills de Lachine. Tous les joueurs de l'équipe y prirent part, et c'est à Jos Cattarinich que revinrent les honneurs de la journée, qui se termina par un repas superbement conçu.

Pour la deuxième fois consécutive, les Habitants purent installer le trophée Kennedy à la place d'honneur dans leurs salons.

Comme l'année précédente, nos fantassins sur glace arrivèrent en tête de la section canadienne, mais les Boston Bruins les mirent hors concours en trois joutes d'affilée. Les vainqueurs disposèrent facilement des New-York Rangers pour mettre la main sur la terrine classique, don de lord Stanley.

Léo Dandurand conduisit ensuite ses chandails multicolores dans l'Ouest, où ils prirent part à trois joutes hors série avec les Vancouver Millionnaires. Howie Morenz et Albert Leduc prirent charge du club pour ce voyage.

*

* *

De l'avis de Sam Bilsky, qui pendant de longues années fut membre de la direction des Sénateurs d'Ottawa, il était impossible de trouver un adversaire plus redoutable que notre ami Léo.

—Mais aucun n'est plus imbu de l'esprit de *fair-play*, concluait-il.

De son côté, le juge J.-B.-T. Caron, de Cochrane, Ontario, qui était un admirateur passionné des Canadiens, n'aurait manqué pour rien au monde une émission radiophonique comportant une joute du Bleu-Blanc-Rouge. Et généralement il réunissait dans son bureau, ce soir-là, quelques membres du barreau local. Quand le Tricolore sortait victorieux du combat, l'ancien militaire monté sur le banc sautait de joie et s'écriait:

—Sacré Dandurand, va! C'est un sorcier que cet homme-là!

SAISON 1929-1930

Quelle glorieuse épopée écrite cette année-là par nos voltigeurs sur lisses, que Léo Dandurand ne cessait d'encenser! Chaussé de ses bottes de sept lieues, ce dernier partit à la conquête de la Toison d'or, avec ses fidèles disciples, et le petit caporal put être fier de son peloton qui fit mentir le dicton: *Les miracles ne sont pas de ce monde.*

Après cinq mois de prouesses incessantes qui firent branler le monde sportif sur ses assises, les grands artisans du Canadien devinrent champions du monde et possesseurs de la coupe Stanley. Si Cecil M. Hart voyait de ce fait son prestige s'accroître, Léo, lui, entrait avec pompe dans le Walhalla sportif.

L'initiative de l'automne précédent ayant plu énormément aux participants, Léo Dandurand amena, le 25 octobre, les Habitants et leurs amis sur le parcours gazonné du club Forest-Hills pour un autre concours de golf. Howie Morenz fut proclamé le héros de cet événement intéressant.

Les règlements du jeu de hockey, lors d'une réunion des gouverneurs de la Ligue Nationale tenue à New-York le 28 septembre,

subirent un changement de la plus extrême importance. Frank Patrick eut le plaisir de faire adopter par l'Etat-major du sport canadien une suggestion qu'appuya fortement Léo Dandurand. La glace fut divisée en trois zones: une zone de défense, une zone d'attaque et une zone neutre. Cette modification eut pour effet de donner un aspect nouveau à ce plus enlevant de tous les sports connus.

Quelques jours après, le grand d'Artagnan se procura les services de Nick Wasnie, du club Newark de la Ligue Internationale. Accélérant toujours son programme de rajeunissement, le diplômé des succès, misant le tout sur son équipe-météore, acheta Johnny Gagnon, des Providence Reds, et Gus. Rivers, de Winnipeg. Ces acquisitions eurent lieu le 24 janvier. Jean Pusie, des clubs Verdun et Northern Electric, fut engagé le 1er février. Gordon Fraser, de Détroit, ainsi que Bert McCaffrey acceptèrent de venir défendre nos couleurs et se révélèrent de précieux auxiliaires dans cette mémorable escalade vers le zénith de la célébrité.

L'équipe régulière comprenait toujours les solides piliers qu'étaient George Hainsworth, Marty Burke, Sylvio Mantha, "Pit" Lépine, Aurèle Joliat, Armand Mondou, Howie Morenz, Wildor Larochelle, Georges Mantha, Albert Leduc et Gerald Carson, qui, tous, surent augmenter leur efficacité et leur valeur.

Cecil M. Hart, qu'on avait baptisé *the miracle man of hockey*, jubila durant toute la saison; quant à Léo, il voguait parmi les planètes. Les unités de leur constellation sportive se surpassaient les unes les autres, et les faits éclatants s'accumulaient de façon sensationnelle.

Par exemple, Pit Lépine, dans la partie du 14 décembre contre les Sénateurs d'Ottawa, compta à lui seul cinq points et aida Wasnie à enfiler le sixième. Lorsque, le 19 décembre, le Canadien écrasa les New-York Rangers par un pointage de 7-2, Joliat logea la rondelle quatre fois dans les filets. On crut à un certain moment que le toit de la patinoire s'écroulerait par suite de l'ovation que la foule fit au héros de cet exploit.

Sait-on que les demi-dieux avaient tellement magnétisé le public que les grandes maisons commerciales recherchaient leur clientèle pour fins publicitaires?

—Jamais nous n'avions vu un tel déferlement de joie et d'orgueil, déclare Léo, les yeux tout clignotants encore à ce souvenir.

Les parties de détail furent remarquables cette année-là, à cause de leur longueur. Les Boston Bruins éliminèrent les Montreal Maroons dans quatre rencontres. Ils gagnèrent la première joute par un score de 2-1 après cent cinq minutes de jeu.

Les New-York Rangers reléguèrent les Sénateurs d'Ottawa à l'arrière-plan dans deux parties dont les résultats furent de 1-1 et 5-2.

Occupant le premier rang de la section canadienne, les Canadiens allèrent blanchir les Chicago Black Hawks par un score de 1-0 devant vingt mille personnes, et, à Montréal, ils enregistrèrent contre les Eperviers une victoire de 3-2, après cent douze minutes de jeu serré et passionnant.

Il restait à vaincre les New-York Rangers. C'est ce que le Bleu-Blanc-Rouge fit dans deux parties qui se terminèrent par des pointages de 2-1 et 2-0. La première fut jouée à Montréal et dura cent vingt-neuf minutes. Gus. Rivers, une nouvelle recrue, eut l'honneur de compter le point décisif.

Dans les finales, le Tricolore remporta la coupe Stanley en prenant deux victoires aux dépens des Boston Bruins au compte de 3-0 et 4-3.

Le soir de la première rencontre, l'honorable Lucien Cannon, Solliciteur général du Canada dans le cabinet de l'honorable William Lyon Mackenzie-King, avait parié avec Tommy Church, ancien maire de la Ville-Reine et député de Toronto-Broadview à la Chambre des Communes, un montant de cent dollars sur les Habitants.

Les deux intéressés écoutèrent la partie à la radio dans le cabinet du ministre aux édifices du Parlement à Ottawa. Quand le combat fut terminé, M. Cannon dit au député conservateur:

—Mon cher Tommy, vous me devez cent dollars. Apprenez donc à parier. Jamais vous ne ferez erreur en plaçant votre argent sur Léo Dandurand.

—Je commence à croire que vous avez raison, rétorqua le Torontois. Chaque fois que j'ai déposé une gageure contre le *big shot* de Montréal, j'ai perdu. Cet homme m'a certainement jeté un sort!

Le Canadien venait de prendre la mesure d'une équipe vraiment puissante et redoutable, car les Boston Bruins établirent toute

une série de records au cours de la saison. Tout d'abord, ils s'adjugèrent le record de quatorze victoires consécutives, puis celui du plus grand nombre de points, soit soixante-dix-sept. Ils eurent aussi l'honneur, inconnu jusqu'alors, d'avoir remporté trente-huit victoires et enregistré cent soixante-dix-neuf buts durant la campagne.

Les nouveaux champions furent l'objet d'une magnifique démonstration au Club Canadien après la dernière joute et, le 12 avril, un banquet fut donné en l'honneur de nos héros au Club Saint-Denis, où Léo Dandurand fut frénétiquement applaudi.

Une fois les séries mondiales terminées, Léo arrangea, entre les Habitants et les Sénateurs d'Ottawa, deux joutes qui se déroulèrent à Atlantic-City, à l'occasion de l'ouverture officielle du Coliseum. Les chasse-disque de la Capitale durent reconnaître une autre fois la supériorité des patineurs du Forum, qui les battirent par des pointages de 4-2 et 11-6.

*

* *

La ville de Montréal fut certainement à l'honneur cette année-là. Outre la coupe Stanley que le Canadien apportait à Montréal, l'équipe de la M.A.A.A. exhiba pour la première fois la coupe Allan dans la Métropole, en s'emparant du championnat de hockey amateur du Canada. De son côté, le club de football Westward avait gagné à l'automne le championnat intermédiaire de rugby du Dominion.

Son Honneur le maire Camillien Houde, peu de jours après son élection, avait bien raison de dire que sa ville était devenue une véritable pépinière de grandes figures sportives.

CHAPITRE IV

La saison 1930-1931 devait consacrer la formule chère aux Anciens: *Bis repetita placent!*

Le succès avait marqué Léo de son signe. Celui-ci n'en était plus à l'âge des promesses; il vivait dans le décor enchanteur des plus chères réalisations, et sa connaissance de l'échelle des valeurs faisait de lui un maître devant qui tous s'inclinaient. Il pouvait dire avec les sages de la Grèce: *La chouette vole, nous avons triomphé!* Comme un triomphe en appelle un autre, l'estimable créateur se remit à la besogne, sans se douter qu'il magnifiait une époque. C'est ainsi que l'Elu du Destin se laissa de nouveau emporter sur son tapis magique vers d'autres sublimes conquêtes.

Après avoir fait l'ascension de l'Olympe des Sports, les champions du monde n'étaient pas pour en descendre si tôt. Le climat de ces régions supérieures leur plaisait souverainement, et l'optimisme de même que la confiance de notre maréchal Foch du hockey étaient trop profondément enracinés dans l'âme de ses joueurs incomparables, pour reprendre un rôle de second plan.

Il était écrit que l'ensemble tricolore répéterait ses splendides performances de l'année précédente. Avec ce pragmatisme raisonné que les sportsmen ont toujours remarqué chez lui, Léo Dandurand régla tout dans les moindres détails avec son lieutenant Cecil M. Hart, et on ne fit presque pas de changement sur l'équipe.

Jean Pusie et Pete Palangio furent cédés aux London Tecumsehs, de la Ligue Internationale, et, le 17 janvier, Art Lesieur fut rappelé des Providence Reds.

De nouveau, les joueurs du Canadien et leurs invités se rencontrèrent, le 20 octobre, sur les *links* du club Forest-Hills de Lachine, et Howie Morenz sortit encore vainqueur de ce tournoi de golf annuel.

L'équipe canadienne-française partit ensuite dans les premiers jours de novembre pour Providence où elle alla faire son stage d'entraînement. Le Tricolore se mesura contre le Providence Reds dans deux parties hors série, qu'il gagna par des résultats de 8-4 et de 4-3.

Encore une fois, nos porte-couleurs firent preuve d'une endurance admirable et d'un entrain phénoménal. Cependant, le circuit de l'association professionnelle de hockey fut quelque peu modifié durant la saison.

Comme les Pittsburgh Pirates avaient éprouvé certaines difficultés à se trouver une patinoire convenable et qu'ils n'avaient pas reçu du public tout l'encouragement qu'ils escomptaient,—ils n'avaient gagné que cinq parties l'année précédente—les gouverneurs de la Ligue Nationale leur accordèrent la permission de jouer leurs parties à Philadelphie et de prendre le nom de Philadelphia Arrows pour la saison. On sait que le club de Pittsburgh appartenait au boxeur Benny Leonard, ancien champion poids léger du monde.

Au cours de cette glorieuse année, les amateurs de sports apprirent avec regret la démission de Louis Létourneau du syndicat Dandurand-Cattarinich. Elle entra effectivement en vigueur le 13 novembre, et le départ de ce vaillant de la première heure fut un rude coup pour les célèbres promoteurs.

Lorsque toutes les équipes eurent rempli leurs engagements, le Canadien, selon son habitude, se trouvait aux avants-postes de la section canadienne. Dans les éliminatoires, il fit rentrer sous leur tente les Boston Bruins dans quatre rencontres.

Enfin, le 3 avril, les combattants du petit Napoléon commencèrent une série de cinq parties contre les Chicago Black Hawks. Cette fois, les Habitants durent mettre toutes leurs ressources en œuvre pour vaincre la dangereuse équipe des Eperviers et s'assurer la palme mondiale.

Le trophée Hart fut décerné à Howie Morenz, le Pégase du Bleu-Blanc-Rouge, qui arriva en tête des compteurs avec un total de cinquante et un points.

Ce dernier se plaignit un jour que, lors d'une joute à Toronto, on lui avait infligé une punition de deux minutes qui avait duré trois minutes. Cette question fut portée à l'attention des gouverneurs de la Ligue par Léo Dandurand, à une réunion qui eut lieu le 18 mars 1931 à l'hôtel Lincoln de New-York.

—Howie prétend-il vraiment que sa punition a été prolongée ? demanda le major Connie Smythe.

—Il le croit, répondit Léo, car il avait les yeux fixés sur l'horloge.

Ici, un gouverneur déclara que l'horloge aux Maple Leaf Gardens était une horloge à deux faces.

—Un cadran indique deux minutes, et l'autre trois, ponctua-t-il.

—Envoyez-la donc à la ferraille, proposa M. Strachan, représentant des Montreal Maroons.

Cette horloge appartenait peut-être à la catégorie de celle dont parlait feu le juge Paradis, de Saint-Jean-d'Iberville, père de maître Oscar Paradis qui fut, pendant de longues années, traducteur en chef à la Division des Lois de la Chambre des Communes.

Son grand-père, paraît-il, possédait une pendule qui avait ceci de particulier: les aiguilles ne correspondaient pas au mouvement, et ce dernier ne correspondait pas à la sonnerie. De sorte que, lorsque les aiguilles indiquaient quatre heures vingt-cinq et que le gong sonnait huit heures, cela voulait dire qu'il était exactement dix heures dix.

Simple calcul mathématique, voilà tout!

*

* *

Au Parlement fédéral, bien des ministres et députés, durant les finales, quittaient la Chambre pour aller se renfermer dans des bureaux et suivre la description des parties à la radio; parmi les plus enthousiastes on pouvait remarquer les honorables Ernest Lapointe, P.-J.-A. Cardin et Pierre-J. Veniot.

Sam Jacobs, député de Montréal-Cartier, donnait libre cours à son exubérance. D'aucuns auraient pu croire que le Tricolore était bel et bien sa propriété. Il se promenait dans les vastes couloirs parlementaires et s'écriait devant tous ceux qu'il rencontrait:

—Trois hourras pour Dandurand ! ! !

Maître Noël Beauchamp, du barreau de Hull, se glorifiait de n'avoir pas manqué une partie du samedi au Forum.

—Ce que l'on doit admirer chez Léo Dandurand, déclarait-il, c'est la précision mathématique de ses opérations. Les services de cet homme extraordinaire se seraient avérés fort précieux au quartier-général allié pendant la guerre de 1914-1918.

Le 15 avril, l'hôtel Windsor fut le théâtre d'un grand ralliement auquel afflua la crème de la gent sportive venue pour acclamer nos surhommes et leur rendre un hommage si justement mérité. L'honorable juge Joseph Archambault y remplit les fonctions de président avec cet esprit et cette verve qui lui sont propres.

Quand les premières fleurs furent écloses, Léo Dandurand arborait une nouvelle cocarde à son chapeau et pouvait fredonner, avec Marie-Joseph Chénier, ce vers du *Chant du Départ*:

La victoire en chantant nous ouvre la carrière!

SAISON 1931-1932

Toute chanson a une fin, dit le proverbe. Le Bleu-Blanc-Rouge ne pouvait prétendre conserver indéfiniment l'historique terrine, et les joueurs devaient s'attendre à évacuer les lieux tôt ou tard, malgré leur vif désir de s'y implanter en permanence. Néanmoins, ils firent tout leur possible pour rester cramponnés au mât, et ce n'est qu'après une saison fort contestée que les Toronto Maple Leafs réussirent à s'emparer de ce trophée tant convoité.

Les Canadiens purent se maintenir en première position de la section canadienne; mais, dans les séries éliminatoires, le sort les força à s'incliner devant le jeu supérieur des New-York Rangers, à qui les artistes de la Ville-Reine firent éventuellement avaler une pilule bien amère.

Cette saison ne vit que huit clubs aux prises. A cause de la crise qui éloignait les amateurs de hockey des joutes professionnelles, les Sénateurs d'Ottawa suspendirent leurs opérations pour une année. Quant aux Philadelphia Arrows, ils se retirèrent complètement de la Ligue Nationale. C'était peut-être plus prudent pour ces derniers, à la suite des quatre victoires seulement qu'ils avaient enregistrées en 1930-1931.

—Le depart de nos amis d'Ottawa, déclare Léo Dandurand, laissa les autres clubs entièrement désemparés, car la Capitale avait un passé sportif qui ne le cédait en rien à celui de tout autre endroit au Canada; aussi l'absence de ses représentants de nos rangs était de nature à ralentir l'élan intempestif des autres collaborateurs de la ligue.

Une des personnalités les plus affligées de la disparition des Sénateurs fut sir Edward Beatty, président du Pacifique-Canadien.

—C'est une perte irréparable, avoua-t-il à Léo, dans une conversation téléphonique.

De bonne heure à l'automne, Léo Dandurand et Cecil M. Hart, qui secrètement caressaient l'espoir de s'adjuger pour une troisième fois la couronne mondiale, firent des offres mirobolantes à Lionel Hitchman, des Boston Bruins, et à Art Smith, des Sénateurs, mais leurs négociations furent vaines. Toutefois, ils eurent la main heureuse en obtenant les services de Dunc Munro, l'ancien gérant des Montreal Maroons, qui signa pour les Habitants le 6 novembre. Art Lesieur fut rappelé des Providence Reds, et notre Hercule Poirot ajouta à son ensemble Arthur Alexandre, des clubs C.P.R. et Canadien-Amateur, ce dernier dirigé par le docteur J.-A. Clément. Jean Pusie revint aussi au bercail.

Le reste de l'alignement tricolore se composait de George Hainsworth, Sylvio Mantha, Marty Burke, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Johnny Gagnon, Nick Wasnie, Albert Leduc, Pit Lépine, Wildor Larochelle, Georges Mantha, Gus. Rivers et Armand Mondou. Quant à Bert McCaffrey, il fut vendu au club de Philadelphie de la Ligue Canado-Américaine.

Pour ne pas déroger à la coutume, Léo Dandurand, au nom de la direction du Canadien, organisa, le 23 octobre, la compétition annuelle de golf au club Forest-Hills, que remporta encore haut la main Howie Morenz, la comète de Stratford. Léo obtint le meilleur score net.

Le 4 novembre, le bon génie du Bleu-Blanc-Rouge amena ses coqs à Syracuse, où ils battirent les Stars de la Ligue Internationale; mais, trois jours plus tard, ils se firent plumer les ailes par les Providence Reds.

— Ces rencontres d'avant-saison, explique Léo, constituent un excellent moyen d'appréciation, et les gérants feraient bien de les multiplier le plus possible.

De passage à Montréal, lord et lady Bessborough, châtelains de Rideau-Hall, la résidence vice-royale à Ottawa, assistèrent à la joute du 12 mars entre les Chicago Black Hawks et le Canadien. Les distingués visiteurs, qui étaient les hôtes de Léo Dandurand, félicitèrent chaleureusement ses étoiles après la lutte, qui se termina par un blanchissage de 1-0 en faveur du Tricolore.

Ce fut une occasion unique où deux gouverneurs purent fraterniser dans un amphithéâtre plein à craquer: le Gouverneur général du Canada recevait l'hospitalité d'un des plus populaires gouverneurs de la Ligue Nationale.

SAISON 1932-1933

Théodore Jouffroy disait un jour que ce n'est pas le succès qui importe, c'est l'effort. Malgré son échec à la fin de la saison, le Canadien se fit applaudir par son effort soutenu et la grande confiance qu'il eut dans son étoile pendant toute la durée des hostilités.

La Ligue Nationale de Hockey compta neuf équipes concurrentes au cours de cette campagne. Les Sénateurs d'Ottawa, qui avaient jugé à propos de demeurer inactifs l'année précédente, réintégrèrent les cadres de la ligue majeure.

Un des premiers gestes de Léo Dandurand, au début de l'automne, fut de s'adjoindre le brillant Paul-Marcel Raymond, la coqueluche des joueurs amateurs de Montréal. Raymond commença la saison avec le Tricolore, mais, le 7 février, il fut envoyé aux Providence Reds. Nick Wasnie fut à son tour cédé aux New-York Americans.

Toute une pléiade de joueurs furent mis à l'essai pendant la période d'entraînement, ce qui permit au grand connaisseur d'exercer un choix aussi judicieux qu'utile. Au fur et à mesure que se déroulèrent les péripéties de la course pour le championnat, plusieurs changements importants s'effectuèrent sur l'équipe du Bleu-Blanc-Rouge.

Gerald Carson et Léo Gaudreault endossèrent l'uniforme des Habitants, qui s'augmentèrent de plus d'Arthur Giroux, de Hago Harrington et de Len Murray, trois recrues des Providence Reds. Le 4 février, on fit venir Gizzy Hart du même endroit. Arthur Alexandre et Bob Trapp firent aussi une courte apparition sur l'équipe, puis reprirent le chemin des Etats-Unis. Marty Burke fut échangé pour Harold Starr et Léo Bourgault, des Sénateurs d'Ottawa, et notre magnat engagea de plus Len Grosvenor, habile joueur de la Capitale.

La direction du Canadien s'ingéniait à parfaire son équipe dont elle exigeait un rendement supérieur; on ne voulait rien

épargner pour en faire un ensemble susceptitble de prendre la vedette dès son entrée en lice. Avec Newsy Lalonde comme instructeur, le Tricolore entreprit une saison qu'il termina en troisième position, ce qui lui procura l'avantage de figurer dans les séries éliminatoires.

Notons, en passant, que le 21 février, devant seize mille personnes aux Boston Gardens, le Bleu-Blanc-Rouge essuya la pire défaite de son histoire. La partie se termina par un blanchissage de 10-0.

Les parties de détail fournirent de vives émotions aux amateurs de notre jeu national. En premier lieu, les hommes de Léo Dandurand furent éliminés par les New-York Rangers. Puis les Detroit Red Wings supprimèrent les chances des Montreal Maroons; mais les joueurs de la ville de La Mothe-Cadillac se firent annihiler par les New-York Rangers.

Toutefois, la tâche fut beaucoup plus dure entre les Boston Bruins et les Toronto Maple Leafs, qui durent se livrer cinq combats en semi-finales. Cette mémorable série donna la victoire aux chasseurs de rondelle de la Ville-Reine.

La dernière rencontre entre ces deux valeureuses équipes dura exactement cent soixante-quatre minutes et constitua un record qui ne fut dépassé qu'en 1936, alors que les Detroit Red Wings et les Montreal Maroons, jouant, le 24 mars, la première partie des semi-finales à Montréal, se livrèrent une lutte qui se prolongea jusqu'à cent soixante-seize minutes, laquelle prit fin par une victotire de 2-1 pour les gars de Détroit.

Enfin, les représentants de la grande Métropole américaine devinrent les nouveaux champions du monde en enlevant aux Toronto Maple Leafs la coupe Stanley, que ces derniers avaient gagnée l'année précédente.

Un important caucus eut lieu le 12 mai au Club Universitaire de Boston. L'harmonie était loin de régner parmi les magnats; de fait, trois clubs voulaient démettre Frank Calder de ses fonctions de président. Mais Léo, qui veillait comme un chien de garde, vint à sa rescousse et sauva Calder. Toutefois, rien de cela ne fut rendu public.

Le lendemain, lors d'une réunion générale tenue à l'hôtel Lincoln de New-York, les gouverneurs de la Ligue Nationale ratifièrent les décisions du caucus, et Léo fit adopter une résolution qui eut de grandes répercussions dans le circuit. Appuyé par le major Connie Smythe, le grand amiral de la flotte sportive proposa Frank Patrick au nouveau poste de directeur-gérant de la ligue. Le titulaire reçut plein pouvoir d'engager, de nommer, de démettre et de surveiller les arbitres et autres officiels du hockey, et d'accomplir toutes les fonctions que pourrait prescrire à l'occasion le Bureau des gouverneurs.

SAISON 1933-1934

Et le temps poursuivait sa marche...

Au cours de la réunion d'ouverture, qui eut lieu le 30 septembre à l'hôtel King-Edward de Toronto, les autorités de la Ligue Nationale décidèrent que le circuit comprendrait encore neuf clubs, tout comme l'année qui venait de s'achever.

Newsy Lalonde fut engagé comme gérant du Bleu-Blanc-Rouge le 1er octobre. Le Tricolore alla s'entraîner à Kingston où, le 2 novembre, il joua une partie hors concours avec les New-York Rangers. Trois jours plus tard, les sensationnels joueurs de Montréal se mesuraient contre les Boston Bruins à l'Aréna de Québec, dans une autre rencontre hors série.

Lorne Chabot, des Toronto Maple Leafs, remplaça George Hainsworth dans les buts du Canadien. Marty Burke revint sur l'équipe, et Léo fit aligner Jack Riley avec ses as, ainsi que Sammy Godin, ancienne étoile de la Ligue du Service civil à Ottawa.

Le 21 décembre, Paul-Marcel Raymond fut envoyé aux Windsor Bulldogs, de la Ligue Internationale, et Jack Portland, de Collingwod, recommandé par Bert Corbeau, alors arbitre, fut engagé pour le remplacer; cependant, Raymond revint sur l'équipe le 13 févrrier pour y figurer jusqu'à la fin de la saison.

Maxie Bennett, des Hamilton Tigers, ci-devant pilier des Sudbury Cub Wolves qui avaient décroché la coupe Mémoriale en 1932, et Adélard Lafrance, du même club, ainsi que Joffre Désilets et Mel Bannerman, tous deux de Stratford, furent placés sur la liste de réserve durant la campagne. Nos admirables équipiers batailèrent ferme pendant les parties réglementaires et finirent en deuxième position.

Un mouvement fut lancé par Léo Dandurand, auquel on ne donna pas suite malheureusementt. L'entreprenant directeur des Habitants proposa de jouer au Forum le dimanche afin d'accommoder la foule de gens qui travaillent le samedi soir et qui se voient dans l'impossibilité d'assister aux joutes de hockey.

Le 8 février, alors que le Bleu-Blanc-Rouge croisa le fer avec les Montreal Maroons, Aurèle Joliat en était rendu à sa cinq centième partie avec le Canadien. Dans douze ans, il avait accumulé un total de trois cent cinquante points en buts et assistances. Frank Calder, président de la Ligue Nationale, et l'honorable Athanase David, président du Canadien, lui présentèrent un riche trophée. Joliat reçut aussi une foule de cadeaux provenant de ses admirateurs aux quatre coins du pays. La sensationnelle trombe du Tricolore se vit attribuer le trophée Hart cette année-là. C'est "Bus" Johnson qui fut chargé d'organiser cette fête.

Aurèle Joliat, qui aujourd'hui remplit d'importantes fonctions pour les Chemins de fer nationaux du Canada à la gare Union d'Ottawa, déclare qu'il n'a pas de meilleur ami que Léo Dandurand.

— Le gros bonnet de Montréal est le modèle des gentilshommes, avoue-t-il en toute sincérité, et je ne crains pas de dire qu'il a été pour moi un second père. Si je me suis taillé une réputation dans le hockey, c'est à lui que je le dois. On ne saurait trouver un tuteur plus charmant !

De son côté, Léo témoigne à l'endroit de l'irrésistible atome la plus profonde amitié, et chaque fois que ses affaires le conduisent dans la Capitale, il ne manque jamais d'aller saluer son ancien protégé. A ce propos, Marcel Boivin, de Granby, le populaire député de Shefford aux Communes, raconte qu'un jour il faisait le trajet de Montréal à Ottawa en compagnie du magnat qui avait un rendez-vous avec le ministre de la Justice.

A la descente du train, Léo Dandurand pria le député de l'attendre quelques instants, car il avait à dire un mot à son ami Aurèle.

—J'ai l'impression que les deux ont dû refaire toute l'histoire du hockey, conclut Marcel Boivin, car j'ai quitté les lieux au bout de quarante-cinq minutes, sans avoir vu reparaître mon compagnon de voyage. Ce que je sais, c'est que Léo manqua son rendez-vous !

Le 14 février, aux Maple Leaf Gardens de Toronto, une partie fut jouée au bénéfice du malheureux Ace Bailey entre les Etoiles de la Ligue Nationale et les Toronto Maple Leafs. L'équipe de la Ville-Reine remporta une victoire de 7-3. Howie Morenz et Aurèle Joliat se trouvaient sur l'ensemble des as. Léo Dandurand avait recruté les joueurs et agissait comme instructeur du club stellaire ce soir-là. Lester Patrick en était le gérant.

Le Canadien, qui avait fini en deuxième position de la section canadienne, fut laissé sur la brèche par les Chicago Black Hawks, dès les séries éliminatoires. Les New-York Rangers furent éliminés par les Montreal Maroons, tandis que les Detroit Red Wings abaissèrent les Toronto Maple Leafs. Dans les semi-finales, les Chicago Black Hawks, dont le gérant était Bill Stewart, battirent les Maroons et remportèrent la série mondiale en disposant ensuite des joueurs de Détroit en quatre parties.

Avant de serrer son fourniment pour la belle saison, le Canadien alla jouer une partie contre les Castors de Québec, de la Ligue Canado-Américaine, dont il triompha au pointage de 5-4.

Ce soir-là, dans la tribune des journalistes à l'Aréna, Edmond Piché, rédacteur sportif au *Soleil,* eut en quelque sorte une vision prophétique. S'inspirait-il de renseignements confidentiels obtenus dans quelque officine de la rue Saint-Pierre ou dans les couloirs du Château-Frontenac ? Toujours est-il qu'il déclara à Maurice Descarreaux, de l'*Action catholique,* et cela en présence de votre humble serviteur, que les temps allaient être bientôt révolus.

—Savez-vous bien, mes amis, annonça-t-il, que nous sommes à la veille d'entendre Léo Dandurand exhaler son chant du cygne dans le hockey ? Ce n'est plus qu'une question de quelques mois . . .

Il va de soi que ses deux interlocuteurs restèrent interdits.

SAISON 1934-1935

Une autre page allait s'écrire dans l'histoire mouvementée du club Canadien, une page vraiment historique. En effet, puisque cette saison marqua la dernière année de l'administration du Bleu-Blanc-Rouge par le syndicat Dandurand-Cattarinich, dont la contribution au développement et à l'essor de notre beau sport hivernal restera inoubliable.

Les événements se précipitèrent, et certains, qui eurent des échos considérables dans la Ligue Nationale, soulevèrent, dès les premiers jours de l'automne, un intérêt inattendu au sein de la grande famille sportive.

Le 22 septembre, à une réunion des gouverneurs de la Ligue à New-York, la limite des salaires fut fixée à soixante-deux mille cinq cents dollars par club, soit une réduction de deux mille cinq cents dollars sur l'année antérieure. Tout de même, quelle différence avec la limite de cinq mille dollars qui prévalait en 1910, quand le Canadien fit ses débuts dans la ligue professionnelle !

Les Sénateurs d'Ottawa, qui avaient fait piètre figure en 1933-1934, transférèrent leur franchise aux St. Louis Eagles, qui ne furent pas plus heureux que les gens de la Capitale. Après une année d'opérations là-bas, cette équipe disparut définitivement de la Ligue Nationale de Hockey.

*
* *

Au commencement de la saison, les Habitants effectuèrent plusieurs changements qui eurent un retentissement extraordinaire. En vertu de ces marchés, Howie Morenz, qui avait été la clef de voûte du Bleu-Blanc-Rouge pendant tant d'années, ainsi que Lorne Chabot, Marty Burke, Joffre Désilets et Roger Jenkins, passèrent aux Chicago Black Hawks, en échange de Lionel Conacher.

Cette nouvelle produisit le même effet que l'explosion d'une bombe atomique. Comment ! Léo Dandurand laissait partir son astre le plus lumineux ? A quoi pensait-il donc ? Avait-il perdu le sens des proportions et des valeurs ?

Quand la transaction fut consommée, le propriétaire du Tricolore se vit l'objet des critiques les plus acerbes, des plus irritants reproches et des remarques les plus désobligeantes.

—Je recevais des centaines d'appels téléphoniques chaque jour, dit-il, on m'apostrophait dans les rues et chacun tenait à me dire son fait. Bref, je me faisais eng . . . de royale façon !

Sait-on pourquoi l'énergique sportsman prit cette décision radicale ? Qu'on nous permette d'exposer ici les faits réels et de donner les motifs d'un pareil geste.

Les amateurs qui avaient envahi le Forum la saison précédente se souviendront encore que Howie Morenz était sur son déclin. Le fait est qu'en maintes circonstances les spectateurs, à la vue de sa pauvre tenue, l'avaient sifflé, hué et conspué, ce qui avait brisé le cœur de Léo. Le jeu de Morenz s'en ressentait aussi. Mais que faire devant l'inévitable ?

Le patron des Canadiens réfléchit pendant tout l'été.

—Howie Morenz n'est pas encore brûlé, se disait-il. Peut-être que son transfert à un autre club lui donnera un regain de vitalité.

Léo croyait sincèrement qu'une permutation constituerait pour l'Eclair de Stratford une chance exceptionnelle de reprendre le rang qu'il occupait.

Or, à une réunion des gouverneurs de la Ligue Nationale en l'hôtel Waldorf-Astoria de New-York, pendant que la majorité des représentants était engagée dans une importante discussion, Léo griffonna quelques mots sur une feuille de papier qu'il passa à Tommy Gorman, gérant des Maroons. Celui-ci déplia la note et put lire cette offre inattendue:

Accepteriez-vous Lionel Conacher en échange de Nelson Crutchfield ?

La foudre aurait tombé aux côtés du promoteur irlandais qu'elle n'aurait pas produit une plus grande réaction. Tout de suite, Gorman fit un signe affirmatif de la tête. Le contrat se trouvait scellé entre les deux sportsmen.

A peine la réunion terminée, Léo Dandurand sauta dans un avion et se rendit à Saint-Louis pour conférer avec Jos Cattarinich. Après avoir longuement écouté son associé, Catta lui serra la main en disant:

—Je m'en remets à toi, mon vieux; je sais que tu as à cœur l'intérêt du club, et surtout celui de notre ami Morenz. J'accepte d'avance ce que tu feras.

Sans perdre un instant, Léo partit pour Chicago, où il entra en conférence avec le major Fred McLaughlin et William Tobin, des Chicago Black Hawks. Quand on leva la séance, Lionel Conacher était devenu la propriété des Canadiens, et Howie Morenz ainsi que ses quatre compagnons, celle de l'équipe de Chicago. Léo obtint un contrat de trois ans à douze mille dollars pour le petit gars de Stratford.

Dès qu'il apprit la nouvelle, Art Ross offrit à Léo un montant de vingt mille dollars pour Lionel Conacher.

A son retour à Montréal, notre financier convoqua Howie Morenz à son bureau et lui fit part de l'échange. Morenz pleura, et Léo en fit autant.

—C'est pour ton bien, Howie, que j'ai pris cette résolution. Je n'ai pas voulu que le public montréalais te causât de la peine et du chagrin. Va, mon cher, et prouve à l'univers que tu es toujours le même ! Je te prédis qu'avant longtemps tu reviendras au bercail du Bleu-Blanc-Rouge !

Puis Léo Dandurand alla voir Tommy Gorman et procéda à l'échange de Lionel Conacher pour Nelson Crutchfield, la nouvelle sensation, et Jack MeGill, autrefois de l'université McGill.

N'était-ce pas l'histoire qui se répétait ? Le magnat avait décidé de rajeunir son équipe. Il avait fait de même autrefois dans le cas de Newsy Lalonde qu'il avait cédé pour obtenir les services d'Aurèle Joliat, et dans celui de bien d'autres membres de la Grande Armée.

—Outre Crutchfield, ajoute Léo, j'avais plusieurs autres joueurs en vue. Je m'étais rendu compte que la carrière sportive d'un athlète n'est pas éternelle et que, même si cela nous fait mal au cœur, il faut avoir le courage de prendre les mesures nécessaires pour injecter du sang nouveau dans une équipe.

Leroy Goldsworthy, des London Tecumsehs de la Ligue Internationale, fut engagé par le Tricolore. Herb Cain, dont les services à l'aile gauche n'étaient pas requis cette année-là, fut prêté aux Montreal Maroons.

Johnny Gagnon fut transféré au Boston pour être remplacé pas Jos Lamb; mais ce dernier fut acquis par les St. Louis Eagles le 4 décembre, et le "Chat noir de Chicoutimi" revint de Boston le 9 janvier.

Léo Dandurand invita Wilfrid Cude, ancien gardien de buts du Philadelphie et des Syracuse Stars, à prendre la place de Chabot dans les filets. Albert Leduc devint gérant des Castors de Québec, promus club-école du Canadien. Armand Mondou et Paul-Marcel Raymond s'attifèrent du chandail bleu et blanc des Québécois. Jack Portland fut expédié dans la ville des fèves au lard, en échange

de Gordon Savage. Desse Roche et Paul Runge, de l'ensemble de la cité de Champlain, parurent aussi sous les couleurs des Habitants.

*
* *

Chapeau bas devant Léo Dandurand qui peut se vanter d'avoir eu un flair dépassant celui de tous ses prédécesseurs, devanciers et contemporains ! La verge d'Aaron a dû lui échoir un jour. Comme découvreur d'étoiles et instructeur d'astres de première grandeur, il n'a jamais eu d'égal. N'a-t-il pas lié par contrat trois des plus grands athlètes du demi-siècle, reconnus tels à la suite d'une enquête instituée par la Presse canadienne auprès des rédacteurs sportifs d'un océan à l'autre ?

Howie Morenz a été proclamé le plus grand joueur de hockey, Newsy Lalonde, le plus fameux joueur de crosse, et Lionel Conacher, le plus important joueur de rugby, de fait, l'athlète le plus complet de la première moitié du siècle.

Au temps des conquêtes et des découvertes, Léo eût été un explorateur de grande réputation. Que de trésors il aurait répérés à chaque pas !

S'il a tenu dans sa main ces trois athlètes, il a aussi été donné à notre ami de faire la connaissance et d'admirer la tenue impeccable des autres étoiles que les journalistes ont placées au premier rang des sports des cinquante dernières années. Ces autres figures illustres sont les suivantes:

Norm Baker, l'as du ballon au panier de Nanaimo, Colombie-Britannique;

Ross "Sandy" Somerville, le grand golfeur de London, Ontario;

Joe Wright, l'incomparable rameur de Toronto;

George Young, le brillant nageur de la Ville-Reine;

Dave Turner, l'irrésistible joueur de soccer de New-Westminster, Colombie-Britannique;

Le docteur Jack Wright, fougueux tennisman de Vancouver;

Percy Williams, de Vancouver, phénomène des épreuves sur piste et pelouse;

Jack Purcell, le rapide joueur de badminton de Toronto;

Bobbie Rosenfeld, la jolie Torontoise qui a brillé dans tous les sports féminins.

Et notre grand expert ne manque pas non plus de parler longuement de Jimmy McLarnin, champion boxeur du Canada, et de Myrtle Cook, ancienne vedette sur piste et pelouse, qui, aujourd'hui, s'occupe de la rubrique des sports féminins au *Montreal Star.*

*

* *

Newsy Lalonde fit tout ce qu'il put pour mettre son équipe sur la voie du championnat, mais il est un fait sur lequel il n'avait pas compté: c'est qu'il lui avait été impossible d'arrêter du temps l'irréparable outrage. De longues années de luttes et de combats avaient considérablement miné sa santé, et son état menaçait de s'aggraver; aussi, sur les instances de Léo, Newsy abandonna la gérance le 29 décembre. C'est l'Eminence sportive elle-même qui le remplaça jusqu'à la fin de la saison.

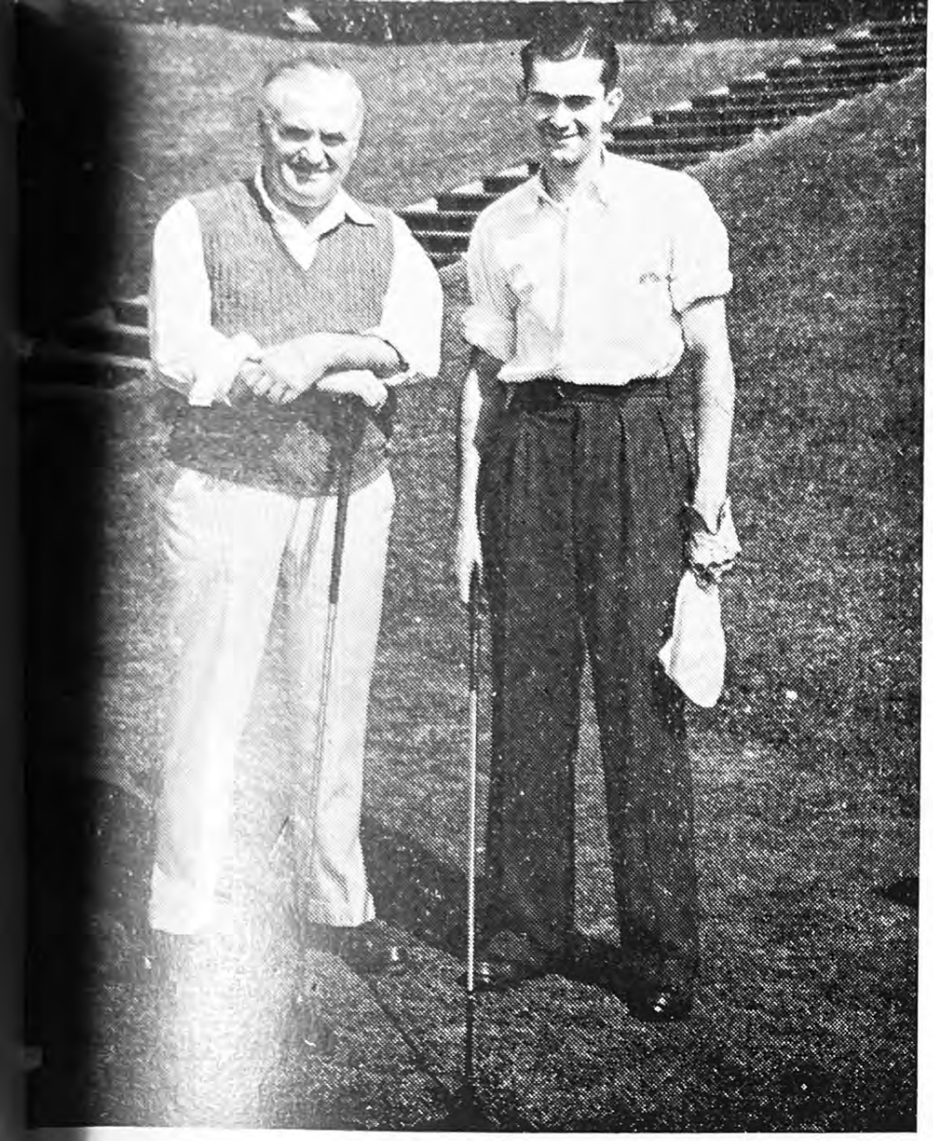
Les Habitants choisirent Saint-Jean, Nouveau-Brunswick, comme lieu d'entraînement. Ils y jouèrent des parties d'avant-saison avec les Boston Bruins, ainsi qu'à Moncton, Halifax et Québec. Enfin, le 6 novembre, à Montréal, le Canadien battit trois clubs du groupe sénior dans une joute au bénéfice du Bien-Etre de la Jeunesse. Dans la première période, le Tricolore blanchit les équipiers de l'université McGill par un score de 2-0; dans la deuxième, le Bleu-Blanc-Rouge eut raison du Canadien Amateur par un pointage de 2-1, et, dans la dernière reprise, les Habitants firent subir un blanchissage de 1-0 aux légionnaires du Royal. La Ligue Nationale commença ses opérations le 8 novembre.

*

* *

A peine les réjouissances du Jour de l'An étaient-elles terminées que toutes sortes de rumeurs se mirent à circuler dans le monde du hockey professionnel. On chuchotait en plusieurs milieux que la direction du Canadien était disposée à vendre sa franchise.

Cette rumeur fut tellement persistante que, le 3 janvier, deux syndicats bancaires firent aux autorités du Bleu-Blanc-Rouge une offre dont les détails ne furent point dévoilés. De son côté, Ernest



EN HAUT : Léo Dandurand et son fils Gérard sur le terrain du club de golf Laval-sur-le-Lac.

◆

AU BAS : Au stade Molson de l'université McGill en 1951, lors d'une visite de Dan Parker, l'éminent chroniqueur sportif du DAILY MIRROR de New-York. De gauche à droite : Madame Léo Dandurand, madame Dan Parker, Léo Dandurand et Dan Parker.

EN HAUT : L'honorable Maurice Duplessis et Léo Dandurand discutant de projets de courses en 1936.

◆

AU BAS : Léo Dandurand signe l'acte d'achat de la piste Blue-Bonnets le 13 juillet 1932.

Savard, président de la *Montreal Exhibition Company,* laquelle était propriétaire du Stadium, et ancien président des Royaux, de la Ligue Internationale de Baseball, un des courtiers les plus en vue de la Métropole, fit aussi des avances en ce sens.

A leur tour, Jimmy Strachan et William F. Strachan offrirent de se rendre acquéreurs de la franchise du Canadien au prix de cent vingt-cinq mille dollars et de nommer Howie Morenz gérant de l'équipe bleu-blanc-rouge; mais pour le moment rien ne transpira au dehors. Le fait est que cette proposition ne fut jamais considérée.

Ce n'est qu'à la fin de la saison qu'un tournant allait s'opérer dans les destinées de l'historique équipe de Concordia. Les Canadiens réussirent à se hisser au troisième échelon après une longue suite de combats, mais ne purent se rendre au delà des séries éliminatoires. Les New-York Rangers arrêtèrent l'élan de leurs légitimes ambitions dans deux rencontres, 2-1 à New-York, et 3-3 au Forum, puis les Montreal Maroons éliminèrent les Chicago Black Hawks.

Il fallut quatre parties avant que les Toronto Maple Leafs pussent prendre la mesure des Boston Bruins. Les Maroons rendirent la même politesse aux New-York Rangers. Quant aux séries mondiales, elles furent de courte durée; les Montreal Maroons s'assurèrent du championnat et de la coupe Stanley en prenant trois victoires consécutives sur les étoiles de Toronto.

L'été passa . . .

Toutefois, le vent avait à peine commencé à balayer les feuilles d'automne que la confrérie sportive était témoin d'un chambardement magistral, tant dans la direction que dans l'alignement du Canadien. *Il n'y a pas de fumée sans feu,* dit-on souvent; la preuve en est que les rumeurs qui avaient cours quelques mois auparavant étaient sur le point de devenir des réalités.

*

* *

Ici s'imposent des précisions sur la situation dans laquelle se trouvaient les Canadiens à ce moment . . .

En raison de la crise qui avait fortement ébranlé l'économie mondiale depuis 1932, les conditions que les autorités du Forum

exigeaient de l'équipe tricolore étaient devenues inacceptables pour les administrateurs de cette dernière.

—Nous ne retirions rien de la vente des programmes, déclare Léo; nous n'avions aucune part des recettes provenant des concessions dans la patinoire, non plus que de celles dérivant de la radio. A vrai dire, nous ne pouvions compter que sur soixante pour cent des recettes brutes. C'était un état de choses qui ne pouvait durer plus longtemps.

Un jour, le magnat résolut de prendre le bœuf par les cornes et se présenta à une réunion extraordinaire du comité d'administration du Forum. A cette séance assistaient Herbert Molson, Kenneth Dawes, Arthur Cayford, Tom Arnold, Tommy Gorman et le sénateur Donat Raymond.

Léo Dandurand expliqua que les dépenses de son organisation étaient si élevées qu'il lui était devenu impossible de maintenir son club plus longtemps. Si le Forum ne décidait pas de reviser les clauses du contrat, les Canadiens n'avaient plus qu'à choisir l'une des trois solutions suivantes:

1o—La cessation temporaire de leurs opérations;
2o—Le transfert de leur franchise dans une autre ville;
3o—La vente à un autre syndicat.

Léo n'avait pas manqué d'avertir les gouverneurs de la Ligue Nationale de son intention en l'espèce. Ces derniers ne furent pas peu surpris d'entendre leur confrère parler de la sorte. Quant aux autorités du Forum, elles se trouvaient en face d'un problème majeur.

Bien qu'on eût pris soin de ne pas ébruiter la chose, certaines indiscrétions furent commises. C'est ainsi que Léo Dandurand rencontra un jour Ernest Savard, qui voulut sonder le terrain en vue d'acheter les Canadiens.

—Notre club n'est pas à vendre, déclara tout d'abord le promoteur.

L'offre lui fut réitérée en plusieurs circonstances, sans qu'il lui fut donné suite.

De son côté, le sénateur Donat Raymond s'était abouché avec Jos Cattarinich, à qui Léo n'avait pas parlé des avances faites par Ernest Savard, tant il n'envisageait pas la possibilité d'une vente.

Catta, lui, n'était pas friand de vendre. Cela se conçoit, il était presque toujours parti, et c'est Léo qui avait charge de toute l'organisation.

En réalité, jamais Léo n'aurait, par un geste quelconque, privé la ville de Montréal de son équipe de hockey. Sa situation financière personnelle, ainsi que celle de son associé, leur permettait de continuer indéfiniment. Ce qu'il recherchait avant tout, c'était une meilleure coopération de la part du Forum, et surtout des conditions plus favorables.

Toutefois, avec les jours, Léo, qui, dans toutes ses entreprises, avait toujours vu venir les années creuses, lesquelles, d'après lui, surviennent invariablement par cycles, modifia sensiblement son attitude et se mit à considérer l'opportunité de se retirer du hockey pour tout de bon. Il savait que des gens de Montréal étaient intéressés à l'achat du club; donc il pouvait partir en beauté, convaincu que ses concitoyens continueraient de voir du hockey professionnel au palais de glace de la rue Sainte-Catherine.

Un matin, Catta demanda à Léo:

—Si quelqu'un nous faisait une offre sérieuse, consentirais-tu à vendre ?

—Oui, fit ce dernier.

—A-t-on fait des démarches auprès de toi en ce sens ?

Léo avoua qu'Ernest Savard avait déjà engagé avec lui certains pourparlers à cet égard.

—J'ai l'impression que Savard représente un groupe, dit-il.

—En effet, mon cher, répliqua Catta; j'ai vu le sénateur Raymond, et j'ai tout lieu de croire que ces personnes sont bien décidées à faire l'acquisition des Canadiens.

Ce ne fut pas long; quelques jours après, les deux amis entamèrent des négociations avec le sénateur, et, le 16 septembre, les journaux annoncèrent que Léo Dandurand et Jos Cattarinich, qui avaient été les Anges gardiens des Habitants depuis la mort du regretté George Kennedy, venaient de vendre, le vendredi 13, la franchise de la célèbre équipe à un syndicat contrôlé par Ernest Savard et Maurice Forget, ce dernier, comme son associé, ayant été mêlé à de nombreuses activités sportives.

Une pareille bombe n'était pas sans causer toute une commotion parmi les amateurs de hockey. Le public se rendit compte que le Tricolore était rendu à la croisée des chemins.

Les quotidiens ajoutaient que le prix du marché était de cent soixante-cinq mille dollars. C'était là une augmentation fort respectable sur la somme de onze mille dollars qu'avaient payée MM. Dandurand et Cattarinich, lorsqu'ils se portèrent acquéreurs du privilège exclusif de George Kennedy.

Cependant, avant que la vente ne fût complètement consommée, Léo passa par des transes dont les effets restent encore profondément enracinés dans sa mémoire. Comme nous l'avons vu, les clauses et conditions du contrat avaient été définitivement arrêtées le vendredi 13 septembre, mais aucun argent n'avait été versé ce jour-là.

Le lendemain soir, Nelson Crutchfield, la nouvelle recrue du Tricolore, fut victime d'un terrible accident qui mit fin à sa carrière de hockey. L'automobile dans laquelle il voyageait capota soudain sur la grande route, et Nelson fut violemment projeté sur des pierres dans le fossé. La victime resta trois semaines dans le coma et à l'article de la mort.

Dès que la nouvelle fut connue, Léo se trouva dans un état d'énervement qui le fit trépigner sur des charbons ardents. Il se disait que, privés des services de leur plus grande étoile, les acquéreurs ne voudraient pas donner effet à leur proposition d'achat et que toutes les négociations tomberaient à l'eau; ce qui justifiait particulièrement cette idée, c'est le fait qu'aucun montant d'argent n'avait été déposé comme contre-partie.

Pour mettre le comble à cette inquiétude bien compréhensible, Jos Cattarinich avait presque gâché les pourparlers, au cours d'une entrevue avec Ernest Savard, dans les bureaux de maître Aimé Geoffrion, c.r. Comme la chose se pratique souvent dans le monde des affaires, Léo Dandurand avait fait des avances d'argent à certains joueurs du Canadien, et Catta voulait que la nouvelle direction remboursât ces sommes aux anciens propriétaires.

Ernest Savard refusa catégoriquement.

—Vous ne recouvrerez certainement pas ces montants de nous, dit-il. Adressez-vous directement aux joueurs intéressés.

Jos Cattarinich insista, mais Ernest Savard se montra irréductible. Finalement, pris d'un accès de colère, Jos se leva et déclara sans aucun équivoque:

—Dans ce cas-là, nous ne vendons pas !

Prenant son chapeau, il sortit et ferma la porte avec une force capable de faire branler toute la bâtisse. Jos se dirigea vers la gare Windsor pour monter à bord du train de Chicago, car on sait qu'il allait passer tous les hivers à la Nouvelle-Orléans, où il surveillait les intérêts hippiques du syndicat.

Léo Dandurand prit alors la situation en main et rétablit les choses dans leur ordre normal. La question fut réglée à la satisfaction des deux parties, mais ce n'est que dix jours plus tard que le montant stipulé au contrat fut transmis au directeur sortant. Dans l'intervalle, il vécut constamment sur les épines, craignant à chaque instant que la nouvelle compagnie ne se ravisât et ne prît une décision contraire.

Quel soupir de soulagement Léo dut pousser quand il entendit résonner la douce mélodie des pièces d'argent dans sa tirelire !

Le 7 octobre, la *Gazette Officielle de Québec* annonçait la formation du Club Canadien, Incorporé, au capital de deux cent vingt-cinq mille dollars.

Frank Patrick, le grand sportif du début du siècle, se demande si le public a pleinement apprécié le gros marché conclu par notre éminent compatriote.

—Je veux parler de la vente des Canadiens à l'entreprise du Forum pour la somme de cent soixante-cinq mille dollars, nous explique-t-il. Comme ce club de hockey perdait quarante mille dollars et plus chaque année, il fallait une réelle habileté pour trouver acquéreur, dans le cas d'une telle organisation, pour n'importe quelle somme, encore moins cent soixante-cinq mille dollars. Les propriétaires du Forum acceptèrent une telle perte annuelle et en consentirent d'autres plus importantes pendant plusieurs années. A mon avis, ce fut un coup de génie que de réussir en pareille circonstance une vente de ce calibre !

Léo, qui avait fait l'acquisition du Canadien et lui avait fait connaître une splendeur inouïe après tant d'années de travail ardu,

était content de se retirer, conscient du magnifique rôle qu'il avait rempli et des importants services qu'il avait rendus à la cause du hockey. Son rêve était enfin réalisé !

Quelques semaines plus tard, notre promoteur s'en alla passer trois mois en Europe dans le dessein de jouir d'une vie exempte de soucis et d'inquiétudes.

CHAPITRE V

Si Léo Dandurand abandonnait ainsi sa participation active à la direction et à l'administration des Canadiens, il n'en continua pas moins de s'intéresser aux luttes gigantesques de ce club unique au monde. Il suivit de près les évolutions électrisantes d'Howie Morenz, son protégé et ami de toujours, qui, après une saison avec les Chicago Black Hawks, avait été vendu aux New York Rangers, mais que les nouveaux directeurs du Bleu-Blanc-Rouge avaient acheté de ces derniers le 1er septembre 1936, pour de l'argent comptant.

Chaque fois que ses intérêts dans les divers hippodromes du Canada et des Etats-Unis lui laissaient quelques loisirs, Léo accourait vite à Montréal pour voir à l'œuvre ses anciens prodiges sur patins, qui ont toujours tenu une place si considérable dans son cœur.

C'est ainsi que, le 27 février 1937, il était présent lorsque le Forum prit un air de fête à l'occasion de la six cent cinquante-quatrième partie d'Aurèle Joliat dans la Ligue Nationale de Hockey. Les New-York Americans étaient les visiteurs et, avant la partie, Son Honneur le maire Adhémar Raynault, entouré sur la glace d'une cinquantaine de sportsmen, présenta à la bourrasque du Canadien un magnifique service à thé, au son d'une musique vive et endiablée. La grande étoile du Tricolore fut longuement acclamée par la foule.

*

* *

Léo se trouvait à la Nouvelle-Orléans, quand une épouvantable nouvelle fit trembler sur ses assises tout le monde sportif. Dans la soirée du 8 mars 1937, les amateurs de hockey et la population de toutes les provinces du Canada apprirent que Howie Morenz, l'Eclair de Stratford, venait de succomber à une syncope à l'hôpital Saint-Luc, où il avait été transporté, le soir du 28 janvier, après s'être infligé une double fracture à la jambe gauche, au cours d'une rencontre avec ses anciens coéquipiers des Chicago Black Hawks.

Morenz semblait être en bonne voie de rétablissement, lorsqu'une faiblesse cardiaque l'emporta vers onze heures et demie. Mis au courant de cette calamité par téléphone, Léo sauta dans l'avion et arriva en toute hâte à Montréal.

Cette nouvelle de la mort de Morenz jeta un voile de tristesse dans tous les cœurs. Le choc ressenti par tous ceux qui avaient connu l'insurpassable athlète, que le sixième sens de notre Nat Pinkerton montréalais avait révélé aux enthousiastes du continent, trouva sa juste expression dans la bouche de Léo Dandurand:

—Je ne puis en parler ! dit-il avec des sanglots dans la gorge et la poitrine gonflée de soupirs. C'est terrible ! Un coup de tonnerre !

Même le docteur Hector Forgues, médecin attitré du club, qui avait eu Howie Morenz sous ses soins, n'avait pu prévoir une fin aussi subite. L'inquiétude que ressentait la victime entraîna une dépression nerveuse, même si la fracture subie par Morenz, lorsque son patin se planta dans une des planches de la clôture, était en bonne voie de guérison.

Appelé en toute hâte, quand l'infirmière constata la pâleur de la mort sur la figure d'Howie, le docteur Forgues était au chevet de l'étoile à son dernier soupir. Le pauvre infortuné n'avait pas prononcé une seule parole. L'examen du docteur et d'un neurologiste ne dévoila rien.

Ainsi, à trente-quatre ans, l'idole de tous les amateurs avait atteint depuis longtemps le pic de la gloire; il avait même commencé à décliner, mais s'était repris depuis son retour dans le troupeau tricolore. Howie était encore aussi rapide cette année-là qu'il l'avait été à ses débuts, et, de l'avis de Léo lui-même, ses jambes ne paraissaient pas avoir faibli. Il était redevenu le Morenz des grands jours épiques.

Né à Mitchell, Ontario, le 22 juin 1902, Howie Morenz avait commencé sa carrière de hockey dans cette ville où il demeura jusqu'en 1917, alors que sa famille déménagea à Stratford. Lui survivaient sa veuve et trois enfants: Howie, alors âgé de dix ans; Donald, quatre ans, et Marlene, trois ans, laquelle a épousé au printemps de 1952, Bernard "Boum-Boum" Geoffrion, la grande vedette des Canadiens. Il laissait aussi son père, de même qu'un frère, de Feltz-Mills, N.-Y., et trois sœurs: madame Gertrude Burshfield, de Stratford; madame Irma Boyd, de Toronto, et madame Jack Shuring, de Milwaukee, Wisconsin.

La dépouille mortelle fut exposée dans les salons funéraires de la maison Wray, rue Université, jusqu'au jeudi 11 mars, alors

qu'à onze heures du matin, elle fut transportée au Forum, qui avait été la scène des plus éclatantes activités de sa carrière.

Le service funèbre eut lieu dans l'après-midi. Dès onze heures, les portes du Forum furent ouvertes et, jusqu'à l'heure du service, ce fut un défilé monstre autour du cercueil. En passant à côté de la chapelle ardente, bien des paupières se mouillèrent. Les camarades de Morenz montèrent continuellement la garde près de la bière placée au centre de la glace, et les premiers à prendre place aux quatre coins du catafalque furent Johnny Gagnon, Aurèle Joliat, Pit Lépine et Armand Mondou.

L'immense vaisseau de la rue Sainte-Catherine ne put suffire à contenir la multitude qui se pressait pour faire ses derniers adieux à celui que Léo Dandurand disait être irremplaçable. A deux heures trente, madame Morenz et les membres de sa famille s'avancèrent près du cercueil, pendant que le révérend Malcolm Campbell, pasteur de l'église anglicane, entonnait le *Nearer My God To Thee,* que la foule reprit en chœur.

Les directeurs des Montreal Maroons et des Toronto Maple Leafs et l'honorable Athanase David étaient ensemble aux premiers rangs, suivis des directeurs du Canadien Louis-P. Gélinas, Jules Dugal, le docteur Walter-E. Charland, l'honorable Raoul Grothé, Alphonse Patenaude, Pierre Beaubien, Armand Dupuis, Pierre Rolland et Cecil M. Hart. A une place d'honneur, on apercevait les anciens directeurs du Tricolore Georges Richer, Louis Létourneau, Son Honneur le juge Amédée Monet et Léo Dandurand, qui portèrent maintes fois leur mouchoir aux yeux durant la cérémonie.

Après l'oraison funèbre, un cortège dont tous se souviennent à Montréal se forma et accompagna les restes de l'étoile éteinte au cimetière Mont-Royal, où eut lieu la sépulture.

*

* *

Selon Frank Patrick, l'ami Léo a été non seulement "le petit Napoléon", mais aussi "le lord Chesterfield" de son époque. Ce vaillant athlète vante tout particulièrement les caractéristiques exceptionnelles de l'inspirateur montréalais, telles que, comme il le dit en français, "son savoir-faire, ses grandes manières, et ce je ne sais quoi !"

—On a toujours été charmé en la compagnie de Léo, continue-t-il. Possédant à fond les langues anglaise et française, il était tout indiqué pour diriger les Canadiens dans la Métropole du Canada, et c'est ce qu'il a entrepris avec succès pendant nombre d'années.

Certains se demandent pourquoi notre estimable héros a vendu les Canadiens. C'est une question que des milliers lui ont posée; aussi en bon zigue qui tient à satisfaire la curiosité populaire et dissiper tout doute en l'espèce, il a bien voulu nous exposer les trois raisons pour lesquelles il a volontairement pris sa retraite.

La première, invoquée par le grand chambellan des sports, c'est qu'étant l'heureux père de deux solides et charmants gaillards, il avait décidé d'abandonner graduellement le sport afin de se lancer dans les affaires pour leur assurer un avenir digne et confortable. On sait comment Dame Fortune a répondu à ses vœux.

En second lieu, les quelques semaines qui précédaient l'ouverture d'une saison constituaient d'ordinaire un excellent baromètre des résultats financiers que l'on pouvait escompter. On ouvrait à l'hôtel Windsor des bureaux où la compagnie du téléphone avait installé une quinzaine d'appareils. Des préposés des deux sexes vérifiaient les listes des détenteurs de billets de saison de l'année précédente, puis appelaient les intéressés pour obtenir un renouvellement de leur abonnement. On ne tarda pas ainsi à découvrir que la crise économique avait laissé partout des traces de son passage. Les gens n'avaient plus d'argent, et beaucoup n'avaient même plus de téléphone.

Troisièmement, le gentleman de la Métropole avait avant tout le souci de sa santé. Avec la multiplicité de ses autres activités, s'il avait conservé son contact direct avec le Bleu-Blanc-Rouge, il n'aurait certainement pu maintenir la rayonnante vitalité qui est encore la sienne, car il ne dissimule pas le fait qu'une telle entreprise comporte des tracas et des inquiétudes bien propres à miner la constitution la plus robuste.

Tant de ses amis avaient succombé à la tâche pour ne devenir que des loques humaines, qu'il ne voulait pas être victime d'un pareil sort. Comme les moutons de Panurge, d'autres promoteurs avaient sauté les uns après les autres. Il connaissait si bien la

part ingrate qui fut réservée à des collègues tels que Jimmy Strachan, le colonel John Hammond, Charles F. Adams, le major Fred McLaughlin et autres, qu'il tenait à se retirer en gloire, surtout avec l'honneur d'avoir remporté trois championnats mondiaux, soit en 1923-1924, 1929-1930 et 1930-1931, et eu des équipes hors ligne pendant toute la durée de son régime.

Léo pensait surtout à la manière dont on avait traité le grand John J. McGraw, qui pilota les New-York Giants de la Ligue Nationale de Baseball pendant tant d'années et qu'on démit de ses fonctions actives pour lui confier un poste purement honorifique, sans aucun égard pour son splendide record avec cette organisation.

—J'ai abandonné le hockey avant qu'on vînt me briser le corps et l'esprit, affirme ce philosophe pratique, et je ne regrette pas mon geste. J'ai trouvé dans cette belle aventure un plaisir indicible et l'expérience que j'y ai acquise me vaut plus que tout au monde aujourd'hui. En un mot, le hockey m'a procuré de grandes sensations et d'innombrables triomphes (non monétaires), mais aussi il m'a imposé des devoirs qui m'ont emprisonné, ainsi que d'écrasantes responsabilités qui usent la patience et ruinent la santé.

Léo Dandurand avoue qu'il a commencé à vivre sa vie le jour où il a cessé de présider aux destinées du club. Le major Connie Smythe envie aujourd'hui son sort. Tout récemment, le populaire Torontois disait à madame Dandurand:

—Je vous félicite, madame... *you have a smart husband !*

Toutefois, le nom de Léo Dandurand est si intimement lié aux destinées du hockey professionnel qu'au bout de dix-sept ans, on lui téléphone encore de partout pour se procurer des billets soit au Forum, soit dans les patinoires étrangères.

Quand, en 1946, les Canadiens s'annexèrent le championnat mondial, les bureaux de Léo Dandurand furent inondés de télégrammes et messages de félicitations provenant de tous les coins du Canada et des Etats-Unis. Dans le grand public, on ne peut concevoir l'existence du bel ensemble des Habitants sans la souriante figure de leur incomparable stratège des années vingt et trente. La déesse de la Gloire recouvre toujours ceux qu'elle aime d'une auréole permanente.

*

* *

Bien des esprits ont souvent confondu avec notre Léo feu l'honorable Raoul Dandurand, ancien président de la Société des Nations à Genève, ministre sans portefeuille dans le cabinet Mackenzie-King et président du Sénat. Un jour que l'éminent homme d'Etat, alors âgé de quatre-vingts ans, commandait un bouquet chez la fleuriste du Château-Laurier à Ottawa, la jolie vendeuse lui demanda:

—Aurez-vous une équipe de champions cette année, monsieur Dandurand ?

Dans une autre circonstance, le distingué sénateur raconta l'anecdote suivante à une séance du conseil des ministres. Dans une leçon d'histoire contemporaine, un instituteur de Halifax posa à ses élèves la question suivante:

—Qui a été le premier président de la Société des Nations ?

Aucun membre de la classe n'ayant pu répondre, le maître voulut les mettre sur la piste en disant:

—Ce monsieur porte le même nom que le gérant d'un fameux club de hockey.

De hauts cris s'élevèrent à l'instant et, d'un mouvement spontané, la classe entière répondit:

—Léo Dandurand... des Canadiens de Montréal ! ! !

*

* *

Même chez les sportsmen, il en est qui se refusent à croire que Léo Dandurand ait déserté la barque du Tricolore, qu'il pilota en trois qualités, celles de directeur-gérant, secrétaire-trésorier et commandant à la ligne de front. En 1947, les Edmonton Flyers, qui se cherchaient un nouveau gérant, jetèrent leur dévolu sur Toe Blake dont la carrière était à son déclin.

La direction du magnifique club de hockey des Prairies, au lieu de s'adresser à Frank Selke ou Dick Irvin, télégraphia immédiatement à Léo et lui fit une offre pour retenir les services de celui qui avait été un spectaculaire manieur de bâton.

Que dire maintenant des joueurs des innombrables clubs de Montréal, qui viennent frapper à la porte du Socrate sportif ! Depuis son départ, combien de vedettes du Canadien et des équipes sénior ou junior, pour ne pas mentionner des athlètes de moindre importance, n'ont-ils pas eu recours aux lumières du profes-

seur émérite? Ce dernier s'est toujours fait un plaisir de dispenser sa science, de propager ses connaissances à tous ceux qu'attirait cette fontaine inépuisable, et chacun a pu mettre à profit les avis sensés et pondérés et les utiles leçons qu'il a donnés avec une fraternelle libéralité. Léo n'a jamais cessé d'appuyer et encouragera toujours les jeunes qui rayonnent dans la grande orbite des sports.

Oui, ce maître a brandi si haut le fanion de notre prestigieux sport national qu'avec la fulgurante ascension des Canadiens et l'arrivée des équipes américaines dans la ligue, il s'est opéré, peu de temps après que Léo eût mis la main au gouvernail, un tel réveil dans le monde du hockey que ce jeu se mua en une véritable industrie. Des sommités financières investirent des millions pour la construction d'arènes capables de contenir les foules toujours grandissantes, et ces placements s'avérèrent des plus profitables. L'érection du Stadium de Chicago coûta sept millions de dollars. A New-York, la compagnie du Madison Square Garden dépensa une somme de douze millions, et les gens de Détroit construisirent l'Olympia au prix de cinq millions. Les Boston Gardens représentent un placement de six millions, tandis que les Maple Leaf Gardens de Toronto englobèrent un montant de quatre millions.

Même dans la province de Québec, les grands succès du Tricolore provoquèrent une émulation sans précédent. Il se construisit de superbes patinoires dans des localités qui en avaient été jusque-là dépourvues, notamment à Saint-Jérôme, Valleyfield, Sherbrooke, Saint-Hyacinthe, Joliette, Drummondville, Lachine et Verdun.

*

* *

Jamais on ne pourra dissocier la personnalité de Léo du hockey. Sa figure y prend de jour en jour un aspect légendaire, et sa popularité dans ce domaine reste toujours au cran le plus élevé.

Lorsque les Canadiens participèrent avec les Black Hawks à l'ouverture régulière du Stadium de Chicago en 1927, toute la population de Kankakee était là pour acclamer le petit gars de Bourbonnais, qui avait gagné ses épaulettes. Léo pleura de joie à la vue de l'accueil triomphal qu'on lui avait ménagé. Ce soir-là,

le magnat remercia intérieurement la Divine Providence qui lui avait permis de réaliser sa prédiction de jeunesse. Il revenait à Chicago en homme comblé par la prospérité, les honneurs et la gloire.

Le 24 février 1942, Léo Dandurand, qui n'a jamais refusé son concours aux bonnes œuvres et aux entreprises humanitaires locales, régionales ou nationales, organisa une grande rencontre entre les Anciens Canadiens et les Anciens Maroons pour stimuler la campagne en faveur de l'Emprunt de la Victoire. La foule énorme, qui s'écrasa au Forum, vit les Vieux Habitants administrer une râclée de 6-1 à leurs adversaires. Toutes les recettes de la soirée furent versées aux Fonds de cantines de l'Armée canadienne.

Quand les spectateurs reconnurent cet homme, sur les cheveux duquel il avait commencé à neiger, ils lui firent une réception qui se transforma en une inoubliable apothéose. Tout son être frissonna, et Léo se rendit compte de la grande place qu'il occupait dans le cœur des sportifs montréalais. L'énergique promoteur, qui, en cette occasion, fit un geste sublime de patriotisme bien compris, s'était adjoint de précieux collaborateurs dans les personnes de Doug O'Toole, Paul Parizeau, Jimmy Foley, Tommy Gorman et Al Parsley.

Les événements devaient fournir à Léo Daudurand une autre preuve de son immense popularité. Ce fut en avril 1946, lorsqu'il fut invité à présenter le trophée Vézina à Bill Durnan, qui le gagnait pour la troisième fois consécutive. Seul, au milieu de la glace, notre homme reçut l'ovation la plus tumultueuse et la plus cordiale jamais accordée à un être humain dans l'immense Forum.

Maître Aldéric Laurendeau, c.r., déclare qu'aucun monarque n'aurait été l'objet d'un pareil témoignage d'estime, de sympathie et d'admiration. Lew Hayman, lui, n'en revenait pas.

—Je n'ai jamais rien vu de semblable, dit-il après la partie, qui mettait aux prises ce soir-là les Canadiens et les Toronto Maple Leafs.

Quel prestige ! quelle ascendance ! N'y avait-il pas de quoi donner au moins vaniteux une indigestion de gloire ? Voltaire n'aurait pu supporter un pareil choc; mais Léo, dans sa modestie innée, agréait ces hommages comme un tribut destiné à la race canadienne-française.

Encore une fois, il dut s'incliner devant la volonté du destin, lorsque, le 17 avril 1947, le dynamique Aurèle Joliat fut reçu dans le Temple de la Renommée en présence de treize mille personnes. Ce fut homérique; et Léo pleura en entendant les vivats que cette foule en délire lui adressait.

Grâce à l'initiative de notre restaurateur de luxe, qui fut placé à la tête du comité de souscription, on avait recueilli la somme de huit mille dollars, qui fut présentée au héros de la fête par le sénateur Athanase David. Quand l'élégant Léo apparut sur la glace, un vacarme infernal se fit entendre. Ce ne fut que cris et applaudissements; cette explosion fit comprendre au grand sportsman que le public conservait toujours le culte de ses idoles et qu'il n'oubliait pas celui qui avait fait connaître au hockey professionnel son âge d'or. Cet éloge spontané, émanant d'une masse reconnaissante, n'était-il pas, selon Sainte-Beuve, un acompte de gloire permanente ?

Léo fit signe à Michel Normandin qu'il ne parlerait pas. Il aurait fallu l'éloquence d'un Démosthène pour exprimer les sentiments qui emplissaient son cœur. Le magnat préféra laisser la parole à Aurèle, qui fit très bien les choses en anglais et en français.

Léo Dandurand avait certes droit à des remerciements. Ce sont ces remerciements pour des services noblement rendus et universellement sentis que lui apportaient ces milliers de citoyens accourus au Forum. Il fallait être un surhomme pour remuer ainsi toute une grande ville !

CHAPITRE VI

Le grand Censeur a adopté une formule qui lui a été particulièrement heureuse. Il a fait de la persévérance son inséparable, de l'expérience sa conseillère, de la prudence son aînée, et de l'espérance son ange gardien. Sa stricte adhésion à cette ligne de conduite lui a valu le succès, un succès sur lequel le temps ne peut avoir aucune prise.

Léo reste toujours gouverneur du Temple de la Renommée, qui se dresse à Kingston, et où ont pris place les figures immortelles de nos plus grands joueurs de hockey. Les autres régents sont Clarence Campbell, Lester Patrick, Art Ross, le major Connie Smythe, Frank Sargent, Walter Brown, Basil O'Meara, Fred "Cyclone" Taylor, William A. Hewitt, le major A. E. H. Coo, Al Sutphin, Mervin "Red" Dutton, George W. Dudley, J. J. Louden et Wes McKnight.

Le Comité de nomination et de sélection, qui a charge des principales activités du Bureau des gouverneurs, se compose de Léo Dandurand, Lester Patrick et Art Ross.

Le 1er septembre 1952, le Temple de la Renommée comptait quarante-deux élus. De ce nombre dix sont classés comme bâtisseurs, savoir, Lord Stanley of Preston, G.C.B., sir Montagu Allan, C.V.O., Frank Calder, John Ross Robertson, William A. Hewitt, Francis Nelson, William M. Northey, Claude C. Robinson, le capitaine James T. Sutherland et Frank Patrick.

Notre César moderne est le seul gérant de la Ligue Nationale de Hockey, qui ait tant de joueurs dans le Grand Ramayana de Kingston. Cinq de ses fulgurants équipiers figurent aujourd'hui dans le Panthéon des Sports. Ce sont Georges Vézina, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Newsy Lalonde et Jos Malone.

Les autres célébrités qui occupaient des niches dans le fameux Aréopage sportif comprenaient Hobert A. H. "Hobey" Baker, Harvey Pulford, Eddie Gerard, Frank McGee, Hod Stuart, Charles R. "Chuck" Gardiner, Tom Phillips, Aubrey Victor "Dit" Clapper, Lester Patrick, Frank Nighbor, Edward William Shore, Frank Wellington "Cyclone" Taylor, Russell Bowie, Arthur H. Ross, Donald Bain, Allan "Scotty" Davidson, Charles Graham Drinkwater, Mike Grant, Silas "Si" Griffis, George Richardson, Harry J. Trihey,

Richard R. "Dickie" Boon, William O. "Bill" Cook, Frank "Moose" Goheen, Ernest "Moose" Johnson, Duncan "Mickey" Mackay et Nelson "Nels" Stewart. C'est le 18 août 1952 que ces six derniers athlètes ont été appelés à s'asseoir parmi les géants, sur le front desquels l'Immortalité a déposé la couronne tant convoitée.

William J. Tobin, président des Chicago Black Hawks, est d'avis que Léo Dandurand passera dans l'histoire comme le plus grand promoteur athlétique au Canada, tant dans le hockey que le football professionnels, de même que comme organisateur de courses. Le célèbre sportsman américain émet une suggestion dont tous les citoyens canadiens salueraient avec joie la réalisation.

—Le record exceptionnel de Léo Dandurand, nous écrit-il, d'avoir, dans le Temple de la Renommée, quatre immortels du hockey, Georges Vézina, Howie Morenz, Newsy Lalonde et Aurèle Joliat, qu'il a développés et qui faisaient partie des *Flying Frenchmen,* ne sera pas égalé de sitôt, et Dandurand lui-même devrait y figurer.

L'homme d'affaires de Chicago applique encore à notre compatriote un qualificatif qui lui fait grandement honneur:

—Léo est pour le Canada ce qu'était Knute Rockne aux Etats-Unis. Ami sincère et depuis un quart de siècle mon associé en affaires, je puis dire que Léo Dandurand est possesseur de toutes les admirables qualités qui ont permis d'établir entre nous des relations franches et durables.

Le lecteur aura remarqué que notre aimable correspondant a oublié le nom de Jos Malone dans sa nomenclature. Il est vrai que ce n'est pas Léo qui l'a formé, mais le gars de Sillery a joué pour lui et a donné quelques-unes de ses plus belles performances sous le chandail tricolore.

Le 30 mars 1952, l'ancien capitaine des Quebec Bulldogs fut l'objet d'une brillante manifestation au Colisée de Québec, alors qu'une plaque y fut dévoilée par Malone lui-même pour commémorer son entrée dans le Temple de la Renommée, laquelle eut lieu le 18 juin 1951. C'était au cours de la première rencontre éliminatoire entre les As de Québec et les Saguenéens de Chicoutimi.

Les jeunes seront sûrement étonnés d'apprendre que le 31 janvier 1920, Jos Malone, compta sept points contre le Toronto St. Patrick, record qui n'a pas encore été abaissé dans la Ligue Nationale. En

1913, alors qu'il jouait dans la défunte Association Nationale de Hockey, le Québécois enregistra neuf points à Sydney, Nouvelle-Ecosse, dans une des finales de la coupe Stanley.

*

* *

Léo a toujours eu une affection particulière pour Sylvio Mantha, citoyen distingué et cultivé s'il en fut jamais. Ce joueur aux manières charmantes possédait l'art d'obtenir tout ce qu'il désirait, et voici un exemple qui confirme la règle.

Un jour, Sylvio entra dans le bureau de Léo et, après les salutations coutumières, lui demanda un relèvement de cinq cents dollars dans son salaire annuel.

L'homme à l'œil exercé crut que la muraille humaine voulait plaisanter.

—Sais-tu, mon cher Sylvio, lui dit-il, que les deux joueurs de défense les mieux rémunérés de la Ligue Nationale sont Eddie Shore, des Boston Bruins, et toi-même?

—Et après, bourgeois? répondit Mantha. Dites-moi, n'est-il pas naturel de chercher à améliorer son sort?

Léo dut admettre que son interlocuteur avait raison, mais tout de même il invoqua tous les arguments possibles sans aucun succès.

—Je voudrais bien être à votre place, fit tout à coup le grand Sylvio, je sais bien ce que je ferais, moi!

—Jamais tu ne pourras concevoir les soucis, les inquiétudes et les maux de tête qu'occasionne la gérance d'une organisation telle qu'une équipe de hockey professionnel, répliqua Léo; je suis sûr que tu ne voudrais jamais accepter la moitié des responsabilités qu'elle entraîne.

Sylvio se mit à rire. . .

—Vous exagérez, bourgeois, reprit-il; la tâche n'est pas aussi lourde que vous le dites, et c'est précisément pour cette raison que j'aimerais me trouver à votre place.

D'un bond Léo fut debout. . .

—Eh bien, Sylvio, fit l'astucieux gérant, voici mon fauteuil; installe-toi confortablement.

Mantha s'y jeta et prit tout de suite l'air et l'attitude d'un homme d'affaires de la plus belle eau.

—Maintenant, poursuivit Léo, tu es à ma place. Que ferais-tu dans le cas qui nous intéresse tous deux en ce moment?

Sylvio Mantha se tourna et pressa un bouton. Immédiatement, mademoiselle Berthe Pothier, la ravissante secrétaire du directeur-gérant, entra dans le cabinet.

—Veuillez donc avoir l'obligeance, mademoiselle, de m'apporter ici le contrat de Sylvio Mantha, dit Sylvio, avec un calme imperturbable.

Léo Dandurand hocha la tête en signe d'assentiment, et la jeune fille disparut pour revenir au bout d'une minute avec le document en question qu'elle étala sur le bureau.

—Voulez-vous maintenant avoir l'amabilité d'ajouter à la machine, continua le solide rempart des Habitants, un montant de quinze cents dollars au prix déjà mentionné dans cet acte?

La petite secrétaire regarda M. Dandurand. Celui-ci esquissa un sourire et, après quelques secondes de réflexion, il dit bien gentiment:

—D'accord!

Sylvio se précipita vers lui pour lui serrer la main.

—Vous pouvez reprendre votre fauteuil, bourgeois, s'exclama-t-il tout joyeux. Vous êtes bien chic! Je vous remercie de tout mon cœur.

—Quel homme ! fit Léo, une fois que son étoile eut franchi le seuil de la porte.

*

* *

Lorsque Johnny Gagnon fut cédé aux Boston Bruins, notre compatriote voulut montrer aux Bostonnais qu'il leur donnait le meilleur de lui-même, tout comme il l'avait fait pour les Canadiens-Français sous l'étendard bleu-blanc-rouge. Il mena donc sur l'équipe de Charles F. Adams une sarabande qui émerveilla la population de cette ville du Massachusetts et réveilla même les échos de Faneuil-Hall.

Léo Dandurand raconte qu'en pleine conscience de sa valeur, le gars de Chicoutimi aborda un jour Art Ross pour lui demander une revision de son contrat et obtenir un montant plus élevé. A plusieurs reprises, Ross remit sa décision à une date ultérieure, si bien que le Chat noir décida de saisir de sa demande le président même du club.

Gagnon se présenta donc au bureau de M. Adams, mais la secrétaire lui fit savoir que le magnat était absent. Un autre jour, elle lui répondit que le patron ne pouvait le voir à ce moment-là.

—M. Adams me voit bien sur la glace, lui, rétorqua Johnny, en sortant.

Le lendemain, notre joueur revint et tendit à la réceptionniste une enveloppe renfermant sa carte, avec prière de la faire passer immédiatement au magnat. Quand celui-ci eût fait sauter le cachet, quelle ne fut pas sa surprise de trouver un as de pique!

Le grand financier trouva cette plaisanterie si bonne qu'il fit introduire sur-le-champ l'ingénieux fils de la province de Québec.

A compter de cette date, partout où Johnny Gagnon se présentait, il exhibait un as de pique. Ce fut sa carte de visite officielle, son laissez-passer, en quelque sorte son passeport.

*

* *

De solides liens d'amitié unissaient Johnny Gagnon et Harvey Jackson, l'intrépide avant des Maple Leafs de Toronto. Habituellement, ces deux joueurs se faisaient face en observant strictement les règles du jeu. C'est dire qu'ils jouaient proprement.

Léo rappelle la surprise qu'eut un soir Johnny Gagnon, quand ce dernier s'aperçut que Jackson faisait preuve de beaucoup de rudesse et ne ménageait pas son adversaire. Chaque fois qu'il devait mettre le Chat noir en échec, il le faisait avec impétuosité et ne manquait pas de l'écraser violemment sur la bande. A un moment donné, pendant que les deux se disputaient la rondelle, Johnny dit au joueur de la Ville-Reine;

—*What's the matter, Harvey?*

—*Orders!* répondit celui-ci.

—O.K., rétorqua Gagnon.

Et la partie continua. . .

Un peu plus tard, les tactiques étant loin de s'améliorer, le joueur des Canadiens, au cours d'une mêlée, revint à la charge et demanda de nouveau, dans son plus bel accent du pays de Maria Chapdelaine:

—*What for you play that way, Harvey?*

—*Orders, Johnny!* répéta le porteur de chandail bleu et blanc.

—*Orders! Orders! How long dey are for?* voulut savoir l'homme de Léo Dandurand.

Il n'en put connaître la raison, et la joute se déroula à cette allure endiablée. . .

*
* *

Un autre fait délicieux que Léo savoure, c'est l'incident survenu un soir au Café Martin.

Une partie jouée au Forum entre le Boston et le Canadien venait de prendre fin, et aucun club n'avait réussi à compter. Tout à coup la sonnerie du téléphone se mit à vibrer. L'honorable Fernand Rinfret, Secrétaire d'Etat dans le cabinet Mackenzie-King, directeur du Canadien et alors maire de Montréal, se trouvant près de la cabine téléphonique, décrocha le récepteur.

—Ici, le Café Martin! dit l'homme d'Etat.

—Ici, mademoiselle Robitaille, d'en bas de Québec, fit une charmante voix à l'autre bout de la ligne. Je m'excuse de vous déranger, monsieur. J'aurais bien voulu assister à la joute de ce soir, mais il m'a été impossible de me procurer des billets. Auriez-vous la bonté de me dire qui a gagné la partie?

—Personne, mademoiselle. A la fin de la rencontre, le résultat était Boston 0; Canadiens 0.

—Savez-vous si Wildor Larochelle a compté? demanda vivement la jeune fille.

L'honorable M. Rinfret en resta muet!

*
* *

Jack Adams, l'âme dirigeante des Detroit Red Wings, ne craint pas de dire que le hockey a perdu un ami sincère, lorsque Léo a décidé de descendre de la scène.

—Grand promoteur, reconnaît-il, Léo Dandurand était un rude adversaire, en même temps qu'un concurrent souverainement juste. Il est mon ami intime depuis plus de trente ans, au temps où j'étais intéressé au club de Toronto. Je me suis souvent adressé à lui pour des directives et des conseils, et je puis vous assurer que ces derniers étaient toujours au point.

Ses prises de bec avec Tommy Gorman sont devenues classiques.

—Je me souviens, dit Jack Adams, d'une certaine réunion qui

eut lieu à Montréal. Les deux s'étaient violemment querellés au sujet d'un joueur. Après la séance, Léo se retrouva dans le grand hall de l'hôtel Windsor, tenant à la main un sac de voyage. Gorman lui demanda où il allait et ce qu'il avait dans son sac. Le propriétaire des Canadiens lui répondit qu'il y avait enfermé le joueur qui avait fait l'objet de leur escrime verbale.

Dans le même ordre d'idées, Frank Patrick raconte qu'un jour un groupe de directeurs de hockey était réuni dans une chambre de l'hôtel Windsor. La conversation roulait sur l'engagement des joueurs.

Quelques-uns disaient que certains de ces derniers se montraient réticents et entêtés, d'autres opinaient que la plupart s'avéraient raisonnables. Chacun tenait à faire connaître avec quelle facilité il avait obtenu la signature de tel ou tel athlète.

Survint Léo Dandurand. Après avoir été mis au courant de la question sur le tapis, le nouveau venu déclara qu'en traversant le hall de l'hôtel, il venait de passer, au moyen d'un simple signe de la tête, un contrat avec un joueur qui était assis dans un fauteuil.

On décerna le premier prix à Léo Dandurand!

*

* *

—Les magnats se mettent-ils parfois en colère? demandent souvent des amateurs aux rédacteurs sportifs.

Un incident relaté par le grand artilleur lui-même fournira la meilleure réponse à cette question bien pertinente.

Les Canadiens, qui jouaient un soir à Ottawa, se firent donner une dégelée de 10-2. On a beau être philosophe et bon sportsman, quand on a des yeux, c'est pour voir. Le gérant du Tricolore crut que quelques-uns des points avaient été comptés sur des hors-jeu. Il en fit la remarque à l'arbitre Harvey Sproule, qui fit comme si de rien n'était.

Léo monta alors sur ses grands chevaux. . .

—Je n'ai pas l'habitude de jurer, dit-il, mais ce soir-là j'aurais volontiers sorti mes gros canons pour bombarder le premier venu.

Après avoir écouté l'éloquence enflammée du Montréalais qui, d'ordinaire, n'est pas un bouillant personnage, Sproule endossa son

paletot, se coiffa de son chapeau, et, au moment de sortir, il dit bien suavement:

—Vous avez peut-être raison, Léo!

C'est une des rares occasions où le guide des Canadiens mangea du lion dans sa vie.

*
* *

Un jour qu'il était de passage à Halifax, Léo Dandurand accorda une interview aux représentants des journaux locaux. Pressé de questions, l'ancien directeur-gérant des Canadiens parla avec enthousiasme d'un projet qui donnerait deux ligues majeures de hockey au Canada et aux Etats-Unis après la guerre.

Le grand sportsman ajouta que la nouvelle ligue dont il était question n'était pas un rêve, ni un mythe. Elle était même en voie d'organisation et devait comprendre huit clubs: Montréal, Cleveland, Saint-Louis, Philadelphie, Washington, Pittsburgh, Buffalo et Brooklyn. Ce n'est pas Léo qui parlait de l'organiser, mais les animateurs lui avaient demandé maints conseils à ce propos.

—Loin de nuire à la Ligue Nationale, ponctua-t-il, ce nouveau circuit ne ferait que l'aider. Il y a quarante mille joueurs au Canada, et seulement six clubs majeurs.

Le siège de la nouvelle association sportive devait être à Montréal.

Cependant, après avoir étudié la proposition sous ses diverses faces et analysé soigneusement toutes les possibilités en l'espèce, les clubs intéressés décidèrent de rester dans les ligues mineures. Le fait est qu'ils s'y trouvaient alors bien confortables. Les joueurs se faisaient des salaires de soixante-quinze dollars par semaine, et les équipes évoluaient dans des patinoires combles.

Il ne fut donc pas donné suite à ce projet qui aurait certes eu une grande influence sur les destinées du hockey en Amérique.

*
* *

—J'ai toujours eu beaucoup d'admiration personnelle pour notre compatriote Léo Dandurand, nous déclare fièrement l'aimable Phil Lalonde, gérant du poste CKAC de la *Presse*, Montréal, et sans aucun doute son influence et ses connaissances ont été des facteurs importants dans le développement du sport en général dans

cette province et ailleurs. Léo a réussi le truc formidable de se faire aimer des jeunes et des moins jeunes, et la presse et la radio lui ont toujours été très sympathiques.

On se rappelle le temps où l'ami Phil faisait au micro la description des parties de hockey de la Ligue Nationale.

—Je me souviens bien au début de ma carrière radiophonique, continue-t-il, alors que les gens de la radio assumaient presque toutes les fonctions: annonceur, vendeur, traducteur, réalisateur, rédacteur, et quoi encore? et que, dans mon cas particulier, je devais, en plus, décrire les joutes du club Canadien le samedi soir, d'avoir fréquemment eu recours aux services de Léo Dandurand. Dans ces circonstances, le distingué promoteur s'est toujours montré très gentil et particulièrement charitable, car si je n'avais pas eu, grâce à lui, carte blanche à la chambre des joueurs et si je n'avais pas alors bénéficié de ses renseignements précieux. . .je l'avoue franchement. . . le résultat aurait pu être lamentable, vu que mes multiples occupations m'obligeaient à me rendre au Forum quelques minutes seulement avant la partie, sans même trop connaître les joueurs dont je devais décrire les exploits.

En faisant l'éloge de Léo Dandurand, Phil Lalonde se fait aussi l'interprète de son équipe d'annonceurs et de rédacteurs sportifs. Tous ont, en maintes occasions, admiré sa personnalité accueillante, sa verve communicative, son intérêt particulier pour les jeunes sportifs et son dévouement au bien-être juvénile.

*

* *

Léo prenait avant tout l'intérêt de ses joueurs et surveillait attentivement leurs moindres actions. Il ne tolérait aucune dérogation à l'honneur et il fallait que tous suivent la ligne droite.

—Dandurand a relevé le niveau moral des joueurs professionnels, reconnaît Sylvio Mantha. Il a exigé que ses hommes se conduisent partout en gentilshommes. Le gérant du Canadien a réalisé son ambition et disait encore tout dernièrement: "C'était un lot de messieurs. Nous voyagions partout comme des messieurs et nous étions estimés et considérés comme tels."

Un joueur se trouvait-il dans quelque situation embarrassante? Vite, Léo venait à son secours. Un autre avait-il la tendance de prendre la tangente? Aussitôt le grand modérateur s'interposait

et prévenait par là de funestes conséquences. Il avait dans la poitrine un vrai cœur de père. Le cas d'Howie Morenz en constitue un exemple frappant.

On sait qu'aux plus beaux jours de sa carrière, le miracle de Stratford touchait un salaire annuel de onze mille cinq cents dollars. Léo révèle que Morenz était d'une prodigalité déconcertante. Il était un gaspilleur avéré. Si personne n'avait mis un frein à ses dépenses, il aurait vécu constamment dans la dèche. Aussi, pour le plus grand bien de l'intéressé, le patron du Bleu-Blanc-Rouge décida-t-il de restreindre Howie à cinquante dollars par semaine, le solde lui étant remis à la fin de la saison.

*

* *

Quand on mentionne le nom de Georges Vézina, on évoque tout de suite la figure du plus grand gardien de buts; mais y en a-t-il beaucoup qui savent que le gars de Chicoutimi était aussi un joueur de centre fort habile?

Notre grand vizir à la mémoire prodigieuse raconte que, bien souvent, Georges partait le dimanche après-midi pour aller jouer au hockey dans Saint-Laurent, où il rendait d'utiles services sur la ligne d'avant. Il jouait souvent aussi avec des équipes du collège Sainte-Marie.

Léo ajoute qu'il fit ce manège pendant plusieurs années.

—Et je puis vous assurer qu'il pouvait reléguer dans l'ombre plusieurs vedettes du centre, conclut-il en tirant une bouffée de son sempiternel cigare.

Voici une autre révélation que nous communique Léo au sujet du flegmatique dogue du lac Saint-Jean:

On se souvient qu'en 1919 les Canadiens se rendirent dans l'Ouest pour les séries finales de la coupe Stanley avec les Seattle Metropolitans, mais que les compétitions durent être interrompues en raison de l'épidémie d'influenza qui sévissait et qui coûta la vie à Jos Hall, étoile du Tricolore.

A un certain moment, la plupart des joueurs du Bleu-Blanc-Rouge durent être hospitalisés. Les médecins prescrivaient de l'alcool et du whiskey en abondance, et dès qu'un patient recevait son congé de l'hôpital, George Kennedy s'empressait de le renvoyer

immédiatement à Montréal. C'est ainsi qu'un jour Didier Pitre, Odie Cleghorn et Georges Vézina quittèrent ensemble la côte du Pacifique, à bord du grand express transcontinental, pour rentrer à leur foyer dans la Métropole.

Pendant tout le trajet, Didier et Odie, qui avaient oublié de se prémunir au départ, se vouèrent à tous les saints et auraient payé une fortune pour le plaisir de déguster un bon coup de scotch ou de gin. Georges Vézina, qui ne buvait pas, restait imperturbable et fumait tranquillement sa pipe en écoutant les lamentations de ses camarades.

Quatre jours et quatre nuits se passèrent ainsi. Le train arrivait à Vaudreuil, lorsque Georges leur demanda tout simplement s'ils pensaient toujours aux breuvages dont ils avaient été privés durant le voyage. C'était entrer un fer rouge directement dans la blessure.

Sans ajouter un mot de plus, le gardien de buts ouvrit son sac de voyage et en sortit une magnifique bouteille de *Gordon Dry Gin.* Si un photographe eût été là à ce moment, il aurait eu les deux plus belles têtes à prendre pour étude de physionomies.

Georges Vézina, qui répandit cette histoire par toute la province, déclara que ses coéquipiers connurent, de la Colombie-Britannique à Vaudreuil, le summum des affres et tourments du Purgatoire.

*
* *

Le sultan du carré Dominion considère que Newsy Lalonde est l'un des plus grands sportifs que le Canada ait produits jusqu'ici et quand le nom de ce vétéran de la crosse et du hockey vient sur le tapis, notre magnat, qui connaît à fond la nature humaine, peut, pendant des heures, retracer la vie de cet as que les chroniqueurs sportifs ont proclamé le premier joueur de crosse du demi-siècle. Mais, par contre, il reconnaît que Lionel Conacher est ce qu'on pourrait appeler l'athlète universel, qui a brillé dans tous les sports et que personne n'a pu égaler tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Depuis l'époque où, en 1903, il faisait partie des Rovers, équipe juvénile de crosse, et son entrée dans le hockey sénior à

Woodstock en 1906, jusqu'au jour où il géra les Canadiens en 1935, la carrière et les records de Newsy ont occupé la vedette dans tous les journaux.

—En 1908, il signa un contrat avec le club de hockey de Toronto, déclare Léo, mais, l'année suivante, Lalonde vint s'aligner à Montréal sur le club de hockey National, de l'*Eastern Canada Hockey League*, aux côtés d'Emile Coutu, gardien de buts, Laviolette, Pitre, Robitaille, Dostaler et Jetté.

C'est en 1910 qu'il endossa le chandail des Habitants; un peu plus tard dans la saison, il fut envoyé comme renfort sur l'équipe des Renfrew Millionaires. Dans sa première joute pour ce club contre les Cobalt Silver Kings, Lalonde compta neuf buts dans les deux premières périodes. Ce printemps-là, il s'enrôla dans le club de crosse National, qui remporta le championnat de la *National Lacrosse Union* et participa aux finales de la coupe Minto.

Tous les promoteurs se disputèrent ses services et, dans ses intervalles de répit, Newsy Lalonde vendait des crosses et des bâtons de hockey pour le compte de Jos Lally, de Cornwall. On peut être sûr qu'il acceptait toujours l'offre la plus avantageuse.

Baz O'Meara, du *Montreal Star*, l'a toujours appelé le "Vieux Renard", tandis qu'Elmer Ferguson, en 1915, l'affubla des noms de John D. Rothschild, Pierpont-Morgan, Carnegie Lalonde; même George Lawrence fit un jour de lui une caricature le représentant en train de sauter de Vancouver à Montréal, avec deux énormes porte-manteaux débordant d'argent.

Dans un éditorial magnifiquement tourné, la *Vancouver Daily Province* écrivait un jour:

Ce Français volant a figuré sur de nombreuses équipes de champions; il a probablement voyagé plus de milles pour aller prendre part à des engagements sportifs et en revenir que tout autre joueur, et il a traversé le continent plusieurs fois. Lalonde est devenu l'athlète de tous les temps. C'est lui qui reçoit les plus fortes sommes, et il a toujours démontré qu'il les méritait. Toujours en forme, ce sportif ne manque jamais de donner le meilleur de lui-même, et il en résulte des performances qui atteignent le superlatif, performances qui dépassent tout ce que la fraternité des athlètes aurait pu rêver.

—Ce n'est pas tous les ans que l'on trouve des Jim Thorpe, des Lionel Conacher et des Newsy Lalonde, poursuit Léo, qui rappelle qu'en 1921 un journal américain publia une liste d'athlètes figurant dans un Panthéon sportif imaginaire. On pouvait y relever le nom d'Edouard-Charles "Newsy" Lalonde, avec ceux de Bob Burman, l'automobiliste, l'aviateur Henry Atwood, George Hodgson, champion nageur de la M.A.A.A., le lutteur Frank Gotch, Willie Hoppe, champion de billard, le boxeur Jim Jeffries, le coureur Paavo Nurmi, et le grand Ty Cobb.

Sa popularité était telle que, lorsque le National allait jouer à Scarboro-Beach ou à Hanlan's Point à Toronto, Jimmy Murphy et Charlie Querrie affichaient sa photo sur le devant des tramways de Bob Fleming, avec ces mots: *Venez voir le plus grand joueur de crosse du monde. Samedi, à* 3 *heures* 30. *Beau temps ou mauvais temps.*

—Je l'ai connu tout jeune homme, conclut Léo Dandurand, et son régime de vie a toujours constitué un magnifique exemple pour ceux qui jouaient avec ou contre lui. Seul un homme menant une existence aussi régulière aurait pu résister aux péripéties d'une carrière athlétique si bien remplie. Quelques-uns ont égalé les records de Newsy, mais personne ne les a dépassés.

En terminant un article élogieux sur le phénomène canadien, John Kieran disait dans le *New-York Times*:

Newsy Lalonde constitue l'une des plus riches traditions du Canada.

Né à Cornwall le 31 octobre 1887, Newsy est aujourd'hui gérant adjoint, à Montréal, d'un magasin de la Commission des liqueurs de Québec. Dans sa jeunesse, il était un parfait danseur et toutes les jeunes filles se l'arrachaient dans les salons mondains. En 1913, il épousa mademoiselle Iona Letters, de Montréal. Une fille, madame Robert Quintal, est née de ce mariage.

Le jour de son soixante-quatrième anniversaire de naissance, Léo et Gérard Dandurand téléphonèrent à Newsy Lalonde pour lui transmettre leurs meilleurs vœux.

—As-tu en ta possession quelque pièce attestant ton âge? lui demanda-t-on jovialement.

—Qu'à cela ne tienne, répondit Newsy, j'ai encore toutes mes dents! ! !

Le vétéran au passé si glorieux nous confie que Léo a toujours été son ami de cœur.

—C'est le copain idéal, dit-il, et son amitié est solide comme le plus pur marbre de Carrare. Si un sportsman mérite des orchidées, c'est bien lui!

*
* *

Léo Dandurand ne pouvait se passer de hockey. Myer Insky, le sympathique président de la *Canadian Rugby Union* en 1951, nous cite un cas intéressant à l'appui de cette assertion.

—Le sport crée fréquemment d'étranges compagnons de lit, écrit-il; je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'amateurs qui se souviennent du fait qu'un jour j'ai joué sur la défense avec Léo Dandurand dans le plus extraordinaire circuit de hockey de tous les temps.

Il faut pour cela remonter aux jours de l'Aréna Mont-Royal, avant la construction du Forum et le hockey moderne. Notre organisation portait le nom de "Club du Dimanche-Matin". Léo en était le président.

C'était un retour à l'époque de notre jeunesse, alors que le groupe se divisait en deux camps pour jouer au hockey, au baseball et à la crosse. Le club convoquait des athlètes célèbres depuis nombre d'années, tels que Didier Pitre, Odie Cleghorn, Sprague Cleghorn, Jos Choquette, Jack Larue, Percy Norton, Billy Wray et une multitude d'autres.

Souvent Léo invitait par téléphone quelques-uns des populaires joueurs du jour. C'est en cette qualité que je fus prié de me joindre aux autres artistes du patin.

Un dimanche matin, je fus désigné pour monter la garde sur la défense avec Léo. Tout à coup apparut un joueur de hockey qui avait pour lui tous les avantages de la jeunesse. Il venait justement de signer un contrat avec les Canadiens de l'ancienne Association Nationale de Hockey. Léo lui avait lancé une invitation, convaincu que cette période d'exercice lui serait utile.

Je n'étais pas reconnu comme un as du hockey; aussi quand le jeune homme se rua vers nous, je décidai que le seul moyen de l'arrêter, c'était de lui donner un croc-en-jambe. J'ai l'im-

pression que cette méthode est aussi efficace aujourd'hui qu'elle l'était alors. J'envoyai donc le jeune parvenu s'aplatir sur la glace, et j'estimai que je venais de faire un coup épatant.

Qu'on imagine ma surprise quand Léo, mon compagnon de défense, se tourna vers moi pour m'invectiver de la belle façon!

—Insky, rugit-il, tu viens de faire culbuter un joueur de cent mille dollars. Peut-être même as-tu ruiné sa carrière professionnelle!

Et il ne badinait pas. Feu Cecil M. Hart, l'un des fondateurs du Club du Dimanche-Matin, s'emporta lui aussi, si bien que je fus prié de quitter la glace. Mes jours comme joueur du dimanche matin avaient pris fin. Et tout le temps je croyais avoir accompli un coup de maître en stoppant le nouveau venu, qui n'était autre que Gordon Meeking, de Barrie, Ontario. Il devint plus tard une étoile de l'Association Nationale de Hockey et de l'ancienne Ligue de la Côte du Pacifique. Gordon était le frère d'Harry Meeking, grande vedette des Victoria Cougars de Lester Patrick, qui remportèrent la coupe Stanley.

—Incidemment, ajoute notre informateur, Léo Dandurand était un joueur au-dessus de la moyenne, bien qu'il ait été mieux connu comme directeur de sports.

Myer Insky termine en déclarant que la grande influence de Léo Dandurand a donné au sport professionnel une place de choix dans le cœur de tous les enthousiastes, de sorte que ces derniers sentent qu'ils sont en quelque sorte copropriétaires.

—Léo Dandurand a été et reste toujours, dit-il, un grand facteur dans les bonnes relations qui existent entre les deux grandes races dans la province de Québec.

*

* *

La légende a déjà commencé à auréoler la figure du grand sportsman canadien-français, et nous en appelons au témoignage de nul autre que le populaire major Connie Smythe, des Toronto Maple Leafs, un autre vaillant dont l'opinion est respectée dans tous les milieux.

—Lorsque je suis entré dans la Ligue Nationale de Hockey, nous fait-il savoir dans une lettre toute vibrante, la réputation de Léo Dandurand était déjà légendaire. Quoique jeune, mon cerveau fourmillait d'idées qui, à mon avis, devaient révolutionner le hockey;

aussi étais-je pressé de les faire adopter immédiatement. Bien des fois, Léo m'a fait appliquer les freins et a pu me mettre à ma place, mais il l'a toujours fait avec le tact d'un gentilhomme. Recevoir une réprimande de lui faisait presque autant plaisir que de recevoir une tape amicale sur l'épaule.

Connie Smythe déclare qu'il a essayé d'imiter les actions de Léo, lesquelles se traduisaient par tant de succès. Ce qui l'a frappé le plus, c'était l'habitude que le Montréalais avait prise de porter un chapeau pâle à une joute de hockey.

—Je trouvais que cette mode était bien caractéristique d'un gérant, ajoute-t-il, et pendant longtemps je l'ai copiée avec plaisir.

Bill Cook, l'instructeur des New York Rangers, a, lui aussi, pris Léo Dandurand et Connie Smythe comme modèles. Il se coiffe du traditionnel chapeau pâle.

L'âme dirigeante de la Ville-Reine a maintes fois joué au golf et suivi les courses avec Léo, et le célèbre Torontois ne manque pas d'avouer que son affabilité comme hôte et l'art qu'il possède de vous amuser n'ont rien d'égal.

—Si l'on doit reprocher quelque chose au hockey aujourd'hui, explique-t-il, il faut en attribuer la cause au fait qu'on a laissé des hommes de son calibre et de son prestige se retirer du jeu!

*

* *

L'orage qui s'amoncelait depuis quelques années a éclaté à l'hiver de 1952. Le monde amateur s'est levé en masse contre le système actuel, grâce auquel, prétend-on, n'importe quel éclaireur peut placer le nom d'un jeune joueur, à son insu et à celui de ses parents, sur la liste d'un club professionnel.

Dès décembre 1947, maître Lorenzo Lafleur, c.r., d'Ottawa, ancien président de l'Association de hockey amateur, et le docteur Adélard Hurteau, également de la Capitale, une des belles figures du hockey d'autrefois, faisaient le réquisitoire du hockey organisé. Plus récemment, l'honorable Gérald Martineau et l'avocat Marc Drouin, de Québec, en dénonçaient publiquement les abus. Son Honneur le maire Lucien Borne et l'honorable Maurice Duplessis ont aussi protesté contre cette façon d'agir.

Parlant à la Chambre des Communes le 18 mars 1952, maître Charles Parent, député de Québec-Ouest, après avoir fait connaître

la résolution du synode général de l'Eglise anglicane condamnant "l'exploitation actuelle des jeunes gens", déclara qu'il ne s'agissait pas de droits provinciaux, mais du droit du gouvernement fédéral d'instituer une enquête, en vertu de la Loi sur les coalitions, dans le domaine de notre sport national du hockey et sur le syndicat qui le dirige.

Dans le dessein d'imposer des restrictions à la Ligue Nationale de Hockey qui, dit-il, "opère un marché d'esclaves", M. Bona Arsenault, député de Bonaventure, a saisi, le 4 avril 1952, la Chambre basse d'un projet de loi (Bill 172) tendant à modifier le *Code criminel* ainsi que la *Loi des enquêtes sur les coalitions.*

Le projet de loi comportait les notes explicatives suivantes:

Ce bill a pour but de mettre obstacle à certaines pratiques dictatoriales qui se sont introduites dans les sports canadiens, plus particulièrement dans le domaine du hockey, pratiques reconnues injustes envers la jeunesse canadienne et qui, certainement, ne devraient pas être tolérées en pays démocratique. ..En ce qui concerne le hockey, par exemple, il y aurait lieu de déclarer qu'on commet une infraction

a) *en plaçant sur les listes de négociations d'une équipe le nom d'un joueur amateur, sans son consentement, s'il est âgé d'au moins vingt et un ans, ou sans le consentement de ses parents, s'il est encore mineur; et*

b) *en essayant d'empêcher un joueur amateur d'offrir ses services à l'équipe professionnelle de son choix et de jouer avec cette équipe s'il désire devenir professionnel.*

Quelques jours auparavant, W. J. Henderson, député de Kingston, n'avait pas craint de faire la déclaration suivante:

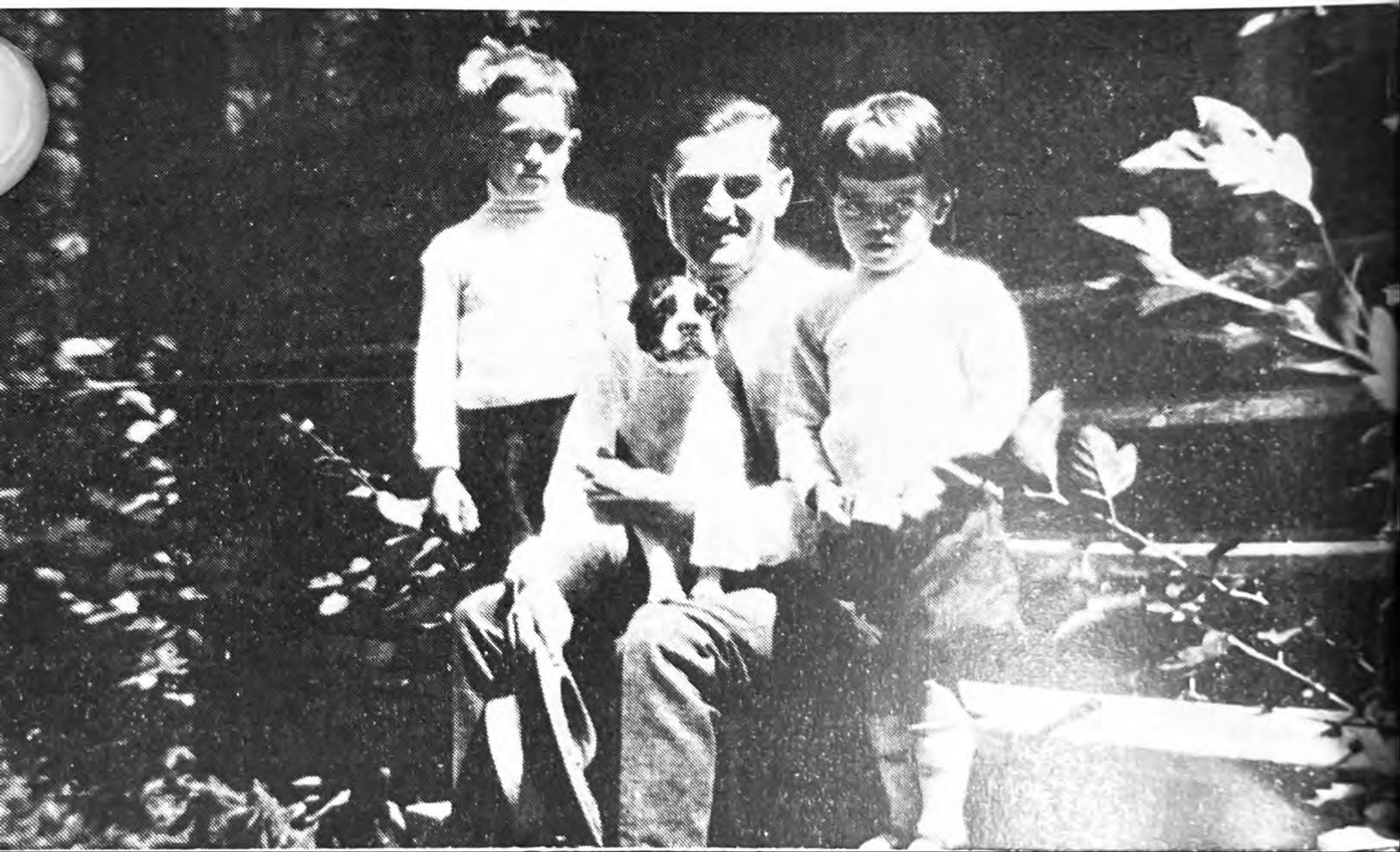
—Le hockey est un beau sport et un sport qui est toujours associé au Canada par tout le monde. Mais son importance est telle qu'il ne devrait plus être régi par des personnes et des organisations qui ne dépendent pas des représentants élus au Canada, ni d'une commission comptable au gouvernement fédéral ou aux gouvernements provinciaux. . . Il faudrait que les sports soient surveillés par un organisme responsable devant le gouvernement, lequel, à son tour, est responsable devant la population.

EN HAUT : Léo Dandurand et le major Connie Smythe, l'âme dirigeante des Maple Leafs de Toronto, s'entretiennent de questions relatives au hockey.

AU BAS : Léo Dandurand, Tommy Gorman et autres personnalités aux funérailles d'Howie Morenz.

EN HAUT : Léo Dandurand reçu chef iroquois, lors d'une investiture organisée à l'Ile Sainte-Hélène par ses admirateurs de Caughnawaga.

AU BAS : Léo Dandurand, chef de famille.



Il ne nous appartient pas d'exprimer une opinion sur les mérites de la question. A d'autres cette tâche par trop délicate!

Qu'on nous permette seulement de citer ici ce qu'écrivait Elmer Ferguson, peu de temps après cette discussion sur le parquet de la Chambre:

Il doit être rassurant pour ceux qui ont plusieurs millions de dollars investis dans le hockey professionnel majeur et mineur, que Léo Dandurand soit l'un de ceux qui viennent d'être nommés dans un comité formé récemment dans notre province, lequel sera chargé de protéger les droits des joueurs amateurs de hockey contre ce qu'on a appelé l'ogre des clubs professionnels. Cela nous fait penser qu'il est temps de fonder quelque association pour protéger les clubs professionnels contre les amateurs et combattre la propagande, qui atteint parfois des sommets et des profondeurs ridicules, visant à représenter la Ligue Nationale comme une sorte de marché d'esclaves. Léo Dandurand est une autorité éminemment pratique dans le domaine du hockey; pendant des années, il a été l'un des propriétaires du club Canadien, et il connaît parfaitement les deux côtés de la question... Dans son temps, les joueurs amateurs lui ont causé bien des soucis; des joueurs ont accepté l'argent de son club, puis refusé de donner suite à leurs engagements ou se sont soustraits à leurs obligations.

Ne serait-ce pas Léo qui aurait la solution du problème? Certains semblent le croire, ainsi qu'en font foi les deux opinions qui suivent:

Lorsque Nick Bawlf, ancienne étoile de l'université d'Ottawa d'avant la guerre de 1914-1918, quitta le Canada pour devenir instructeur athlétique à l'université Cornell, d'Ithaca, New-York, il ne cessa jamais de s'intéresser aux activités sportives canadiennes et de suivre de près les divers mouvements qui prenaient naissance ici et là, ainsi que nos grandes vedettes dont les noms étaient bien connus dans le pays voisin. Ce sportif, qui avait dégusté à satiété le nectar des triomphes éclatants, avait un culte particulier pour Léo Dandurand, en qui il reconnaissait des dons supérieurs de direction, d'administration et de contrôle.

—Il n'y a qu'un seul et unique Dandurand, nous disait-il, au cours de ses nombreux voyages dans la Capitale. Le sport a pris une telle ampleur de nos jours qu'il justifierait la création d'un

ministère fédéral pour coordonner et réglementer les entreprises sportives par tout le Canada. Et, seul, Léo Dandurand possède les aptitudes voulues pour devenir le premier titulaire de ce portefeuille dont l'importance grandirait à vue d'œil.

A cette voix vient s'ajouter celle d'une autre autorité, d'un personnage qui a conquis tous les cœurs, et cet aimable correspondant rend à notre héros le plus insigne des hommages.

Commissaire du hockey! Voilà le poste que préconise pour Léo Dandurand l'énergique gérant des New-York Rangers. En effet, Frank Boucher, l'homme qui remporta si souvent le trophée Lady-Byng, se fait un plaisir de nous transmettre le message suivant:

—Au temps où il s'occupait des Canadiens qu'il affectionnait tant et qui comprenaient la brillante ligne d'avant composée d'Howie Morenz, Aurèle Joliat et Billy Boucher, ainsi que Vézina et plusieurs autres des immortels *Flying Frenchmen,* Léo Dandurand a contribué énormément à l'avancement du jeu de hockey. Son grand esprit sportif et le fait d'avoir conduit en gentilhomme les affaires du club de Montréal resteront toujours présents dans la mémoire de ceux qui ont eu le privilège d'entrer en contact avec lui durant cette période de formation.

Puis le modèle des athlètes de conclure:

—Léo Dandurand pourrait remplir les fonctions de Commissaire du hockey, et il ferait grandement honneur à cette charge!

Quand ces déclarations ont été révélées à Léo, celui-ci n'a pas hésité un seul instant à dire:

—Croyez-moi, le hockey est aujourd'hui entre bonnes mains!

*

* *

Après des années grossies de tant d'expérience d'une valeur inappréciable, après avoir connu les fermentations d'une nature ardente et les ivresses du triomphe ajoutées à celles d'une époque tourbillonnante et enflammée, Léo Dandurand aurait pu déposer sa couronne dans un écrin, suspendre au mur ses lauriers accumulés et prendre un repos justement mérité, laissant à d'autres le soin de continuer son œuvre.

Mais cet homme, qu'on propose comme ministre des Sports et Commissaire du hockey, pouvait-il s'abstenir bien longtemps de toute participation à la chose qui lui tient le plus à cœur, pouvait-il

se tenir à l'écart du mouvement qui entraînait la grande faction sportive? Non, car les événements ultérieurs démontrèrent que sa mission n'était qu'à moitié remplie, et que notre délicat compatriote devait encore se retrouver en pleine lumière, au premier rang, pour laisser dans le sport une autre empreinte qui a sûrement été la sensation des dix dernières années.

Les observateurs prévoyaient une révolution depuis quelque temps: pour ceux qui prêtent l'oreille aux moindres bruits, elle était imminente; on l'attendait de jour en jour.

Le sportsman en retraite entendit le clairon. D'un bond il sauta en selle, et le réveil qu'il provoqua compte parmi les miracles de l'histoire sportive.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Les jours heureux ne peuvent durer éternellement. . .

Le 19 janvier 1946, la fraternité sportive fut douloureusement affectée à la nouvelle de la mort de madame Léo Dandurand. De toutes les parties du Canada et des Etats-Unis parvinrent à la résidence mortuaire des télégrammes de sympathie, des messages de condoléances et des offrandes de fleurs.

Le service funèbre fut chanté le 22 janvier à la Cathédrale, où l'on n'avait jamais vu une foule aussi compacte. C'est le révérend père Joseph Legris, Rédemptoriste, ancien confrère de Léo au collège Saint-Viateur de Bourbonnais, qui officia. Les restes de la défunte, pour qui tous les sportsmen avaient une si grande estime, furent inhumés au cimetière de la Côte-des-Neiges.

Ces funérailles comptent parmi les plus impressionnantes dans les annales de la ville de Montréal. Des milliers de personnes suivirent le cortège qui était précédé de quatorze landaus de fleurs. Ce fut un des plus majestueux tributs rendus à la mémoire d'une femme qui avait si magnifiquement secondé un mari aimant.

Léo pleura amèrement sa compagne disparue et sentit un immense vide autour de lui; mais son esprit de résignation lui permit de se ressaisir et de poursuivre sa route dans la voie où l'attendait une autre occasion extraordinaire d'extérioriser ses qualités supérieures, et surtout son talent d'organisateur. . .

*

* *

Quand notre génial navigateur voyait à l'œuvre les grandes équipes de football aux Etats-Unis, lorsque, plus tard, il assistait aux rencontres entre l'université McGill et les clubs des universités Western de London, Queen's de Kingston, d'Ottawa et de Toronto, qui constituaient alors la Ligue Intercollégiale, au temps où il suivait de près les joueurs d'Ottawa, Toronto, Hamilton et Montréal, qui se faisaient un nom dans le *Big Four*, pouvait-il croire qu'un jour il serait appelé à présider aux destinées d'un des ensembles

les plus spectaculaires à livrer combat sur un terrain de rugby? Son stage dans cette sphère restera célèbre dans les fastes du sport au Canada.

Homme excellent dans l'exécution, c'est par l'activité de son entremise à l'origine que l'éveil a été donné et que l'entreprise a pu être hâtée. Son enthousiasme a mis la puce à l'oreille de tout le monde et, comme par enchantement, le souffle a passé sur la nation entière. Les applaudissements ont éclaté, on a vu les félicitations déborder; les rangs se sont confondus, et la figure de notre Grand Chancelier sportif est sortie encore plus grande de cette poussée inconcevable. Mais n'anticipons pas. . .

Quand Lew Hayman arriva à Montréal dans le dessein de tâter le terrain pour s'y établir en permanence, il consulta Louis Robert, courtier bien connu, et John S. Proctor, gérant de la Banque Impériale, qui dirigèrent ses pas avec l'aide de Jos Ryan. Peu de temps après, Lew obtenait le club Hornet, à titre gratuit. Fred Porter et ses associés, qui avaient piloté cette équipe montréalaise, avaient décidé d'abandonner la partie dans le *Big Four.*

Après un tel cadeau, Hayman rendit visite à Baz O'Meara, du *Montreal Star,* et autres sportsmen, qui lui indiquèrent la personne la plus en mesure de lui venir en aide dans la réorganisation du club de rugby. Il courut vite chez Louis Robert et John S. Proctor pour les prier d'arranger pour lui une entrevue avec Léo Dandurand.

Celle-ci eut lieu en février 1946 . . .

Après un long exposé de son projet et une savante évocation des belles perspectives en l'espèce, Lew Hayman proposa à Léo de s'intéresser à la formation d'une bonne et solide équipe afin de mettre la ville de Montréal au plan qu'elle devrait occuper dans le football du *Big Four.*

Ce dernier écouta attentivement les arguments de l'instructeur qui insistait pour enrôler le magnat sous sa bannière, en raison de l'immense prestige qui est le sien auprès de la population de langue française.

—Nous savons, lui dit Hayman, que si vous acceptez de devenir notre président, il se créera un mouvement d'enthousiasme chez les Canadiens-Français qui ne tarderont pas à s'emballer pour le football comme les autres citoyens.

—Je vous ferai connaître ma réponse dans deux ou trois semaines, fit l'homme au pallium glorieux. Vous n'êtes pas sans savoir que j'ai voulu me retirer du sport pour m'en tenir uniquement à mes autres activités commerciales.

—Un Léo Dandurand ne saurait s'éloigner du sport, répliqua Hayman; vos compatriotes vous réclament à grands cris.

Au commencement de mars, Léo convoqua Lew à son bureau et lui déclara qu'il était prêt à se rendre à sa demande.

—Avez-vous un associé? demanda l'homme d'affaires.

—Oui, Eric Cradock, de Toronto, fit l'autre. Mais je tiens à vous dire que nous ne voulons aucun argent de vous. Prêtez-nous votre nom, c'est tout ce que nous désirons.

—Ah non! s'exclama Léo, ce n'est pas ainsi que j'entends les affaires. Je n'ai jamais rempli un rôle de figure décorative dans ma vie. Si je me joins à vous, j'achèterai le même nombre de parts que vous.

Le populaire Montréalais allait devenir la cheville ouvrière d'une autre entreprise appelée à avoir des répercussions d'un océan à l'autre.

Après un examen objectif de la question, Léo venait de prendre position. Il savait que c'était un point qui lui procurerait le délicieux tourment d'un autre problème sportif. Il est vrai qu'il ne connaissait encore que les côtés superficiels, mais notre ami vit dans cette entrevue un signe annonciateur qui le plaçait de nouveau en face de son idéal. Or l'idéal étant une poursuite, il se remettait ainsi à la tâche. L'occasion était trop tentante pour la laisser passer. L'idée prit racine chez Léo, germa et produisit ses résultats.

L'affaire fut bâclée en peu de temps. On forma une compagnie à capital-actions portant le nom de *Montreal Football Club Incorporated.* Les trois nouveaux associés déboursèrent chacun un tiers pour les parts dans la compagnie qui devait contrôler le club, et se firent donner par l'*Interprovincial Rugby Football Union* la franchise de l'équipe de Montréal. Léo Dandurand fut désigné à la présidence du comité qu'il forma et auquel il invita les personnes suivantes à se joindre: vice-président, William Wray; secrétaire, Jos Ryan; trésorier, maître Lucien Beauregard, c.r.; directeur du personnel, Frank Robinson; conseillers, Brock Bat-

ten, Bert Barnabé, Stanley F. Dingle, Larry M. Hart, Louis Robert, John Bumbray, Marcel Gaboury, Edgar Genest, John S. Proctor, Clary S. Booth, Jean Raymond, Arthur L. Keymer et Emile Collette. A ce nombre s'ajoutèrent Eric Cradock et Lew Hayman, ce dernier agissant également à titre de gérant général et d'instructeur.

Léo n'avait attendu que cette étincelle pour partir de nouveau comme une fusée. Le 20 mai eut lieu, au Club Saint-Denis, le grand diner d'inauguration du nouveau club "Les Alouettes", nom que plusieurs avaient proposé et qui fut annoncé le soir même par le président. Des anciens du McGill, de la M.A.A.A., du collège Loyola, des écoles Westhill, D'Arcy McGee, de la *Quebec Rugby Union* et les principaux dirigeants des autres clubs de football de la ville assistèrent à ce festin qui laissa présager une ère nouvelle dans ce sport en voie de détrôner tous les autres en fait de popularité.

Léo avait accepté cette tâche dans l'intérêt des siens. Il se disait que si le McGill pouvait attirer des foules de douze à quinze mille personnes, il n'y avait aucune raison pourquoi il ne se développerait pas chez les Canadiens-Français un engouement spontané pour ce jeu qui exige une technique des plus savantes et une stratégie où la ruse et la finesse se combinent avec un déploiement de force pour en faire le spectacle sportif par excellence. En cela, on peut dire que son espoir ne fut pas déçu, car les succès de la nouvelle équipe entraînèrent les nôtres dans une rafale géante.

On procéda tout de suite à la réorganisation du club, et quand les Alouettes s'alignèrent sur le champ pour leur première rencontre, leur effectif comprenait quelques-uns des plus grands noms dans l'histoire du rugby canadien et américain. Léo mit sans tarder de l'huile dans les rouages; il les graissa et, possédant le secret de bien préparer un effet, de même que par l'action simultanée de tous les facteurs à sa disposition, il put répondre aux espérances et à l'appel des sportifs qui marchaient à sa suite. Décernons-lui la palme.

Comme l'écrit Albert Laberge, les Canadiens-Français s'étaient montrés jusque-là réfractaires à ce jeu.

—Dans le passé, dit-il, moins d'une centaine de spectateurs avaient vu le National à l'œuvre à Maisonneuve avec des joueurs

tels que les deux frères Hector et Pierre Bisaillon, Lionel Joron, Carle, Conrad, etc., mais lorsque les Alouettes de Léo Dandurand entrèrent en scène, il y eut des assistances de quinze mille personnes pour les applaudir.

Ce fut comme une traînée de poudre. . . Bientôt on ne parla plus dans les faubourgs que de la splendide équipe des Alouettes, qui paraissait faire mouvoir un aimant gigantesque pour attirer les foules au stade Delorimier. Les membres du comité étaient dans un état de jubilation. Pour Léo, c'était une des plus charmantes aventures de son existence.

A la fin de la saison, les Oiseaux montréalais détaillèrent avec les Argonauts de Toronto devant vingt-quatre mille spectateurs délirants. Cette foule, la plus grande encore vue jusque-là à une joute de football, brisa tous les records d'assistance au Canada. Les botteurs et plongeurs de la Ville-Reine remportèrent la victoire, et, après le combat, les joueurs des deux équipes fraternisèrent à un buffet monstre servi au Club Saint-Denis.

L'élan était donné et, cette année-là, Léo Dandurand eut le plaisir de sentir en lui la réaction que provoquait le fluide magnétique qui se dégageait de sa personne et de ses créatures. Son geste de sportif avait été compris, et son optimisme se communiquait aux résidents de tous les quartiers de la ville et des alentours. Le grand courant qu'il avait créé et dans lequel il s'était engagé sans réserve avait réveillé l'opinion publique qui lui était intégralement acquise. Le fait est que les Alouettes avaient autant d'admirateurs à Ottawa, Toronto et Hamilton que les valeureuses équipes locales, et les enthousiastes déclaraient que Dandurand était la grande révélation de ces dernières années.

Le *Big Four* et le football canadien entraient dans une ère de prospérité qu'aucun Canadien n'aurait imaginée possible dans notre pays. Comme le faisait remarquer Percy Robinson, alors secrétaire de la *Canadian Rugby Union*, personne n'aurait pu rêver qu'un jour on verrait une foule de vingt-quatre mille personnes à une joute de football à Montréal.

*

* *

Quand arriva l'automne de la saison suivante, l'apparition des footballeurs montréalais déclencha un autre torrent qui eut raison des résistances les plus obstinées, paralysa les arrêteurs d'élans, fit

sortir de leur tanière les plus indifférents, acheva d'emballer les moins convaincus, pour les mettre au premier plan de la masse délirante.

—Je ne puis encore m'expliquer ce prodige si subit, si spontané, qui se produisit dans nos murs, avoue Léo. Si je n'avais pas moi-même vécu ces heures inoubliables, je ne pourrais y croire aujourd'hui.

Les Alouettes enregistrèrent un succès financier qui éclipsa les prévisions les plus osées. Les joueurs procurèrent aux amateurs un régal extraordinaire, et déjà les connaisseurs pouvaient prédire qu'il ne s'écoulerait pas beaucoup de temps avant que la coupe Grey ne vînt orner les bureaux d'administration du club.

*

* *

Léo ss trouvait à Québec en janvier 1948. Il partit un soir avec des amis pour assister à une partie de hockey à l'Aréna entre les Chicago Black Hawks et les As de Québec. Nous sommes assurés qu'il n'avait consulté aucune Bohémienne, diseuse de bonne aventure, car l'eût-il fait, il ne l'aurait pas crue si elle lui avait dit que sa vie prendrait un autre tournant en cette circonstance.

Entre deux périodes, l'aristocrate montréalais fit la connaissance de celle qui devenait devenir sa seconde épouse. En effet, il fut présenté à mademoiselle Marie-Mignonne Aumais, fille d'Ovide Aumais et de Marie-Louise Boucher, de Saint-Hyacinthe. Diplômée du couvent des Révérendes Sœurs de la Présentation de sa ville natale, mademoiselle Aumais se trouvait en visite chez sa sœur, madame Florent Maynard, née Marie-Jeanne.

Les deux s'épousèrent le 5 mars à Bellaire, en Floride. Le soir de leur mariage, les pensionnaires du chic hôtel Bellevue-Biltmore organisèrent en leur honneur une brillante réception, à laquelle assistèrent les plus hautes personnalités de l'endroit. Depuis ce temps, madame Dandurand, personne hautement cultivée, est devenue le plus bel ornement dans l'existence de notre sympathique magnat.

—Confidentiellement, nous chuchote Léo, je suis l'homme le plus heureux du monde quand je suis auprès de ma femme, qui est maintenant la boussole orientant toutes mes actions.

Madame Dandurand a aussi une autre sœur Yvette (madame Paul Prieur) et deux frères, Wilbrod, gérant de magasin, et Hervé, fonctionnaire civil provincial.

*
* *

La saison de 1948 vit la grande équipe de l'antique Ville-Marie, s'affirmer encore davantage. Après une campagne sensationnelle, les Alouettes se rendirent jusqu'aux finales de la Ligue, mais après deux parties contre les Rough Riders d'Ottawa, les as de Léo Dandurand se firent éliminer par un touché seulement.

La pente avait été raide, mais l'ascension s'était effectuée quand même. Les magnifiques athlètes de la Métropole s'étaient révélés des alpinistes intrépides et, maintenant qu'ils étaient au sommet, ils n'entendaient pas en redescendre. De fait, ils avaient bien l'intention de contester la suprématie des gars de la Capitale dans un avenir fort rapproché.

La fièvre avait gagné tout l'élément canadien-français qui prenait d'assaut le stade Delorimier comme une nouvelle Bastille. On eût dit que chaque partie locale constituait un ralliement général de la Société Saint-Jean-Baptiste. Tout laissait donc augurer que l'année suivante verrait s'accomplir de grandes choses.

Le dynamique président ne se contentait pas de faire des feintes verbales. Si l'imagination est la grande inspiratrice, les flambées de celle de Léo constituaient la source de ses plus belles réalisations. Oui, l'imagination de ce chef inné était toujours en effervescence, en exubérance, en plein essor. Sa pensée ne risquait pas de se perdre dans tous ses méandres, car, dès qu'une idée lui plaisait, il mettait ses lunettes dont les verres grossissants des deux hublots, lui révélaient l'état réel d'une situation, transfiguraient tout. Il s'aperçut vite qu'il était devenu l'indispensable agent de liaison entre divers groupes.

*
* *

En 1949, les Alouettes devinrent champions du Canada. Ils présentèrent à Montréal son premier championnat depuis 1931, le précédent remontant à l'année 1907.

Après les joutes régulières qui furent pour les foules le plus beau spectacle du monde, nos rouleaux à vapeur battirent les Rough

Riders d'Ottawa en deux rencontres consécutives par des pointages de 22-7 et 14-13 et s'adjugèrent les honneurs du *Big Four*. Ils blanchirent ensuite par 40-0 les Hamilton Tigers, vainqueurs du circuit de l'*Ontario Rugby Football Union*; puis ce furent les grandes finales canadiennes à l'immense Stade de l'université de Toronto. Devant une foule innombrable, les Alouettes, le 26 novembre 1949, firent baisser pavillon aux Calgary Stampeders, champions de l'Ouest canadien, par un score de 28-15, sur un terrain presque recouvert de glace.

Jamais on n'avait été témoin d'une telle ruée vers les bureaux du *Montreal Football Club*, rue de la Montagne. Les billets alloués à la population de la grande ville de l'Est canadien s'étaient enlevés comme par enchantement. Dans tous les milieux, on offrait des sommes exorbitantes pour se procurer le petit carton qui donnait droit d'assister à la grande classique. Certains enthousiastes auraient donné leur chemise pour avoir cet insigne privilège, ainsi qu'en fait foi cette demande en vers que Léo reçut le 24 novembre, deux jours avant la joute:

TO LEO

O Leo of the lion-like name
Abroad, around let's spread your fame,
For far and wide the word must flo,
There are no tickets for the game, to go.

Even to they, the lusty few
Who stood in line, for hours too,
Who stood as like the Sphinx must do
For almost as long (it seemed so to)

Nonetheless the message grew
That even with applications two,
"You ain't got a chance", tho' all season through,
You supported them "Bums" with "seasons" too.

So what! It ain't the first year, tis true,
You've subscribed for the boys of Lew.

Be that as it may, though three years past,
You hoped and prayed that they would last
Until the final horn did blow
And Alouettes had made the tow.

Now at last when within a wisker
All you hear is that awful whisper
"There ain't no tickets for you, Bub"
(Next year you'd better support another club),

But all the same,
Leo of the name,
Enough's enough, my spirit's broke.
Is this a lowly sort of joke!
For just to save a demented man
Or one poor unrequited fan,

Have pity and please print a "pair",
For Saturday ere I despair.
My thanks will flow to you like wine!
In fact I'll buy you "one" sometime.
So help me! Please.

Yours in fraternity,

Russ Alberts.

Plus de cinq mille Montréalais, dont Son Honneur le maire Camillien Houde et les plus grands noms de la Métropole canadienne, accompagnèrent Léo Dandurand et ses hommes dans ce voyage historique. Les excursionnistes de Montréal portaient la tuque et la ceinture fléchée, tandis que des milliers de citoyens des Prairies envahirent la Ville-Reine, tous coiffés du traditionnel chapeau de cowboy.

C'est John Fisher, le célèbre commentateur de la radio, qui suggéra aux partisans du club des Alouettes de revêtir un accoutrement qui représenterait typiquement le Vieux-Québec. Léo fit donc appel à ses auxiliaires, qui envahirent tous les magasins de Montréal pour acheter des tuques. En un clin d'œil, ils vidèrent ces établissements.

La victoire des porte-couleurs de l'incomparable commodore donna lieu à une célébration qui laissa les honnêtes et paisibles citoyens de Toronto bouche bée. Ces derniers purent entendre à tous les carrefours le chant d'*Alouette, gentille alouette!* et la langue de Molière, Pascal et Victor Hugo se mêler aux expressions du terroir de l'Alberta et aux chansons du genre *hill-billy*.

Les voyageurs de l'Ouest avaient apporté avec eux des poêles mobiles, sur lesquels ils firent des crêpes, rue Front, juste en face de l'hôtel Royal-York. Le soir, un bal monstre réunit ces Canadiens qui venaient de régions diamétralement opposées et fit mentir les lignes de Rudyard Kipling:

East is East, and West is West,
And never the twain shall meet!

Madame Léo Dandurand fut le boute-en-train de la soirée. La charmante épouse du capitaine expérimenté fut l'objet des plus chaleureux hommages de la part de tous les invités, et sa franche gaieté inonda de soleil l'immense salle de danse de la vaste hôtellerie.

Directement de la salle du *Toronto Press Club*, le jubilant Léo, quelques instants avant la sauterie, transmit, sur le réseau national de Radio-Canada, le message suivant, que John Fisher qualifia de chef-d'œuvre:

—*Je suis infiniment ravi,* déclara le vainqueur montréalais, *d'avoir l'honneur et l'occasion de saluer les admirateurs de ces deux grandes équipes qui représentent vraiment l'Est et l'Ouest de notre vaste nation, et de leur dire quelques mots. Dans la défaite comme dans la victoire, nous nous souviendrons toujours que nous avons contribué cette année à faire de ce jour un événement bien national. De l'homme d'Etat le plus auguste jusqu'au plus humble cireur de bottes, quelle que soit l'origine ou la croyance, tous s'unissent un jour par année pour célébrer ensemble cette grande épreuve classique du sport. Cette rencontre opère un tel nivellement qu'elle attire l'attention du pays tout entier. Les gagnants comme les perdants peuvent s'attribuer le crédit de rapprocher et d'unir, non seulement les spectateurs de la partie d'aujourd'hui, mais tous les Canadiens de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique. Nous, de la province de Québec, vivons, jouons et observons les signaux comme tous les bons Canadiens doivent le faire. La population du Québec est honorée en ce jour, dans ses*

représentants sur le terrain, mais elle a plus à cœur les amitiés durables qui peuvent en découler que le résultat d'une unique joute. Les deux faits nous font plaisir, évidemment, mais soyez assurés que, quels que soient les participants de 1950 et les provinces-sœurs d'où viendront les clubs, vous trouverez Maman Québec assise à vos côtés !

*
* *

Les amateurs de football n'ont pas oublié les discussions interminables qui eurent lieu au sujet de l'opportunité de recouvrir le terrain d'une toile ou bâche pour le protéger contre tout risque de pluie ou de neige.

Léo Dandurand ne croit pas aux vertus miraculeuses d'une toile protectrice. Voici l'anecdote qu'il dicta, après avoir entendu les suggestions faites par Pierre, Jean et Jacques sur l'avantage qu'il y aurait eu de poser une toile sur le terrain du Varsity Stadium:

Il y a quelques années, le directeur athlétique d'une grande université américaine fit l'acquistion d'une toile pour protéger son terrain de football contre les éléments... On la tendit donc avant une joute d'importance, mais un violent orage éclata et le terrain fut recouvert de douze pouces d'eau. Il fut impossible de retirer la matière textile, de sorte que la partie dut être contremandée.

Constatant qu'on ridiculisait le placement qu'il avait fait, le directeur athlétique vendit sa toile à une université renommée du Mid-West américain, où les fluctuations de la température sont considérables en novembre. La date de la grande rencontre de la Conférence approchait; on étendit la toile trois jours avant l'engagement. Dans la nuit qui précéda la partie, la neige se mit à tomber et fit disparaître le terrain sous une épaisseur de quatorze pouces. Impossible de trouver des appareils ou dispositifs pour enlever la neige; il ne restait plus qu'à entrer en lice sur une toile chargée d'un épais duvet blanc. Le directeur athlétique de l'institution du Mid-West se mit ensuite à la recherche de quelqu'un qui avait encore foi dans les qualités protectrices d'une toile.

Un important collège de l'Est se montra intéressé et acheta la toile pour être bien certain que la grande joute du Jour d'actions de grâces ne serait pas gâchée par la boue, comme la chose s'était

produite l'année précédente. On appliqua donc avec déférence la banne sur la belle pelouse six jours avant la partie... L'équipe s'entraînait sur un terrain voisin, pendant que tout le corps des étudiants admirait avec orgueil la nouvelle acquisition... Une heure avant le combat, la toile voyageuse fut soumise à une autre excursion, alors que trois tracteurs la refoulèrent complètement en dehors du terrain... La foule prit le stade d'assaut, mais, à la dernière minute, les écluses du Ciel s'ouvrirent et un déluge s'abattit sur les cinquante mille spectateurs, transformant le terrain en une mer boueuse. .....

Et Léo ajouta qu'aux dernières nouvelles, cette toile était encore à vendre.

*
* *

A leur retour à Montréal, les joueurs des Alouettes furent honorés à l'Hôtel-de-Ville au cours d'une réception qui revêtait l'aspect d'une véritable fête de famille. Les autorités municipales remirent à chacune des étoiles une superbe bague à l'écusson de Concordia.

Ce fut aussi l'année où Herb Trawick, fameux joueur de ligne, réussit le seul touché de sa carrière au Canada, et, en même temps, cette saison marqua les débuts de Frank Filchock avec l'équipe montréalaise.

*
* *

Le cas de Filchock servit à Léo Dandurand de piste d'envol d'où il put partir pour aller lutter de diplomatie avec les grands régisseurs du football et prouver que personne ne saurait le surpasser dans l'art de jouer du fleuret et de faire entendre raison aux plus obstinés.

On sait que ce joueur de grande valeur avait opéré en 1946 avec les New York Giants de la *National Football League*, et que le club de Hamilton, Ontario, l'avait importé l'année suivante pour s'aligner avec les Tigers, équipe sur laquelle il figura en 1947 et 1948, avant de passer aux Alouettes. Le grand arrière-quart avait été exclu du football américain en janvier 1947, à la suite de circonstances qui soulevèrent grandement l'opinion publique.

Une loi de l'Etat de New-York condamne au bannissement perpétuel tout joueur qui accepte des pots-de-vin dans le dessein

d'arranger l'issue d'une joute quelconque, ou qui néglige de rapporter aux autorités la personne qui lui fait une proposition de cette nature.

Or il appert qu'un particulier avait offert à Filchock une somme d'argent que celui-ci avait refusée d'ailleurs; mais le footballeur avait omis ou négligé de dévoiler cette machination en temps et lieu, avec le résultat qu'il fut cité devant les tribunaux. Cependant, après enquête, il fut exonéré de tout blâme.

Bert Bell, commissaire du football professionnel, ne l'entendit pas de la même façon. Il prononça la sentence définitive, et le malheureux dut s'expatrier pour continuer de s'adonner à son sport favori.

A peine était-il arrivé à Hamilton que Léo Dandurand s'intéressa tout de suite à son sort. Les Rough Riders d'Ottawa et les Argonauts de Toronto avaient déclaré qu'ils s'opposaient énergiquement à l'entrée de Filchock dans le football canadien. Ils ajoutaient qu'ils protesteraient toutes les joutes auxquelles participerait le joueur américain.

Après toute une série de pourparlers et de négociations, l'homme d'affaires de Montréal parvint à lui faire obtenir un certificat de la *Canadian Rugby Union,* puis entreprit des démarches pour le faire accepter dans le *Big Four.* Ses efforts furent couronnés de succès lors de la réunion annuelle des dirigeants de l'*Interprovincial Rugby Football Union,* qui eut lieu à Toronto à l'été de 1947.

Il restait à faire prononcer sa réhabilitation complète sur tout le territoire de l'Amérique du Nord. Moments troublants pour Léo! Réussirait-il? L'essentiel était de ne pas lâcher prise. Quand Filchock arriva dans le camp des Alouettes, notre promoteur commença, à l'insu de l'ancienne étoile des Giants, une campagne qui le plaça au rang des avocats les plus réputés.

Avec ce tact et cette façon délicate qui sont ses qualités prédominantes, Léo Dandurand se procura des lettres des autorités religieuses catholiques et protestantes, du maire de Montréal, de l'honorable Lester B. Pearson, ministre des Affaires extérieures, ainsi que des collèges et des principales associations sportives du Canada et des Etats-Unis. Muni de cette précieuse documentation, il écrivit à Bert Bell la lettre suivante:

Montréal, le 20 *avril* 1950.

M. Bert Bell, président,
National Football League,
1518 *Walnut Street,*
Philadelphia, Penn., U.S.A.

Cher monsieur Bell,

Nous, du Canada, et du Montreal Football Club en particulier, sommes extrêmement intéressés à l'un de nos joueurs de football, savoir Frank Filchock.

L'intérêt en ce qui concerne le football s'est considérablement accru dans notre pays depuis les quatre dernières années, et nous croyons qu'il faut en partie en attribuer le fait au jeu amélioré et au calibre des jeunes gens qui y participent, tant canadiens qu'américains.

L'an dernier, Frank a agi en qualité de capitaine et comme instructeur d'arrière-champ du club de football de Montréal, et il a conduit ce dernier au championnat canadien.

Malgré les épreuves et les tribulations qu'il a connues avant de quitter les terrains de compétition des Etats-Unis et qui doivent encore peser lourdement dans son esprit, Frank Filchock s'est formé une conception si rigoureuse de ses devoirs et responsabilités et assujéti à un code moral si ferme, qu'il a soulevé l'admiration de tous les enthousiastes du Canada, et de ce fait les journaux de notre pays l'ont reconnu comme le meilleur athlète de l'année.

Chaque saison, et encore plus cette année, nous recevons de la correspondance de membres de la National Football League, qui désirent organiser des parties hors concours avec des équipes canadiennes. Nous avons dû dans le passé décliner de pareilles offres, partout où la situation pouvait impliquer le joueur susmentionné.

Reconnaissant tout ce que ce jeune homme a fait pour le football canadien et songeant sincèrement à son avenir personnel, j'exprime le vœu et le désir des fervents du football au Canada, en vous demandant de bien vouloir reviser son cas, afin que son nom puisse être réhabilité.

Comme le temps n'est pas éloigné où il voudra, pour gagner sa vie, consacrer ses talents à la profession d'instructeur de football, ses chances d'obtenir un emploi et la sécurité pour lui et sa famille augmenteront énormément, si vous voulez bien normaliser sa situation.

Si vous désirez m'accorder une entrevue ou croyez nécessaire de le faire, ou s'il vous faut d'autres recommandations, vous pouvez compter sur mon entière coopération.

Avec mes remerciements anticipés pour votre intérêt en cette affaire, je demeure

Votre tout dévoué,

Le Président,

LÉO DANDURAND

Sur réception de cette missive, M. Bell téléphona au magnat et lui fixa un rendez-vous qui eut lieu quelques jours après l'assemblée annuelle de la *National Football League.*

Léo Dandurand et Frank Filchock se rendirent ensemble à Philadelphie le 6 juillet 1950, et toute la question fut remise sur le tapis au bureau du commissaire. Ayant pris connaissance de la volumineuse correspondance et considéré l'exposé de la demande, le grand chef du football leva l'interdiction et réinstalla l'arrière-quart. Quarante-huit heures après, la Presse Associée annonçait la réintégration de Filchock dans les cadres du football professionnel.

Dans une déclaration faite au *Montreal Star*, Léo Dandurand dit:

—L'affaire Filchock est réglée; ainsi donc triomphe l'attitude de tous les Canadiens à son égard. Il a été reçu ici à bras ouverts et la population était d'avis, comme moi, qu'il n'avait jamais été coupable de quelque infraction délibérée. Ceux qui l'ont proclamé l'athlète de l'année 1949 seront enchantés. La *Canadian Rugby Union* et le *Big Four* doivent s'enorgueillir du fait que, lorsque je leur ai soumis son cas en 1947, ils décidèrent de l'accueillir dans le football canadien, malgré certaines objections au début, et cela avant que la véritable affaire Filchock fût rendue publique.

Le 17 juillet, le président des Alouettes remerciait Bert Bell en ces termes:

Montréal, le 17 *juillet* 1950.

M. Bert Bell, commissaire,
National Football League,
1518 *Walnut Street,*
Philadelphia, Penn., U.S.A.

Cher monsieur Bell,

Je désire vous remercier de votre charmante réception du 6 juillet à votre bureau.

La presse et la radio ont acclamé publiquement par tout le Canada votre décision de réinstaller Filchock, et je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir adopté une attitude aussi sympathique.

Je suis convaincu que c'est un lourd poids d'enlevé, non seulement de l'esprit de Frank, mais aussi de celui des nombreux et importants amis qu'il a faits dans notre pays.

Tous les directeurs du Montreal Football Club se joignent à moi pour vous remercier de votre magnifique geste.

Bien à vous,

LÉO DANDURAND.

Cette affaire qui causa beaucoup de bruit devenait ainsi de l'histoire ancienne. C'était un coup de maître de l'habile nautonier, qui le classait parmi les géants dont s'émerveillent les sportsmen d'aujourd'hui.

Dans le passé, Léo avait eu sous son étendard les trois plus grandes figures sportives du demi-siècle: Newsy Lalonde, Howie Morenz et Lionel Conacher. Cette saison, il comptait dans ses rangs le meilleur athlète de l'année, fait capital qui le consacre par sa clairvoyance et sa perspicacité.

*
* *

A la suite de ce championnat, tous les secteurs français de la province furent secoués de frissons palpitants. La jeunesse abandonnait les autres sports pour se livrer au jeu de rugby et, sur ce chapitre, Léo peut raconter une infinité de délicieuses anecdotes.

Ainsi, en 1950, le président des Alouettes, en voyage d'affaires dans la région laurentienne, aperçut à Saint-Sauveur une cinquantaine de bambins qui s'amusaient à botter un ballon dans la neige. Les jeunes se trouvaient précisément sur l'emplacement d'une patinoire, mais au lieu de pelleter la neige et de patiner, ils préféraient jouer au football.

N'était-ce pas là un effet direct de la fascination qu'exerçaient les colosses revêtus de chandails rouge et un indice patent de la marée montante chez nous? Ce spectacle fit énormément plaisir à Léo, à qui on doit attribuer la progression ascendante de ce sport dans la province de Québec; aussi, quand il rencontra le curé de la paroisse quelques minutes plus tard, il ne manqua pas de lui faire part de son contentement et de sa complète satisfaction.

—Que voulez-vous, monsieur Dandurand? fit l'aimable ecclésiastique, vos Alouettes ont conquis la jeunesse, et j'espère qu'avant longtemps nous verrons dans votre superbe équipe des joueurs canadiens-français, peut-être même des joueurs venant de nos Laurentides!

*
* *

La contagion avait même atteint son petit-fils Léo II, enfant de Gérard Dandurand. En 1951, ce bambin n'avait que sept ans et ne rêvait que de football. Si ces parents ne l'avaient surveillé de près, le garçonnet se serait fait mourir, tant il devenait irrésistible lorsqu'il avait un ballon entre les mains. Quand il revêtait son costume de joueur, parfaite réplique de l'uniforme des Alouettes, son grand-père, qui tressaillait d'aise, était rempli de fierté à l'endroit de son rejeton.

Un jour, le petit entra plus tard qu'à l'accoutumée pour souper. Il annonça à son père qu'il avait joué au rugby tout l'après-midi, avec des petits camarades, sur un terrain vague du voisinage.

—Et tu sais, papa, ajouta-t-il, j'ai réussi vingt-six touchés au cours de la partie!

*
* *

A la même époque, la Métropole pouvait se glorifier de compter parmi sa population déjà si variée, une religieuse qui savait allier le feu sacré de sa belle vocation à un esprit sportif que l'on peut considérer unique, puisque cette vénérable femme enseignait le rugby aux enfants dont elle avait la garde.

Ce fait extraordinaire mérite d'être porté à l'attention de tous les amateurs de sports, car, en plus de démontrer l'influence qu'acquièrent chaque jour les activités sportives dans nos diverses maisons d'enseignement canadiennes-françaises, il reflète parfaitement l'état d'âme de la jeunesse montréalaise et l'intérêt soutenu qu'elle porte aux vaillants lutteurs des Alouettes. En effet, les brillantes performances de cette formidable organisation, depuis que Léo en avait accepté la présidence, avaient eu une telle emprise sur les élèves des écoles de langue française et les avaient charmés à tel point qu'ils négligeaient pratiquement tous les autres sports.

Voilà bien ce que la bonne religieuse, dont nous tairons le nom pour ne pas blesser sa modestie, avait remarqué en surveillant les agissements et les jeux de ses élèves durant les périodes de récréation à son école, située boulevard Saint-Joseph. Douée de cette perspicacité si évidente chez son sexe, elle s'aperçut en peu de temps que les enfants laissaient de côté les balles de tennis ou de baseball, dédaignaient les billes ou la marelle pour concentrer leur seule attention sur une grosse balle en caoutchouc qu'ils bottaient furieusement ou cherchaient à se transmettre dans des passes vertigineuses, et cela avec une adresse et une précision plutôt admirables.

Ce que voyant, la chère sœur réunit les plus vieux et, après les avoir mis au courant de ses constatations, elle voulut connaître leur préférence en matière de jeux. Ce fut pour elle une agréable surprise que d'entendre les bambins s'écrier à l'unanimité:

—Nous voulons jouer au football, ma sœur; nous voulons plus tard devenir des Alouettes! ! !

Dans son for intérieur, la dévouée servante du Seigneur dut se réjouir, car comme bien d'autres de ses semblables, quand le règlement de la communauté le lui permettait, elle ne devait pas manquer, à l'occasion, de suivre à la radio les joutes des Alouettes et de partager le délire et l'enthousiasme des fervents acclamant à outrance les victoires des porte-couleurs de la cité de Montréal.

Elle écrivit tout de suite à Léo Dandurand pour lui demander une copie des règles du jeu de rugby. Notre éminent compatriote s'exécuta le même jour, et, en plus, il lui fit cadeau d'un ballon qui avait déjà servi dans une des grandes rencontres des idoles. Ce fut un présent hautement apprécié, qu'on installait à une place d'honneur quand il n'était pas utilisé.

Après s'être familiarisée avec les principes du jeu, l'énergique religieuse répartit ses élèves en diverses équipes et commença à leur enseigner les secrets de ce sport viril entre tous. Elle n'hésita pas à illustrer elle-même les points saillants d'une partie en prenant part, de temps à autre, à l'engagement pour mieux démontrer les méthodes d'attaque et de défense. Bref, on peut dire que cette distinguée personne possède aujourd'hui autant de science que celui à qui sont confiées les destinées d'un ensemble désireux de se rendre au championnat.

Au début, certains parents voulurent s'opposer à cette innovation scolaire, craignant que ce sport était trop rude pour leur progéniture; mais la femme à la robe de bure eut tôt fait de les rassurer.

—C'est ainsi que l'on fait des hommes, leur déclara-t-elle; rien de tel pour leur inculquer la conscience de leur propre valeur, le sens de la cohésion et l'esprit sportif!

Cette sainte fille est aujourd'hui supérieure d'un couvent dans la Nouvelle-Angleterre, mais elle a fait école et d'autres suivent maintenant son exemple.

*
* *

Après la saison triomphale de 1949, on offrit à Léo Dandurand la présidence du *Big Four* pour l'année 1950, mais ne voulant pas déroger à la ligne de conduite qu'il avait établie depuis longtemps, celle de laisser à d'autres les honneurs, il remercia sincèrement ses collègues de leur délicate pensée et déclara qu'il devait bien à regret refuser cette charge importante. Toutefois, l'exubérant promoteur prit sur lui de faire une nouvelle rédaction de la constitution du *Big Four*. Certains articles étaient devenus désuets; d'autres étaient obscurs ou prêtaient à une interprétation ambiguë. Pour un homme qui a le culte de l'ordre et de la précision, le temps était venu de faire subir à ce document une transformation qui en ferait un modèle de clarté.

Le magnat se mit donc à l'œuvre et passa l'hiver à écrire une nouvelle constitution. Quand vint la réunion semi-annuelle du *Big Four* en juin 1950, les gouverneurs prirent connaissance de l'important manuscrit et félicitèrent chaleureusement le Montréalais de leur avoir présenté un travail parfait.

Cette constitution fut adoptée à la réunion annuelle qui eut lieu le 20 janvier 1951.

*
* *

Malgré toute leur bonne volonté et les efforts conjugués de toute l'équipe, les Alouettes ne purent répéter leur exploit en 1950. Les joueurs furent victimes de nombreux accidents, et il y eut beaucoup de blessés au cours de la saison. Cependant, le club termina en troisième position, soit une partie derrière les Hamilton Tigers et une demi-partie de moins que les Toronto Argonauts qui occupaient le deuxième échelon.

Abstraction faite de ces revers de fortune, les spectacles que les footballeurs montréalais présentèrent au public procurèrent aux enthousiastes des émotions qui traversèrent toute la gamme, et l'on formula des vœux pour l'année 1951.

Frank Filchock quitta les Alouettes pour aller jouer trois parties sous l'uniforme des Baltimore Colts, après que la saison canadienne eût pris fin.

*
* *

Souvent les rêves des hommes se traduisent par d'amères réalités et, comme l'exprime la sagesse des nations, il y a loin de la coupe aux lèvres. La saison de 1951 fut une année de désastre. Pourtant, sur le papier, les Alouettes possédaient la plus formidable équipe du circuit.

Quand les joueurs commencèrent leurs opérations à l'été, il était admis dans les cercles sportifs que l'ensemble décrocherait la coupe Grey avec aisance et facilité. Il semblait impossible d'échouer avec un pareil groupe d'étoiles qui constituait le club le plus dispendieux du *Big Four*. Toutefois, les événements se chargèrent de prouver le contraire et en désillusionnèrent plusieurs. Bien qu'on eût payé des salaires fabuleux à des as importés des Etats-Unis, les Alouettes se trouvaient au plus profond de la cave quand le rideau tomba après la dernière partie régulière.

A quoi donc attribuer ces défaites successives? Comment expliquer la si piètre tenue d'un si beau peloton? Toutes sortes d'hypothèses furent émises. Certains blâmèrent l'élégant George Ratterman, l'arrière-quart qui avait quitté les New York Yankees

pour se joindre aux Alouettes, mais les experts furent unanimes à déclarer qu'il s'agissait d'une faillite collective et non individuelle.

On sait que Ratterman, ce grand spécialiste de la passe, a été le joueur le plus richement payé dans toute l'histoire du football au pays. Son contrat prévoyait un salaire de dix-sept mille dollars et les directeurs du club lui trouvèrent, en outre, un emploi de cinq mille dollars par année. Gene "Choo-Choo" Roberts, qui avait brillé en 1950 avec les New York Giants, reçut aussi une somme extraordinaire, de même que John Yonakor, Eagle Keyes, Bill Chambers, Ray Cicia, Herb Trawick, Virgil Wagner et les autres.

Comment Léo Dandurand a-t-il pu parvenir à s'approprier George Ratterman, cet athlète de grande classe? Ce coup de maître fut un autre résultat de son instinct inné qui l'a toujours mis sur la piste des meilleures possibilités, et bien rares sont ceux qui savent plus savamment tirer parti d'une aubaine.

Au temps où Ratterman faisait partie de l'équipe de l'université Notre-Dame, il décida un jour de se marier, chose qui lui était interdite aussi longtemps qu'il serait inscrit à cette institution. En présence du refus des autorités, l'aspirant au conjungo écrivit à tous les clubs de l'*All America Football Conference* pour offrir ses services. Quelques jours plus tard, les Buffalo Bills lui présentèrent un contrat alléchant qu'il refusa éventuellement pour aller s'aligner avec les New York Yankees.

Quelque temps après, George Ratterman entra en communication avec les dirigeants des Toronto Argonauts et des négociations furent entamées. Pendant que les pourparlers étaient en cours, Eric Cradock rencontra l'Américain et téléphona tout de suite à Léo Dandurand pour lui en faire les plus grands éloges.

—Amenez-le à Montréal, dit le président des Alouettes, et nous discuterons cette question à mon bureau.

L'entrevue eut lieu le 2 juillet 1951 et, à la fin de la séance, George Ratterman signait avec l'équipe montréalaise un contrat de deux ans, avec la faculté pour lui de rester ou non au Canada. Les amateurs savent que le gentleman-passeur décida de retourner dans son pays, parce que, dit-il, il n'a jamais pu s'adapter au football canadien. De plus, il suivait des cours de droit à l'université Notre-Dame, et sa présence aux Etats-Unis lui était obligatoire.

La déception fut grande parmi les fervents du rugby. Il en est qui alléguèrent que les Alouettes avaient une bien faible ligne, tandis qu'en d'autres milieux on disait que les receveurs étaient bien mal stylés.

—A tout prendre, comme le fait remarquer Léo, le sort d'une équipe sportive est soumis à la loi des fluctuations tout comme les actions en Bourse; un club doit nécessairement connaître des hauts et des bas, traverser des périodes de vaches grasses et de vaches maigres. Autrement, toute compétition serait impossible.

Au cours de la saison, Léo Dandurand fit parvenir à William Foulds, président du Comité du règlement du *Big Four*, une lettre, que tous les journaux publièrent, dans laquelle il critiquait vertement le manque d'uniformité dans l'interprétation que les arbitres donnent aux règlements régissant le jeu, fait qui entraîne souvent des décisions abracadabrantes, lesquelles irritent les joueurs, le public et les directeurs des clubs intéressés.

Après une campagne si déconcertante, les curieux se demandaient quelle décision allait prendre le grand magnat. Resterait-il le capitaine des champions vaincus ou abandonnerait-il ses fonctions? Telle était la question qui courait sur toutes les lèvres.

Le lecteur veut-il connaître les véritables raisons qui ont entraîné la retraite de Léo? Ajoutons que ces détails sont rendus publics pour la première fois.

Après l'éclatante victoire de 1949 et une fois que la coupe Grey fût devenue l'ornement du bureau d'administration des Alouettes, l'habile ingénieur qui avait préparé cette mémorable campagne, songea à abandonner les rênes et à retourner dans le calme de son foyer.

—Je considérais que j'avais pleinement rempli ma mission, nous confie-t-il. Avec le concours des meilleures volontés, nous avions réussi à constituer une équipe qui avait doté la ville de Montréal du plus grand honneur dans le football, et ensemble nous avions suscité un enthousiasme comme aucun endroit au Canada n'en avait connu auparavant. Le rugby passionnait maintenant la population. Il me semblait parfaitement logique de céder ma place à d'autres et de revenir à la vie privée.

Malgré sa détermination bien arrêtée, Léo dut se rendre aux instances de ses collègues et garder encore le volant.

—Très bien, annonça-t-il, mais ce sera ma dernière année.

En 1950, pendant que Léo séjournait en Floride, Jos Ryan et Eric Cradock se mirent encore à engager des joueurs, comme ils l'avaient fait l'hiver précédent quand les deux avaient fait signer Filchock, Thodos, Pantages, Cunningham et tant d'autres.

Léo Dandurand ne prévoyait pas les malheurs qui allaient s'abattre sur son équipe au cours de la saison de 1950. Comme on l'a vu, les accidents se multiplièrent et les joueurs prirent le chemin de l'hôpital les uns après les autres.

—Après une pareille calamité, ajoute le promoteur, ce n'eût pas été sportif de ma part de laisser mes camarades dans une situation enchevêtrée; aussi c'est sans aucune hésitation que je consentis à leur donner un coup de main pour renflouer le club et le mettre sur un pied combattif pour la saison de 1951.

On sait toute la diplomatie qu'il déploya, de concert avec Eric Cradock et Jos Ryan, pour s'assurer les services de célébrités qui vinrent s'aligner avec les Oiseaux en vue de commencer leur entraînement. Au commencement de la saison, Frank Clair, Carl Voyles et Clem Crowe considéraient les Alouettes comme le club par excellence et plusieurs se plaisaient à dire, à la fin de la campagne, que n'importe quel de ces trois instructeurs aurait conduit le club au championnat. Tous les scribes concédaient d'avance la palme à l'équipe montréalaise.

—C'est le temps de me retirer, se dit alors Léo.

D'ailleurs, l'expérience qu'il avait acquise avec le club de hockey Canadien lui suggérait que le moment était venu pour lui de vendre ses actions dans l'entreprise et de rentrer dans ses quartiers.

Le président des Alouettes eut donc le 19 septembre 1951, à l'hôtel Windsor, une entrevue avec Eric Cradock et Lew Hayman. Quelques minutes après le début de la conversation, Lew Hayman déclara qu'il était prêt à vendre ses parts. A ces mots, Léo se dressa.

—Non, Lew, dit-il, il ne faut pas que tu quittes le football ! Ce sport n'est-il pas ton gagne-pain? Le poste de gérant général t'assure une bonne situation.

Et tapant sur l'épaule d'Hayman, Léo ajouta:
—Mon vieux, tu dois songer à ton avenir !

Notre magnat avait bien réfléchi. Il se disait que si Hayman se retirait, toute la tâche lui retomberait sur le dos, vu que Jos Ryan et Eric Cradock résidaient à Toronto et qu'il ne leur serait pas loisible de prendre activement les intérêts du club.

Lew décida donc de continuer, et le reste de l'entrevue porta sur des questions de régie interne.

Le lendemain, Léo Dandurand fit tenir au financier de Toronto, sous pli recommandé, le message suivant:

Montréal, le 20 *septembre* 1951.

M. Eric Cradock,
G. C. Williams & Co.,
184 *Bay Street,*
Toronto 1, *Ontario.*

Cher Eric,

Personnelle et confidentielle

Après l'entrevue très cordiale d'hier après-midi à l'hôtel Windsor entre vous-même, Lew Hayman et moi concernant les mesures à prendre en vue d'obtenir un joueur de ligne ou deux pour remplacer Trawick, notre athlète blessé, j'ai longuement médité sur ce que Lew avait à dire, particulièrement qu'il n'avait pas l'intention d'avoir d'autre voix prépondérante que la sienne dans les affaires du club, sauf en matière de relations avec la Ligue et de questions administratives. Ce fut pour moi une révélation, vu qu'au début de 1946, *on m'avait invité à me joindre à la formation du Montreal Football Club, et qu'il n'avait été aucunement question de ce fait avant hier.*

En 1946, *j'avais complètement abandonné toute promotion sportive et j'avais bien l'intention de rester à l'écart, mais votre louable initiative tendant à réhabiliter le football ici m'a tellement impressionné que j'ai pensé que Lew et vous méritiez un appui illimité.*

J'ai considéré comme agréables les relations que j'ai eues avec Lew et vous pour placer sur une base solide le football à

Montréal, en raison de l'encouragement sincère que nos amis, le public, la presse et la radio ont accordé au club depuis son inauguration.

En toute justice pour Lew, il ne voulait pas que je place des fonds dans l'entreprise, mais, à la suite de ses instances réitérées, j'ai consenti à me joindre à vous deux à une condition, savoir, que je débourserais de l'argent pour acheter des actions du club... En ma qualité de président, j'ai tenu pour acquis, sans que Lew ni vous ne m'avisiez du contraire, que la Compagnie (Montreal Football Club) devrait être administrée de cette façon.

Vu la déclaration que Lew m'a faite la semaine dernière et son affirmation catégorique d'hier, j'estime que vous devriez continuer les opérations avec lui.

Habitué à avoir la haute main dans la conduite de mes propres affaires et étant un disciple de ce système, je comprends très bien le désir de Lew. Donc, je vous prierais de lui accorder votre appui, et j'offre ici à vous deux mes actions dans la Compagnie, ainsi que celles de mes deux fils, Paul et Gérard. Comme je l'ai dit hier, Lew et vous pouvez compter sur mes meilleurs vœux et ma collaboration, si jamais celle-ci peut vous être utile.

Bien à vous,

LÉO DANDURAND.

P.S.—Ces actions et celles de mes fils sont également offertes à Lew Hayman et Eric Cradock, et j'aimerais que l'acquisition en soit faite le ou avant le 26 *novembre* 1951... *Une copie de la présente lettre est aussi adressée à Lew Hayman.*

Cette lettre resta sans réponse, et le plus grand silence entoura toute l'affaire. Le 30 octobre, Lew Hayman téléphona à Léo pour lui demander un rendez-vous, et les deux se rencontrèrent le 2 novembre.

Hayman était en proie aux plus vives inquiétudes. Les Alouettes n'enregistraient que des revers, et l'instructeur sentait, pour ainsi dire, le sol glisser sous ses pas.

—Que va-t-il advenir de moi? demanda-t-il à Léo. Les joueurs m'assaillent de questions, et je ne sais vraiment quoi leur répondre.

Depuis quelque temps, Hayman avait laissé entendre aux membres de l'équipe que peut-être il ne reviendrait pas l'année suivante. Naturellement, ceux-ci voulaient connaître leur sort pour la saison qui suivrait. Seraient-ils engagés de nouveau en 1952 ? Problème plutôt important pour eux !

Les Alouettes devaient prendre le train l'après-midi même pour se rendre à Hamilton, et Léo voulait avant tout rassurer Hayman, qui serait alors en mesure d'éclairer ses équipiers. Notre sportsman fit donc un geste qui dénote bien ce caractère de loyauté qu'il a manifesté durant toute son existence. Il sacrifia un nombre suffisant de parts pour assurer le contrôle à Lew Hayman et à ses deux fils Gérard et Paul Dandurand, au cas où Eric Cradock viendrait à vendre ses actions. Léo prit ces titres, les glissa dans une enveloppe et remit cette dernière à l'instructeur.

—Ainsi s'il m'arrive quelque malheur, fit le magnat, l'intérêt prépondérant restera entre toi et mes deux fils. Ta sécurité se trouve donc garantie par le fait même, Lew, et ton esprit peut maintenant être en paix !

Il fut convenu que Gérard Dandurand deviendrait président, et Lew Hayman se montra tout à fait ravi de cette stipulation.

Aucun argent n'avait été déboursé.

—Nous parlerons du prix à la fermeture des livres au mois de janvier, ajouta Léo.

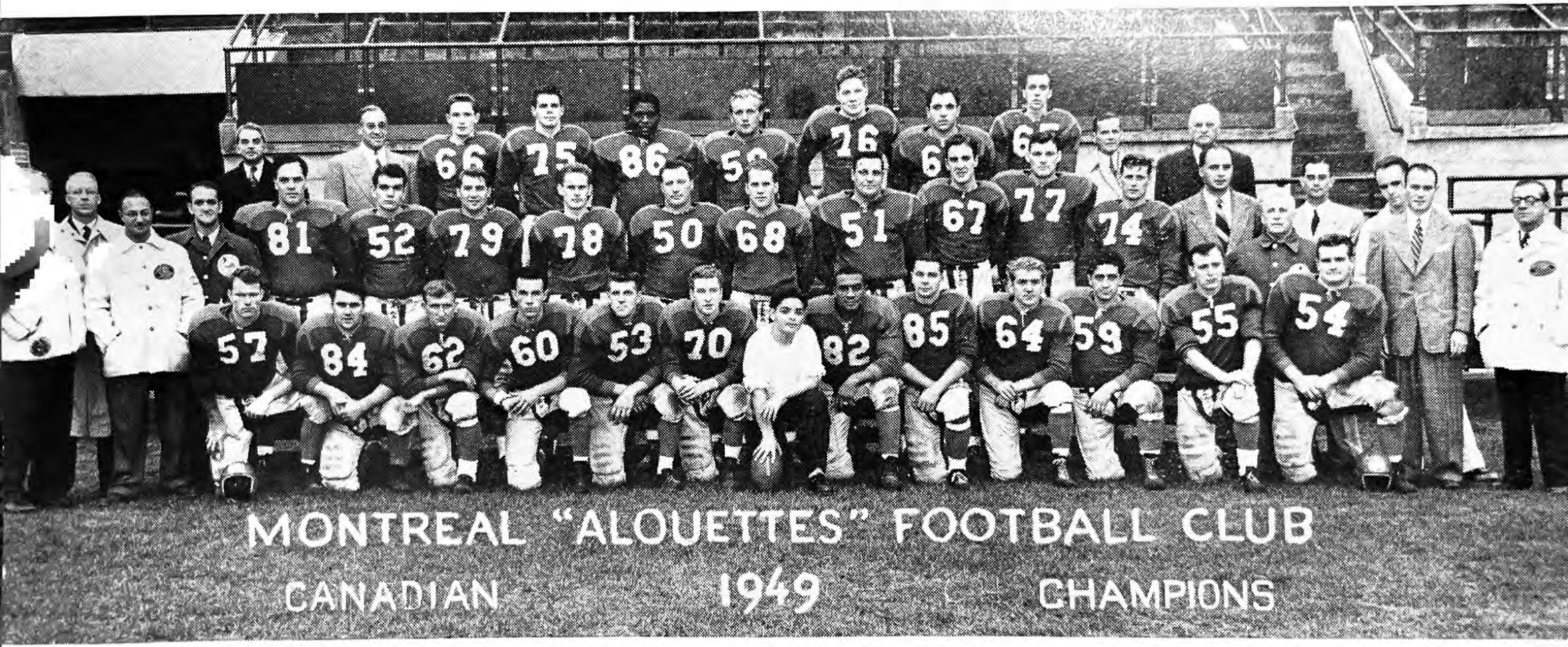
C'était une entente verbale identique à tous les marchés conclus par le promoteur au cours de sa carrière.

—C'est ainsi que j'ai toujours fait les affaires, explique-t-il, parce que j'ai toujours eu confiance dans les gens qui traitaient avec moi.

Le 12 novembre, une bombe éclata quand les journaux annoncèrent que Léo Dandurand venait de résigner comme président des Alouettes, tout en restant actionnaire du club. Ses fils, Gérard et Paul, retinrent un certain nombre de parts qui leur conférait la balance du pouvoir avec Lew Hayman. Vers le même temps, Eric Cradock vendit ses actions à Roy Robertson, Charles Stone et Fred Skelcher.

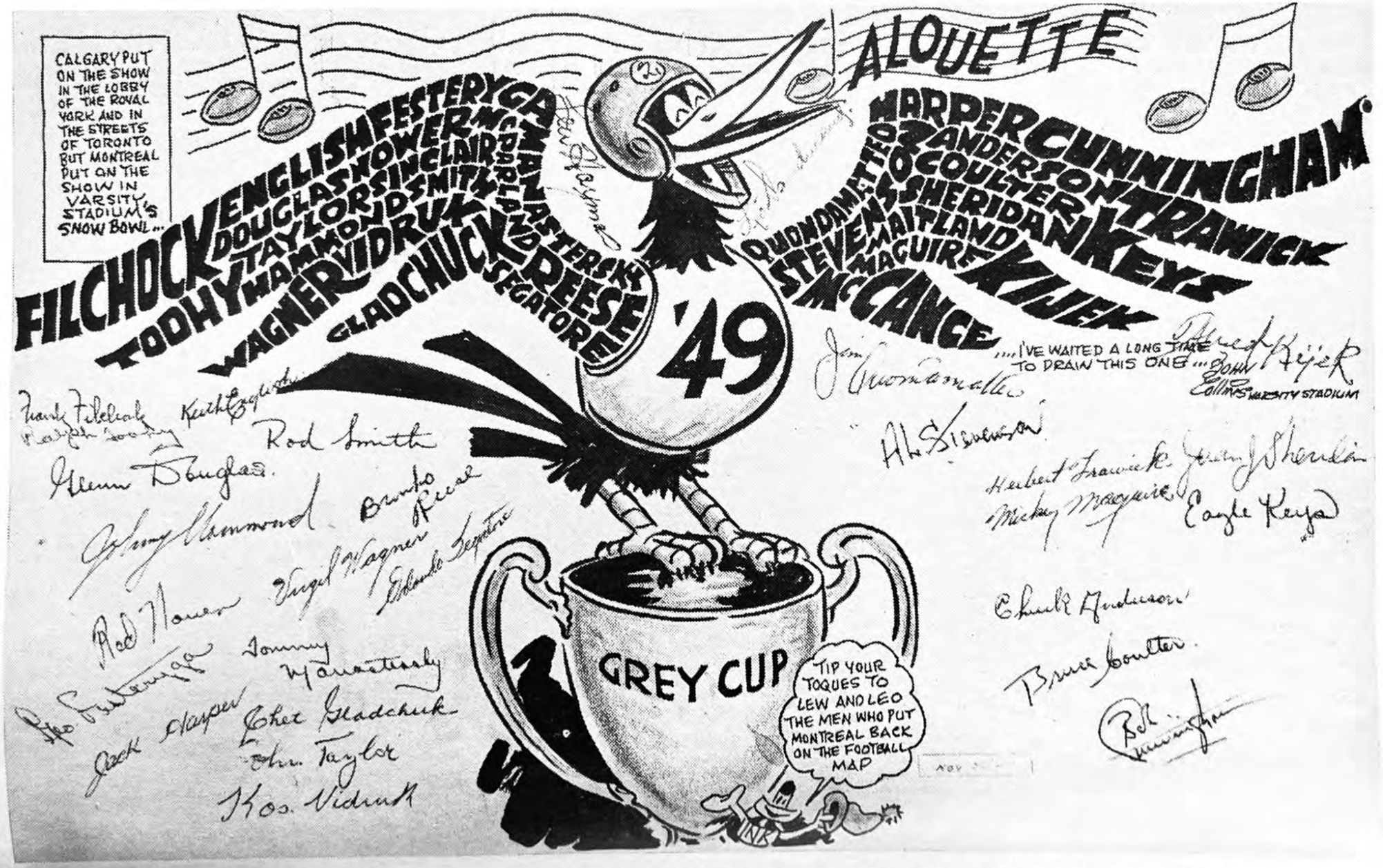
Sans avoir fait de commentaires, le financier partit de Montréal à la fin de novembre pour aller passer l'hiver à St. Petersburg en

LES VAINQUEURS DE LA COUPE GREY



La brillante équipe des Alouettes qui, en 1949, remporta le championnat de rugby du Canada, après avoir éliminé tous les clubs de l'Est et vaincu, au stade de l'université de Toronto, les Calgary Stampeders, champions de l'Ouest canadien. Tous les journalistes sont d'accord pour déclarer que ce club a été l'un des meilleurs à paraître dans une arène. On remarquera Léo Dandurand à l'extrême droite de la dernière rangée.

ALOUETTE, GENTILLE ALOUETTE !



Comment l'artiste John Collins conçut la retentissante victoire des Alouettes sur les Calgary Stampeders en 1949, laquelle donnait le championnat canadien et la coupe Grey aux athlètes de Montréal, qui tous autographièrent ce dessin original.

Floride; mais, le 12 janvier 1952, il quitta les plages ensoleillées et les adorables paysages de ce beau pays pour venir assister dans la Métropole à la réunion annuelle du club des Alouettes, qui eut lieu le 15.

Léo resta réellement confondu lorsqu'il apprit que Lew Hayman avait engagé avec les nouveaux venus qui avaient fait l'acquisition des actions d'Eric Cradock, non seulement ses propres parts mais aussi celles que Léo lui avait passées. Cette décision était-elle à son avantage ou non ? Toujours est-il qu'en procédant à une telle aliénation, il privait les deux fils de Léo de l'occasion de partager le contrôle avec lui et, de fait, prenait directement position contre eux.

Au cours des délibérations, Roy Robertson déclara:

—Nous avons conclu avec Lew une entente, en vertu de laquelle nous engageons et mettons en commun nos actions avec les siennes.

C'est en cette circonstance que Léo, Gérard et Paul Dandurand se desistèrent complètement de leurs intérêts dans ce grand club de football en faveur de Roy Robertson. Ainsi disparaissait le triumvirat Dandurand-Cradock-Hayman.

Quand on demande à Léo d'expliquer le geste inconcevable de Lew Hayman, il se contente de répondre, en riant:

—Ne m'en parlez pas ! Maintenant j'ai tout vu !

On proposa alors à Léo la présidence honoraire du club, mais il refusa. Donc, le nom du vice-maréchal de l'Air Adélard Raymond fut mentionné.

—Cet aimable citoyen est tout indiqué pour remplir cette fonction, déclara le président sortant.

La nomination fut annoncée officiellement environ deux mois plus tard.

Encore une fois, Léo partait au bon moment, après avoir parfaitement minuté sa sortie, comme il l'avait fait dans le cas des courses et du hockey. Aussi pouvions-nous lire dans le *Montreal Star*:

Comme George M. Cohan, il s'en va, et la foule l'acclame au moment où il lui dit adieu!

La nouvelle direction des Alouettes comporta les noms suivants: président, Roy Robertson; vice-président, maître Lucien Beauregard, c.r.; secrétaire, Fred Skelcher; trésorier, Charles Stone, et gérant général, Lew Hayman.

Le 14 février 1952, Douglas "Pea-head" Walker, de Birmingham, Alabama, ancien instructeur aux universités Yale et Wake Forrest, fut engagé comme instructeur en remplacement de Lew Hayman.

Quand il fut connu officiellement que la famille Dandurand disparaissait de la scène du football, Elmer Ferguson exprima dans le *Herald*, et cela en des termes plus que sincères, les regrets de toute la Nation.

—Il suffisait de mentionner le nom de Dandurand, dit-il, pour donner de la couleur à toute entreprise sportive. Sans Léo, les sports ne seront plus les mêmes. Ce départ aura de grandes répercussions. Qui donc pourrait revêtir le manteau de l'homme qui a éclairé la majeure partie de notre demi-siècle et qui a conquis l'affection de tous?

De son côté, Aurèle Gratton, gérant général du *Droit* d'Ottawa, déclara ce qui suit:

—C'est l'inspirateur par excellence qui disparaît du monde sportif. Ce compatriote, qui a semé à pleines mains et connu toutes les apothéoses, a vu son astre grimper jusqu'au zénith. A l'Université des Sports, il reste toujours le recteur inamovible. Les jeunes devront lire la vie de Léo Dandurand pour acquérir la force, le courage et l'enthousiasme, trois vertus qui font discerner les vrais sportifs.

*
* *

Que penser des importations américaines au Canada?

A cet égard, Léo prie la population de se libérer de l'esprit de clocher, de reléguer à l'arrière-plan un nationalisme trop outré qui ne saurait que nuire au développement du sport professionnel en notre pays.

—Serait-ce une ligne de conduite logique à adopter, déclare-t-il, si nous ne restreignions nos équipes qu'aux joueurs canadiens? Prenez le baseball: il existe au Canada plusieurs clubs professionnels, en sus des Royaux de Montréal, des Maple Leafs de Toronto et

des Athlétiques d'Ottawa, et ces équipes doivent forcément aller puiser aux sources américaines. En ce qui concerne le turf, soixante-dix pour cent des chevaux qui se livrent compétition sur nos pistes sont de provenance américaine, de même que leurs propriétaires et jockeys. Que diriez-vous si les Etats-Unis empêchaient nos joueurs de hockey d'aller tenter fortune outre-frontière?

Le gentleman-promoteur insiste sur le fait que les joueurs américains ont donné au sport canadien beaucoup d'éclat et de nouvelles perspectives, et que plus d'un million de personnes se sont réjouies à la vue du football amélioré. Le temps des demi-mesures est passé; tout doit se faire sur une grande échelle aujourd'hui. La venue de Frank Filchock au Canada a été le véritable signal de cette bataille à coups de dollars, qui ira toujours en s'accentuant.

Si convaincu est Léo Dandurand du splendide avenir réservé au football qu'à une assemblée du *Big Four*, tenue le 18 janvier 1948, il proposa d'agrandir les cadres de la Ligue Interprovinciale et d'y admettre deux autres clubs pour en faire une véritable ligue majeure; mais les représentants d'Ottawa, Toronto et Hamilton votèrent contre cette suggestion qui, pourtant, ferait tomber les écus dans toutes les caisses. Le petit Empereur, qui, en matière sportive, est renseigné comme pas un, était bien assuré de la logique de l'innovation qu'il tentait de faire accepter pas ses collègues.

Les Alouettes représentent l'équipe la plus riche de la ligue. On peut dire que les fortunes dépensées par les "gros" clubs forment un contraste intéressant avec le bilan de ces organisations depuis 1945. C'est ainsi que les salaires des joueurs de Montréal, lors de leur première année d'opération en 1946, s'élevaient à quelque cinquante mille dollars. En 1951, le budget des Alouettes représentait un montant de deux cent vingt-cinq mille dollars.

—Il en coûte autant aujourd'hui pour former un club de football, explique Léo, que pour monter un spectacle ou une comédie musicale du genre de *South Pacific* ou *Oklahoma.* C'est une entreprise commerciale de grande envergure, qui exige beaucoup de capitaux.

Léo Dandurand prédit de beaux jours pour le football chez les Canadiens-Français. Le tison, qui a embrasé tous les cœurs, produira bientôt des résultats étonnants. Surtout, depuis 1946, il

s'est créé dans certains collèges un mouvement qui se propagera de plus en plus. Ces jeunes étudiants entreront bientôt à l'Université et se formeront en équipes qui pourront rivaliser avec celles des institutions de langue anglaise.

On sait qu'en Europe un club de rugby comporte quinze joueurs. Selon Jean Giraudoux, ancien trois-quarts aile du lycée Lakanal, une équipe prévoit, sur quinze joueurs, huit joueurs forts et actifs, deux légers et rusés, quatre grands et rapides, et un dernier modèle de flegme et de sang-froid. "C'est la proportion idéale entre les hommes", déclare-t-il.

Dans *Paris-Match* du 14 avril 1951, Kléber Haedens écrivait:

Une chose est remarquable. C'est que le rugby, depuis toujours, a passionné les intellectuels. Alors que les représentants des professions libérales sont plutôt rares en boxe, en cyclisme, ils sont légion en rugby. En Angleterre, les meilleurs joueurs sont des universitaires et le vieux stade de Twickenham n'a pas fini de retentir, chaque année, des exploits d'Oxford et de Cambridge. Le meilleur demi d'ouverture que la France ait connu, Yves du Manoir, sortait de Polytechnique. Et parmi nos écrivains, Jean Giraudoux, Henri Béraud, Pierre Mac-Orlan, Drieu la Rochelle, Jean Prévost, Maurice Genevoix, Stève Passeur, etc., n'ont jamais oublié le temps où ils pratiquaient ce jeu merveilleux qui leur ouvrait l'esprit. "Même en art, disait Barrès, il y a profit à ne pas être un imbécile. En sport aussi."

Le temps n'est pas éloigné où la province de Québec produira des étoiles comme les Modeste Guillet, Alexandre Castonguay, Philippe Cornellier, Lionel Joron, Raphael Filiatrault, Roméo Chevrier, Léonard Chantal, Joseph Courtois, Hervé et Bill Chartrand et autres, qui brillèrent jadis sur le club de l'université d'Ottawa.

—Tous les collèges du Canada, poursuit Léo, devraient suivre l'exemple de l'université d'Ottawa, cette pépinière d'athlètes qui ont fait leur marque dans les stades et les arènes de partout. Cette réputée maison d'enseignement, qui a su incorporer les diverses activités sportives à son curriculum régulier, a produit une catégorie de citoyens qui comprennent ce que signifient les mots honneur, responsabilité, justice et *fair-play*.

Souhaitons que l'université de Montréal, la Palestre Nationale et le nouveau Centre social et sportif de la paroisse de l'Immaculée-

Conception puissent avant longtemps diriger vers le camp des Alouettes des renforts qui prendront place parmi les immortels du rugby. Dame Rumeur veut que l'université Laval de Québec insère bientôt dans son programme athlétique le jeu de football.

—Peut-être devrons-nous attendre quelques années avant de voir se lever des astres au sein de la population de langue française, continue l'homme aux mille et une idées; mais il est certain que, pour commencer, une ligue intercollégiale comprenant les collèges Sainte-Marie, Jean-de-Brébeuf, Loyola et le Mont Saint-Louis hâterait indubitablement les choses, et le reste de la province emboîterait le pas sans tarder.

Ce projet est-il présentement réalisable?

—Oui, s'empresse de répondre l'expert, à la condition que tous collaborent en l'espèce. Il ne faut pas oublier que, dans une ville comme Montréal, le problème réside actuellement dans la pénurie de terrains. Nos institutions ne possèdent pas de propriétés suffisamment grandes pour permettre à un club de football de se déployer selon toutes les règles. Espérons qu'on remédiera à cette situation avant bien des lunes.

Malgré cet état de choses, la direction des Alouettes reçoit de partout des demandes en vue de l'obtention de copies des règlements. Certains sollicitent une aide financière pour la formation d'une équipe de football.

—Il faudrait être la Banque Canadienne Nationale ou la Banque de Montréal pour donner satisfaction à tout le monde, conclut Léo; mais, tout de même, c'est un signe encourageant et nous devons nous en réjouir!

Au moment de mettre fin à sa dissertation sur le rugby, le grand conseiller aime à rappeler que, lorsqu'il quitta Ottawa pour se rendre dans les Provinces des Prairies, Aurèle Joliat allait dans l'Ouest pour jouer au football. Aligné sur l'équipe des Regina Rough Riders, il se fractura une jambe au cours d'une joute contre le club de Moose-Jaw, après une course échevelée à travers le terrain. C'est alors que le futur atome abandonna le ballon pour le hockey.

*

* *

Quelle impression a laissé Léo dans le monde du football?

Comme bien on le pense, c'est avec regret que les autres organisations l'ont vu partir. Les chefs ont tout de suite senti le vide qu'il créait et reconnu le rôle important qu'il a joué durant son court séjour dans cette sphère.

Laissons parler James P. McCaffrey, président de l'*Ottawa Football Club*, qui tient notre compatriote en très haute estime.

—Comme j'ai été mêlé à la vie athlétique depuis ma plus tendre jeunesse, declare-t-il, le nom de Dandurand est devenu synonyme du véritable esprit sportif. Au hockey, à la crosse, dans le turf et plus tard au football, Léo s'est acquis une place élevée dans le cœur de tous les sportsmen canadiens.

Le distingué Outaouais mentionne le fait que, lorsque le magnat de la Métropole a assumé la présidence des Alouettes, le destin du club de football de Montréal était plutôt précaire. Il reconnaît que sous la direction et l'impulsion du promoteur canadien-français, le jeu a repris son ancienne popularité, et que les sages conseils du Montréalais ont été inappréciables pour les directeurs de l'*Interprovincial Rugby Union*, autrement connue sous le nom de *Big Four*.

—La présence de Léo, son urbanité et son sens profond de l'esprit que développent les sports ont contribué à mettre le football en relief, ajoute M. McCaffrey. Nous, des cercles de rugby de la Capitale, qui avons été associés à lui pendant six ans, apprécions à sa juste valeur son immense apport au football canadien et à tous les sports en général.

De son côté, Charles C. Lawson, président des Hamilton *Tiger-Cats*, qui occupait le fauteuil présidentiel du *Big Four* en 1951, a une très haute opinion du *Sportsmeister*.

—C'est un homme de grand jugement, nous communique-t-il dans un message tout fraternel, et j'admire profondément ses hautes qualités. Que dirais-je de sa personnalité captivante et géniale? On ne saurait trouver d'hôte plus charmant.

Connaissant ce fin diplomate depuis trente ans, Jean Barrette, rédacteur sportif à la *Patrie*, n'a que la plus haute estime et la plus sincère admiration pour cet infatigable leader sportif.

—N'a-t-il pas sauvé le rugby canadien de la plus ignoble agonie dans notre province? déclare-t-il. Je suis donc fier de répéter avec tant d'autres aujourd'hui que celui-là qu'on avait surnommé le

"Napoléon du hockey" a bien mérité son titre par ses connaissances approfondies, sa large vision, son jugement solide et son esprit intrépide autant que par son extraordinaire détermination, son amour du travail et de la perfection, et surtout par le magnétisme de sa haute personnalité et par la confiance qu'il a toujours su infuser tant à ses associés qu'au grand public.

A son tour, Robert Moran, président de l'*Argonaut Football Club* de Toronto, exprime à l'égard du Montréalais des sentiments que tous ont partagés. Il ne cache pas le fait qu'il n'a rencontré Léo Dandurand que depuis que ce dernier s'est intéressé activement au rugby.

—Mais on ne peut trop apprécier ce qu'il a fait pour le football, dit-il. Je puis affirmer que les suggestions provenant de son club ont grandement profité à notre équipe. J'apprends qu'il s'est retiré du football pour des raisons de santé. Son départ constitue une grande perte pour le club de Montréal ainsi que pour le jeu de rugby en général.

En type vraiment chevaleresque, M. Moran a une délicate pensée pour la ravissante compagne du Grand Mandarin.

—L'appui et la collaboration de madame Dandurand, tient-il à faire savoir, se sont avérés des plus précieux pour son mari, et, après maintes conversations avec elle, je sais qu'elle a toujours cédé la première place à son cher Léo. Il ne faudrait pas que la mention d'un concours aussi charmant fût omise dans la biographie du populaire homme d'affaires de Montréal.

Et le financier de Toronto a raison! Tous les sportsmen et journalistes sont au courant de la part prise par madame Dandurand dans les décisions de son époux. Ils savent qu'elle a avant tout les intérêts de ce dernier à cœur; cette aimable compagne est devenue le génie qui inspire les moindres actions du célèbre promoteur, et Léo se fie aux dictées de ce jugement féminin, qui ont leur source dans l'affection et la tendresse. Il serait certes bien ingrat s'il n'adorait pas sa belle Egérie!

—Lors de la fondation des Alouettes, déclare William Wray, Lew Hayman et Eric Cradock persuadèrent à Léo Dandurand d'accepter la présidence. Celui-ci me rendit le plus grand hommage de la vie, en agréant cette charge à condition que je fusse vice-président. Ensemble nous nous sommes réjouis des victoires du

club, tout comme nous avons déploré ses défaites. Que de nuits sans sommeil nous avons passées à dévider l'écheveau presque inextricable des billets, surtout l'année où les Alouettes remportèrent la coupe Grey!

Comme pour notre héros, le sport est pour William Wray une des plus grandes affaires de l'existence.

—Nous avons vécu des heures charmantes, dit-il en manière de conclusion, des heures pasionnantes à suivre ensemble le plus grand de tous les passe-temps, le sport. J'estime que c'est pour moi un privilège que de compter parmi les amis que je chéris et que j'admire, Léo Dandurand, probablement le plus spectaculaire sportsman jamais connu au Canada!

CHAPITRE II

Léo Dandurand a été un marmiton consommé, car, dans la cuisine sportive, il a mis la main à tous les plats et préparé une quantité infinie de sauces.

Sous son habile direction, comme on l'a vu, le baseball, la crosse, le hockey, le football et les courses de chevaux ont inscrit des pages palpitantes dans l'histoire des sports en Amérique du Nord. Mais le slogan de notre infatigable promoteur paraissait être *Excelsior!* Il avait soif de nouvelles aventures, de nouvelles terres à découvrir, il était animé par la hantise de nouveaux triomphes, et, à cet égard, il fut servi à souhait.

Alors que les sabots des meilleurs coursiers faisaient trembler les pistes canadiennes et américaines et qu'il allait bientôt être couronné roi du turf, Léo Dandurand conçut le projet d'implanter sur notre continent les courses de lévriers, qui tenaient alors les populations européennes en haleine. Les villes de Paris, Londres, Bruxelles, Berlin et Rome s'enorgueillissaient de canidromes qui faisaient fureur. Pourquoi les Canadiens et les Américains ne connaîtraient-ils pas eux aussi ce sport si fascinant? Le savant préparateur de grandes choses boucla ses malles et se mit en route.

En 1926, avec tout l'appareil du pari-mutuel, notre compatriote ouvrit une piste à Sarasota, Floride, la ville de John Ringling, monarque du cirque. Cette nouveauté constitua une attraction extraordinaire qui émerveilla les amateurs de toutes les parties des Etats-Unis.

Après une année d'opérations qui firent épanouir sa figure, Léo transporta ses intérêts à un syndicat local pour aller ouvrir un autre établissement du même genre à Atlantic-City. Pour cette dernière entreprise, il s'associa à Thomas J. McGinty. Cet endroit lui rapporta également de jolis bénéfices.

Toujours à la recherche de nouveaux territoires où faire fructifier ses deniers, Léo, de concert avec Thomas J. McGinty et Robert S. Eddy, inaugura, en 1938, la piste de Phoenix, Arizona, où les meilleurs chiens des deux pays prirent part à des épreuves classiques. Le terrain de baseball de Kinsmen's Park servit de théâtre à ces compétitions remarquables. Fait digne de mention, notre ami et ses partenaires n'assistèrent jamais à une course de lévriers à Phoenix.

Durant ce temps, Léo partait en reconnaissance au Canada. Il était bien convaincu que notre population se pâmerait vite devant les exploits de la race canine; de fait, il intéressa plusieurs personnes à ce projet. Les amateurs se souviendront que l'honorable E.-R.-E. Chevrier, de la Cour suprême d'Ontario, alors député d'Ottawa-Est à la Chambre des Communes, présentait, chaque année, un bill tendant à faire modifier le Code criminel en vue d'obtenir la légalisation des courses de lévriers par le Parlement canadien; mais chaque fois le projet de loi mourait en première lecture.

De plus, Léo Dandurand eut à ce propos maintes entrevues avec l'honorable Ernest Lapointe, ministre de la Justice; toutefois, ces pourparlers ne produisirent pas de résultats pratiques pour le moment. La guerre et la mort de M. Lapointe vinrent mettre fin provisoirement à ce projet. Mais on chuchote un peu partout que la mesure en question est revenue sur le tapis à Ottawa.

Verra-t-on un jour les lévriers courir au Canada ? A cette question, Léo se contente d'esquisser un sourire, tout en regardant les spirales de son cigare...

*
* *

Avec la collaboration de Cecil M. Hart, Léo Dandurand organisa en 1924 un club de baseball semi-professionnel, composé des joueurs de hockey du Canadien, Sylvio Mantha, Howie Morenz, Aurèle Joliat et autres. Brock Batten, célèbre graveur de Montréal et Toronto, occupait le poste de receveur. Naturellement, notre magnat montait la garde au troisième but.

William Wray nous apprend que l'année suivante, après s'être grandement perfectionné, le club était prêt à entreprendre une tournée à travers la province de Québec.

—En plus d'avoir fait leur marque dans le hockey, déclare-t-il, certains athlètes étaient encore de bons joueurs de baseball, comme Sprague et Odie Cleghorn, ainsi que Léo Dandurand.

Brock Batten raconte une histoire amusante au sujet d'une partie dans laquelle Aurèle Joliat était le lanceur. Celui-ci persistait à lancer la balle au-dessus de la tête de Batten. Fort ennuyé de ce manque d'adresse, Léo, dont le tempérament ne pouvait souffrir bien longtemps de pareilles erreurs de tactique, courut vers le monticule et s'écria:

—Retire-toi, Joliat, je vais appeler un autre lanceur.

Aurèle promit de s'amender et de retrouver son habituel sang-froid.

—Un autre mauvais lancer, fit Léo, et tu retournes sur le banc!

Alors Joliat — était-ce par défi ou histoire de plaisanter? — lança une balle qui devait être aussi haute qu'un poteau télégraphique.

*
* *

De l'hippodrome et du canidrome, il n'y a qu'un saut à faire pour tomber dans l'autodrome, et Léo ne craignit pas de le faire, lui, dont l'audace ne connaît aucune limite.

En 1920 et 1921, le monsieur aux idées géniales, qui s'est toujours complu dans la variété et a raffolé de choses inédites, transforma le parc Delorimier en une piste de courses pour automobiles. Durant ces deux années, après les grandes épreuves internationales d'Indianapolis qui ont toujours lieu de 30 mai, fête du *Decoration Day*, Léo Dandurand invita les participants à venir courir à Montréal.

Ce fut toute une révélation pour la Métropole. Le public accourut de toutes parts et s'entassa dans le stade pour assister à des spectacles qui lui donnèrent la chair de poule. Les Montréalais purent applaudir Louis et Gaston Chevrolet, deux pionniers de l'automobilisme en France, Pete de Palo, Ira Vail, Tommy Milton, Jos Boyer, ainsi que d'autres as du volant aux Etats-Unis, de même que Barney Oldfield, mais ce dernier dans des performances hors concours seulement.

Notre monsieur Touche-à-tout put faire alors une autre belle inscription dans son registre personnel au chapitre des organisations sportives.

*
* *

Léo, dont les activités étaient toujours à l'état d'ébullition, trouva en 1931 qu'il n'avait pas assez de chats à fouetter et qu'il pouvait encore mettre d'autres fers au feu. Il s'était emparé de lui un désir de courir à toutes les fleurs et de mordre à tous les fruits.

Se souvenant des beaux jours où le jeu de crosse procurait aux initiés ces frissons qu'on n'oublie jamais, notre grand metteur

en scène résolut de faire revivre ce sport, mais sous une forme modifiée. Avec Jos Cattarinich comme associé, il organisa une ligue de crosse intérieure composée des Canadiens, des Montreal Maroons, des Cornwall Indians et des Toronto Maple Leafs.

Cette organisation, appelée Ligue professionnelle de crosse, avait pour président A.-L. Caron. La *Canadian Arena Company* finança les Maroons, tandis que Dunc Munro devint leur président. C'est Paddy Brennan qui remplit les fonctions de gérant de cette équipe. Léo Dandurand et Jos Cattarinich assurèrent la stabilité des fonds du Canadien dont le gérant était Newsy Lalonde.

Les parties jouées dans la Métropole avaient pour théâtre le Forum, et pendant quelque temps cette résurrection connut un franc succès; mais la chaleur et l'humidité intenses dans le grand amphithéâtre incommodaient fort les spectateurs et les joueurs. En une circonstance, le major Connie Smythe et Léo Dandurand amenèrent les Toronto Maple Leafs et les Canadiens jouer au Madison Square Garden une partie qui épata les Américains.

C'est donc à notre unique compatriote que nous devons le retour de ce jeu au tableau des sports canadiens.

*

* *

Qui risque rien n'a rien! Tout *producer* digne de ce nom doit tenter sa chance, et celui qui a confiance dans son entreprise aboutit invariablement au succès.

Ce fut le cas de notre patricien des sports qui, dans la semaine du 8 au 14 octobre 1926, donna à la population de Montréal un spectacle de grand luxe, lequel fit courir des foules énormes au parc Delorimier, en matinée et en soirée. Cette extravaganza n'était autre que l'organisation complète de l'incomparable *Stampede et Rodéo* de Calgary, que Léo fit venir à grands frais.

C'était la première fois que ce concours d'équitation de cowboys paraissait dans l'Est du Canada. On amena de l'Ouest le bétail, les bronchos, les coursiers, le personnel et les accessoires qui servaient aux grandes représentations annuelles dans l'Alberta.

Cette production de cinquante mille dollars était dirigée par Matt Welsh et, comme attraction extraordinaire, on invita Will Rogers, le célèbre cowboy-acteur, pour présider à l'ouverture. Il

aurait fallu un terrain encore trois fois plus grand pour loger les milliers de spectateurs qui, en plus d'assister à des numéros sensationnels, tenaient à voir de près le fameux gaucho américain qui s'illustra à l'écran et laissa derrière lui tout un trésor de pensées philosophiques et de fines observations.

Une partie des recettes de cette grande aventure fut affectée aux œuvres de charité de l'honorable Médéric Martin, alors maire de Montréal, sous la présidence duquel eut lieu ce festival hippique.

*
* *

Un jour, c'était en 1932, le colonel Maurice Forget s'aboucha avec Léo Dandurand et lui proposa de présenter à Montréal les grandes finales de ballon au panier pour le Dominion.

Notre financier à l'esprit vif ne languit pas longtemps sur ce projet; il en saisit tout de suite l'importance et, quelques jours plus tard, le Forum débordait à craquer. On était venu des quatre points cardinaux pour voir à l'œuvre les champions basketteurs du collège de l'Assomption, de Windsor, Ontario, et les géants de Victoria, Colombie-Britannique.

Bien qu'il se renfrognât dans la plus parfaite impartialité, Léo n'en fut pas moins enchanté de voir évoluer sur le parquet les deux fils de son grand ami Lester Patrick. De fait, "Muzz" et Lynn Patrick furent les deux étoiles de l'équipe du littoral du Pacifique.

*
* *

Tournons une autre page dans l'Album des souvenirs de celui qui a dû maintes fois se baigner dans la fontaine de Jouvence. . .

En 1933, avec le concours de l'énergique Alex Moore, Léo entreprit l'organisation de tournois de lutte et de boxe au Forum. Jusque-là, Lucien Riopelle exerçait un quasi-monopole sur ces soirées qui avaient lieu à l'Aréna Mont-Royal. La société Dandurand-Moore obtint une autorisation de la Commission athlétique de Montréal, dont le président était Frank Hogan, ancienne étoile du club de crosse de la M.A.A.A.

Sous l'égide de ces deux promoteurs, le public montréalais eut l'avantage d'assister aux prouesses du champion du monde Jim

Londos, de même qu'à celles de Jos Savoldi, Steve McMillan, Jean Pusie et autres célébrités de la lutte gréco-romaine ou du *catch-as-catch-can.*

Le lundi, on donnait des séances de lutte, et le vendredi, c'était le tour de la boxe. Tous les aspirants aux honneurs pugilistiques parurent dans l'arène et donnèrent aux amateurs de l'île de Montréal des représentations qui défrayèrent la chronique.

Ces séances sportives se poursuivirent pendant quelques années, et c'est au sortir d'un de ces matches que feu le sénateur Georges Parent, de Québec, pouvait dire à l'honorable Pierre Casgrain, député de Charlevoix-Saguenay, en présence de quelques chroniqueurs sportifs:

—Ce Léo Dandurand n'a rien à son épreuve. Il a un tel sens des affaires qu'il pourrait vendre le Mont-Royal au Conseil de ville de Montréal. Il marche sur un pavé doré. . .

Effectivement, ces tournois firent voler d'innombrables billets de banque dans la direction des instigateurs.

*

* *

Léo adorait les sensations nouvelles. Loin d'être un imitateur, il s'appliquait en tout à innover. Marcher sur des sentiers brisés n'était pas son fait; il lui fallait se frayer un chemin à travers la forêt vierge et ouvrir de nouvelles avenues. . .

En 1934, une idée lumineuse le frappa. Il organisa dans Ville Saint-Laurent, dont le maire était alors Edouard Gohier, un *walkathon,* c'est-à-dire un concours d'endurance pour marcheurs et danseurs. Ce fut un succès foudroyant qui étonna le promoteur lui-même.

Une quarantaine de concurrents des deux sexes y prirent part et, dans le nombre, il y avait des acteurs, des chanteurs et des acrobates qui, tout en évoluant, donnaient des numéros dignes des plus beaux théâtres de variétés.

La haute société montréalaise y venait en foule chaque soir. Son Honneur le maire Fernand Rinfret et tous les membres du Conseil de ville, le commandant J. K. L. Ross, le major John Bassett, aujourd'hui président de la *Gazette,* des membres de toutes les professions, les financiers, religieux et hommes d'affaires, ainsi

qu'une multitude d'autres dignitaires délaissaient les autres événements sociaux pour ne pas manquer ces représentations uniques.

Durant le jour, les Chers Frères et les Révérendes Sœurs, chargés de l'enseignement dans les écoles de la ville, téléphonaient au contrôle aux fins d'y retenir des places pour leurs élèves qui raffolaient de ces matinées sensationnelles, lesquelles leur offraient un spectacle sain et hautement comique.

Cette épreuve en fut une de longue haleine; commencée au début de juillet, elle se termina dans les premiers jours d'octobre. On avait installé sur les lieux une infirmerie, où les concurrents pouvaient aller se reposer et y recevoir des soins. Il y eut même un mariage au cours de ce tournoi. Les édiles municipaux trouvaient à cette compétition nouveau genre un plaisir extrême. Le gouvernement provincial, il est vrai, avait délivré un permis à l'organisateur; mais les dirigeants des autres grands spectacles du soir firent de telles instances auprès de maître Charles Lanctôt, c.r., procureur général, que ce dernier, à tort ou à raison, donna ordre au détective Louis Jargaille de faire cesser cette entreprise. Aussi, tous les matins, la direction allait payer une amende de quarante dollars, et le spectacle continuait pour le reste de la journée.

A la session suivante de la Législature provinciale, l'honorable Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre, fit adopter une loi interdisant les épreuves d'endurance de plus de six jours. Cette mesure législative permettait aux cyclistes des Six-Jours annuels de demeurer dans les limites de la légalité.

Léo Dandurand n'oubliera jamais ces mois qui furent pour lui une de ses plus agréables expériences.

A ce propos, notre grand protecteur des sports au Canada rappelle que le comédien Red Skelton, qu'il a souvent applaudi dans diverses villes des Etats-Unis, a été lui-même pendant longtemps une figure qui jetait une note de gaieté dans les *walkathons* organisés un peu partout au pays du dollar.

Ce bouffon, qui a fait rire des millions de personnes, y présentait des numéros d'un burlesque indescriptible et, bien souvent, c'était lui qui était la grande vedette. C'est au cours d'un tournoi à Kansas-City qu'il rencontra Edna Stilwell, celle qui devait devenir sa femme.

La jeune fille venait justement de sortir triomphante d'une pareille épreuve qui dura deux mois et demi et au cours de laquelle elle "dansa" pendant dix-huit cent soixante-douze heures. Cinq de ses partenaires durent abandonner la partie, totalement épuisés. Ce championnat représenta pour la jeune héroïne une somme de cinq cents dollars. . . et une demande en mariage!

Albert Guinon a écrit quelque part: *Quand on part, on arrive, mais il faut partir!*

—Red Skelton, lui, n'a pas eu peur de partir, dit Léo en souriant, et voyez comme il est arrivé!

*

* *

Le lecteur se souvient de l'allusion que le magnat a faite à John J. McGraw. Léo a dévoilé un fait qui, s'il était devenu une réalité, aurait entièrement transformé le baseball au Canada.

Lorsqu'il fut promu à la vice-présidence des Giants pour être remplacé par Bill Terry en 1932-1933, John J. McGraw, la mort dans l'âme mais tout de même voulant rester dans le baseball actif et propriétaire, eut une entrevue avec Sam Breadon, propriétaire des Cardinaux de Saint-Louis, qui était loin d'être satisfait de l'encouragement que le public de cette ville du Missouri donnait à son club. En même temps, le New-Yorkais se mit en communication avec Léo Danadurand et le pria d'explorer la possibilité d'installer les Cardinaux à Montréal. Les statistiques révélaient que l'année précédente, les Cardinaux n'avaient attiré que trois cent cinquante et un mille spectateurs.

En outre, cette équipe ne possédait aucun terrain; elle jouait ses parties au Sportsmen's Park, qui appartenait à Phil Ball, propriétaire des St. Louis Browns de la Ligue Américaine. La succession Ball se débarrassa plus tard de ses intérêts dans les deux entreprises en faveur des frères De Witt qui, à leur tour, vendirent à Bill Veeck.

Le club de la Ligue Nationale devait verser une somme annuelle de trente-cinq mille dollars pour le privilège de jouer au Sportsmen's Park. John J. McGraw proposa à Sam Breadon de transférer son club à Montréal. Confiant dans le don de persuasion de notre ami Léo, le ci-devant dirigeant de l'équipe new-yorkaise lui demanda de se rendre à Saint-Louis et d'entamer des négocia-

tions avec Phil Ball qui détenait un contrat des Cardinaux. Les arguments du Canadien furent si convaincants qu'en bon prince, Ball voulut faciliter les choses et déclara qu'il résilierait volontiers le marché si l'entreprise aboutissait à bonne fin dans la grande ville canadienne.

McGraw arriva donc dans notre pays et passa une semaine de l'hiver 1933-1934 dans la région montréalaise, en compagnie de Léo. L'ancien gérant des Giants expliqua tous les détails de son projet à son hôte qui se montra profondément intéressé. Les deux prirent alors le train et se rendirent à la Nouvelle-Orléans pour conférer avec Jos Cattarinich et Robert S. Eddy.

Cette question fut étudiée sous toutes ses faces, et Léo procéda à tous les sondages nécessaires, mais il est un obstacle que tous reconnurent insurmontable. Le Stadium ne pouvait répondre aux exigences d'un pareil transfert. Après des pourparlers entre Ernest Savard, Jos Cattarinich et Léo Dandurand, le projet dut être abandonné.

Toutefois, ces démarches de la part de l'Américain prouvent qu'il avait une confiance illimitée dans Montréal comme centre d'un club de ligue majeure, tout comme Eric Cradock, Lew Hayman et Léo Dandurand devaient en manifester douze ans plus tard relativement au football. Il est un fait indéniable, c'est que l'histoire se répète sans cesse . . .

*

* *

Combien de personnes au Canada peuvent se vanter d'avoir assisté à toutes les séries mondiales de baseball de 1910 à 1949 ? Leur nombre doit être bien restreint, mais Léo Dandurand est fier de se classer dans ce groupe.

Ces pèlerinages annuels évoquent chez lui la plus belle collection d'anecdotes qu'un homme puisse extraire de son *esprithèque*. Il a été témoin des finales sensationnelles dans toutes les villes du circuit de la Ligue Américaine et de celui de la Ligue Nationale.

En 1910, année de son premier voyage, il se trouvait dans les tribunes, quand Christy Mathewson, l'as des New York Giants, et Eddie Plank, le coq des Philadelphia Athletics, se livrèrent leur historique duel. Léo effectua le trajet de Montréal à New-York en auto avec Newsy Lalonde, Cecil M. Hart, Harry Hyland et Edouard-

Charles St-Père. Les voyageurs avaient obtenu leurs billets pour la série de Garry Hermann, qui était alors président des Cincinnati Reds et l'un des trois membres de la Commission de baseball de l'époque.

La relation détaillée de ces magnifiques excursions de chaque année exigerait un volume entier pour en énumérer tous les incidents. Ses rapports avec le club de football des Alouettes l'ont empêché de poursuivre la série de ces plaisirs toujours renouvelés.

Admirateur des immortels du jeu national américain, Léo se glorifie d'avoir vu Casey Stengel, instructeur des New York Yankees, faire ses débuts dans le baseball. Le grand expert jouait alors pour l'équipe de Ben Speicer, important manufacturier de cigares de Kankakee, Illinois. Il se rappelle encore la performance de "Buck" Zimmerman, ancien troisième but des Chicago Cubs, alors avec les New York Giants, qui, après avoir reçu la balle du receveur, poursuivit Eddie Collins jusqu'au marbre, parce que le receveur n'y était plus.

Comme les autres, Léo a été électrisé par les coups de circuit de Babe Ruth et les arrêts spectaculaires et incroyables de Frankie Frisch. Il a frénétiquement applaudi Grover Alexander, quand celui-ci retira au bâton Tony Lazzeri, avec trois hommes sur les buts. Dans la série Brooklyn-Cleveland en 1920, le Montréalais a vu, à Cleveland, Bill Wambsganss, deuxième but du club local, accomplir son fameux triple-jeu devenu l'épisode classique du baseball. Léo était là aussi quand Lombardo, du Cincinnati, et Mickey Owens, de Brooklyn, échappèrent les fameuses balles au marbre, erreurs qui changèrent le résultat de ces deux séries contre les New-York Yankees.

Le souvenir de pareilles joies n'est-il pas de nature à ensoleiller toute une existence?

*
* *

Il n'est pas un sport qui n'offre quelque intérêt pour notre heureux compère.

A la Nouvelle-Orléans, on a souvent vu Léo dans les estrades se dressant autour de l'emplacement où opéraient les plus grands noms du *jai-alai*, jeu qui ressemble beaucoup à la pelote basque. Ce sport, un des plus rapides au monde, est présenté régulièrement

dans la paroisse Saint-Bernard. Il fait l'objet de fortes gageures que les spectateurs placent au pari-mutuel, et un public friand et enthousiaste encourage ce genre d'amusement si propre au sang latin.

*
* *

Comme tout le monde, Léo a son violon d'Ingres. Qui n'en a pas ignore les charmes des loisirs bien organisés et est voué à l'ennui qui démoralise son personnage en peu de temps.

Pour certains, c'est la philatélie, la musique, la sculpture ou la peinture; pour notre prince de la mode, c'est le golf. A l'été, on peut le voir exercer son adresse sur les terrains les plus fashionables de la campagne montréalaise et des Laurentides et, en hiver, il s'en va au pays des palmiers et des oranges, pour ne pas dire des fruits d'or et des roses vermeilles, et là il donne libre cours à sa passion sous la douce caresse des brises floridiennes ou louisianaises.

Il n'est pas un parcours gazonné de ces pays enchanteurs qui n'ait été la scène de ses coups habiles et de ses intéressantes évolutions. Léo Dandurand a eu le plaisir de jouer avec des célébrités de différents pays, et cela dans tous les Etats où le conduisaient ses activités hippiques. Au Canada, plusieurs admettront qu'il est un adversaire redoutable.

A l'été de 1925, Léo a réalisé le rêve que font tous les joueurs, dès l'instant qu'ils paraissent sur une pelouse pour la première fois, et cet événement fit de ce jour un des plus mémorables de sa vie. Jouissant d'une forme parfaite en la circonstance, notre héros réussit, en présence de Jos Cattarinich, Cecil M. Hart et Louis Létourneau, un trou dans un coup sur le terrain du club Forest-Hills à Lachine.

Un peu plus tard, il eut à son crédit trois *eagles,* soit trois trous avec deux coups au-dessous de la normale. Cet exploit eut lieu aux troisième, quatrième et douzième trous du parcours de Laval-sur-le-Lac.

Tel père, tel fils, dit le proverbe. Vingt-trois ans plus tard, plus exactement le 20 juin 1948, Gérard Dandurand fit aussi un trou dans un au treizième de Laval-sur-le-Lac. Il jouait cette fois-

là en compagnie de son père, de Dick Laurendeau et Newsy Lalonde. Le jeune homme fit ainsi une entrée triomphale dans l'Eden du golf.

Lorsque Son Altesse Royale le Prince de Galles, aujourd'hui duc de Windsor, fit son premier voyage au Canada, Léo eut l'honneur de voir le fils de Sa Majesté George V faire sa partie de golf au club Laval-sur-le-Lac et de s'entretenir quelques instants avec lui de différentes questions sportives.

Pendant la réception qui suivit la partie, notre sportsman, qui a toujours rapporté des souvenirs des endroits qu'il a visités ou des personnes qu'il a rencontrées, parvint à escamoter, sous le nez même des agents de Scotland-Yard et des officiers de la Gendarmerie royale du Canada, trois balles de golf dont le prince s'était servi au cours de la journée. Il conserve aujourd'hui dans un écrin ces trois petites sphères qui sont pour lui d'un prix inestimable.

Léo s'est fait un point d'honneur, aussi souvent qu'il l'a pu, d'être présent aux tournois dans lesquels ont participé toutes les sommités du golf. Il a vu en action Ben Hogan, Dutch Harrison, Sam Snead, Gene Sarrazen, tous champions des Etats-Unis, et analysé minutieusement leurs méthodes, ce qui a grandement contribué à améliorer son propre jeu. A la Nouvelle-Orléans, il a joué plusieurs fois avec Walter Hagen, en compagnie de Jos Cattarinich, quand le déjeuner de sir Walter se composait de quatre blancs d'oeufs arrosés de *London Dry !* Nombreuses sont les heures charmantes qu'il a passées, à l'hôtel Plaza de Boston, avec Francis Ouimet, Dan Howley et Walter "Rabbit" Maranville, qui étaient des assidus des parties de hockey aux Boston Gardens. et ne cachaient pas leur faible pour la brillante équipe du Tricolore. Ouimet, un ami intime d'Art Ross, était en 1951 le premier Américain à devenir capitaine du *St. Andrew's Golf Club* en Ecosse.

Au nombre des amis qui l'accompagnent souvent aujourd'hui pour faire une partie, nous remarquons Newsy Lalonde, Clarence S. Campbell, Dick Laurendeau, Dick Lambert, Ernest Gohier, sans oublier son fils Gérard et Maurice Richard, la célèbre fusée des Habitants.

—Maurice est un joueur au-dessus de la moyenne, déclare Léo, qui s'y connaît bien. Il est doué d'une grande habileté, et peut-être l'avenir lui réserve-t-il une place parmi les champions de ce beau sport!

Pendant longtemps, Léo Dandurand fut un habitué des grandes allées de quilles de la Métropole et des principaux centres des Etats-Unis, où il était reconnu comme un spécialiste des grosses et des petites quilles. Il s'est souvent inscrit au tableau de ceux qui roulent un pointage remarquable, et bien des gens se sont disputé sa présence dans leur équipe.

S'il n'a joué le tennis qu'en amateur, il n'en a pas moins exhibé une agileté et une science qui lui ont valu maints commentaires glorieux. Il s'est fait surtout remarquer par un service dru et soutenu ainsi que par ses feintes merveilleuses, et ses arrêts acrobatiques ont souvent été des facteurs de belles victoires qu'applaudissait un petit cercle d'intimes.

Le badminton et le ping-pong ont trouvé en lui un fervent qui n'a cédé le pas à nul autre. Notre excellent compatriote est un habile joueur de pool et de billard, et son œil extraordinaire et sa précision remarquable sont pour cet artiste du carambolage des auxiliaires qui le deçoivent rarement.

La chasse n'a jamais exercé beaucoup d'attrait pour lui, mais Léo adore la pêche. Il connaît dans la région des Laurentides des coins retirés où le poisson abonde et, quand il désire se détendre et fuir les agglomérations, il s'en va taquiner la truite, près des grands arbres *agitateurs de feuilles,* comme dirait Victor de Laprade. Pendant longtemps, notre sportif philanthrope fut un des membres les plus actifs du Club La-Barrière.

Ces visites régulières au pays des lacs poissonneux rappellent à Léo une multitude d'aventures, dont une qui dérida tous ceux qui y eurent un rôle à jouer. C'était en 1921. Un matin qu'il faisait un soleil superbe, le disciple d'Isaak Walton sentit une de ces démangeaisons qui ne se guérissent que lorsque la victime se trouve confortablement assise dans une chaloupe, le moulinet à la main. Il partit donc en auto pour se rendre dans les environs de Sainte-Agathe.

Dans sa voiture avaient pris place Euclide Bourbonnais, Philippe Lefebvre et, comme ils l'appelaient, le père Paul Despatie, lequel pesait plus de trois cent cinquante livres. Chaque fois que ce dernier assistait à une partie de hockey, il se voyait forcé de payer le prix de deux places pour y assujétir solidement sa corporation.

Parvenus à la Côte-du-Sauvage, Lefebvre et le colosse, qui avaient engagé une discussion assez vive, en furent rendus à parier. Les voyageurs descendirent donc du véhicule, puis les deux intéressés déposèrent sur une grosse roche environ deux cents dollars en billets de banque de diverses coupures. Pendant que chacun tentait d'élucider la question, il survint une bourrasque inattendue. Avant que les pêcheurs eussent eu le temps de faire un geste, le coup de vent emporta à travers champs l'argent qui se mit à papillonner et à virevolter dans toutes les directions.

—Léo, Euclide! crièrent les deux autres. Grouillez-vous donc!

Les amis entreprirent de courir ici et là pour recouvrer les précieux chiffons, mais le souffle laurentien avait l'avantage sur eux et se moqua de leurs cris de détresse. Ils ne purent retrouver que vingt-cinq dollars.

Dépités, les deux parieurs durent admettre par la suite que c'était une expédition qui leur avait singulièrement coûté cher!

En 1934, Léo alla pêcher le saumon à l'île Anticosti avec sir Henry Gray, l'éminent chirurgien qui était alors directeur des Canadiens et médecin attitré de l'équipe. Cette excursion lui procura les plus délicieuses sensations; il put voir la nature sauvage dans son éclat et sa splendeur incomparables, et l'impression qu'il rapporta de ce voyage ressemble un peu à ce qu'on éprouve à la lecture d'un ouvrage poétique.

Le favori de la chance fut dans un réel état d'exultation, lorsqu'il reçut un jour l'invitation d'aller faire la pêche en haute mer, au large des côtes de la Louisiane, avec le gouverneur Huey P. Long. Léo effectua cette croisière dans un luxueux navire du gouvernement louisianais, et la description des captures que fit le groupe pourrait rappeler celle qu'on lirait dans un conte des *Mille et une nuits*. Ce fut une aventure nouvelle pour notre cicerone sportif, et en cette circonstance il lui fut donné de goûter des mets du plus pur exotisme.

Léo Dandurand avoue qu'il n'aime pas le bridge ni la canasta, mais il n'y a rien qu'il affectionne tant qu'une bonne partie de poker ou de cœur. Personne ne peut lui passer un bluff; son intuition et son esprit habitué aux déductions lui font deviner ce que ses adversaires ont en mains, et il sait bien vite les amener à composition.

Au cœur Léo est un maître du contrôle. Avec quelle maîtrise il peut esquiver ou diriger savamment la dame de pique et les autres cartes dangereuses ! On ne compte plus les belles séances qu'il a eues avec des confrères de la finance, de gros industriels, des marchands réputés, d'anciens compagnons de classe et d'éminents professionnels de Montréal et d'ailleurs.

—Cette fraternisation autour d'une table à cartes, explique-t-il, représente pour moi le plus beau délassement, une manière captivante de passer le temps.

—Et êtes vous veinard? osons-nous lui demander.

—Chut! fait-il avec un sourire malin; au prétoire, on dirait que la question n'est pas pertinente!

CHAPITRE III

Personne n'a certes plus d'admiration que Léo pour les femmes et les jeunes filles qui pratiquent le sport. Dans l'opinion de cet homme d'expérience, le sport forme le caractère du sexe féminin de la même manière qu'il pétrit et façonne celui des jeunes gens qui s'y livrent comme il convient. Il inculque aux filles d'Eve un sens de noblesse et de générosité et développe chez elles l'esprit de coopération et la notion des valeurs.

—Les jeux chassent l'égoïsme et l'excès d'amour-propre en suscitant une inclination vers la cohésion et la coordination, dit-il avec conviction. Ils favorisent la bonne entente et font disparaître la tendance à l'ennui et au désœuvrement.

Oui, le sport apprend aux jeunes filles à noyer leur petite individualité, souvent marquée au coin de l'orgueil et de la vanité, dans un ensemble où elles reçoivent d'utiles leçons; il leur ouvre de nouveaux horizons dans l'existence et transforme souvent des êtres faibles et indolents en femmes fortes et solides, toutes rayonnantes de santé et de bonheur.

—Dans le sport, ajoute la grande autorité reconnue, la femme déploie une grâce et un charme qui constituent son plus bel apanage, et si l'on aborde la question de son adresse et de son habileté, bien des étoiles du sexe masculin seront reléguées dans l'ombre.

On connaît aujourd'hui tout l'engouement que les femmes ont pour le sport, et ceux qui les ont vues sur des terrains de compétition reconnaissent que leur sexe renferme des noms qui soutiennent la comparaison avec les grandes figures de l'autre moitié de l'humanité.

Léo Dandurand a eu le plaisir de rencontrer les principales étoiles féminines du sport international. Son vocabulaire fait absolument défaut lorsqu'il entreprend de décrire le jeu ravissant des Suzanne Lenglen, Helen Wills-Moody et autres charmantes tenniswomen. Il met chapeau bas devant l'élégante "Babe" Didrickson Zaharias, championne du golf. Le Condor montréalais a vu des joueuses de badminton rivaliser avec les impétueuses gazelles du sexe opposé, ainsi que d'innombrables femmes et jeunes filles accomplir des merveilles dans les académies de quilles canadiennes et américaines. Les belles artistes de la natation Gertrude Ederle et Annette Kellermann, deux des plus fameuses ondines mondiales,

l'ont tout simplement hypnotisé, et il reste estomaqué devant les hauts faits des reines internationales du ski.

—Qui n'a vu des équipes de jeunes filles se livrer des combats homériques à la balle molle? ajoute-t-il. Existe-t-il un spectacle plus gracieux que de voir des évolutions féminines sur piste et pelouse ? Le ballon au panier est un sport dont elles raffolent. Ceux qui eurent le privilège d'assister, il y a quelques années, aux démonstrations scientifiques des Edmonton Grads, qui renversèrent tout sur leur passage, n'ont pas oublié l'effet magique que ces belles athlètes produisirent.

Toutes les championnes de la Fédération athlétique féminine amateur du Canada depuis 1934 sont familières au roi des promoteurs. Il les a connues les unes après les autres, et même il a prodigué des conseils à plusieurs d'entre elles. Léo se considère heureux d'avoir pu admirer le style et la brillante technique de Phyllis Dewar, de Vancouver, championne nageuse qui fut proclamée la meilleure athlète de l'année 1934.

Dans l'ordre chronologique suivent les charmantes Dianes dont Léo vante les mérites et qu'il propose comme modèles au reste du beau sexe:

Année 1935, Aileen Meagher, de Halifax (course); 1936, Betty Taylor, de Toronto (course à obstacles); 1937, Robina Higgings, de Winnipeg (javelot); 1938, Noel Macdonald, d'Edmonton (ballon au panier); 1939, Jeannette Dolson, de Toronto (course); 1940, Dorothy Walton, de Toronto (badminton); 1941, Rose Thacker, de Winnipeg (patin); 1942 et 1943, Joan Langdon, de Vancouver (natation); 1944, Rhona et Rhoda Wurtele, de Montréal (ski); 1945, 1947 et 1948, Barbara-Ann Scott, d'Ottawa (patin de fantaisie); 1946, Irene Strong, de Vancouver (natation); 1949, Eleanor McKenzie, de Vancouver (piste et pelouse); et 1950, Rosella Thorne, de Montréal (piste et pelouse).

De nos jours, les femmes paraissent manifester une grande prédilection pour le hockey, car, un peu partout au Canada, on voit évoluer avec entrain des clubs féminins sur des surfaces glacées.

Si la fièvre sportive s'est emparée de nos sœurs qui n'admettent plus leur infériorité d'autrefois, il n'en était pas de même au début du siècle. A cette époque, la femme n'osait pas franchir les limites des conventions établies depuis les origines; aussi est-ce la raison

pour laquelle elle fut lente à accepter les idées nouvelles et à se lancer dans des amusements que tous savent bien inoffensifs.

—Gloire à celles qui furent les pionnières! s'exclame notre héros.

En ce qui concerne Montréal, l'innovation se produisit en 1900. Des femmes et des jeunes filles prirent une initiative qui fut alors interprétée de diverses façons et qui s'exécuta dans des conditions plutôt inusitées. Le fait fut révélé à Léo le soir que les Canadiens remportèrent la coupe Stanley en 1924.

Une femme d'environ cinquante ans se précipita vers le papa des nouveaux champions, lui sauta au cou et lui appliqua un retentissant baiser sur la joue, en lui offrant toutes ses félicitations. Elle prit le temps de l'informer du fait qu'elle avait été une des premières de son sexe à jouer le hockey à Montréal. Voici dans quelles circonstances:

Un groupe de femmes mariées de Westmount avait constitué une équipe de hockey et s'était exercé pendant tout l'hiver de 1900, dans le dessein de rencontrer un club de jeunes filles d'Outremont à la fin de la saison. Les séances d'entraînement avaient lieu dans le plus grand secret. Personne n'était admis à voir ces athlètes du sexe faible pratiquer ce sport, parce qu'on craignait d'outrager la modestie de ceux qui s'en tenaient à la tradition.

La joute eut lieu au début de mars à l'Aréna de Westmount. Fait extraordinaire, pas un homme ne put avoir accès à la grande patinoire en vue d'assister à cette partie vraiment originale pour la génération d'alors. Même les nettoyeurs de glace furent bannis pour la soirée, de même que le gérant et les portiers. Les descendantes de notre première mère avaient réussi à s'attribuer la possession complète de l'amphithéâtre, et, seules, des consœurs purent être témoins de ce tournoi exceptionnel.

Aucun journaliste ne fut invité, et la lutte se déroula derrière portes closes. En effet, après que les quatre cents femmes qui avaient eu le privilège d'obtenir un laissez-passer fussent entrées dans la patinoire, on ferma les portes à double tour. Les curieux en furent pour leur compte et durent se contenter de stationner sur le trottoir pendant toute la durée de la rencontre.

Les dames de Westmount remportèrent la victoire par un pointage de 4-1. Ce fut une expérience des plus intéressantes, au dire

de l'interlocutrice de notre ami Léo. Evidemment, il fut impossible aux journaux du lendemain de publier un compte rendu de la partie; ils ne firent que noter l'événement dans la colonne des faits divers.

Comme les femmes sortaient de l'Aréna, le club de raquette *Le Montagnard,* qui faisait une parade au flambeau, s'arrêta devant l'édifice et entonna des chants joyeux en l'honneur des héroïnes de la soirée.

Cette joute fut la première et la dernière de la saison. Toutes celles qui y avaient pris part ou contribué à son organisation, ainsi que les arbitres et juges de buts, aussi du sexe féminin, montèrent ensuite dans des voitures garnies de peaux de buffles et se rendirent au restaurant français très achalandé de madame Bougeant, angle de la rue Saint-Jacques et de la Côte Saint-Lambert, où il leur fut servi un plantureux réveillon.

Informé de la partie qui venait d'avoir lieu, Son Honneur le maire Raymond Préfontaine alla immédiatement chez madame Bougeant pour féliciter ces courageuses et audacieuses citoyennes. Le premier magistrat de la ville dut accepter la place d'honneur et terminer le banquet avec ses jolies administrées.

*

* *

Qu'on le veuille ou non, le sport est un fait qui s'enracine de plus en plus dans nos mœurs. Léo Dandurand est d'avis qu'on ne devrait pas ménager les récompenses et distinctions à nos compatriotes qui font de l'athlétisme et qui accomplissent des exploits contribuant à donner à notre race une importance plus considérable dans le monde des sports.

A ce propos, il tient à souligner ici tout particulièrement le beau mouvement lancé en 1949 par le *Droit* d'Ottawa, qui a tenu à attribuer annuellement un trophée au meilleur athlète de langue française, de l'un ou l'autre sexe, de la province d'Ontario et de l'ouest du Québec. Cette superbe plaque commémorative, œuvre du sculpteur Roland Beauchamp, d'Eastview, Ontario, porte le nom de *Trophée Gil.-O. Julien,* en l'honneur de l'ancien rédacteur sportif du journal français de la Capitale, qui, en même temps qu'il était professeur émérite à l'université d'Ottawa, passait pour un puits de science universelle au chapitre des sports.

Le lauréat de 1949 fut l'impétueux Wilfrid Tremblay, de Hull, qui fit fureur sur l'équipe de rugby des Rough Riders d'Ottawa. En 1950, le titulaire fut le sergent-aviateur Jacques Varaleau, d'Eastview, champion haltérophile de l'Empire britannique. Cette année-là, Claude Richer, champion skieur de l'université d'Ottawa, et Robert Fortin, de Hull, un des as du losange, méritèrent des mentions honorables.

Devenu champion des courses de fond du Canada et étudiant à l'université St. Lawrence de Canton, N.-Y., Claude Richer gagna le Grand-Prix en 1951. Il fut ensuite choisi membre de l'équipe olympique canadienne. Gilles Mayer, de Gatineau-Mills, spectaculaire gardien de buts des Pittsburgh Hornets de la Ligue Américaine de Hockey, mérita la première mention honorable, tandis que quatre autres candidats se virent décerner une deuxième mention honorable. Ce sont mademoiselle Marthe Laframboise, d'Ottawa, championne skieuse des régions d'Ottawa, Montréal et Québec; Philippe Fortin, de Noranda, joueur-instructeur des Noranda Copper Kings, champions du hockey intermédiaire canadien; Emile Côté, roi des quilleurs de la Capitale, et Marc Rochon, de Détroit, Michigan, le grand basketteur de l'université d'Ottawa.

L'année 1952 a vu passer le trophée convoité entre les mains de Rhéal Chevrefils, de Timmins, Ontario, le brillant avant des Boston Bruins. La première mention honorable fut attribuée à Dollard St-Laurent, le solide joueur de défense des Canadiens. Six concurrents arrivèrent *ex aequo* pour la deuxième mention: André Prévost, de Deschênes, P.Q., fameux manieur de bâton à la crosse et au hockey; Eugène Robillard, d'Eastview, étoile de rugby à l'université McGill; André Brunet, d'Ottawa, fougueux joueur de football et de hockey; Roger Poirier, de Hull, sensationnel lanceur de balle molle, Gérald Lafortune, d'Ottawa, champion de tennis de la Cité et du District d'Ottawa, et Gilbert Dupré, d'Ansonville, Ontario, jeune boxeur qui, dans son enfance, fut atteint de polio et a réussi à vaincre la terrible maladie.

—Une telle initiative devrait faire boule de neige, déclare Léo. Rien de tel pour stimuler les enthousiasmes et découvrir de nouvelles perspectives. Les autres secteurs du Canada français et de la Nouvelle-Angleterre feraient bien d'imiter cet exemple qui est tout à l'honneur de nos entreprenants amis de l'Ontario.

*

* *

Point n'est besoin d'être bien calé pour imaginer que Léo Dandurand s'y connaît en fait de coupes, de trophées et de récompenses de toutes sortes. S'il regarde le chemin déjà parcouru, il est bien justifiable de se rengorger quand il rappelle qu'il a gagné trois fois la coupe Stanley, emblème du championnat mondial de hockey, et une fois la coupe Grey, honneur suprême du football canadien. Il est vrai qu'il a raté, par un cheveu seulement, la coupe Minto décernée à l'équipe championne de crosse du Canada, mais il tressaille de plaisir lorsqu'il évoque le jour où il remporta la *King's Plate,* la plus haute distinction conférée à un turfman canadien.

Dans sa jeunesse, lors des beaux jours où il s'adonnait corps et âme aux sports, Léo a gagné une multitude de prix tels que patins, gants de baseball, chics complets, billets de voyage et autres récompenses alléchantes. Les derniers en date sont deux jolies coupes qu'il décrocha en 1949 et 1950, lors du tournoi sénior de la *Sportsmen's Association,* qui eut lieu chaque fois au Club de golf Mont-Royal.

A l'époque où il inaugura le Double quotidien au Canada, Léo fut l'objet d'une marque d'estime qui le toucha profondément. Le *Connaught Park Jockey Club* lui présenta une montre en or, joyau qu'il a rangé parmi ses plus chères acquisitions.

D'autre part, le Mécène a donné des centaines de coupes et de trophées, ainsi que des plaques commémoratives, aux institutions les plus variées dans toutes les parties de la province, de même qu'en plusieurs endroits des Etats-Unis, et de pareils gestes de sa part ont permis aux organisateurs d'une infinité de tournois et de compétitions de présenter aux vainqueurs un témoignage tangible de leur appréciation et un souvenir des actes valeureux que ces derniers avaient accomplis.

Un jour, Léo a eu l'intention de donner à la Ligue Nationale de Hockey une coupe qui porterait son nom, mais Art Ross le devança, et notre Midas abandonna momentanément son projet. Il n'est pas encore impossible que, dans un avenir plus ou moins rapproché, un trophée Dandurand vienne s'ajouter aux trophées Calder, Hart, Vézina, Lady-Byng et autres, qui constituent pour les joueurs professionnels une source d'encouragement et provoquent dans leur milieu une louable émulation.

Richard "Dickie" Boon, ancienne étoile des Wanderers et sportsman des plus convaincus, réflète l'opinion générale de la masse des fervents quand il déclare que Léo Dandurand a toujours été prêt et consentant à faire tout en son pouvoir pour développer le sport au Canada.

—Il est sans contredit l'une de nos plus grandes figures dans l'athlétisme et les sports de toutes sortes, affirme ce vétéran de la M.A.A.A., qui a connu les frissons d'une époque glorieuse.

*
* *

Bien que le grand mainteneur et défenseur des principes sportifs n'ait jamais fréquenté ces institutions, il ne s'en sent pas moins chez lui à l'université de Montréal ainsi qu'à l'université McGill. Les principaux et doyens de facultés de la grande école de langue anglaise, de même que les recteurs et professeurs de notre magnifique foyer de culture française, ont, en de multiples occasions, exprimé publiquement leurs sentiments d'admiration envers celui que l'on considère comme le parfait orienteur de la jeunesse canadienne.

Un tel homme peut être légitimement fier du tribut que lui ont rendu feu le général sir Arthur Currie, monseigneur Olivier Maurault et autres sommités de ces importants centres d'enseignement, qui ont toujours été au fait des divers courants de l'opinion publique. Il est un point sur lequel tous s'entendent parfaitement: c'est que Léo est un meneur d'hommes et un citoyen qui a semé le bon grain. A son contact et en suivant ses préceptes, les jeunes forcément deviennent meilleurs. Sa profonde psychologie lui suggère les moyens appropriés dans chaque cas pour appliquer efficacement les méthodes qu'il préconise, et la meilleure, à son avis, restera toujours le sport.

Pourquoi les préfets de récréation, les modérateurs de sports et les directeurs athlétiques des écoles supérieures, académies et collèges du Québec, même ceux des provinces voisines et de bien des endroits au pays de l'Oncle Sam, s'adressent-ils à Léo Dandurand pour obtenir des éclaircissements sur quelque détail sportif douteux ou pour régler quelque problème d'organisation ou d'administration sportive? C'est que le pragmatisme de cet initiateur lui fait discerner dans le fouillis des propositions qui lui sont soumises celles qui ont le plus de chance de réussir. Pour Léo, les mirages

n'existent pas. Quand certaines illusions alléchantes apparaissent à son esprit, il se met aussitôt en garde, pour ne pas en être dupe, et pour concentrer la pointe de sa pensée sur les plus vraisemblables, sur celles qui s'apparentent déjà à la réalité et qui, par leur profonde incrustation, iront bientôt se confondre avec elle. La réponse ainsi forgée sortira de toutes pièces de l'ardente imagination du magnat. Ces gens repartent alors, heureux et contents, sachant que cette consultation valait son pesant d'or.

Les autorités universitaires connaissent aussi la collaboration sans réserve qu'il accorde aux organismes municipaux et à la police dans la lutte pour enrayer la délinquence juvénile. Léo ne perd aucune occasion de donner à ceux qui se chargent de ramener les jeunes malfaiteurs dans le droit chemin tout son appui au point de vue moral et financier. Ce citoyen éclairé se plaît dans le concept que c'est par le sport qu'on redressera les adolescents qui ont un penchant vers le crime. Oui, Léo Dandurand a bien compris la parole de Victor Hugo: *Ouvrez un terrain de jeux, et vous fermez une prison!* Si tous les contribuables se donnaient la main pour diriger le pendule dans cette direction, nos écoles de réforme ne tarderaient pas à disparaître.

Comment cet homme pourrait-il abandonner le programme qu'il s'est tracé, celui de rendre la jeunesse meilleure ? Sait-on qu'il a proposé au Directeur de la police de Montréal Albert Langlois et à l'inspecteur Ovila Pelletier, qui consacrent une si grande partie de leur temps à l'œuvre magnifique des clubs de jeunes, d'organiser lui-même, à l'automne de 1953, une campagne d'un genre nouveau pour recueillir des fonds ? En 1952, Montréal comptait neuf cents clubs de jeunes, avec un total de 74,000 membres. Encore une fois, Léo Dandurand s'est révélé le grand philanthrope qui fait honneur à notre population.

*
* *

Depuis Son Altesse Royale le duc de Connaught jusqu'au vicomte Alexander de Tunis, Léo Dandurand a rencontré tous les gouverneurs généraux du Canada, lesquels se sont tous épris des sports canadiens. Chaque fois qu'ils étaient de passage à Montréal, le génial ordonnateur a eu l'honneur et le plaisir d'avoir de longues entrevues avec eux et de les intéresser à l'essor du hockey, du football, des courses et autres phases de l'athlétisme en notre pays. A

l'hôtel Windsor, au Club Saint-Denis et autres milieux mondains, il a conféré avec les représentants du Roi sur la possibilité de voir un jour des compétitions plus nombreuses entre des équipes canadiennes et des clubs du Royaume-Uni. En qualité d'hôte, il a fourni à ces personnages distingués plusieurs occasions d'acclamer nos étoiles sur place.

Léo cite comme modèle lord Alexander qui, en son temps, fut un des plus grands sportifs du collège Eton en Angleterre. L'ancien vice-roi, héros de la campagne de la Méditerranée lors de la seconde guerre mondiale, lui a parlé, à plusieurs reprises, du bel esprit dont font preuve les Canadiens-Français dans les sports, et nos vedettes actuelles ont produit sur le réputé soldat une impression extraordinaire.

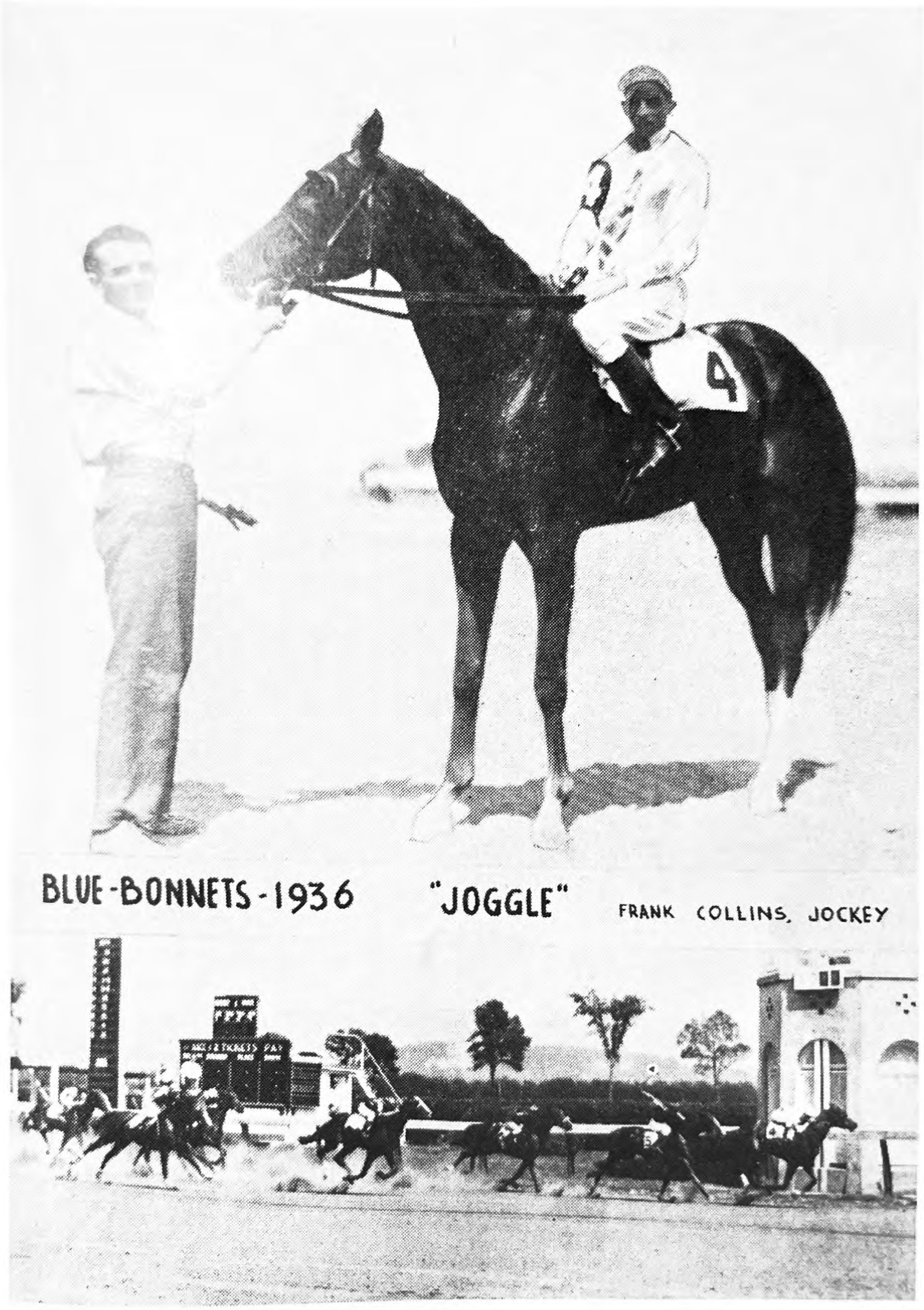
—Si étendues étaient les connaissances de ce gouverneur général en matière sportive, déclare Léo, qu'il aurait pu faire rougir une foule de nos prétendus experts.

Il en a été de même pour les lieutenants-gouverneurs qui résident au Bois-de-Coulonge à Québec. Tous ont suivi l'œuvre réalisée par le grand promoteur du carré Dominion, et même l'honorable Gaspard Fauteux croyait, en 1950, que Léo maintenait toujours son ardeur première d'organisateur et continuait l'exploitation de ses entreprises sportives qui l'ont rendu célèbre. Lors du meeting de Blue-Bonnets, cette année-là, l'élégant occupant de l'ancienne résidence de Spencerwood, qui avait reçu une invitation spéciale du *Montreal Jockey Club*, téléphona à Léo Dandurand pour savoir si ce dernier viendrait à sa rencontre. L'honorable M. Fauteux ne fut pas peu surpris d'apprendre que le Montréalais n'avait plus d'intérêt dans cet hippodrome.

Aux Etats-Unis, le Canadien a été reçu par tous les gouverneurs des Etats où il y avait des courses, et il compte parmi ses amis le maire de toutes les municipalités dans lesquelles il a introduit le turf. Au nombre de ces personnalités se place le défunt Huey P. Long, qui fit tant parler de lui à l'époque où il était gouverneur de la Louisiane, avant de devenir sénateur fédéral. C'est son frère Earl P. Long qui remplit aujourd'hui les fonctions de gouverneur de cet Etat. A son tour, celui-ci est entré dans le cercle intime du turfman canadien-français.

L'ancien agent d'immeubles raconte qu'un jour Charles Beaudette et un ami se rendaient de Houston, Texas, à la Nouvelle-

LE VAINQUEUR DE LA KING'S PLATE



JOGGLE, la magnifique bête appartenant à Léo Dandurand, qui remporta la grande classique à Blue-Bonnets en 1936, année qui marquait le centième anniversaire de l'institution du Grand-Prix canadien.

La KING'S PLATE, gagnée par Léo Dandurand en 1936.

Orléans. Les deux, qui voyageaient dans un train de luxe, passèrent à un moment donné dans le compartiment des fumeurs où ils continuèrent leur conversation en français. Un voyageur était assis dans un fauteuil voisin.

—Pardon, messieurs, dit l'inconnu, êtes-vous Français de France ou de la Louisiane?

—Nous sommes Canadiens, monsieur, répondit Beaudette, nous venons de Montréal.

A ces mots, l'homme se présenta. Les deux camarades avaient comme interlocuteur le gouverneur louisianais Earl P. Long.

—Connaissez-vous là-bas mon bon ami Léo Dandurand? leur demanda-t-il.

Sur leur réponse affirmative, le haut dignitaire ajouta:

—Quand vous le reverrez, dites-lui donc de ma part qu'il a une tendance à oublier ses amis. Il a assez fait d'argent dans nos parages qu'il pourrait nous rendre visite un peu plus souvent!

Connu comme Barabbas dans la Passion, Léo peut difficilement s'esquiver. Il lui est impossible de se soustraire à l'attention publique; chacun recherche sa compagnie. Comment alors peut-il voyager incognito, le pauvre homme ?

Comme l'huile, la popularité s'étend partout.

A l'hiver de 1950, Léo, qui passait la saison à St. Petersburg en Floride, voulut régaler son grand ami Dan Parker, chroniqueur au *Daily Mirror* de New-York. Il téléphona donc un soir au restaurant Max Lanier, sur le boulevard Corey, pour réserver une table.

Le sportsman était bien convaincu que son identité n'était pas connue là-bas; aussi, afin de donner plus de poids à sa demande, se présenta-t-il à l'appareil comme Dan Parker lui-même, sachant bien que ce nom universellement réputé dans la République voisine lui assurerait des places choisies dans cet important établissement.

A l'heure fixée, lorsque le riche touriste arriva avec madame Dandurand et leur invité, quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre interpeller par le maître-d'hôtel, qui lui dit avec la plus grande affabilité:

—Bonsoir, monsieur Dandurand! C'est vraiment un plaisir que d'accueillir sous ce toit l'éminent promoteur du Canada!

Joseph-F. Renault, traducteur au ministère des Ressources et du Développement économique à Ottawa, relate un incident *ad hoc.*

En 1939, cet excellent concitoyen fit, avec sa famille, un long voyage à travers les Etats-Unis, lequel le conduisit jusqu'au Mexique. Les voyageurs du Canada entrèrent dans la ville de Globe, Arizona, un dimanche midi, et ils eurent le regret d'apprendre que la dernière messe venait d'être dite.

—Entrons tout de même, firent-ils en face de l'église catholique de l'endroit.

Après avoir fait le tour du temple, ils s'amusèrent à lire les noms qui étaient inscrits sur les bancs de la nef. Soudain, il en est un qui les frappa: c'était celui de Dandurand.

A la sortie, M. Renault demanda à un passant s'il connaissait ce monsieur Dandurand.

—Non, pas personnellement, répondit l'homme, mais je présume qu'il doit être apparenté au millionnaire canadien qui contrôle la plupart de nos pistes!

*
* *

Au cours de son étincelante carrière, Léo Dandurand a brassé des affaires qui l'ont mis en contact avec les principaux ministres fédéraux et provinciaux, tant libéraux que conservateurs ou membres de l'Union nationale. Avec ce tact et cette délicatesse qui prédominent dans tous ses actes, il a presque toujours obtenu ce qu'il désirait. Ces honorables messieurs n'avaient-ils pas devant eux un personnage de tout premier plan, dont la suprême ambition a été de favoriser la formation et le bien-être de la jeunesse? Conscients de sa supériorité, il leur était impossible de passer outre à ses demandes qui n'ont jamais franchi les limites de la raison.

Chaque fois que le promoteur a eu une entrevue avec un représentant du pouvoir exécutif, on a disposé en quelques minutes de la question en jeu, et le reste de l'heure s'est toujours écoulé à parler de sports. L'homme d'Etat ne se trouvait-il pas en présence de l'Encyclopédie en l'espèce? C'est ce qui est toujours arrivé lorsque les pas de Léo l'ont conduit dans la Vieille Capitale. L'honorable Maurice Duplessis bâclait les affaires en un clin d'œil, puis s'étendait longuement sur ses propres activités sportives d'autrefois et celles de son intéressant visiteur.

On peut dire la même chose en ce qui concerne les relations que Léo a eues avec les députés de toute allégeance politique, tant à Ottawa qu'à Québec, et même à Toronto. Depuis quarante ans, il a eu l'occasion de conférer avec la plupart d'entre eux et de les intéresser à nombre de ses propositions. Comment refuser quelque chose à celui qui n'a jamais su dire non?

*

* *

La politique! Pourquoi Léo Dandurand ne s'est-il jamais laissé tenter par cette sirène qui attire tant d'êtres humains? C'est une question qui passionne tous ceux qui le connaissent, et pourtant la réponse est bien simple. La politique municipale, provinciale ou fédérale présentait tout d'abord à ses yeux trop d'intérêts particuliers qui auraient pu transformer en adversaires de précieux collaborateurs. Il s'est rappelé les inimitiés et les antagonismes qui naissent souvent des campagnes électorales et des luttes populaires. Cet homme si considéré que la popularité l'a emporté sur ses ailes, a vu dans la politique trop de fluctuations qui compromettraient la permanence de sa carrière sportive.

Sage et modéré comme un Montaigne, Léo Dandurand a préféré la continuité d'un conseil d'administration, où, en pastichant le slogan monarchique: *Un directeur est mort, vive le directeur !* l'entreprise peut poursuivre son œuvre sans solution de continuité, sans interruption de victoires ou de défaites. A l'instable, il a opté pour le stable. C'est dire qu'il n'a jamais été piqué de cette mouche qu'on appelle l'esprit de parti ou de coterie.

Cependant, le dynamique magnat s'incline profondément devant nos députés au Parlement et aux diverses législatures. Il comprend tous les sacrifices qu'ils s'imposent pour assurer le bien-être de la population canadienne. Ces hommes distingués, qui veillent sur le bastion, remplissent une des plus honorables missions qui soit.

—On ne saurait trop apprécier l'œuvre bienfaisante qu'ils accomplissent, dit-il, dans le vaste programme destiné à maintenir bien ferme le régime démocratique chez nous. Ces dignes représentants de l'autorité constituée méritent le respect et la considération de tous.

Pourtant, sur la scène parlementaire, ce plus pratique des théoriciens eût fait sa marque, car, dans son propre élément, Léo était vraiment un homme politique. Il a préconisé et pratiqué la

politique d'union, de concorde et de bonne entente, une politique active de collaboration, une politique de tolérance. Il a toujours eu en horreur tout ce qui peut créer du mécontentement.

C'est pourquoi il s'est tenu à l'écart des mêlées. Mais que de conciliabules dans les cénacles de faveurs de la rue Saint-Jacques, que d'entrevues au Ritz-Carlton, au Windsor et à l'hôtel Mont-Royal, que de propositions au Château-Laurier, au Château-Frontenac, et même au Manoir-Richelieu à La-Malbaie ! Ah ! si les murs avaient des oreilles, que de choses intéressantes ils auraient à nous raconter! On a fait auprès de Léo d'honorables et pressantes instances, mais il a repoussé avec tact et diplomatie ces avances que toutes les factions lui ont faites.

—Peut-être aurais-je dû me sacrifier un peu, dit-il, et accepter une part de responsabilité en pareil cas !

En bon technicien d'une politique sportive, il a voulu consacrer sa vie à la jeunesse, se dévouer entièrement pour elle et lui faire connaître les avantages du développement physique, qui constitue la base même de la formation morale. Le sport bien entendu n'est-il pas le *Mens sana in corpore sano,* le trait d'union du physique et de l'esprit? Adorateur et sectateur des sports, Léo Dandurand s'est fait un point d'honneur d'insuffler dans les âmes ardentes et vacantes de nos jeunes gens le désir de se parfaire dans le domaine qui est en voie de prendre préséance sur tous les autres.

Les résultats obtenus démontrent bien la justesse de ses prévisions. Sur le terrain sportif qui est neutre, dans ce champ d'asile largement ouvert à tous, amener les uns et les autres à être plus justes, à se rapprocher et à s'aimer, c'est le moyen, s'il y en a un, d'humaniser et de libérer de ses entraves la politique elle-même.

CHAPITRE IV

A proprement parler, notre dandy reste indifférent à l'éclat et au faste des mondanités et des grandes manifestations sociales. Il n'appartient pas à la catégorie de ceux qui cherchent à trôner et à pontifier dans les salons, ni à la caravane des gens qui courent les bals, les thés, les réceptions ou les cocktails; mais quand il reçoit, il fait les choses princièrement.

Partout où il a passé, Léo a laissé la réputation d'un grand seigneur. Dans toutes les villes canadiennes et américaines qu'il a visitées, on l'a accueilli dans les milieux les plus exclusifs et, à son tour, il a reçu l'élite de la société locale dans les principaux hôtels, les clubs de golf ou les salons du Jockey-Club. Chaque fois, ce fut un événement brillant dont les quotidiens firent grand cas.

Au Bellevue-Stratford de Philadelphie, au Gibson-House de Cincinnati, au Book-Cadillac de Détroit ou au William-Penn de Pittsburgh, tout comme à l'hôtel Carter de Cleveland, au Jefferson de Saint-Louis, au Battle-House de Mobile ou à l'hôtel Terrace de Tampa, pour ne mentionner que ceux-ci, ses réceptions ont fait époque, et tous ont glosé sur sa proverbiale hospitalité. Le Montréalais est un des habitués du Waldorf-Astoria et des grandes hôtelleries des plus importants Etats. On peut dire que Léo est vraiment un cosmopolite.

*
* *

Ils sont légions les amis du populaire financier, et on conçoit qu'il a été constamment l'objet d'innombrables invitations. Au nombre de celles-ci, il en est une qui lui a fait particulièrement plaisir. C'est celle qu'il reçut en 1943 de la direction des Toronto Maple Leafs.

Nous étions alors en pleine guerre, et le major Connie Smythe était en Europe avec son régiment. La carte lui fut donc adressée par Frank Selke. Tout heureux de cette marque d'estime, Léo délaissa les chevaux de Fairmount Park et partit spécialement de Saint-Louis pour assister au *kick-off dinner*, c'est-à-dire au dîner précédant la période d'entraînement des joueurs de la grande équipe rivale des Canadiens.

On avait réservé la place d'honneur à Léo Dandurand. Les sportsmen torontois furent enchantés de revoir le réalisateur par excellence. Celui-ci évoqua des souvenirs qui firent vibrer les anciens et se permit de donner aux jeunes recrues des conseils que bien des aînés surent mettre à profit.

A la fin de son discours, le grand inventeur de projets fut applaudi à outrance et les échos se propagèrent dans tous les coins de l'hôtel Royal-York.

*
* *

C'est dans une boîte de nuit de New-York que Léo a rencontré Walter Winchell, le flamboyant échotier de la presse américaine dont tous redoutent les indiscrétions. Cet audacieux rédacteur, qui passe pour l'une des personnalités les plus affables aux Etats-Unis et qui n'a jamais manqué une joute du Bleu-Blanc-Rouge au Madison Square Garden, a tout de suite porté un vif intérêt au grand régisseur des sports au Canada.

Winchell fut présenté à Léo Dandurand par Lionel S. B. Shapiro, journaliste à la *Gazette*, lequel voyageait avec les Canadiens et écrivait pour son journal le compte rendu des parties dans les amphithéâtres étrangers.

Notre baron canadien-français, qui est un maître en psychologie, s'est tout de suite attaché à ce jeune homme dont il ne mésestimait pas les qualités, et, de diverses manières, il a encouragé le chroniqueur sportif, qui quitta la *Gazette* vers 1935 pour faire du journalisme sans attache.

Shapiro devint correspondant de guerre et écrivit des articles pour l'*International News Service* et la *British Newspaper Alliance*. Diplômé de l'université McGill, Lionel est aujourd'hui un auteur dont les œuvres jouissent d'un immense succès. Son premier ouvrage *They Left the Back Door Open* a fait sensation en librairie. Son deuxième *Sealed Verdict* a été filmé à Hollywood. Le suivant *Paradise Lost* a fait l'objet, en Italie, d'une magnifique production cinématographique sous le titre de *Passport*. Son plus récent livre s'intitule *A Torch for a Dark Journey*.

Léo Dandurand ne peut assez vanter les mérites de ce travailleur consciencieux, qui s'est taillé une place de choix parmi les auteurs contemporains.

Al Jolson, l'inimitable créateur de *Mammy, Swanee* et *April Showers*, ainsi que d'innombrables autres succès de la chansonnette américaine, était aussi un des intimes de Léo, qui avait fait sa connaissance un jour à la piste d'Aqueduct, N.-Y.

Les qualificatifs appropriés ne parviennent pas aux lèvres de notre ami pour décrire le charme subtil et prenant de la belle Irene Dunne qu'il vit pour la première fois à un cocktail donné en la résidence de madame Coe à New-York. Les connaissances étendues et la haute culture de la star ajoutent encore à sa grande distinction.

A Palm-Beach, en Floride, notre infatigable voyageur s'est lié d'amitié avec le célèbre auteur Damon Runyon qui, ensuite, entretint avec Léo une correspondance suivie. Chaque fois que l'écrivain se trouvait dans la grande métropole américaine, on le voyait toujours au Madison Square Garden et au Restaurant Dinty Moore, où il venait saluer son correspondant canadien et acclamer la belle équipe tricolore que ce dernier dirigeait.

*

* *

Notre André de Fouquière national est reconnu comme la personnification de l'élégance masculine. Le fait est que depuis sa jeunesse, on l'a toujours considéré comme l'arbitre de la mode, et tous les magasins de haute confection se sont disputé sa clientèle.

Le 20 février 1951, le populaire commentateur de la radio John Fisher annonçait, sur le réseau canadien, le résultat d'un scrutin tenu par le Conseil canadien des modes masculines. Léo Dandurand figurait parmi les dix hommes les mieux habillés du Canada.

Les autres heureux mortels comprenaient l'honorable Jean-Paul Sauvé, ministre du Bien-être social et de la Jeunesse dans le cabinet Duplessis; le lieutenant-général Guy Simonds, chef de l'Etat-major du Canada; Park Jamieson, de Sarnia, Ontario, procureur et président du Festival dramatique annuel; Ralph P. Bell, industriel de Halifax; Howard Cable, de Toronto, chef d'orchestre et compositeur; Austen Taylor, industriel de Vancouver; Gordon Brydson, de Port-Credit, Ontario, golfeur professionnel au club Mississauga; le docteur A. H. Greenwood, chirurgien de St. Catharines, Ontario; et Jack Kent Cooke, propriétaire d'un poste de

radio, éditeur, et, depuis, propriétaire du Toronto Maple Leaf Baseball Club de la Ligue Internationale.

*
* *

On pourra dire que Léo a tout essayé dans la vie. Il a tâté de tout; il a voulu prendre son bien où il le trouvait, en obéissant à son impulsion et ne s'écartant jamais de la ligne droite. C'est en faisant de pareilles explorations qu'il a trempé son caractère et acquis cette vaste expérience qui fait l'envie de tous.

Sait-on que, pendant un certain temps, Léo fut propriétaire d'une boîte de nuit sélect qui fit accourir le Tout-Montréal? La seule mention de son nom valait les enseignes les plus rutilantes et la publicité la plus savamment élaborée.

Au printemps de 1948, en compagnie d'Yvon Robert, notre populaire lutteur, Elmer Ferguson et Eddie Quinn, le magnat fit l'acquisition du club *El Morocco*, sis à l'angle des rues Metcalfe et Sainte-Catherine. Dans tous les coins de la ville, on ne parlait que de cet établissement où se réunissait la crème de la confrérie sportive.

L'ouverture officielle eut lieu le 5 avril. Peu de jours après que la nouvelle direction eût commencé ses opérations, les clients eurent le plaisir d'y applaudir la pétillante Barbara-Ann Scott, d'Ottawa, et sa mère. La championne mondiale du patinage de fantaisie était venue à Montréal participer à un spectacle pour une œuvre de charité.

Une foule d'autres grands noms s'inscrivirent au registre de ce café qui fut démoli quelques mois plus tard, pour faire place au splendide immeuble de la Banque Canadienne Nationale.

*
* *

A la fin de son année de belles-lettres, quand il quitta le collège Sainte-Marie, Léo ne croyait certes pas qu'un jour il deviendrait propriétaire de journal, non plus que le bon Père Lalande qui lui avait donné son orientation. Mais la vie n'est-elle pas remplie d'imprévus? Sait-on jamais ce qui nous attend au prochain tournant?

Au temps où il était plongé le plus activement dans ses entreprises sportives, où il était le maître des destinées du Bleu-

Blanc-Rouge et l'une des figures dominantes dans le monde des courses, Léo Dandurand, de concert avec Jos Cattarinich, fit l'acquisition de la *New York Press*, organe entièrement consacré au sport. C'était en 1933. Phocion P. Howard venait de mourir, et les deux financiers montréalais achetèrent le périodique de sa succession.

Ce journal, vivant entre tous, resta leur propriété pendant sept ans. Ils eurent pour rédacteur en chef Frank G. Mencke, auteur de *An Encyclopaedia of Sports*, ouvrage qui fait autorité des deux côtés de la frontière et qui est devenu indispensable dans toutes les salles de nouvelles des quotidiens et des hebdomadaires. En 1939, Léo et Catta se désistèrent de leurs intérêts dans ce journal en faveur d'un important groupe d'hommes d'affaires de la ville où trône la Statue de la Liberté.

Pendant toute la durée de leur participation aux activités du turf, les deux promoteurs furent constamment en rapport avec les dirigeants du *Morning Daily Telegraph* et de la *Daily Racing Form*, la Bible des parieurs et le bulletin statistique des propriétaires. Les amitiés qu'ils contractèrent dans ces bureaux où tout s'effectue à haute vapeur restent toujours ce qu'elles étaient. Il se fait encore assez régulièrement un échange de renseignements entre le siège social de la feuille de pronostics hippiques et le *sanctum sanctorum* de la rue Osborne.

*
* *

Léo Dandurand et l'honorable Fernand Rinfret furent de tout temps des amis intimes et des collaborateurs dans diverses entreprises. Il n'existait aucun secret entre eux; l'éminent ministre se confiait à Léo comme à un frère, et celui-ci apprenait des choses qui se passaient dans les coulisses parlementaires, bien avant que les courriéristes en eussent eu vent. Il en était de même quand le bon copain du magnat parlait en qualité de maire de Montréal.

Mais lorsque le Secrétaire d'Etat fut mis un jour au courant du fait que notre monarque des sports était né aux Etats-Unis, il n'en voulut pas croire ses oreilles.

—Comment, Léo, s'écria-t-il en l'apostrophant un beau matin, tu es citoyen américain? Et tu ne m'a jamais fait connaître ce détail?

—Sais-tu bien, Fernand, répondit l'interpellé, que je songeais depuis longtemps à devenir citoyen du Canada ? Je serai enchanté de me faire naturaliser le plus tôt possible.

—Dans ce cas, mon vieux, nous allons prendre des mesures en conséquence.

Léo se déclara prêt à remplir toutes les formalités en l'espèce. A cette époque, la Loi de naturalisation prévoyait l'affichage de tous les étrangers qui voulaient prêter allégeance à la Couronne britannique.

—Je veux bien me faire naturaliser, expliqua Léo, mais en ce qui concerne la disposition exigeant l'affichage dans un endroit public, nenni! Cela ressemble trop à des criminels recherchés par la justice. Je tiendrais à ce que tout se fît avec le plus de discrétion possible.

Le Secrétaire d'Etat laissa percer un sourire.

—Laisse-moi faire, mon cher, dit ce dernier, nous nous conformerons aux prescriptions de la Loi, et tous tes amis n'en verront que des chandelles.

Effectivement, le petit Napoléon fit parvenir ses formules dûment remplies à Ottawa. Le Ministre usa alors d'un stratagème inattendu, produit de son imagination toujours en activité. Il ordonna à ses fonctionnaires de faire afficher la binette de Léo et sa demande de naturalisation à l'intérieur d'un petit bureau de poste perdu dans une région quasi inaccessible du lac Saint-Jean.

C'est ainsi qu'en 1934, monsieur Léo Dandurand, originaire de Bourbonnais, Illinois, renonça à sa nationalité américaine pour devenir sujet britannique et citoyen canadien, ce dont il se glorifie à tout venant. Il venait de répondre à l'appel que lui lançaient les générations précédentes. Le populaire metteur en œuvre admet lui-même que, lorsqu'il reçut son certificat officiel, il sentit tout son être vibrer. Il vécut ce jour-là un des grands moments de son existence.

*
* *

Quiconque a beaucoup vu a beaucoup retenu, dit le fabuliste. Les voyages que Léo a faits en Europe et dans les Indes occidentales pourraient à eux seuls faire l'objet d'une plaquette fort intéressante. Il fut initié dans ces parties du globe à des procédés

qu'il analysa et dont il put extraire une moelle qu'il ajouta à celle qui compose son expérience de quarante-cinq ans.

En 1926, alors que sa carrière sportive battait son plein, le prestidigitateur aux cent ficelles fit un voyage aux Antilles avec son ami Catta. Les deux visitèrent Cuba, la Jamaïque, les Barbades, Haïti, les Bahamas, la République Dominicaine et autres îles des Caraibes.

A La-Havane, ils discutèrent de questions sportives avec des promoteurs locaux et se renseignèrent parfaitement sur les possibilités de réalisation de certains projets qu'ils avaient alors en vue. On chuchota au Canada qu'ils allaient là-bas pour faire une proposition d'achat au syndicat opérant la grande piste locale, et en même temps pour faire l'acquisition d'un des grands casinos de la capitale cubaine. A leur retour au pays, les deux hommes d'affaires refusèrent de faire la moindre déclaration aux journalistes, quant à l'objet de leur voyage et aux résultats de leurs négociations.

Deux ans plus tard, monsieur et madame Léo Dandurand partirent pour l'Europe à bord du *Minnewatka* de la ligne Cunard et revinrent sur le *Paris* de la Compagnie Générale Transatlantique. Le couple parcourut la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Ecosse. Notre ancienne mère-patrie retint longuement les deux Canadiens, qui visitèrent les principales villes de province, où ils eurent l'avantage d'assister à diverses fêtes et manifestations qui se déroulèrent durant leur séjour dans ces localités. Ce fut pour Léo et son épouse le voyage d'agrément le plus charmant, et dans chacun de ces pays ils firent d'agréables connaissances.

A Nice, l'étalage d'une grande bijouterie arrêta leurs regards. A la vue des magnifiques perles montées en épingles, madame Dandurand dit à son mari:

—Pourquoi ne pas rapporter un cadeau à chacun des joueurs du Canadien?

Dix minutes plus tard, Léo sortait de l'établissement avec une quantité d'écrins renfermant de belles épingles à cravate qu'il distribua à ses athlètes à son retour, tout en en conservant une pour lui-même.

—Ce cadeau fut hautement apprécié par mes camarades et moi-même, déclare Aurèle Joliat. Malheureusement, j'ai perdu mon épingle, il y a déjà quelques années.

—Moi aussi, j'ai perdu la mienne! répond Léo comme un écho.

Le doyen de la Faculté sportive refit le même voyage en 1936, mais cette fois seul. Il se rendait surtout en Angleterre, à la demande de la *British Ice Hockey Association*, qui désirait avoir l'avis du plus grand expert dans l'organisation du hockey. Les Anglais ne pouvaient frapper à meilleure adresse. Le conquérant montréalais leur communiqua les conclusions qu'il avait tirées de ses observations et constatations de plusieurs années, et ses données pesèrent beaucoup dans la balance et influèrent considérablement sur les décisions que prirent les fils d'Albion par la suite.

Comme c'était l'année qui suivait celle où Léo avait vendu les Habitants, la rumeur courut que le sportsman canadien allait en Europe pour y former des ligues de hockey professionnel. Même la *New York Press* publia un long article à ce sujet.

A Paris, Léo rencontra Jeff Dickson, le grand promoteur, qui le présenta aux principaux chroniqueurs sportifs de la Ville-Lumière. Les directeurs de *Paris-Soir* donnèrent un cocktail en son honneur, et le voyageur reçut à son tour nombre de personnalités parisiennes à l'hôtel Meurice.

Subjugué par le charme de la capitale française, notre compatriote arpenta les grands boulevards, erra à l'aventure par les rues et les faubourgs et s'attarda dans les cafés de Montmartre et de Montparnasse, se mêlant à cette bohème qui fait de Paname une ville unique au monde. Il assista à différents spectacles de sports au Palais de Glace, au Vélodrome d'Hiver et autres grandes arènes de l'antique Lutèce. On le vit faire sa tournée des pistes d'Auteuil, de Longchamp et de Vincennes, et en examiner les admirables aménagements en turfman exercé.

Léo passa quelque temps sur la Côte d'Azur et évolua parmi les milliardaires et les potentats de la finance, de même que parmi les plus grands noms du théâtre et du cinéma. A Nice, l'expert canadien conféra avec plusieurs organisateurs sportifs de l'étranger, et sa suite à l'hôtel Négresco fut le théâtre d'importantes entrevues. Certes, il est des projets qui auraient été mis à exécution, n'eussent été les préparatifs de guerre qui commençaient à se faire sentir et assombrissaient déjà toute l'Europe.

Revenu à Paris, Léo eut le plaisir de serrer la main de plusieurs joueurs de hockey du Canada, qui s'alignaient sur l'équipe du

Racing-Club de France et d'autres clubs en Angleterre. Il lui fut donné de voir à l'œuvre nos compatriotes François Cadorette, du Stade français, et Roger Gaudette, des Français-Volants.

De l'autre côté de la Manche, l'ancien président des Canadiens put applaudir Albert et Tony Lemay, de même que Roger Poirier, trois piliers du club des Wembley Lions. Il en fut de même pour Frank Trottier, des Harringay Racers, et "Red" Stratford, des Streatham Flyers, qui créèrent la plus vive impression sur le distingué visiteur.

Pendant qu'il était au Royaume-Uni, Léo en profita pour visiter Epsom Downs, Aintree, Ascot, Gatwick et autres fameux champs de courses; il se livra à une étude particulière des diverses installations et des méthodes d'exploitation qui y sont en honneur depuis tant d'années. Il s'aboucha avec les propriétaires des plus grandes écuries et les plus réputés promoteurs des Iles-Britanniques, et ces échanges d'opinions devaient avoir d'heureuses répercussions de ce côté-ci de l'Atlantique.

L'ancien propriétaire des Canadiens assista aussi à des courses à Hurst Park, la grande piste américaine de Londres, la seule où les chevaux courent comme en Amérique, c'est-à-dire dans le sens opposé aux aiguilles de l'horloge, car on sait que sur tous les hippodromes du Royaume-Uni et du continent, les courses suivent le même sens que les aiguilles d'un cadran.

Lors de son passage à Londres, Léo se rendit à l'aimable demande de l'épouse du consul général du Mexique en Angleterre et accompagna un jour celle-ci à un thé, où il rencontra le correspondant parlementaire du *Times*. Ce dernier invita le couple à une séance de la Chambre des Communes. Il ne pouvait faire plus grand plaisir au visiteur.

Le Canadien-Français fut accueilli à une place dans la Galerie de la Presse de Westminster et y suivit les débats pendant quelque temps. L'absence de pupitres devant les banquettes des députés le frappa étrangement. Les représentants élus n'y avaient aucune place désignée, comme dans notre Parlement canadien. Il resta tout simplement interdit lorsqu'il aperçut, sur le parquet, le baron de Rothschild, coiffé de son haut-de-forme et tenant entre ses mains gantées une canne au pommeau d'or, qui suivait attentivement les délibérations.

A l'heure du thé, on quitta la tribune des journalistes et les trois passèrent au restaurant de la Chambre; là, le courriériste présenta ses invités à MM. Stanley Baldwin, Winston Churchill et Lloyd George, qui prenaient leur collation quotidienne.

Le représentant du *Times* expliqua par la suite à Léo et à sa compagne qu'il rentrait d'une tournée d'enquête en Allemagne pour le compte de son journal. Il s'étendit longuement sur les préparatifs de guerre qu'Adolf Hitler accélérait de jour en jour et déclara que la ligne Maginot ne pourrait arrêter le flot des envahisseurs.

L'auteur de ce reportage sensationnel prédit la chute de la France, de la Belgique et des Pays-Bas, ainsi que les bombardements terribles de l'Angleterre par la Luftwaffe. Il parla aussi de la possibilité d'une campagne en Russie et de la victoire allemande sur tous les fronts.

—Impossible de réveiller l'opinion publique, ajouta-t-il; on dirait que nos populations sont endormies dans une fausse sécurité. Quand le canon tonnera, il se passera des événements épouvantables!

Léo resta confondu devant ces paroles prophétiques et reconnut que son interlocuteur aurait joué un rôle de tout premier ordre dans l'*Intelligence Service.* Au Carlton et à l'hôtel Savoy, il s'aperçut vite que personne ne voulait croire à une telle possibilité.

—Charles Lindbergh avait confirmé le tout, déclare l'homme aux épaulettes bien gagnées, mais il n'avait réussi qu'à encourir le mécontentement aux Etats-Unis.

Quand la guerre devint imminente, Léo Dandurand fit de son mieux pour avertir tout le monde du grand danger qui menaçait les démocraties. Il propagea surtout cette nouvelle dans le pays voisin; tous les jours il racontait à ses amis des Etats-Unis ce qu'on lui avait dit à Londres à l'hiver de 1936, mais les Américains lui rirent au nez.

On sait le reste. . .

Le sportsman voyageur se rendit aussi à Garmisch-Partenkirchen en Allemagne, où se déroulaient les Jeux Olympiques d'hiver. Il fut témoin, dans cette pittoresque petite municipalité, d'une partie de hockey entre le Canada et l'Autriche, et les équipiers de notre pays lui accordèrent la plus chaleureuse réception. Léo assista

aussi à d'autres tournois internationaux qui l'ancrèrent davantage dans l'opinion que les sports pourraient facilement remplacer la guerre pour régler les litiges entre les nations, et que l'honneur national resterait sauf en tout temps après des compétitions scrupuleusement basées sur la justice, le *fair-play* et l'honnêteté.

*
* *

Il est des gens fortunés qui ont le cœur bardé de fer. Ils sont enlisés dans un tel égoïsme qu'ils se ferment volontairement les yeux pour ne pas voir les misères qui les environnent. Ce sont des êtres méprisables qui n'ont aucune reconnaissance envers la société qu'ils ont saignée à blanc et exploitée de la plus vile façon.

Par contre, il en est d'autres qui sont bons, compatissants et charitables, qui se penchent sur les déshérités de la nature, qui ouvrent largement leur cœur, délient les cordons de leur bourse et sèment leurs richesses à pleines mains pour apporter de la joie et du réconfort dans ces âmes endolories. Ce sont des semeurs de bonheur. . .

Léo Dandurand se range dans cette dernière catégorie, où il occupe un des plus hauts paliers. Sa générosité et son civisme peuvent être cités en exemple à tous les éléments de la population. Partout où il y a une bonne action à accomplir, on peut être assuré de le trouver en première ligne. S'il s'agit de consoler les malheureux, de monter une affaire pour secourir ses semblables ou de prendre la direction d'une campagne en vue de venir en aide à une institution ou à un groupement quelconque, Léo sera toujours aux avant-postes et prêtera bénévolement son concours, sans aucune réserve.

Il n'est pas une communauté religieuse ni un établissement de charité qui n'ait bénéficié des largesses et des libéralités du millionnaire montréalais. Agissant spontanément et sous l'impulsion la plus désintéressée, ce dernier a fait des dons partout, mais il a toujours voulu que ses bienfaits restent cachés. Le philanthrope a en horreur la publicité lorsqu'il accomplit un acte de Bon Samaritain. Ses offrandes n'en sont donc que plus méritoires.

Combien savent qu'en 1913, Léo, qui, on s'en souvient, était à l'emploi de M. Henry Frigon du *Montreal Real Estate Market*, alla offrir à Son Excellence Monseigneur Paul Bruchési, alors arche-

vêque de Montréal, une subdivision de terrain, à l'angle des rues Villeray et Drolet? L'église Saint-Vincent-Ferrier s'élève aujourd'hui sur cet emplacement. Ce magnifique geste valut au donateur le plus beau témoignage de reconnaissance de la part de l'autorité archiépiscopale.

Durant la première guerre mondiale, le jeune athlète-promoteur a contribué à la victoire en souscrivant tout l'argent dont il pouvait disposer au Fonds patriotique canadien et à la Croix-Rouge. Il a consacré beaucoup de son temps et de son énergie à recueillir des sommes destinées à secourir les sinistrés de la guerre. Depuis son arrivée au Canada, Léo a accordé son appui et son encouragement à toutes les bonnes causes. Lors des campagnes de souscriptions pour l'université de Montréal, l'université McGill et l'université Laval de Québec, les solliciteurs ont reçu de lui un accueil des plus sympathiques.

Au cours d'une grande campagne de charité, l'honorable Philippe Brais, c.r., lui disait dans un message:

—Ce n'est pas la première fois qu'on frappe à ta porte, mais jamais en vain!

Sa grande modestie l'empêche de relater les multiples circonstances dans lesquelles il a laissé parler son cœur et donné libre cours à sa bonté, mais nous savons que Léo a fait instruire plusieurs enfants pauvres dans diverses institutions du Québec, de l'Ontario, et même des Etats-Unis, et il a la satisfaction de voir confortablement établis aujourd'hui nombre de ses protégés qui lui ont souventes fois prouvé leur gratitude.

Nous savons aussi qu'il a dépensé de fortes sommes pour la conversion et l'éducation de petits Chinois. Le bienveillant magnat a suivi de près l'œuvre apostolique de sa sœur, Révérende Mère Marie des Sept-Douleurs, qui a passé dix années dans les missions du Bengale et, périodiquement, il lui expédiait des montants pour lui permettre d'accroître son influence et de poursuivre sa noble tâche d'évangélisation.

A ce propos, espérons que le grand financier ne nous en voudra pas si nous rendons public un fait qui restera son plus beau panache. Il y a quelques années, après avoir pris connaissance des besoins de l'active et entreprenante religieuse, Léo se révéla l'insigne bienfaiteur qu'il est et prit une décision que lui dicta sa grandeur

d'âme et la profonde admiration qu'il avait pour le zèle et le dévouement de sa sœur. A ses propres frais, il fit construire dans cette partie de l'Asie une belle chapelle qui mit le comble aux rêves de la missionnaire. Cet asile de prière et de recueillement fut béni par monseigneur Alfred LePailleur, évêque titulaire de Cyparissia et directeur spirituel de cette importante mission.

Décédé en avril 1952 à l'hôpital Notre-Dame-de-l'Espérance, Ville Saint-Laurent, monseigneur LePailleur était né en la paroisse des Saints-Anges, de Lachine. Missionnaire au Bengale et au Pakistan pendant quarante ans, il avait été sacré évêque de Chittagong en 1927, mais la maladie l'avait forcé à abandonner son poste en 1951.

Un détail que tous les sportifs ne manqueront pas de savourer, c'est que la dévouée fille du Seigneur, qui a toujours été une grande enthousiaste des sports, a, pendant son séjour sur le continent asiatique, organisé des jeux et des tournois parmi les enfants indigènes et les a encouragés à s'adonner au tennis, au badminton et au soccer.

Léo Dandurand appose son cachet à tout ce qu'il touche. C'est lui qui, au cours de l'année 1949, présidait le comité qui recueillit la somme de deux cent mille dollars pour le Centre social et sportif de la paroisse de l'Immaculée-Conception, dont le sympathique curé est le Révérend Père Wilfrid Gariépy, s.j. Ce splendide immeuble moderne, construit au coût de quatre cent mille dollars, s'élève rue Papineau, à quelques pas de la rue Rachel, et le directeur du nouvel établissement est nul autre que cet animateur des sports et ami de la jeunesse, le bon Père Marcel de la Sablonnière, s.j. Il est entendu que tous les sports seront pratiqués à cet endroit choisi, et ce qui enchante particulièrement Léo, c'est que les plans ont prévu l'aménagement de trois patinoires sur lesquelles pourront évoluer une cinquantaine de clubs de hockey. Le président du Comité des loisirs est Paul Leduc.

Combien de sportsmen ont bénéficié de sa munificence! Léo a toujours eu une grande considération pour ses anciens collègues d'équipe ainsi que pour ceux qui s'alignaient sur des clubs adversaires, et chaque fois qu'il a entendu dire qu'un de ces athlètes était dans l'indigence, il a tout de suite volé à son secours. Voilà l'esprit qui fait de la fraternité sportive la meilleure société d'aide mutuelle que l'on puisse concevoir.

Comme l'écrivait Oscar Major, dans le *Samedi* du 14 avril 1951:

Il y a plus d'esprit sportif, plus de charité, dans le cœur de ce Léo que dans ceux d'un certain nombre de milliardaires, fabricants de guerre! Présentement, il n'y a pas assez de gens de la trempe de Léo Dandurand!

Bien que Bernard "Benny" McEwen eût fait du sport pendant la majeure partie de sa vie, il n'en mourut pas moins dans la misère. Quelque temps avant de rendre le dernier soupir, le malheureux donna son corps à la Faculté de Médecine pour fins de dissection. Quand Léo apprit le décès de celui qui avait participé à tant de joutes avec lui et qu'il fut informé du fait que les restes du défunt allaient être livrés au scalpel des étudiants, il n'hésita pas une seconde. Le favorisé de la fortune appela au téléphone le coroner Richard Duckett et prit des mesures pour que la dépouille mortelle fût transportée aux salons funéraires William Wray, rue Université. Puis Léo entra en communication avec le Révérend Père McShane, de l'église Saint-Patrice, et acquitta les frais d'un service funèbre. Grâce aux bons offices de notre charitable magnat, McEwen repose aujourd'hui en terre sainte.

Jusqu'où peut aller le civisme de cet homme dépareillé ? Qu'on en juge. Un matin de janvier, alors que le thermomètre enregistrait quinze degrés sous zéro, Léo, qui descendait de Notre-Dame de Grâce pour se rendre à son bureau de l'hôtel Windsor, aperçut, en passant devant le Forum, une foule de plus de deux mille personnes faisant la queue aux abords de la patinoire, dans l'espoir d'avoir accès le soir à la section des Millionnaires. La partie au programme en était une des plus importantes entre les Maroons et les Canadiens, et tous les sièges réservés avaient été vendus depuis plusieurs jours.

A cette vue, le chef des Canadiens se rengorgea. N'était-ce pas la preuve la plus évidente de l'esprit sportif et de l'enthousiasme des amateurs de hockey montréalais ? Rendu à son bureau, il se dit qu'avec les heures, cette foule ne manquerait pas de grossir, malgré le froid intense. Tout de suite, il écouta la voix de son coeur et, sautant sur l'appareil téléphonique, Léo appela son ami A. C. Cordner, qui exploite les restaurants *North-Eastern Lunch.*

Il lui commanda quelques centaines de douzaines de sandwiches, qui furent préparés en un temps record, ainsi que du café dont on emplit plusieurs bidons.

Sur les instructions de cet être charitable, le tout fut placé à bord de camionnettes, et des préposés distribuèrent aux sportifs à demi-gelés des sandwiches en abondance et un excellent breuvage chaud. Tous acclamèrent le nom de Léo Dandurand !

Tous les groupements sportifs ont intéressé l'homme des grandes réalisations, et son concours a été vivement apprécié. Léo a été un facteur important dans les opérations de la *Montreal Exhibition Company*, et les administrateurs de cette organisation reconnaissent que les actes de civisme de notre homme d'affaires les ont tirés un jour d'une sérieuse impasse.

Alors que cette compagnie contrôlait le club Royal de la Ligue Internationale de Baseball, notre Crésus donna en une circonstance son chèque personnel pour un montant de quinze mille dollars, afin de permettre aux joueurs de se rendre à Hot-Springs, Arkansas, pour y entreprendre leur entraînement du printemps. La caisse du club était à ce moment complètement vide, et les autres directeurs refusaient d'apposer leur signature à de nouveaux billets qui seraient venus grossir le nombre de ceux qui restaient impayés.

Ce geste du sportsman fut l'objet des articles les plus élogieux dans la presse montréalaise. De fait, il donna l'élan; d'autres bonnes volontés emboîtèrent le pas et aidèrent au financement du club. L'année suivante, Gustave Rainville, courtier bien connu, fit la même chose. A des gens aussi convaincus revient la distinction d'avoir sauvé le club professionnel de baseball de la Métropole.

Pendant la seconde guerre mondiale, Léo Dandurand, en sa qualité de principal dirigeant de la piste de Fairmount à Collinsville, Illinois, fit verser le montant de vingt mille cent vingt-cinq dollars au Fonds de secours de l'Armée et de la Marine des Etats-Unis. Ce jour-là, Ed. Wray, fameux chroniqueur sportif de Saint-Louis, pouvait écrire:

Les autorités de l'hippodrome de Fairmount méritent plus qu'une amicale poignée de mains pour leur splendide cadeau, quand on sait que cette piste n'est pas dans la catégorie de celles qui font fortune. La direction aurait pu aisément déclarer: "Nous ne ver-

sons que cinq mille dollars!", et chacun aurait vanté ce mouvement de générosité, vu l'état précaire de ce Jackey-Club. Mais en dépit de perspectives peu rassurantes pour l'avenir, les chefs ont tenu à faire un effort suprême. La piste de Belmont, que fait vivre une riche population de sept millions d'âmes, a contribué pour une somme de cent mille dollars. Si l'on tient compte des proportions révélées par les guichets du pari-mutuel (le prix d'entrée est si faible qu'il ne représente qu'une somme infime), le cadeau du Fairmount Jockey Club vaut deux fois celui du riche terrain de courses de l'Est.

Léo fut profondément touché par cet hommage qui le récompensait bien de ses nombreuses nuits d'insomnies. Comme l'essence était rationnée, les affaires à la piste en souffraient considérablement. Faire un tel geste, alors que les recettes tombaient à des niveaux inquiétants, était bien de nature à épater les Américains.

Lorsqu'il fut question d'envoyer en Europe la charmante Barbara-Ann Scott d'Ottawa aux fins de concourir pour le championat mondial du patinage de fantaisie, le sportsman toujours en éveil fut un des premiers à souscrire une somme importante pour acquitter les frais de voyage et de séjour de la grande étoile canadienne du patin.

—Il faut que rien ne cloche, déclara à l'époque Léo Dandurand, qui est très pointilleux sur ces questions. La petite Outaouaise, qui remportera sûrement tous les honneurs, doit avoir une garde-robe à nulle autre pareille, et elle doit mener là-bas un véritable train de princesse. Après tout, ne va-t-elle pas sur le continent européen comme ambassadrice du Canada?

L'avenir se chargea de donner raison à notre perspicace homme d'affaires. Depuis qu'on a posé sur sa tête la couronne de reine, la ravissante Barbara-Ann Scott réalise maintenant aussi bien les signes de dollars que les boucles, les spirales, les tourniquets et les arabesques sur la glace. La fascinante artiste commande maintenant un cachet de cent mille dollars pour moins d'une année dans le grand spectacle *Hollywood Ice Revue* dont elle est l'étoile. Cette grande féerie a débuté à Milwaukee, Wisconsin, le 7 novembre 1951.

Depuis nombre d'années, Léo, conjointement avec la *Presse*, organise un grand pique-nique au profit du Bien-être de la Jeu-

nesse. Cet événement a lieu chaque année au mois d'août, et tous les enfants de Montréal envahissent le parc Belmont, où ils passent une journée inoubliable. Notre grand philanthrope et admirateur des jeunes les régale de superbe manière et les fait participer à toutes sortes d'épreuves auxquelles sont attachés des prix séduisants.

En 1942, la fête avait été organisée pour le 19 août. Léo eut le plaisir ce jour-là d'annoncer la nouvelle que nos commandos avaient atterri sur la plage de Dieppe en France. Un tonnerre de hourras et d'applaudissements éclata au milieu de toute cette marmaille, à laquelle s'étaient joints de nombreux parents.

Cette fête enfantine constitue pour le maharajah son plus beau jour de l'année.

Le rayonnement de Léo Dandurand s'étend dans toutes les directions; il suffit pour s'en convaincre d'interroger ceux qui sont à la tête des grands mouvements. Que ce soit pour des fins charitables, sportives ou autres, sa bourse est toujours ouverte. Léo exerce son heureuse influence jusque dans le domaine artistique. C'est dire qu'il s'honore de faire partie du comité d'honneur de l'Orchestre des Concerts Symphoniques de Montréal.

Le professeur Daniel Lafortune, maire de la Pointe-Gatineau et directeur du Collège des Sténographes Bilingues d'Ottawa, cite un fait qui met en évidence tout l'intérêt que Léo Dandurand porte à la jeunesse sportive.

Vers l'année 1924, l'aimable Dan suivait les cours à l'Académie Saint-Dominique de Montréal. Grand sportif devant le Seigneur, il organisa une belle équipe de hockey, mais il lui restait le problème de trouver une patinoire. L'étudiant prit donc son courage à deux mains et alla s'adresser directement au grand patron des Canadiens. Celui-ci leur fit réserver une heure, le samedi matin, à l'Aréna Mont-Royal, et chaque fin de semaine, Dan et ses équipiers purent exhiber leurs prouesses sur la glace.

—Et je sais, déclare le maire-professeur, qu'il a fait la même chose pour nombre de clubs scolaires. L'œuvre de ce grand sportsman est si riche et ses effets ont été tellement salutaires que les autorités fédérales devraient y apporter leur consécration officielle. Léo Dandurand mérite une place au Sénat; depuis le décès du sénateur Edouard-Charles St-Père, l'élément sportif du Canada

n'a pas de représentant à la Chambre haute. Quel que soit le parti au pouvoir, le jour où un gouvernement fera entrer Léo dans cet honorable corps, la fraternité sportive sera en liesse.

Mais on sait que les honneurs ne l'intéressent guère.

De cette période animée de sa vie, Daniel Lafortune a conservé le souvenir d'un incident qu'il est fier de rappeler. Un matin qu'il devait jouer une partie de hockey, l'élève de l'Académie Saint-Dominique réussit à avoir accès aux locaux du Bleu-Blanc-Rouge à l'Aréna Mont-Royal. Il aperçut dans un coin une paire de patins qu'il chaussa sur-le-champ. Par une heureuse coïncidence, ils étaient de sa propre pointure.

Le samedi suivant, il mit les mêmes patins et aperçut tout à coup Newsy Lalonde qui entrait. Celui-ci se mit à rire en voyant la confusion de Daniel.

—Je vois que ces patins te vont comme un gant, dit Lalonde.

—En effet, répondit le joueur, mais je m'excuse de. . .

—Garde-les, mon vieux, je te les donne!

Quand il fut informé de ce cadeau, Léo Dandurand dit à Dan:

—Conserve-les toujours, mon vieux, c'est un souvenir du plus grand athlète canadien!

Le maire Lafortune a encore en sa possession ces patins qui sont pour lui une magnifique pièce de musée.

*

* *

Il n'est pas un sportsman au Canada et aux Etats-Unis qui ait fait l'objet de tant d'articles dans les revues, les magazines et les journaux, que notre populaire calife de la Bagdad sportive. Les chroniqueurs des plus grands périodiques et des publications les plus répandues ont à tour de rôle écrit des papiers des plus intéressants sur Léo Dandurand, qui a élevé le sport à un si haut niveau.

Il serait trop long ici d'énumérer ces opinions qui représentent le plus beau bouquet de louanges que l'on puisse présenter à un être humain, la plus belle symphonie d'éloges qu'on puisse lui dédier, enfin un diplôme *summa cum laude* qui lui est décerné. Les Baz O'Meara, Dink Carroll, William Roche, Charles Mayer, Horace Lavigne, Elmer Ferguson, Ted McCormick, Lou Marsh, Paul Pari-

zeau, Mike Rodden, Jean Barrette, Zotique L'Espérance, Andy Lyttle, Xiste Narbonne, Roger Meloche, Jacques Beauchamp, Marcel Desjardins, Lloyd "Mickey" McGowan, Pierre Proulx, Andy O'Brien, Jean Séguin, Phil Séguin, Peter Spanjaart, Albert Laberge, Mark McNeill, Harold McNamara, Milton Dunnell, Ted Reeve, Vern De Geer, Bobby Hewitson, Bert Soulière, Freddie Roberts, Rhéaume Brisebois, Leslie Roberts, Wallace Ward, Larry O'Brien, George Whittaker, Hal Waker, Jim Vipond, Red Burnett, Harold Adkim, Yvan Miller, et des centaines d'autres ont reconnu à l'unanimité les mérites extraordinaires de celui qui s'est fait l'apôtre de la cause sportive.

Aux Etats-Unis, les plus grandes autorités ont parlé de notre Léo en des termes dithyrambiques. Citons, par exemple, Dan Parker, l'aigle du *Daily Mirror* de New-York, Bill Corum, brillant rédacteur du *Journal-American* de New-York, lequel a remplacé Matt Winn comme gérant de la piste de Churchill-Downs à Louisville, Kentucky; Sid Keener, du *St. Louis Star-Times*, Ed Bang, du *Cleveland News*, Ed. Wray, du *St. Louis Post-Dispatch*, William McGeehan, du *New York Herald-Tribune*, John Kieran et Jos Nichols, du *New York Times*, Jos Williams, du *New York Evening Telegram*, Jos Vila, le grand technicien du baseball au *New York Sun*, John F. Carmichael, du *Chicago Daily News*, William Keefe, du *Times Picayune* de la Nouvelle-Orléans, Stanley Woodward et Bill Cunningham de Boston, Clem McCarthy, grand spécialiste du turf de New York, Marvin McCarthy, du *Denver Post*, John et Ed Prell, de la *Chicago Tribune*, Jim Burchard, du *New York World-Telegram*, Jimmy Power, du *New York News*, Jim Hurley, du *New York Mirror*, George Harrison, du *London Advertiser* (Angleterre), Roy Stockton, du *St. Louis Post-Dispatch*, Frank Byrnes, du *St. Louis Globe-Democrat*, Morley Callaghan, Max Kessler, du *Chicago Sun-Times*, et une multitude d'autres écrivains sportifs d'outre-frontière.

—En plus de tous ses brillants talents d'organisateur, déclare Albert Laberge, Léo Dandurand possède quelque chose de plutôt rare aujourd'hui; il possède un grand cœur, et il n'oublie jamais ceux qui ont pu l'aider ou lui être utiles. Voilà vingt ans que j'ai quitté la *Presse* et que je ne suis plus en mesure de lui rendre le plus léger service; mais, néanmoins, chaque année, à la veille de Noël, je continue de recevoir la carte de souhaits de bonne année de Léo Dandurand. Et cela me fait grand plaisir!

Alex "Doc" Carisse, surintendant de la Galerie de la Presse au Parlement à Ottawa, qui a connu tous les journalistes depuis près de cinquante ans, déclare que tous, sans exception, ont vanté à certains moments notre compatriote en qui ils ont trouvé l'homme qui avait la réponse à tout, la clef qui ouvrait toutes les portes, le sourcier qui pouvait provoquer les jaillissements les plus inattendus.

—Léo Dandurand, dit-il, a une personnalité dont l'impression reste ineffaçable. On ne peut oublier ce regard intelligent, ces manières de gentilhomme, ce puits de connaissances sportives qui en font un être vraiment supérieur. Les Canadiens-Français peuvent s'honorer de compter parmi les leurs une si belle figure qui passera dans l'histoire au même rang que nos autres grands hommes.

"Doc", le principal ornement de ce centre et le grand dispensateur de "bonnes choses" aux journalistes, raconte qu'un soir Léo Dandurand, en qualité d'invité de Claude Melançon, représentant de la *Presse*, assista au banquet annuel des courriéristes au café du Parlement.

—Il fut la grande attraction de la soirée, poursuit Alex, et les convives lui firent une ovation bien méritée.

Il est admis par tous qu'au royaume des sports, le trône doit être réservé à notre général versé dans les attaques. En 1950, Jim Coleman, du *Globe & Mail* de Toronto, disait que la vie de Léo Dandurand foisonnait de tant d'incidents et d'aventures qu'on devrait lui faire l'honneur de la consigner dans un livre, qui se lirait comme le plus passionnant des romans. De plus, il y a déjà plusieurs années, Elmer Ferguson, du *Herald* de Montréal, faisant acte de prophète, émit la prédiction qu'un jour quelqu'un écrirait une biographie complète de l'inimitable Léo, dont la carrière a été la plus sensationnelle qui soit. *Factum est sicut dixit!*

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE I

Depuis le temps que nous parlons de Jos Cattarinich, le moment est venu de faire connaître sous son vrai jour celui qui fut en quelque sorte le frère jumeau de Léo, car bien rares sont les exemples d'une amitié aussi franche et sincère entre deux êtres au tempérament si opposé. Léo Dandurand et Jos Cattarinich seront connus dans l'histoire comme deux camarades dont le cœur battait à l'unisson. Ces deux hommes ont coexisté et ils se sont copénétrés. Nous serions tentés de dire qu'ils ont été les Goncourt du sport, les frères Tharaud de l'athlétisme. Quel intéressant parallèle représente la vie conjuguée de ces deux sportsmen qui ont fait trépigner les foules! Comme deux voyageurs, Catta et Léo allaient cheminer ensemble dans la vie.

D'origine autrichienne, Guiseppe Cattarinichi, le père de notre athlète et promoteur, avait vu le jour à Trieste, ville qui fut de tout temps une source de conflits entre l'Autriche et l'Italie; mais, confiant dans les possibilités qu'offrait le Nouveau-Monde, cet homme décida un jour d'émigrer et de venir chercher fortune au Canada.

Il s'installa à Lévis, et c'est dans cette coquette petite ville qui fait face à l'antique cité de Champlain que Jos naquit le 13 novembre 1882. Fils unique, celui qui devait travailler si fort à la consolidation des assises du sport, fit ses études au collège de Lévis. Pour mieux s'adapter à l'ambiance et à son entourage, Jos abandonna la dernière voyelle de son nom et annonça qu'il était un Canadien-Français pure laine. Il insista tellement sur ce point qu'au cours de son existence, si quelqu'un lui rappelait ses origines et persistait à l'appeler Cattarinichi, il se mettait en colère et était prêt à faire un mauvais parti à ceux qui ne se conformaient pas à sa décision.

A sa sortie du collège, Jos entra au service de la Compagnie du chemin de fer Pacifique-Canadien et remplit les fonctions de serre-frein. Plus tard, il arriva à Montréal et se transforma en commis-voyageur pour le compte d'un manufacturier de tabac, dont la spécialité était les fameux cigares *Laurier*, que préféraient les fumeurs de l'autre génération.

Jos acheta ensuite un hôtel, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Hôtel-de-Ville. Cet établissement fut vendu peu de temps

après à Phil Kastel, propriétaire du fameux restaurant Kastel, qui se dressait en face de l'emplacement actuel des grands magasins Eaton. On sait que ce café était le lieu de rassemblement d'une foule de sportsmen de l'époque.

C'est en 1909 que Léo rencontra Catta qui, à ce moment, faisait partie du club de crosse National. Le Lévisien avait fait ses débuts avec le club Saint-Henri; il passa au National sous la présidence du docteur Joseph Cousineau. On a vu précédemment que, cette année-là, Léo avait été élu directeur de l'Association Athlétique Nationale. En 1910, la grande association sportive canadienne-française retint les services de Jos Cattarinich comme gérant général, et le flegmatique Catta resta avec cette institution jusqu'en 1914. Au début de la guerre, le National vendit son terrain, à l'angle des rues William-David et Ontario, et entreprit la construction de la Palestre Nationale, rue Cherrier.

Tout de suite, des liens d'affection unirent ces deux qui, pendant trente ans, devaient devenir des copains qu'aucun nuage ne put séparer. Ami de Lorenzo Prince, Catta entra alors à la *Presse* et se fit solliciteur d'annonces. C'est ainsi qu'il gagna son pain jusqu'en 1913, alors qu'il ouvrit avec Léo, comme nous l'avons vu, une agence d'immeubles, angle des rues Amherst et Sainte-Catherine; mais Catta avait déjà entrepris le bookmaking en 1912 avec Arthur Faulkner.

Si l'on revient au chapitre du hockey, on se souviendra que Catta fut le premier gardien de buts des Canadiens dont l'équipe fut formée en 1910. Quand la saison fut terminée, les Habitants allèrent jouer une partie hors concours avec un club de Chicoutimi, dont la sentinelle devant les filets était un particulier nommé Georges Vézina. Trois frères de ce dernier s'alignaient aussi sur l'équipe. Lorsque Jos Cattarinich, Didier Pitre, Newsy Lalonde et Jack Laviolette eurent été témoins de la splendide performance du grand gars de Chicoutimi, ils décidèrent de se l'approprier. C'est donc à ce quatuor que nous devons la découverte de l'immortel Dragon. Ajoutons que les quatre frères Vézina étaient propriétaires de la patinoire où se déroula cette joute qui se termina par un pointage de 2-2.

Depuis l'ouverture de leur comptoir immobilier jusqu'à la mort de Catta survenue le 7 décembre 1938 à la Nouvelle-Orléans,

la vie de nos modernes Damon et Pythias fut en tous points identique. Ils constatèrent avec satisfaction qu'ils avaient les mêmes goûts et les mêmes aspirations, que leurs ambitions se ressemblaient étrangement et qu'ils pouvaient se fier l'un à l'autre sans aucune arrière-pensée. Grands coureurs d'aventures au pays des sports, leur parole était inviolable, et leur poignée de mains l'emportait sur la meilleure signature. Si Catta avait sa formule, c'est Léo qui remplissait les blancs, et l'ancien collégien de Lévis réserva toujours la place de premier plan à son ami Léo, dont il ne manquait jamais de publier avec fanfare les qualités exceptionnelles.

Jos Cattarinich était de passage à Québec. Un soir au Château-Frontenac, il tomba tout à coup au beau milieu d'un groupe dans lequel se trouvaient l'honorable Maurice Dupré, Solliciteur général dans le cabinet de l'honorable R. B. Bennett, sir Eugène Fiset, alors député de Rimouski et plus tard lieutenant-gouverneur de la province, l'honorable Pierre Casgrain, député de Charlevoix-Saguenay, Edmond Chassé, journaliste à l'*Evénement* et quelques autres.

Tout de suite la conversation roula sur les sports, et chacun profita de la présence de Catta pour lui communiquer leurs impressions sur le grand promoteur Léo Dandurand.

—Ce n'est pas tout cela, dit l'ancien serre-frein, vous devriez voir la finesse et la diplomatie dont il fait preuve dans les réunions. Il serait un des meilleurs ambassadeurs du Canada à Paris ou Washington, car nul mieux que lui ne sait établir des contacts et régler des questions de haute importance.

Lorsque se forma cette société unique entre deux personnages dont la légende s'est déjà emparé, Catta ne parlait presque pas l'anglais. Il prenait des paris sur livres, et c'est Léo qui lui servait d'interprète. Le fait est que ce dernier resta tout le temps le porte-parole, l'ambassadeur et le parlementaire du syndicat. Jos Cattarinich était vraiment ce qu'on appelle dans le monde des affaires un associé silencieux, mais il avait la vision juste, pénétrante. Souvent il répétait à Léo ce que Charles Gounod disait à Georges Bizet: *Prends ton temps, ne te précipite pas. La précipitation crispe l'esprit. Le lendemain, on éprouve du mécontentement, il faut recommencer.* On sait que Léo est vif, mais même en pareille circonstance, le lent ne lui échappe pas.

Ceux qui ont connu le promoteur Catta savent qu'il ne put jamais se débarrasser de sa timidité, mais que son cœur était aussi

grand qu'il est possible de faire un cœur d'homme. On ne cache pas le fait que durant toute sa carrière de sportsman, il a distribué ici et là, par petits montants, et prêté, souvent sans aucune garantie, une somme de plus de cent mille dollars, à l'exclusion des dons qu'il a faits à un nombre imposant d'institutions de charité. Nous nous en voudrions de ne pas mentionner que, tout comme son ami Léo, Jos fit instruire, en plus de ses neveux et nièces, plusieurs enfants dans différentes maisons d'enseignement de Montréal.

Le défunt, qui avait épousé mademoiselle Blanche Vermette de Québec, avait un attachement tout particulier pour le Révérend Père Louis Lalande, s.j. Avec cette simplicité qui le caractérisait si bien, il allait remettre tous les ans entre les mains du distingué Jésuite une somme rondelette.

—Voilà pour vous, mon Père, disait-il, et maintenant allez voir les séries mondiales de baseball aux Etats-Unis.

Le magnat répéta ce geste pendant plusieurs années.

Aurèle Joliat raconte que la part revenant aux joueurs dans les semi-finales et les finales pour la coupe Stanley, représentait généralement à cette époque un montant de douze cents dollars. Que faisait alors Jos Cattarinich?

—Il donnait à chaque membre de l'équipe tricolore, dit-il, un montant de huit cents dollars, en disant qu'il fallait arrondir la somme à un chiffre plus respectable.

Jamais entente ne fut plus parfaite qu'entre ces Castor et Pollux du vingtième siècle. Si Léo s'occupait principalement du hockey, Catta, lui, surveillait les intérêts hippiques du syndicat. C'est pourquoi il était presque toujours au pays des milliards. Grand enthousiaste du turf, il fut propriétaire des grandes écuries Seremba à la Nouvelle-Orléans. A un moment donné, il possédait une cinquantaine de chevaux, dont le champion *Pin Money*, qu'il fit courir sur toutes les grandes pistes canadiennes et américaines.

N'oublions pas non plus qu'il faisait belle figure sur un terrain de golf et jouait généralement au-dessous de quatre-vingts. Pendant longtemps, Catta eut sa résidence au parc Lafontaine, puis il alla habiter une jolie maison sur le chemin Sainte-Catherine, à l'angle du boulevard Saint-Joseph.

En 1934, Léo et lui se trouvaient à l'hôtel Hollenden de Cleveland, Ohio, quand, après le souper, Jos Cattarinich se sentit

subitement indisposé. Les deux amis crurent tout d'abord qu'il s'agissait simplement d'une indigestion, car l'ancienne étoile du National était reconnue comme grand gourmet. Constatant que le mal persistait toujours, Catta résolut, au bout de quelques jours, d'aller consulter un spécialiste à New-York. Le médecin diagnostiqua une affection cardiaque qui devait l'emporter quatre ans plus tard dans la capitale louisianaise.

Son corps fut transporté à Montréal, et c'est en l'église Saint-Viateur d'Outremont qu'eurent lieu ses funérailles. L'inoubliable Catta est enterré au cimetière de la Côte-des-Neiges.

En apprenant le décès de son ami, Léo fut atterré. Oreste pleura chaudement son Pylade. Ecrivant sous la dictée d'une douleur profonde, l'inconsolable survivant adressa à la *Patrie* le message suivant que nous tenons à reproduire *in extenso* et qui constitue l'hommage d'un cœur franc et loyal sur la tombe d'un ami de trente ans:

Les mots me manquent et l'émotion m'étreint devant ce trépas subit de ce pauvre Catta.

A vrai dire, Jos vivait un peu avec la hantise du destin qui l'attendait. Il avait déjà senti les atteintes d'un mal qui ne pardonne pas, lorsqu'il avait été frappé, il y a quelques années, d'une première attaque d'angine.

Ce brave avait alors éprouvé le besoin de mettre ses affaires en ordre, et il vivait avec une régularité d'ascète, ne se départissant que bien rarement d'un régime dont la pratique devait, à son avis, prolonger son existence.

Bien peu savaient que cet homme à la volonté de fer, au courage indomptable devant l'adversité, s'attendait d'être frappé, tôt ou tard, par cette main implacable qui couche dans la tombe tous les humains. S'explique-t-on maintenant cet abord distant qu'il prenait parfois? Saisit-on tout ce que son mutisme avait d'empoignant et de pathétique, lorsqu'il paraissait songeur?

Jos ne rêvait sûrement pas que d'argent et d'opérations financières. Il savait bien, après tout, que c'étaient là des choses périssables, qu'il pouvait amasser aujourd'hui pour les perdre demain. Non, Jos songeait malgré lui que la fatalité serait son lot, et peut-être la pressentait-il plus proche qu'on ne pourrait le croire.

Et maintenant il s'en va, après avoir subi l'épreuve d'une opération, après tout simple pour ne pas dire banale. Il la redoutait bien quelque peu cette épreuve et, pour montrer que les natures les plus fortes ont parfois des appréhensions, Catta tergiversait, remettait l'intervention chirurgicale depuis quelques années.

Mais cet atermoiement s'explique cruellement aujourd'hui. Jos semblait deviner le dénouement qui se produirait. On ne manque pas d'être impressionné par l'approche de la Grande Faucheuse et on voudrait toujours retarder l'échéance.

Catta était le plus chic des amis. Après bien d'autres, je viens vanter la richesse de son caractère, la bonté de son cœur et la simplicité de ses manières. Il était un être sans prétention, parce qu'il vivait sans étaler son aisance. Sa charité était immense; il la prodiguait à droite et à gauche, sans y mettre de bornes.

S'il est vrai que la charité sauve, notre ami a mérité d'avoir une belle place là-haut. Ses largesses se sont exercées envers le pauvre, le miséreux et ses amis du temps. Jos s'est souvenu de ses compagnons d'armes, quand il jouait à la crosse. Il n'en est pas, à mon sens, qui soient venus frapper à sa porte et qui aient été refusés. Il était si secourable qu'il faisait le bien, sans pratiquement s'en rendre compte. Une nature droite et généreuse comme la sienne s'épanouissait en répandant autour d'elle comme une bienfaisante rosée.

On aimait Catta, dont le cœur était si grand, si bon. Mais on admirait aussi son jugement solide et infaillible; sa perspicacité ne le trompait jamais. Il étudiait une proposition, la pesait et l'acceptait ou la rejetait. Son esprit lumineux faisait vite ressortir les avantages comme les inconvénients, et on ne repassait jamais derrière lui, quand il avait pris une décision. On pouvait s'en rapporter aveuglément à sa logique et à son bon sens.

Jos était un homme de haute culture. A ses qualités de cœur et d'esprit, il joignait des dons magnifiques et, en maintes occasions, il lui fut donné de coudoyer les plus hautes personnalités du continent. Il était affable avec tous et ses ressources dénotaient sa sociabilité. Il pouvait, tout à son aise, aborder n'importe quel sujet.

LES CHAMPIONS DU MONDE EN 1924

CANADIENS de MONTRÉAL - N.H.L.

La superbe équipe tricolore qui est entrée dans l'Immortalité. De gauche à droite : Sylvio Mantha, Billy Boucher, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Georges Vézina, Odie Cleghorn, Sprague Cleghorn, M. Headley, Bill Coutu, Jean Matz, et Léo Dandurand.

UNE COLLECTION D'ETOILES

Les As de la Ligue Nationale qui, le 14 février 1934, participèrent à une joute contre les Toronto Maple Leafs pour le bénéfice de l'infortuné "Ace" Bailey. De gauche à droite, debout : "Chuck" Gardner, Mervyn "Red" Dutton, Eddie Shore, Allan Shields, William "Bill" O'Brien, entraîneur, Lionel Conacher, Ching Johnson, Nelson Stewart et Frank Finnegan; assis, Normie Hines, Larry Aurie, Hooley Smith, Jimmy Ward, Lester Patrick, gérant, Léo Dandurand, instructeur, Bill Cook, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Herbie Lewis; au bas, Howie Morenz fils, mascotte.

La politique, dont il voulut constamment se tenir éloigné, n'avait pourtant rien de redoutable pour lui. Au cours de sa carrière si richement remplie, il fut en contact avec les plus grands hommes d'Etat et politiques de l'Amérique, et ceux-ci savaient toute sa probité et toute son envergure.

Il commandait le respect et l'estime. S'il avait des rivaux dans certaines entreprises (qui ne suscite pas de convoitises?), il n'avait pas d'ennemis. On connaissait l'homme à ses œuvres et on l'appréciait à sa juste valeur. Le voir suffisait pour prendre sa réelle mesure.

On a aussi dit de Catta qu'il était le Mécène des sports. Quoi de plus vrai ! Ses aventures dans ce domaine si compliqué ont été multiples; la plupart ont été fructueuses. Son flair des affaires lui indiquait le moment d'opérer, et il fut un grand promoteur, peut-être le plus grand que le Canada ait connu.

Jos laisse derrière lui la réputation d'un sportif et d'un gentilhomme, qui n'a été inspiré, durant toute sa vie, que par le désir de faire du bien au sport. Il a commencé par le vivre en s'y adonnant comme simple athlète. Il a continué en se révélant organisateur de premier ordre, et la hardiesse de son esprit lui a fait entreprendre bien des "promotions", qui auraient fait reculer des natures moins trempées que la sienne.

Catta n'est plus! Le Canada perd son Mentor sportif et sa race un de ses fils les plus attachés. Jos ne laissait passer aucune occasion de s'enorgueillir de ses origines canadiennes-françaises. Il ne faisait pas bon, sur un terrain de crosse, d'insulter sa race, pas plus qu'il aurait été sage à un meeting de faire naître le moindre équivoque à ce sujet.

Ma longue association avec Cattarinich prend fin avec son infortuné décès. Je ne puis, en terminant ma lettre, que vous demander de traduire toute ma douleur par ces simples mots: IL FUT MON MEILLEUR AMI! Les grandes douleurs sont muettes. Que voulez-vous que je vous dise de plus? Il fut pour moi, à mes débuts, un frère qui devint un autre moi-même.

Je le pleure sincèrement, tant mon affliction est vive. Je fus non seulement son associé, mais aussi le confident de sa vie et son

porte-parole attitré dans les transactions les plus hardies qu'il entreprit. Aussi vivra-t-il dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai moi-même!

LÉO DANDURAND.

Ces lignes tracées au fil de la plume et jaillies sous l'impulsion du pire accablement ne sont-elles pas l'expression de sentiments fraternels qui auraient inspiré un Racine ou un Corneille? A l'époque du Grand Siècle, un pareil moment tragique eût été immortalisé dans une œuvre classique.

La mémoire de Joseph Cattarinich fut respectueusement honorée le samedi 9 décembre 1938, quand fut couru à Fair Grounds, Nouvelle-Orléans, le *Joseph Cattarinich Memorial Handicap* dans une épreuve d'un mille et un seizième. Pour l'occasion, son partenaire et associé de plus d'un quart de siècle, Léo Dandurand, offrit un superbe trophée, et la course eut pour enjeu une bourse de deux mille dollars.

Les affaires allaient à merveille cette année-là à Fair Grounds. La première semaine d'activités hippiques avait brisé tous les records d'assistance depuis la fondation de la piste en 1862.

*

* *

Dans les années où nos promoteurs renversaient toute les barrières et faisaient acte de pionniers un peu partout, le syndicat comptait, comme il a été dit précédemment, un troisième associé dans la personne de H.-A.-Louis Létourneau, populaire homme d'affaires de Montréal qui, alors que Léo Dandurand organisait le hockey au Canada et que Jos Cattarinich exerçait le contrôle sur le turf aux Etats-Unis, restait dans l'ombre et comptait les billets de banque.

Originaire de Saint-Roch, Québec, cet aimable financier et sportsman est décédé au début de mai 1952 à sa résidence 361 ouest, boulevard Saint-Joseph, Montréal, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Ses funérailles eurent lieu en l'église Saint-Viateur d'Outremont. Lui survivent sa veuve et un fils, Roméo.

Le regretté disparu s'était fait un nom par sa bonhomie et sa jovialité, son esprit pétillant et son grand sens des affaires.

Dès sa plus tendre jeunesse, Louis Létourneau se mêla aux sportifs de son temps et fut un des premiers Canadiens-Français à s'intéresser à la boxe, à la lutte et aux courses à Montréal. De fait, il fut le gérant de plusieurs boxeurs de marque et tint à s'associer à Léo et Catta dans leur première aventure hippique en 1913. Quand ces derniers achetèrent les Canadiens en 1921, le nom de Louis Létourneau figura parmi les acquéreurs.

Pendant longtemps, il avait été l'un des plus populaires poissonniers du marché Bonsecours, en même temps qu'il était propriétaire, avec Antoine Désormiers, de l'hôtel Arbour, rue Saint-Laurent. Au début de la première guerre, il vendit sa taverne et ouvrit, rue Sainte-Elisabeth, le Club Saint-Louis, qui devint le cénacle des plus grands parieurs et joueurs de cartes de la ville de Montréal. Il se déroula dans cet établissement des parties dont on parla dans tous les milieux de la Métropole. Si on y faisait de fortes parties de poker, on y jouait aussi au cœur, et certaines séances où ce dernier jeu était en faveur restent consignées dans les archives.

Léo, qui connaît la vie de son ancien associé comme son Evangile, rappelle, non sans humour, que parmi les assidus de ce lieu se trouvaient Emile "Erasmo Vellozzi" Donnadieu et Marco Martino, deux magiciens des cartes qui pouvaient battre les plus grands champions. Ils avaient perfectionné entre eux un système conventionnel qui leur conférait un avantage indiscutable sur leurs adversaires. Ces deux joyeux lurons, dont la langue maternelle était l'italien, turlutaient des airs d'opéras en jouant une partie et se communiquaient ainsi, dans un langage que les autres ne comprenaient pas, ce qu'ils avaient dans la main. Ainsi, l'un disait qu'il avait la dame de pique ou des cartes majeures seulement, ce qui suggérait à l'autre ce qu'il devait jouer. Il va sans dire que le couple gagnait toujours et qu'il fallut beaucoup de temps avant qu'on ne s'aperçût de la supercherie.

Des gens hauts placés fréquentaient également ce casino. A ce sujet, Léo Dandurand raconte qu'à cette époque le défunt maire de Montréal, Louis Payette, était un des habitués de l'endroit. Rien ne plaisait tant à ce dernier que d'aller tenter sa chance avec les copains du club et donner un exemple de ses ruses et finesses. Certains échevins lui reprochèrent de s'associer à des joueurs de cartes professionnels.

—Il en est parmi vous, messieurs, leur répondit-il, dont je n'accepterais pas le chèque, mais je prendrai toujours la parole des amis que je rencontre à ces séances.

Louis Létourneau ne manquait pas une partie de hockey à l'Aréna Mont-Royal ou au Forum. Il adorait les joueurs du Canadien et, pour les inciter à compter, il leur promettait des montants de cent ou deux cents dollars.

—Quand on le voyait arriver, déclare Aurèle Joliat, nous savions que certains d'entre nous seraient plus riches après la partie.

Le gars de Saint-Roch portait une perruque. Aux joutes de hockey, il était toujours revêtu d'un capot de chat sauvage, et sa courte taille lui donnait l'aspect d'une grosse boule de fourrure.

Un soir que la chaleur était particulièrement suffocante au Forum, Louis, selon son habitude, se tenait près du banc des joueurs et distribuait de fortes sommes d'argent à ceux qui enregistraient des points.

La sueur ne tarda pas à ruisseler dans la figure du "père Létourneau", comme l'appelaient les athlètes du Bleu-Blanc-Rouge. A un certain moment, Aurèle Joliat lança le caoutchouc dans les filets adversaires. Revenu au banc, il entendit Létourneau lui crier:

—Bravo, Aurèle!

Ce dernier se retourna. Il crut être l'objet d'une apparition.

—Louis Létourneau n'était plus reconnaissable, dit-il. La transpiration avait été cause que la teinture et la colle de la perruque avaient coulé, striant et bariolant le visage de mon interlocuteur. C'était un Nègre que j'avais devant moi!

La dernière fois que l'ancien poissonnier parut au Forum, ce fut à l'occasion de la grande soirée organisée en l'honneur de Maurice Richard en janvier 1951.

Comme Léo et Catta, Louis Létourneau eut son écurie et, pendant plusieurs années, il consacra tous ses loisirs à l'élevage et aux courses de chevaux. On conçoit qu'il ne manquait jamais une occasion de se rendre à une piste pour y placer des paris. Ecoutons une anecdote qui émane de Léo.

En une certaine circonstance, le poissonnier-tavernier-clubman s'était rendu au parc King-Edward, le terrain de courses de l'île

Gros-Bois et, ce jour-là, il avait été particulièrement chanceux. Sa veine lui avait permis d'encaisser une forte somme. Sur le bateau qui le ramenait à la terre ferme, Louis Létourneau, appuyé au bastingage, était en train de compter ses billets de banque, lorsque, tout à coup, survint un individu qui, tout guilleret, lui appliqua en signe d'amitié une formidable tape dans le dos.

Louis sursauta et, dans ce geste, échappa sa liasse dans le fleuve Saint-Laurent.

—Mon argent! mon argent! s'exclama-t-il de toute la force de ses poumons, avec le plus pur accent de Séraphin Poudrier.

Il eut beau proférer des cris et des gémissements, le bateau n'en continua pas moins sa marche, et notre pauvre promoteur eut la douleur de voir ses billets de cinq, dix et vingt dollars s'en aller au gré des flots dans la direction de l'océan Atlantique.

Le printemps et l'été, Louis se faisait surtout distinguer par sa coiffure. Il ne portait que des chapeaux de paille, genre canotier. Dans les premiers temps, certains plaisants s'amusaient parfois à passer le poing à travers la calotte de son chapeau, mais ce manège ne dura pas longtemps. Ces individus apprirent de quel bois se chauffait le rusé Québecois.

Jamais Montréal n'a connu son pareil pour conter des histoires et dire des plaisanteries. Louis avait développé cet art à un degré fort avancé. Sa verve et son entrain furent toujours incomparables. Il était aussi réputé comme chanteur et gigueur de première classe.

L'espace nous empêche de relater avec minutie tous les événements dont il fut la vedette. Laissons à Léo le soin de nous faire part d'un autre fait que Louis Létourneau prit avec cette bonne philosophie que l'on a toujours discernée chez lui.

Il fut un temps où les Dawes, les Ekers et autres grands financiers de Montréal organisaient, le dimanche, des courses de berlots sur le chemin de Lachine. Ces épreuves attiraient une foule considérable, friande avant tout de spectacles nouveaux. D'ordinaire on y voyait de nombreux concurrents qui se rendaient jusqu'à Thornhill pour revenir ensuite au point de départ. Le règlement de ces compétitions stipulait que chaque concurrent devait faire monter un juge dans son véhicule.

Or, un dimanche, Louis Létourneau fut désigné comme l'un des juges et prit place dans un berlot attelé à un cheval fringant. Quand le signal fut donné, tous les traîneaux partirent à fond de train, et les milliers de spectateurs, qui longeaient les deux côtés du parcours, durent admettre qu'ils assistaient à un concours des plus excitants.

Parvenus à Thornhill, les véhicules tournèrent brusquement pour prendre le chemin de retour. Celui dans lequel était monté Louis Létourneau opéra un virage si brusque que notre juge fut projeté hors du berlot et alla donner tête baissée dans un énorme banc de neige. Le conducteur, privé de son juge, poursuivit sa route à bride abattue, mais il fut disqualifié à l'arrivée. Louis Létourneau dut franchir à pied, par un froid de dix degrés sous zéro, une distance de deux milles pour rejoindre les autres.

Notre ami Léo a toujours éprouvé la plus grande estime et l'amitié la plus indéfectible pour cet homme dont la droiture et la probité sont passées à l'état proverbial. Louis Létourneau se retira du syndicat Dandurand-Cattarinich en 1930; mais sa grande activité l'empêcha d'abandonner tout à fait les affaires. Il s'intéressa plus que jamais à l'immeuble et administra de nombreuses propriétés à Rigaud, où il possédait une magnifique résidence d'été.

A sa mort, Elmer Ferguson pouvait écrire:

Les sports ne comptent pas beaucoup de gens du calibre de Louis. De fait, il y en a peu que l'on puisse comparer à l'un quelconque des Trois Mousquetaires!

*

* *

C'est avec de tels camarades au caractère si sympathique que Léo a frayé et collaboré pendant de nombreuses années. L'influence qu'il a exercée sur eux ne saurait se décrire intégralement.

D'autres associés ont aussi profité du bagage de connaissances accumulées au cours de la plus retentissante période de l'histoire sportive au Canada par celui que tous placent au sommet le plus élevé, et parmi ceux-ci Tommy Gorman, directeur-gérant de l'Auditorium d'Ottawa et ci-devant dirigeant des Canadiens, n'est pas le moindre. Le populaire Irlandais se joint aux autres pour déclarer que les gouverneurs de la Ligue Nationale de Hockey ont commis la plus grande erreur de leur vie, quand ils ont laissé partir Léo Dandurand.

—Le Canada ne connaîtra pas de sitôt un sportsman de son calibre, dit-il. A lui seul, il fut la plus grande attraction du circuit professionnel. Son charme et sa distinction, ainsi que sa gaieté et sa bonne humeur, firent de lui un personnage irrésistible. Il était devenu une institution dans la Ligue Nationale. D'un jugement pondéré et d'une exquise affabilité, Léo Dandurand est reconnu comme le prince des gentilshommes, et je ne crains pas pour l'avenir du sport aussi longtemps qu'il produira des modèles de son genre.

*
* *

—Je ne crois pas qu'il existe un Canadien mieux connu et plus hautement respecté aux Etats-Unis que Léo Dandurand, déclare Dan Parker, du *Daily Mirror* de New-York. Sa longue association avec le hockey, le football, les courses et autres sports que nos deux pays pratiquent en commun, a rendu son nom aussi populaire parmi les lecteurs des pages de sports américaines qu'il l'est au sein des enthousiastes du Canada. Léo a eu une carrière tellement active qu'après plus de trente ans, je ne cesse d'apprendre du nouveau à son sujet. Ainsi, ce n'est que tout récemment que l'on m'a dévoilé qu'il est né aux Etats-Unis et que ses ancêtres, venant de la province de Québec, firent au début du dix-neuvième siècle, le long voyage en roulotte jusque dans l'Etat de l'Illinois pour devenir des défricheurs dans ce qui était alors le Wild-West.

*
* *

Durant les années où il était président des ligues de hockey et de quilles à la Faculté de Droit de l'université Laval, maître Maurice Ollivier, c.r., docteur en droit et conseiller juridique de la Chambre des Communes, déclare que la réputation de Léo Dandurand commençait à prendre une ampleur qui allait s'étendre à toutes les parties du pays.

—Quand, en 1922, je fus élu président du *Québec Amateur Ski Club*, nous confie-t-il, nous avions pris pour modèle le grand sportsman montréalais, dont nous nous efforcions de copier les méthodes d'organisation. Nous faisions en petit ce qu'il faisait en grand. Depuis cet heureux temps, notre admiration pour ce vaillant entre tous n'a fait que grandir. Léo Dandurand est aujourd'hui une des sommités du Canada.

L'honorable Léon Lajoie, juge de la Cour supérieure à Trois-Rivières, se réjouit du fait que la présente biographie sera une source éducatrice à laquelle la jeunesse canadienne-française pourra puiser, se renseigner et tirer profit.

—Léo Dandurand, que ses concitoyens ont surnommé avec raison le Napoléon des sports dans la province de Québec, mérite ce titre à bien des égards, avoue-t-il en toute sincérité. Il faut l'avoir vu, comme j'ai eu l'avantage de le connaître, à titre de confrère de classe durant plusieurs années au collège Sainte-Marie, et par la suite pour avoir été en contact avec lui dans le monde sportif, pour comprendre combien ce qualificatif est juste et approprié.

L'éminent membre de la magistrature déclare que nul autre n'a fait autant que Léo pour mettre en relief les valeurs bienfaisantes du sport en général, et développer les belles qualités que doit posséder tout sportif digne de ce nom; nul autre n'a fait autant que lui pour stimuler l'unité entre les deux grandes races du pays; nul autre enfin ne s'est autant dépensé, et de sa personne et de son argent, pour favoriser un mouvement sportif et aider un jeune athlète.

—Doté des qualités maîtresses qui font d'une personne un génie, ajoute le juge Lajoie, Léo Dandurand l'est dans la sphère sportive. Tous le consultent et attendent de lui le mot d'ordre qui stimule et met en branle tous les efforts d'une "promotion" ou d'une entreprise; et on ne peut se passer de lui. Il a beaucoup mérité de sa race, des jeunes comme des plus vieux; et il sera toujours un symbole vivant, de ce que la droiture d'esprit, un grand cœur et une intelligence bien douée peuvent faire, au service d'une grande cause, la cause sportive, qui était la raison d'être et l'ambition maîtresse de ses occupations journalières.

*
* *

Le spirituel Maurice Desjardins, de la rédaction sportive du *Petit Journal,* lance à son tour un magnifique coup du chapeau à l'adresse de Léo, dont la figure constitue une belle fresque dans le Louvre sportif.

—En suivant les péripéties de la prestigieuse carrière de ce grand sportif canadien-français, écrit-il, les jeunes lecteurs seront pénétrés, j'en suis sûr, d'une admirable leçon de choses. . . C'est

que le sport, malgré ce qu'on en pense en certains milieux snobards, n'est pas si mauvais après tout. . . Cette biographie prouvera qu'un homme peut tremper toute sa vie dans la baignoire sportive et en sortir citoyen respecté, influent, à l'épreuve du scandale.

*

* *

Un autre compatriote distingué vient unir sa voix dans ce chœur unique où n'existe aucune note discordante. C'est celle de l'honorable Louis-Alexandre Taschereau, vétéran de luttes électorales, qui, pendant de longues années, fut le gardien des destinées de la province de Québec. Décédé le 6 juillet 1952, M. Taschereau fut un homme d'Etat qui avait une véritable conception de la nature humaine et connaissait bien ses qualités comme ses défauts et travers. Voici les belles paroles que nous exprimait le seigneur de la Grande-Allée à Québec vers la fin du mois de janvier:

—Monsieur Dandurand a été l'animateur, je dirais presque le père des sports dans notre province. Il a donné aux jeunes son appui et son conseil et il a su créer parmi nous une émulation du meilleur aloi. Je suis content de voir que vous allez faire connaître tout cela!

*

* *

Clarence S. Campbell, président de la Ligue Nationale de Hockey, considère Léo Dandurand comme la figure la plus brillante qui ait paru à l'horizon des sports au cours des quarante dernières années. Grand ami de notre Alexandre sportif, M. Campbell a bien voulu tracer pour nous ces quelques lignes que nous reproduisons intégralement:

Peut-être est-il présomptueux pour une personne relativement "moderne" comme moi de chercher à établir une juste évaluation de l'œuvre accomplie par Léo Dandurand dans le domaine entier du sport en Amérique du Nord, mais je me sens honoré d'avoir reçu une pareille invitation.

Bien que Léo soit probablement mieux connu par ses rapports avec le hockey professionnel et les courses, ses activités et ses intérêts sportifs ont été infiniment plus considérables et se sont étendus à l'athlétisme amateur, tel que la crosse et plus récemment le football. Peu se souviendront qu'il a été l'un des organisateurs et fondateurs de la Canadian Amateur Hockey Association.

Toutefois, je n'ai pas l'intention de parler ici de sa participation aux diverses phases du sport, non plus que de ses entreprises comme promoteur. Au cours des années écoulées, des rédacteurs sportifs compétents nous ont donné d'excellentes appréciations à ce sujet, et je sais que ce volume en renferme l'historique et un exposé fidèle.

Je désire surtout attirer une attention particulière sur ses remarquables qualités de cœur et d'esprit ainsi que sur sa personnalité, qui l'ont rendu cher à tous ceux qui ont eu des contacts avec lui comme joueurs, collègues dans des conseils d'administration, promoteurs et même comme particuliers.

L'esprit de loyauté qu'il leur a inspiré a presque atteint le fanatisme, et on en trouvera peut-être le plus bel exemple dans les relations qu'il a eues avec les joueurs de ses chers Canadiens. Ils étaient non seulement ses employés, mais aussi ses amis intimes et personnels; leurs performances spectaculaires en constituaient la meilleure preuve. Quand Léo devait échanger un joueur après de longues années de service, c'était pour lui une tâche bien dure. Le départ de Morenz pour Chicago fut une scène déchirante.

Léo n'a jamais oublié cet esprit de loyauté qu'il a bien récompensé, ainsi que peuvent en témoigner la plupart de ses anciens joueurs. Dans la prospérité comme dans l'adversité, il est toujours resté leur ami; il n'a jamais tourné le dos à la brebis égarée ni à l'enfant prodigue.

A titre de président de la Ligue Nationale de Hockey, je suis heureux de profiter de cette occasion pour reconnaître publiquement l'énorme contribution de Léo Dandurand au progrès de la Ligue et à l'avancement du hockey... Il est bon de savoir que les détails de cette contribution seront conservés pour la postérité dans la présente biographie.

CHAPITRE II

En septembre 1906, Joseph-Léonidas Perron, alors jeune avocat et politicien d'avenir, acheta une vaste étendue de terrain boisé à Beaconsfield et y établit une ferme supérieure pour sa résidence, ainsi que pour l'élevage d'animaux de race. Ceux qui eurent le privilège d'être reçus à cet endroit restèrent émerveillés à la vue des splendides aménagements et des installations modernes qui ornaient ces lieux.

Nul n'a oublié que, lorsqu'il était ministre de l'Agriculture dans le cabinet Taschereau, avant de devenir ministre de la Voirie, l'honorable M. Perron importa les meilleurs bestiaux d'Europe et voulut donner aux cultivateurs de sa province, par l'institution en quelque sorte d'une ferme modèle, un exemple d'administration rationnelle d'une exploitation agricole scientifiquement conçue. On dit même qu'il acheta au Danemark une vache qu'il paya sept mille dollars.

Trente-quatre ans plus tard, c'est-à-dire en septembre 1940, Léo Dandurand, arrivant de la piste de Fairmount à Collinsville, Illinois, fit l'acquisition de la ferme Perron; malheureusement, le 21 octobre, un incendie d'origine inconnue rasa de fond en comble cette habitation royale. Mais ce désastre ne désempara pas le nouveau propriétaire. On se mit à l'œuvre sans perdre une minute, et bientôt les ruines furent complètement déblayées. Le 17 avril 1941, la famille Dandurand revenait dans une demeure fraîche et pimpante.

Dan Acres! C'est le nom qu'on a donné à cette majestueuse propriété que baignent les eaux du lac Saint-Louis. Si nous allons la visiter, nous sommes sous le coup d'un véritable enchantement. On croirait vraiment qu'une fée a présidé à la disposition générale de ce grand domaine capable de faire rêver les moins ambitieux et qui ressemble étrangement à ces beaux parcs de châteaux que le cinéma nous a rendus si familiers.

En bordure de l'ancienne route nationale, une entrée rustique donne accès à ces vastes terrains qu'ombragent de grands arbres aux essences variées, des arbustes odoriférants et des plates-bandes de fleurs multicolores. De larges allées serpentant au milieu de massifs et de buissons conduisent à une imposante construc-

tion blanche aux tuiles rouges, du plus pur style colonial, qui rappelle les beaux manoirs du Kentucky et de la Virginie.

Une magnifique rangée de colonnes décore le péristyle de la façade et la galerie qui se prolonge des trois côtés de la maison. Lorsqu'on est sur le perron, la vue s'étend sur un immense parterre qui descend jusqu'au rivage, et, sur une pointe située à l'est de la propriété, se dresse un pavillon qui ferait l'orgueil de plusieurs de nos quartiers résidentiels. Les pelouses rivalisent avec les plus beaux velours, et l'heureux propriétaire, qui est un adepte enragé du golf, est fier de montrer au visiteur son vert, sa pelouse d'arrivée, que les Anglais appellent en langage du métier *putting-green*, où il peut pratiquer à l'aise le coup roulé. De chaque côté de cet imposant terrain s'élèvent deux coquettes maisonnettes réservées aux domestiques.

En pénétrant dans cette somptueuse demeure, l'œil est frappé par la richesse de l'ameublement et l'arrangement harmonieux des lieux. Les charmants occupants n'ont pas voulu s'en tenir à un style particulier; aussi y voit-on les différentes époques y faire bon ménage dans un ensemble parfait. Deux canapés Reine-Anne, ayant appartenu à sir Montagu Allan, voisinent avec des sofas modernes, et des petits meubles Sheraton se glissent ici et là au milieu de Chippendale et de modèles de l'art français.

Près du superbe piano à queue Louis XV, on peut admirer dans une montre une réplique parfaite de cette résidence princière, œuvre de l'habile et talentueux Gérard Dandurand, qui sait allier une âme d'artiste à son sens éminemment pratique. Des figurines, statuettes, potiches et vases de prix sont disséminés un peu partout et ajoutent encore au cachet de distinction qui se dégage de ce grand salon.

Sur les murs, les connaisseurs ont de quoi se délecter devant le *Napoléon*, que Léo acheta jadis à Londres, et *Eau fraîche* d'Ad. Ball-Demont, peinture provenant de la collection de sir Montagu Allan, ne peut manquer de les plonger dans un état de ravissement. Au-dessus du grand foyer, *La Vieille Fermière*, de Gionu, attire et retient le regard et, plus loin, *L'Italienne*, tableau anonyme, évoque Naples et ses jolies filles dansant la tarantelle au son des guitares et des mandolines. *Le Vagabond* de R. Petrucelli, est une

autre toile qui ramène au temps de François Villon et de ses truands.

La salle à manger est un bijou où les gourmets aiment s'éterniser, et, au sous-sol, une grande salle de billard constitue pour les amis un endroit où passer les heures les plus agréables au monde. Les amateurs de musique peuvent trouver les pièces de leur choix dans la belle discothèque qui sert à animer cet intérieur si sympathique, et un bar ultra-moderne invite à déguster les liqueurs les plus recherchées.

Accueilli par le sourire captivant de la charmante hôtesse et la franche cordialité du châtelain, tous deux passés maîtres dans l'art de l'hospitalité, on se sent pris par cette atmosphère de chaleur et de bien-être, où tout respire le bonheur et la joie de vivre; aussi est-ce à regret que l'on sort de cette fascinante enceinte dont la hantise nous poursuit pendant de longs jours.

C'est précisément dans cette ambiance que Léo fit connaître un jour la recette de ses formidables succès. C'est l'ami Aurèle Joliat qui nous communique ce détail intéressant.

Léo Dandurand avait invité chez lui un groupe de joueurs de hockey et de journalistes montréalais, qui allèrent y passer une journée entière. Le maître de céans organisa pour ses amis toutes sortes d'amusements, mais il est un scribe qui ne lâchait pas Léo d'une semelle.

—A quoi attribuez-vous donc vos succès? passait-il son temps à lui demander.

Le promoteur ne voulait pas répondre directement à la question, et il s'efforçait par tous les moyens possibles d'intéresser son invité à autre chose. Mais celui-ci était tenace, si bien que, dans la soirée, Léo lui jeta un seul mot:

—J'analyse!

Au dire d'Aurèle, l'effet fut foudroyant. Le journaliste comprit toute la profondeur de cette réponse.

—Et Léo disait vrai, ajoute l'ancien avant des Canadiens. Cet homme a autrefois élaboré un système dont il n'a jamais voulu s'écarter, avec le résultat que l'on sait. Sa vision pénétrante lui a fait toucher du doigt des possibilités dont les autres ne soupçonnaient même pas l'existence.

A cette occasion, Léo Dandurand aurait pu s'approprier la phrase de lord Nelson, qui disait:

—Je dois tous mes succès à ce que j'ai toujours et en toutes choses été en avance d'un quart d'heure!

*

* *

Ses années de collège lui ont fait contracter un régime tout particulier. Léo est un être souverainement matinal. Levé à six heures, il a déjà abattu beaucoup de travail quand le reste de la population se rend au bureau. Notre ami déclare que, durant les trente dernières années, il n'a jamais dormi plus de six heures par nuit. C'est dire que la paresse n'est pas précisément son fait.

Quand cet homme au cœur d'or se trouve dans le grand décor de la Nature, il sent vibrer en lui les plus belles cordes des harmonies intérieures. Au contact de la Création qu'il admire dans toute sa splendeur, il se retrempe aux eaux vives de la poésie la plus pure et laisse son imagination errer à l'aventure. C'est alors qu'il devient lyrique.

Depuis nombre d'années, Léo a passé ses étés à la campagne. Tour à tour il a séjourné à Rigaud, Sainte-Rose, Saint-Zotique et Coteau-Landing avant d'élire domicile définitivement à Beaconsfield. Partout il a goûté les plaisirs champêtres et la beauté du paysage. A la vue d'une feuille descendant au fil de l'eau, il a évoqué son impressionnante carrière sportive et la marche des années qui l'ont porté vers les cimes. En regardant le ciel, il a revu, à travers les nuages aux formations capricieuses, les belles chevauchées des grandes pistes canadiennes et américaines, ainsi que les luttes épiquès qui se sont déroulées dans les patinoires et sur les terrains de football, de crosse et de baseball.

Si Léo sent l'effort se détendre, il imite le ruisseau qui quitte la rivière pour aller se rafraîchir dans les sous-bois; il va se ressaisir à son domaine et devant la masse mouvante des arbres, il médite. Dans ce refuge de repos et de concentration, notre sportsman cherche une solution à ses problèmes. Comme tout le monde il se rend compte qu'ici-bas tout se meut. L'arbre se dénude et, sans se décourager, attend le prochain bouillonnement de sève fraîche qui lui redonnera sa verdure, qui le revêtira. Si l'horizon paraît s'assombrir, il tient bon, et bientôt le firmament retrouve de nouvelles éclaircies.

Les eaux du lac sont-elles en furie? Les vagues gonflées menacent-elles de faire chavirer les idées les mieux ancrées? Léo court à sa bibliothèque et appelle les auteurs à son secours. C'est Victor Hugo qui se charge de répondre:

Le navire était noir, mais la voile était blanche.

Ne voyant plus que la blancheur de la voile et l'espoir qu'elle inspire, notre bonhomme se frotte les mains et trace les lignes directrices de sa pensée. Tout va se transformer, se métamorphoser, et Léo Dandurand poussera son expérience plus loin.

C'est probablement dans ces milieux rustiques qu'il a élaboré les projets les plus audacieux, qu'il a fait sa provision d'idées. C'est là qu'il met le temps de regarder, de s'orienter, de prendre pied. Il cherche, trouve et tient la clef des questions les plus complexes, et, du même coup, il ouvre la porte à d'autres possibilités d'entreprises, car Léo restera toujours le modèle des hommes d'action.

*

* *

A son foyer, la lecture est le passe-temps favori de l'ami Léo. S'il aime la compagnie des auteurs classiques, il prise particulièrement les biographies d'hommes célèbres et toute sa vie il s'est imprégné de cette substance qui a façonné tant de caractères. Il a pour livre de chevet la *Vie de Samuel Johnson* par Boswell. Tous les soirs, il relit quelques pages de cet ouvrage qu'il connaît presque par cœur, et, chaque fois qu'il part en voyage, il ne manque pas d'insérer ce volume dans son sac.

En outre, Léo reçoit la plupart des revues et magazines courants, de même qu'une foule de journaux du Canada et des Etats-Unis qu'il parcourt avec avidité pour en détacher tout ce qui est susceptible de l'intéresser. Quand nous dirons que notre éminent homme d'affaires exhibe des centaines d'albums de notes et d'articles extraits de milliers de publications et concernant le sport et autres questions relatives à ses entreprises, on pourra facilement imaginer la riche documentation et la variété de données et de statistiques dont il peut faire usage au moment voulu. Cette collection renferme une mine de renseignements qui sont toujours accessibles à ses amis.

Aujourd'hui, madame Dandurand s'occupe avec amour de ranger et de compulser toute cette richesse; tout est classé méthodique-

ment. Le travail intelligent qu'elle accomplit mériterait certes un diplôme en bibliothéconomie.

*
* *

Les amateurs de musique seront heureux d'apprendre que Léo éprouve une grande délectation en écoutant une fugue ou une toccate de Bach, une symphonie de Haydn ou Tschaikowski, une pièce de Chopin ou une œuvre quelconque des grands maîtres de la musique. Tout de même il a une préférence marquée pour la musique d'un caractère plus léger.

Il en est peu qui puissent turluter autant d'airs de *La Fille de Madame Angot,* de *La Mascotte,* des *Cloches de Corneville* et autres célèbres opérettes du répertoire français. Léo connaît tous les grands succès de Gilbert et Sullivan, et de *Chu Chin Chow* à *Oklahoma* et *South Pacific,* aucune comédie musicale anglaise ou américaine ne lui est étrangère.

Mais ce qu'il aime par-dessus tout, ce sont les marches militaires. Sa discothèque renferme les plus beaux enregistrements des marches et défilés de Sousa, Goldman, Coates et autres compositeurs réputés. Veut-il s'abandonner à la rêverie et oublier les tracas de la journée? Le magnat en pantoufles ouvre ses albums et se donne une audition de musique martiale interprétée par les *Coldstream Guards,* les *Irish Guards,* la *United States Marine Band* ou la *Garde Républicaine.* A un homme dont la vie n'a été qu'un mouvement continuel, il faut de la musique vive et entraînante. On trouve toujours plaisir à vivre dans l'atmosphère de son choix.

Pendant longtemps, notre compatriote s'est fait un devoir de ne pas manquer une seule féerie des Ziegfeld Follies dans la grande Métropole américaine. Il a assisté aussi à toutes les comédies musicales présentées sur le Broadway et entendu les plus belles voix de music-hall.

*
* *

Léo Dandurand est devenu le Grand-Maître de deux des plus chics restaurants au Canada—le Café Martin et le Restaurant Drury's—où ont mangé tous les personnages de marque qui ont traversé la ville de Montréal. Notre distingué amphytrion a fait servir les mets les plus délicats à l'honorable Anthony Eden, Randolph Churchill, Fiorello LaGuardia, Charles Boyer, Norma Shearer, madame

Eleanor Roosevelt, Maurice Chevalier, Jack Dempsey et autres qui, tous, sont retournés chez eux avec le goût persistant des succulents châteaubriands aux pommes et des délicieuses crêpes Suzette de ces somptueux palais de la boustifaille.

Dans le registre des visiteurs, nous relevons encore les noms d'Elissa Landi, John Boles, Raymond Massey, sir Cedric Hardwicke, Grace Moore, Bing Crosby, Irvin S. Cobb, Tino Rossi, Barbara-Ann Scott, Edward Arnold, Gail Patrick, Simone Simon, etc. Le passage de Gracie Fields et d'Hildegarde, ainsi que celui de Mischa Auer et de Ralph Bellamy, au Café Martin, est resté mémorable, à cause des spirituelles boutades de ces artistes. Que dire d'Helen Chandler, Jeannine Crispin, Jean-Pierre Aumond, Maureen O'Sullivan, Victor Francen, Gladys Swarthout, Dorothy Gish, Sonia Henie, Helen Morgan?

Léo Dandurand a été l'hôte de ces célébrités, ainsi que de tout le corps diplomatique. Après les funérailles de l'honorable Fernand Rinfret, décédé le 12 août 1939 à Los-Angeles, tout le Cabinet fédéral, l'honorable Mackenzie-King en tête, alla se restaurer au Café Martin.

Notre moderne Brillat-Savarin adore raconter comment il est devenu restaurateur. Léo affectionnait au suprême degré la cuisine préparée au Club de golf Laval-sur-le-Lac par le chef Moron, digne émule du grand Escoffier. Un jour, le maître-d'hôtel Robert Martin proposa au magnat d'ouvrir dans la ville de Montréal un restaurant français, qui revêtirait la physionomie des grands sanctuaires gastronomiques de Paris.

Léo saisit tout de suite l'avantage d'une telle proposition et accepta sans autre formalité. Quelque temps plus tard, il procédait à l'inauguration du Café Martin, rue Dorchester. C'était en 1922. Par la suite, le propriétaire acheta le permis de l'ancien *Press Club*, que George Pierce exploitait comme boîte de nuit au carré Phillips. Le patron des Canadiens fut donc le premier restaurateur à vendre des liqueurs au verre à ses clients. En 1930, le Café Martin fut définitivement installé rue de la Montagne.

C'est en 1938 que Jimmy Drury qui, pendant un temps quasi immémorable, avait exploité le superbe café de style anglais dont l'immeuble orne la rue Osborne, vendit le tout à Léo Dandurand,

qui en conserva le nom pour perpétuer la tradition vieille alors de quatre-vingt-huit ans. Cet endroit historique était déjà, à la fin du siècle dernier, le rendez-vous de l'élite.

Une fois lancé, Léo mit tout son cœur dans ces nouvelles entreprises. En 1944, les restaurateurs du Canada insistèrent pour qu'il devînt le premier président de leur association, qui fut formée cette année-là. Lors de la réunion générale de cette dernière, tenue en l'hôtel Royal-York de Toronto le 16 janvier 1945, son président fort représentatif pouvait déclarer:

—Sachant que notre industrie jouait un rôle d'importance vitale dans l'effort de guerre, les restaurateurs, liés par un travail accablant, ont accompli leur devoir sans gémir, et avec patriotisme. Les hommes et les femmes des forces armées, les civils et les ouvriers de guerre, éloignés de leur foyer, devaient être nourris trois fois par jour, et ils comptaient pour cela sur les restaurants. . . Le restaurant remplit un rôle utile et précieux dans la vie sociale. La guerre a créé une habitude qui se développe de plus en plus; celle de manger dans des endroits publics, et nous devons encourager cette tendance. Au point de vue économique, le restaurant est une source de revenu pour l'agriculteur, et ses ramifications s'étendent à presque tous les commerces; son essor est illimité, lorsque vous vous représentez l'énorme somme de travail qui est mise en œuvre depuis la charrue jusqu'au plat!

*
* *

Le défunt Riley Hern, ancienne étoile des Wanderers, considérait Léo Daudurand comme le grand révélateur de son époque.

—Non seulement il s'est révélé lui-même, disait-il un soir à Joseph-Alfred Fortier, correspondant de la *Presse* à la tribune des journalistes au Parlement fédéral, mais il a révélé le sport à tous les siens. Il a été le Mage qui a indiqué l'étoile à tous ceux de sa génération, et les jeunes qui ont suivi ont récolté les fruits de son enseignement.

Cette déclaration amicale fut faite en présence des journalistes de langue française, qui ne manquèrent pas de souligner le fait dans leurs quotidiens respectifs.

De son côté, l'aimable Raymond Bruneau, député de Prescott, a voué un véritable culte à Léo Dandurand.

—Nous devrions former une Légion d'honneur des Sports, dit-il, et dans cette organisation honorifique, le cordon de Grand Commandeur devrait échoir au plus grand sportsman, Léo Dandurand!

*
* *

Ed. F. Bang, rédacteur sportif au *Cleveland News*, rappelle que ce furent Léo Dandurand, Jos Cattarinich et Louis Létourneau qui préparèrent les voies pour l'introduction du hockey à l'Elysium de Cleveland et inaugurèrent les courses dans cette localité et ses environs.

—J'ai rencontré Léo pour la première fois il y a quarante ans, déclare-t-il, et l'impression profonde que ce jeune homme droit, jovial et toujours bien mis a produite sur moi n'a pas changé d'un iota.

Le journaliste américain a toujours été en contact avec le promoteur canadien, bien que plusieurs milles les séparent. Si Léo veut assister aux séries mondiales, il ne manque jamais de s'adresser à Ed. F. Bang pour obtenir des billets. D'autre part, lorsque le rédacteur organise chaque année le grand tournoi de boxe du *Cleveland News* à l'occasion de Noël, Léo Dandurand est le premier à faire parvenir sa souscription.

—L'amitié et la loyauté de Léo Dandurand, dit-il en conclusion, comptent parmi ce que je possède de plus cher, et notre monde serait meilleur si chaque individu n'était doué que de soixante-quinze pour cent des brillantes qualités de Léo Dandurand, sportsman, citoyen et ami. Que son flambeau continue encore de jeter sa lumière pendant un autre quart de siècle!

*
* *

—Les sentiments que j'éprouve envers Léo, dit fièrement Thomas J. McGinty, de Cleveland, son associé depuis de nombreuses années, sont tels qu'il m'est impossible de trouver les mots qui lui rendront réellement la justice qu'il mérite. Entre autres choses, il est l'un des promoteurs les plus sagaces et pénétrants qui aient opéré aux Etats-Unis. C'est lui qui a introduit le hockey dans notre pays et les courses dans les Etats de l'Ohio et de l'Illinois. Léo fait honneur au monde des sports. Il est la personnification du mot SPORTSMAN. Permettez-moi de citer Funk & Wagnall's: *One who abides by a code of fair play in games or in daily practice. Honorable—Generous.*

Ancien champion canadien du billard, le sénateur Arthur Marcotte, c.r., brillant avocat de Montréal et de Ponteix, Saskatchewan, a été à même de juger de l'importance de l'œuvre sportive de Léo Dandurand et de son développement dans plusieurs de ses branches.

—Monsieur Léo Dandurand arrive à la maturité, écrit-il, et cette maturité, qui lui a permis d'acquérir l'expérience pratique dans tous les domaines du sport, lui permettra de rendre des services encore plus grands à notre jeunesse d'abord, et je sais qu'il s'en occupe activement. C'est surtout à ce point de vue que je tiens à vous donner mon appréciation de ce que notre ami a fait dans le passé, de ce qu'il fait présentement et surtout de ce qu'il pourra faire dans l'avenir. Je lui souhaite de la santé: le succès, il a su se l'assurer et il le fera encore plus grand qu'autrefois, car son activité est loin d'être finie.

Le distingué membre de la Chambre haute termine en disant:

—Je le considère comme un grand éducateur sportif!

*

* *

Pénétrons dans le cabinet particulier que notre financier s'est aménagé, rue Osborne, à la porte voisine du Restaurant Drury's. On ne peut retenir un mouvement de surprise en constatant l'animation qui règne en ce milieu où se sont conclues des opérations dont les échos vibrent encore au pays et à l'étranger.

On aperçoit tout d'abord une infinité de cadres de toutes dimensions, qui ornent les murs du bureau et de l'antichambre. Il s'y trouve une variété de portraits de famille, des photos représentant le club de hockey Canadien des années de championnat et celui des Alouettes; les plus grandes vedettes du turf, du hockey et du baseball voisinent avec des scènes, incidents, épisodes ou rencontres que la caméra a croqués à des endroits sportifs ou à des fêtes sociales. C'est en résumé toute l'histoire des quarante dernières années de la vie de Léo qu'on voit se dérouler en un diorama du plus vif intérêt. Toutefois, notre ami ne manque jamais d'attirer l'attention des nouveaux venus sur un magnifique portrait en couleur qui le montre photographié aux côtés du célèbre John J. McGraw. Léo tient à ce souvenir comme à un véritable trésor.

Cet homme aimable, né modèle de courtoisie et de gentilhommerie, réserve l'accueil le plus fraternel à ceux qui franchissent son seuil. On est vite captivé par son air de franchise et ses manières

engageantes. Le geste et les paroles de Léo sont de nature à mettre à l'aise le plus timide des visiteurs, qui ne manque pas d'être saisi par la physionomie, la pétulance, le pétillement et la conviction de ce charmant causeur. Sa provision de mots et d'anecdotes assaisonne son discours et lui donne du piquant et de la profondeur.

Parrain de toute une génération, Léo Dandurand connaît tous les sujets à l'ordre du jour. Ses sources de renseignements sont infinies; profondément imbu de la tradition, il sait toujours à fond ce dont il parle. Il est présent en tout lieu et s'instruit de tout sans bruit, sans appareil. Il voit de près et touche tout de ses mains. En plus de formuler ses propres opinions sur les questions les plus variées, Léo reproduit aussi des jugements consacrés, mais en les renouvelant par maint rapprochement et par l'esprit de détail. Ce bienfaiteur est aussi utile qu'agréable à entendre.

Toutefois, il faut se rappeler que nous sommes dans le bureau d'un homme d'affaires dont toutes les minutes sont comptées. Au beau milieu d'une phrase, la sonnerie du téléphone se fait entendre. C'est un appel d'un collaborateur de New-York ou de Chicago, de Saint-Louis ou de la Nouvelle-Orléans; c'est un ami de Toronto, Hamilton, Ottawa ou Québec, qui veut obtenir des précisions sur une certaine affaire. A chaque heure, un journaliste de Montréal ou d'ailleurs désire faire confirmer une rumeur ou se procurer des données exactes sur tel ou tel événement sportif d'autrefois. Des confrères dans le monde de la finance, du commerce ou de l'industrie sont chaque jour en communication avec lui.

Certains amis de ses amis américains lui écrivent ou téléphonent pour faire réserver des chambres à l'hôtel Windsor, au Château-Frontenac ou à l'hôtel Royal-York, et nombre de Canadiens le prient de faire la même chose au Waldorf-Astoria à New-York ou à l'hôtel Roosevelt de la Nouvelle-Orléans pour les célébrations du Mardi-Gras. Ces demandes lui arrivent presque tous les jours.

Que dire maintenant des solliciteurs de billets pour les parties de hockey au Forum ou les joutes des Alouettes au parc Delorimier! On lui demande même des billets pour les rencontres du Canadien et des Alouettes à l'étranger; certains poussent l'audace jusqu'à s'adresser au magnat débordé pour avoir des laissez-passer pour les séries mondiales de baseball. Cette enceinte est en quelque sorte un compendium réunissant en un tout un bureau d'affaires, un

centre d'information et un quartier général sportif, pour ne pas mentionner un bureau de placement.

En pareilles circonstances, l'entrevue doit forcément être abrégée. La fièvre intense qui résulte de ces appels incessants oblige souvent Léo à transformer ses entretiens en causeries-éclairs; mais, même en une telle conjoncture, notre ami reste toujours ce qu'il est, un homme charmant, un "gentil garçon", comme aurait écrit l'humoriste Willy. Dans ce cas, point n'est besoin d'appuyer et d'insister bien longtemps sur un même sujet. Comme pour Napoléon, "un court croquis lui en dit plus long qu'un long rapport", et, en quelques instants, il sait disposer des questions les plus enchevêtrées avec grâce et en toute connaissance de cause. Il est certain que Léo eût fait un habile, savant et redoutable avocat.

Mais quand il y a répit, quand la tournure des choses lui accorde quelques minutes de loisir, le promoteur rentre alors dans son élément pour s'y complaire avec tendresse et parle de la chose sur laquelle il a un droit incontestable d'être écouté, de celle qu'il a le mieux sue et qu'il avait le plus à cœur de posséder et de faire dignement, le sport, qui restera toujours pour lui un cheval de bataille incomparable. Témoin de la conception et de l'éclosion de faits historiques, le légendaire réalisateur est intarissable lorsqu'il évoque des souvenirs d'une carrière si bien remplie, et c'est avec toute l'autorité d'un ancien qu'il parle. Il se grise à relater les détails du passé, dont il faut être muni dans le présent, et à rassembler sous une vue sommaire les résultats d'idées qui sont des conquêtes.

Non, Léo n'a jamais renié sa foi de ce temps-là et n'a rien désavoué. Ce protégé du sort, que le succès ne pouvait intoxiquer, ne s'est jamais satisfait d'à peu près. Nature avertie qui a donné tout ce qui était en elle, elle ne s'est jamais engluée dans la quotidienneté, selon l'expression d'André Maurois. Ce précurseur, toujours avide de nouveauté et d'originalité, n'a pas voulu être un imitateur; il a tenu à créer de toutes pièces, à ravager et à opérer des battues en territoire inexploré. Léo Dandurand n'a jamais été homme à s'agripper aux formules qui nous sont si souvent serinées dans l'enfance. Il devait développer sa personnalité vers son plus haut niveau, affirmer son individualité, et les archives sont là pour attester l'œuvre sur laquelle Léo a apposé son empreinte bien à lui. Les glands qu'il a semés sont devenus des chênes.

Aguerri aux luttes contradictoires, ce grand imprésario a eu l'élévation de les comprendre et la générosité de les excuser. Impossible de causer avec lui sans avoir reconnu l'homme aux qualités civiles et sociales bien distinctes. Ayant rempli ses obligations consciencieusement et s'étant appliqué à ne jamais se soustraire à ses devoirs, on peut dire qu'il est de l'étoffe dont sont faits les hommes célèbres, car la justesse, et parfois la hardiesse de ses conceptions sont frappantes. Comme Guizot, il pourrait s'écrier: *Je ne connais guère l'embarras, et je ne crains pas la responsabilité !*

Dans tous ses actes, Léo est resté rationnel; personne ne saurait prétendre qu'il a brûlé les lumières pour aller plus vite. De cette façon, il n'a par courtisé le désastre.

Zotique L'Espérance, journaliste à la *Patrie* et publiciste de la Brasserie Molson, après avoir parlé de son flair dans les affaires et de son *fair-play* dans la mêlée, déclare que Léo Dandurand s'est intéressé à diverses activités sportives pour l'amour des sports, et non pour le motif lucratif et commercial qui anime de nos jours la majorité des magnats, et que cela lui a valu la fortune et la gloire.

—Ses opérations ont été fructueuses dans toutes les entreprises sportives qu'il a encouragées, ajoute-t-il. Son nom magique et sa vaste expérience ont suffi pour le gratifier que de succès. Toutes les belles qualités qu'il possède ont été également fructueuses quand il s'est agi de se lancer dans les affaires. Il a aidé et aide encore de nombreuses connaissances à bien s'implanter dans la vie. On dit souvent d'un tel athlète qu'il est un "naturel"; c'est bien le cas de dire que monsieur Dandurand a toujours été et est encore un magnat, un sportsman, un dirigeant "naturel".

Voilà l'expression qui caractérise parfaitement bien notre grand coordonnateur des sports, et on pourrait l'étendre à tous ses sens, car, chez Léo, tout part d'un bon naturel. Aucun snobisme, ni affectation. D'un caractère gai, jovial, primesautier, il se laisse souvent déborder par son tempérament agréable, son optimisme et son enthousiasme qui ont donné lieu à un tel foisonnement de projets. Ses saillies spirituelles enchantent ses auditeurs et, avec la bonne humeur qui ne l'abandonne jamais, il aime à répéter, en présence de certains grincheux, la boutade du vaudevilliste: *On peut toujours avoir de la détente, ne serait-ce que celle du chien de fusil !*

Lui, qui a été le trait d'union entre les sportsmen du Canada et des Etats-Unis, a pu réussir ce tour de force, grâce à une connaissance parfaite des matières, une ouverture de vues sans pareille, une politesse caractéristiquement française et un bon-garçonnisme dont bien peu peuvent s'enorgueillir. Homme serviable, honoré de tous ses concitoyens, qui vient en aide à ceux qui le réclament sans jamais ménager son obligeance, Léo a recueilli les fruits des peines qu'il s'est données et indiqué à l'esprit public la voie qu'il devait suivre. De combien de marionnettes n'a-t-il pas savamment tiré les fils ? Sur l'échiquier du sport, il a su manœuvrer les petits pions et les grosses pièces, tout comme il a su s'attirer les gros financiers et traiter avec eux.

Si certaines personnes ont comme patronne Notre-Dame des Petites-Besognes, Léo a dû se rallier sous la bannière de Notre-Dame des Grandes-Entreprises, car tout ce que notre ami a mis à exécution a eu un cachet de grandeur et de permanence. Dès les débuts, son esprit vif, aiguisé, subtil, sa fermeté de caractère, un certain art suivi de serrer les liens et de rattacher sans cesse les relations de société ou d'affaires à des convictions et à des espérances d'un ordre supérieur, ont créé son ascendant sur tout ce qui l'entourait et l'approchait; son influence s'est donc peu à peu organisée pour en arriver au point culminant que tous admirent aujourd'hui. Il s'était tracé un objectif déterminé dans la vie, et il y a constamment adhéré, en dépit de toutes les difficultés qui ont pu se présenter. Oliver Wendell Holmes aurait dit qu'il a eu la véritable attitude mentale qui assure le succès dans toutes les entreprises.

*

* *

Léo a toujours su s'entourer d'auxiliaires et de collaborateurs précieux; il n'en a pas eu de plus fidèle et de plus dévoué que l'infatigable Alex-J. Moore qui, depuis 1918, a suivi pas à pas le grand magnat et vécu les mêmes aventures. Cet estimable compagnon est, dans toute l'acception du mot, son homme de confiance, son surintendant, son bras droit, son *alter ego*. Alex a surveillé avec un soin jaloux les intérêts du financier et promoteur; de maintes façons, il a contribué au succès de ses réalisations, et Léo a pu donner une expression concrète aux talents, à l'expérience et aux sages conseils de l'être qui l'a toujours suivi comme son ombre.

Rien n'est étranger à Alex-J. Moore, et l'application de son travail, sa méthode rationnelle de trouver solution à tout, sa mémoire phénoménale et l'encyclopédie ambulante qu'il est devenu, ont pour notre philanthrope une valeur infinie. Le compagnon de ce dernier est une autorité en matière de pari-mutuel, et il peut se vanter d'avoir exercé sa vigilance sur toutes les pistes des Etats-Unis et nombre d'hippodromes canadiens.

Notre bon ami naquit à Montréal le 24 août 1891 et fit ses études à l'Académie Commerciale Catholique de Montréal, communément appelée Le Plateau, au temps où M. Leblond de Brumath en était le principal. Le 7 juillet 1919, Alex-J. Moore épousait mademoiselle Annette Roger, de Montréal.

*

* *

Ayant dépassé le méridien de sa vie, Léo Dandurand n'a pas voulu mettre tous ses œufs dans le même panier. Sainte-Beuve lui a démontré qu'il n'était pas sage de bâtir tout un édifice sur une même colonne. Après avoir scruté l'horizon et interrogé l'avenir, il en est venu à la conclusion qu'il fallait céder la place à d'autres et donner une chance aux plus jeunes de s'extérioriser.

Gouverneur de l'hôpital Notre-Dame, membre de la Chambre de Commerce de Montréal, et directeur du *Montreal Tourist and Convention Bureau,* Léo est aussi inscrit aux clubs de golf Beaconsfield et Laval-sur-leLac, à l'Association Athlétique Nationale, au Club Saint-Denis et au *Pointe-Claire Curling Club.* Toutefois, à l'exception de la piste de Fairmount Park, à Collinsville, Illinois, qu'il exploite en société avec Robert S. Eddy, Léo Dandurand est maintenant retiré du sport actif, mais il reste le sportsman consultant dont la parole prime dans tous les cercles. Il a pris cette décision radicale pour se dévouer entièrement et accorder toute son attention à ses affaires dont les proportions s'accentuent de plus en plus. Ce citoyen, qui n'a peur de rien, est parvenu à édifier avec ses deux fils Gérard et Paul une sorte de *family compact* qui administre les activités des "Entreprises Dandurand", enregistrées sous le nom de *Dan Acres Realty Co. Ltd.*

En plus de posséder le Café Martin et le Restaurant Drury's, Léo est aussi propriétaire de la fabrique d'eaux gazeuses Montclair-Richelieu. Il a un intérêt prépondérant dans les établissements de nettoyage et dégraissage *Paul Service Stores.* L'aimable

financier, dont l'instinct des affaires a été cité même dans les grandes écoles commerciales, compte parmi les plus importants actionnaires de plusieurs compagnies et corporations industrielles. Il ne cache pas le fait qu'il a placé une petite fortune dans des exploitations minières et pétrolières au Canada et aux Etats-Unis. Léo a aussi de gros intérêts dans des immeubles situés au cœur même du centre commercial de Montréal.

Après avoir pris cette résolution, le grand chef canadien-français a passé vite et marché ferme vers un ordre d'idées raisonnables, enchaînées, qui ont donné des résultats presque immédiats. Léo a évité de mettre le pied sur des terrains glissants. Il a eu en horreur les fluctuations, les tâtonnements, les allées et venues inutiles. Loin de lui la pensée de s'en tenir à des essais ou de recourir à des biais: cela lui a épargné la tâche de surveiller les accrocs et de procéder aux reprises, et ainsi il n'a pas connu les brouilles qui n'entraînent pas toujours les raccommodements.

Jamais notre animateur-administrateur-diplomate ne s'est abaissé au tripotage, aux intrigues, manigances et opérations plus ou moins louches. Sa droiture et son honnêteté ont toujours prévalu, et c'est bien ce qui a été la véritable clef de ses succès. Mais que d'affaires, que de desseins, que de projets, que d'intérêts à démêler dans cette agglomération d'entreprises qui est devenue un empire ! Avec son esprit audacieux et son puissant génie, Léo porte fièrement aujourd'hui le poids de cette multiplicité d'affaires qu'il a si bien préparées et suscitées.

Un ambitieux, Léo ? Peut-être est-il simplement conscient de sa valeur. Son prestige s'impose dans tout son rayonnement, et cela découle de son esprit de travail, de son souci du détail, son besoin de tout décomposer et de tout régler, ou du moins de tout comprendre, de se rendre un compte exact de la marche et de la conduite suivie en chaque affaire. S'il a pu satisfaire ses légitimes aspirations, c'est qu'il est avant tout un homme ingénieux, inventif, qui a à la fois l'initiative et l'exécution. Quand on est à ce degré chez soi, dans le plein de la veine, on peut tout oser et se permettre.

Sa volonté et ses désirs, comme une fièvre qui veut se faire une issue, ont besoin de se concentrer dans ses nouvelles activités; c'est là que son exaltation est à sa place, qu'elle trouve son aliment

et son emploi, qu'elle est honorable et civique. Si une pomme tombe du pommier, les vers s'y mettent. Léo, lui, la cueille sur l'arbre. Comme le fait remarquer Dan Parker, lorsqu'il pense, notre promoteur est ordinairement dix ans avant son temps.

Mais son plus beau titre de gloire aura été le sport. Il n'a prétendu à rien moins qu'à le réhabiliter; il a visé à lui rendre tout son prix. C'est dans ce royaume qu'il a excellé à définir dans toutes ses parties ce personnage qu'il a su le mieux être, qu'il a été le plus naturellement, et comme par une vocation spéciale.

Ce commandant bien équipé pour conduire une guerre a fait une levée de boucliers en faveur du sport et a brisé plus d'une lance pour en prendre la défense. Comme les affaires, le sport est pour lui un jeu savant, où il s'agit d'être le plus habile et le plus fort. Tel qu'il est, il n'est pas remplacé. Qui donc pourrait s'aviser de tenir lieu de ce grand pourvoyeur de sportifs ?

Léo Dandurand a donné une forme concrète à la belle maxime d'Emile Faguet: il a magnifiquement compris que l'art de la vie consiste à faire de la vie une œuvre d'art. Oui, cet incomparable sportsman mérite d'être encadré, et il l'est sûrement dans le cœur de ses admirateurs. Le bon sportif qu'est Marcel Boivin, député de Shefford, va plus loin. Il déclare qu'on a érigé des monuments à plusieurs de nos grands hommes.

—J'espère qu'un jour, dit-il, on érigera un monument à Léo Dandurand pour perpétuer la mémoire de celui qui a formé toute une génération d'athlètes, de l'as des sportsmen.

—Une statue ! Une statue ! Et pourquoi ? nous demande en souriant l'homme au passé si brillant. N'est-il pas préférable de vivre dans le coeur de ses semblables plutôt que d'avoir les traits immortalisés dans la pierre ? Dans bien des villes que j'ai visitées, il m'a été donné de passer devant des monuments, et quand j'ai voulu demander des renseignements au sujet de l'honorable personnage, on ne pouvait satisfaire ma curiosité. Ce qui revient à dire qu'il vaut mieux ne pas avoir de monument et être connu de tous, au lieu d'avoir une statue qui se dresse dans un parc ou sur une place publique et au sujet de laquelle personne n'est en mesure de fournir les moindres détails.

Et là-dessus notre interlocuteur cligne malicieusement de l'œil !

Après quarante-cinq années d'efforts obstinés que nous avons tenté de cristalliser ici, Léo croit avoir fait entendre son chant du cygne; il s'éclipse volontairement, il prend prématurément sa retraite. Mais ses amis ne l'entendent pas ainsi; ils le réclament à grands cris, ils l'espèrent avec véhémence et salueraient frénétiquement son retour. Cette attitude de leur part n'est-elle pas le plus beau tribut d'estime et de regret ?

Formulons le vœu que le ciel entendra leurs supplications et qu'avant longtemps nous aurons le bonheur d'applaudir à la rentrée de Léo sur la scène sportive !

Comme suprême hommage à ce maître de tant de destinées, nous dirons avec l'immortel Frank Nighbor, la sensaion des anciens Sénateurs d'Ottawa et le grand artiste du *poke-check:*

—*Leo Dandurand stands "Ace-High" ! ! !*

UN MOT DE LEO DANDURAND

Le sport occupe aujourd'hui une place prépondérante dans notre vie nationale, et je ne crains pas de dire qu'au cours de douze mois, les trois quarts de la population participent à des activités sportives, s'y intéressent directement ou les encouragent de mille et une manières.

A mesure que la science augmente, les loisirs de chacun, le sport en particulier, prennent plus d'ampleur. Oui, le sport est devenu un besoin, une nécessité, même si quelquefois sa qualité n'est pas ce qu'elle devrait être. Le sport est maintenant considéré comme une institution qui survivra à bien d'autres.

Cette forme de l'activité humaine, que l'on associait dans l'Antiquité aux cérémonies religieuses, traduit fort bien de nos jours les principes que nous enseigne le Christianisme. En procédant à notre développement physique et en suscitant les actes de courage, d'endurance, en cultivant l'esprit de corps et la maîtrise de soi-même, on répond parfaitement à l'idéal chrétien qui tend à nous inculquer le sens de la justice et du fair-play.

Mais qu'on n'oublie pas que le sport est soumis à des règles et des prescriptions rigides. Comme la vie, il est semé de difficultés; mais, sans ces difficultés, le sport, comme la vie, serait souvent monotone. Comment ne pas souscrire pleinement à l'assertion de Charles d'Ydewalde, qui écrivait dans les Etudes:

> Sous le coup de vent sportif, l'humanité devient moins mauvaise, elle oublie, elle s'oublie...

Dans le sport, j'ai rencontré des milliers de personnes de toutes les parties de l'univers, ce qui m'a fourni un vaste champ d'observation pour étudier les différentes mentalités qui composent ce vaste monde. Comme dans la politique, il y a en a de toutes les couleurs et beaucoup sont d'idéologies différentes; mais je me hâte d'ajouter que je retiens ma plus grande confiance dans le sport pour l'avenir de notre jeunesse d'aujourd'hui et de demain.

Ceux qui pratiquent le sport et y manifestent de l'intérêt reçoivent une solide formation, basée sur un grand sens de responsabilité et d'honneur, un esprit de loyauté et un amour du prochain qui suppriment une infinité de cahots et d'ornières parsemant le chemin de la vie. Le sport leur fournit ces attributs tout naturellement, et les véritables athlètes les retiennent toute leur vie.

Un vrai sportif ne tombe jamais bien bas. Ayant le respect de son corps, il se relève bien vite; et relever son corps, c'est relever en même temps son esprit et son âme. Nos édiles, nos éducateurs, nos religieux enseignants, qui s'arment du sport pour faire la lutte contre la délinquence juvénile, menaçante pour chaque nouveau-né, font un très grand pas pour enrayer ce fléau.

De plus, je dirai avec l'honorable Lionel Chevrier, ministre des Transports, qui, le 12 mai 1951, lors de l'attribution annuelle du trophée Gil-O. Julien, présenta une superbe thèse sur le sport devant une salle comble à l'Eastview High School:

—Au Canada, la pratique du jeu d'équipe a une signification toute particulière, en ce qu'elle met en rapprochement des athlètes de toutes les parties de notre vaste pays, et des représentants des diverses nationalités qui le composent. A une époque où l'unité nationale est de si grande importance, le sport est appelé à jouer un rôle de premier plan comme instrument de bonne entente.

Durant ces longues années où j'ai vaqué à la vie sportive, j'ai eu l'occasion de tâter son pouls, de prendre sa pression, soit mentale, physique ou financière, et j'ai toujours trouvé en elle un monde vertueux et heureux, car il est bien vrai que le sport facilite la poursuite du bonheur.

Jeunes gens, livrez-vous au sport et faites de la vie un sport.

Vous serez sages et heureux !

Léo Dandurand

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

EN HAUT : Léo Dandurand conversant avec des célébrités. De gauche à droite : Léo Dandurand, Lionel Conacher, Eugène "Dare-Devil" Gauthier et Newsy Lalonde.

AU BAS : Une partie du Stade Delorimier, lors des finales entre les Alouettes et les Toronto Argonauts en novemmbre 1946. Une foule record de 24,000 personnes assistait à la joute.

EN HAUT : Léo Dandurand et Maurice Chevalier au Café Martin.

AU BAS : Quand de bons amis se rencontrent. De gauche à droite : Newsy Lalonde, Stan Horne, Léo Dandurand et Clarence S. Campbell, président de la Ligue Nationale de Hockey.

TABLE ALPHABÉTIQUE

— A —

Aaron 175
Abel, Taffy 150
Adams,
Charles F. 133, 134, 150, 187, 195
Adams, Jack 120, 197
Adkim, Harold 295
Ahearn, Frank 13, 134
Albani, Madame 9
Alberts, Russ 223
Alexander de Tunis,
Vicomte 271, 272
Alexander, Grover 258
Alexandre, Arthur 166,167
Alexandre, Empereur 313
Allan, Sir Montagu 192, 316
André, Commandant 68
André, Rév. Frère 90
Annibal 155
Antoine, Saint- 130
Arbour, Ty 113
Archambault, Juge Jos. 165
Arnold, Edward 321
Arnold, Tom 178
Arnold, W. 108
Arsenault, Bona 208
Ashton, Fred 46, 50
Atwood, Henry 204
Auer, Mischa 321
Aumais, Hervé 221
Aumais, Marie-Jeanne 220
Aumais, Marie-Mignonne 220
Aumais, Ovide 220
Aumais, Wilbrod 221
Aumais, Yvette 221
Aumond, Jean-Pierre 321

— B —

Bach, Jean-Sébastien 320
Bailey, Ace 171
Bain, Donald 192
Bain, Frank 70
Baker, "Hobey" 192
Baker, Norm 175
Baldwin, Sir Robert 18
Baldwin, Hon. Stanley 286
Ball, Phil 256, 257
Ball-Dumont, Ad. 316
Balzac, Honoré de 12
Bamberger, Julius 83
Bang, Ed. 295, 323
Bannerman, Mel 169
Barabbas 273
Bario, Marguerite 19
Barnabé, Bert 218
Barnett, J. G. 108
Barnum 146
Barrès, Maurice 244
Barrette, Jean 137, 246, 295
Barry, Dave 98
Bassett, Major John 254
Batten, Brock 217, 250
Bawlf, Nick 209
Baxter, L. 108
Bayard, Chevalier 138
Beatty, Sir Edward 119, 165
Beaubien, Pierre 185
Beauchamp, Clément 143
Beauchamp, Jacques 295
Beauchamp, Me Noël 164
Beauchamp, Roland 267
Beaudette, Charles 272
Beaudoin, Léandre 37
Beaudoin, R. P. Pierre 24, 25
Beauregard, Me Lucien 217, 242
Beethoven, Ludwig 35
Bégin, Cardinal 9
Bélanger, Notaire "Zai" 38
Belcourt, Sén. N.-A. 86
Bell, Bert 227, 228, 229
Bell, Billy 113, 121
Bell, Ralph P. 279
Bellamy, Ralph 321
Bellerose, Charles 47
Bellerose, Salomon 47
Bennett, Maxie 169
Bennett, Hon. R. B. 301
Benoit, Jos. 63
Béraud, Henri 244
Bercovitch, Hon. Peter 150
Berger, Compositeur 58
Berger, Lou 123
Bergin, R.P. 28
Berlinguette, Louis 113
Bernard, R. F. J.-Baptiste 25
Bernier, Arthur 109
Bessborough, Lady 166
Bessborough, Lord 166
Bidwell, Charles 91
Bilsky, Sam 158
Bisaillon, Hector 219
Bisaillon, Pierre 219
Bizet, Georges 301
Blacklock, Tom 129
Blake, Toe 183
Blanc, Edmond 93
Blanchard, Elie 49, 89
Boileau, Eugène 19

Boileau, Mme Eugène 19
Boileau, Abbé Georges-E. 58
Boileau, Sarto 19
Boileau, Yolande 19
Boivin, Marcel 170, 331
Boles, John 321
Bonaparte, Napoléon 126
Bonaparte, Prince Roland 93
Borne, Maire Lucien 207
Boon, R. R. "Dickie" 107, 121, 193, 270
Booth, Clary S., ... 218
Boswell, James 326
Bouchard, Edmond 113, 118
Boucher, Billy 113, 114, 122, 128, 136 137, 142, 151, 210.
Boucher, Bob 122
Boucher, Elie 39
Boucher, Frank 134, 150, 210
Boucher, George 113
Boucher, Marie-Louise 220
Bougeant, Madame 267
Bougie, M. 109
Bourbonnais, Euclide 261
Bourgault, Léo 167
Bourget, Mgr Ignace 9
Bourget, Paul 58
Bourke, Tom 79
Bourque, Oscar 38
Bowie, Russell 121, 192
Boyd, Mme Irma 184
Boyer, Charles 320
Boyer, Jos. 251
Bradley, Col. E. R. 77, 78, 82, 88, 91
Brais, Hon. Philippe 288
Brault, Alexis 19
Brault, Aurélie 19
Brault, Léandre 19
Brault, Louis 24
Breadon, Sam 256
Bremner Ltd., Alex 57
Brennan, Paddy 252
Brière, Arthur 63
Brillat-Savarin 321
Brisebois, Rhéaume 295
Broadbent, Harry "Punch" 147
Brothers, Roy 154
Brown, Curly 86
Brown, Dick 70
Brown, Rév. Fr. Fred. 24
Brown, Walter 192
Bruchési, Mgr Paul 287
Bruneau, Georges 51
Bruneau, Raymond 322
Brunet, André 268
Bryant, Gad 63, 77
Brydson, Gordon 279
Buchanan, Edgar C., ... 129
Bumbray, John 218
Burchard, Jim 295
Bureau, Edouard 38
Bureau, Hon. Jacques 38
Burke, John 92
Burke, Marty 155, 159, 166, 167, 169, 172.
Burman, Bob 204
Burnett, Red 295
Burschfield, Mme Gertrude 184
Butler, Percy 107
Byng, Lady 137, 269
Byng, Lord 137
Byrnes, Frank 295

— C —

Cable, Howard 279
Cadorette, François 285
Cadotte, Albert 47
Cain, Herb 174
Calder, Frank, 116, 134, 136, 140, 168, 170, 192, 269.
Callaghan, Morley 295
Callahan, Paddy 63
Cameron, Bill 122
Cameron, Jack 145
Campbell, Clarence S., 192, 260, 313
Campbell, Rév. Malcolm 185
Cannon, Hon. Lucien 160
Capone, Al 79
Cardin, Hon. P.-J.-A. 164
Cardinal, Jos. 50, 130
Carisse, Alex "Doc" 296
Carle, J. 219
Carmel, Larry 50
Carmichael, John F. 295
Caron, A.-L. 116, 252
Caron, Ethel 33, 36, 40, 64
Caron, Juge J.-B.-T. 158
Carroll, Dink 294
Carroll, Richard 135
Carson, Gerald 157, 159, 167
Cartier, Sir Georges-E. 9
Cartier, Jacques 72
Cartuyvels, R. P. Louis 25
Casgrain, Hon. Pierre 254, 301
Castonguay, Alex 244
Castor et Pollux 302

Cattarinich, Jos, 47, 49, 62, 67, 70, 80, 82, 86, 88, 89, 93, 94, 97, 109, 110, 117, 140, 157, 173, 178, 180, 252, 257, 259, 260, 281, 283, 299, 323
Cattarinich, Mme Jos. 87, 89, 302
Cattarinichi, Guiseppe 299
Catudal, M. 99
Cayford, Arthur 178
César, Jules 192
Chabot, Lorne 149, 169, 172, 174
Chambers, Bill 235
Champagneur, R. P. 25
Chance, Frank 34
Chandler, Helen 321
Chantal, Léonard 244
Chapdelaine, Maria 196
Chapleau, Sir Adolphe 9
Chapleau, Edouard 109
Chapleau, J.-A. 156
Chapman, William 9
Charland, Dr Walter-E. 185
Charlebois, R.P. J.-A. 25
Chartrand, Bill 244
Chartrand, Hervé 244
Chartrand, Lucien 96
Chartrand, M. 109
Chartrand, R.P. 42
Chassé, Edmond 301
Chénier, Marie-Joseph 165
Chesterfield, Lord 185
Chevalier, Maurice 321
Chèvrefils, Rhéal 268
Chevrier, Juge E.-R.-E. 250
Chevrier, Hon. Lionel 336
Chevrier, Roméo 244
Chevrolet, Gaston 251
Chevrolet, Louis 251
Chiniquy 24
Chisholm, Herb 129
Chopin, Frédéric 320
Choquette, Jos. 205
Choquette, Juge F.-X. 153
Church, Thomas 160
Churchill, Randolph 320
Churchill, Hon. Winston 286
Ciceri, Paul 124, 134
Cicéron 42
Cicia, Ray 235
Clair, Frank 237
Clapper, "Dit" 150, 192
Cleghorn, Odie, 46, 50, 113, 121, 123, 126, 136, 141, 202, 205, 250.
Cleghorn, Sprague, 46, 50, 81, 113, 118, 119, 121, 126, 128, 130, 136, 141, 144, 205, 250.
Clément, Dr J.-A. 166
Clément, "Money" 49
Coates, Sir Eric 320
Cobb, Irvin S. 321
Cobb, Ty 61, 204
Coe, Madame 279
Coleman, Jim 296
Collette, Emile 218
Collins, Eddie 258
Collins, Frank 97
Conacher, Lionel, 117, 172, 173, 175, 202, 204, 230.
Connaught, Duc de 271
Connelly, Paddy 63
Conrad, A. 219
Coo, Major A. E. H. 192
Cook, Bill 150, 193, 207
Cook, Bunny 150
Cook, Myrtle 176
Cooke, Jack Kent 279
Cooper, Carson 151
Corbeau, Bert 113, 118, 169
Cordner, A. C. 290
Cormier, Roger 142
Corneille, Pierre 306
Cornellier, Philippe 244
Corum, Bill 295
Côté, Emile 268
Côté, R.P. Jacques 25
Coty, François 94
Couillard, Guillaume 18
Courjault, R.P. René 25
Courtauld, R.P. 42
Courtois, Jos. 244
Cousineau, Dr Joseph 300
Cousineau, Juge Louis 138
Coutu, Bill 113, 119, 136, 142
Coutu, Emile 108, 203
Couture, R.P. 42
Cradock, Eric, 217, 218, 235, 237, 238, 239, 240, 241, 247, 257.
Crawford, Rusty 122
Crémazie, Octave 9
Crémieux, Octave 58
Crésus 291
Crispin, Jeannine 321
Crosby, Bing 321
Crowe, Clem 237
Crutchfield, Nelson 173, 180
Cude, Wilfrid 174
Cunningham, Bill 295
Cunningham, Bob 237
Curran, Hon. Juge 152
Curran, Sén. Tom 79
Currie, Sir Arthur 270

Cutter, Ray 51
Cyr, Louis 61
Cyr, R.P. 46, 116

— D —

Daigneault, Eusèbe 111
Damon et Pythias 301
Dandurand, Annette 20
Dandurand, Antoine; 18,21
Dandurand, Béatrice 20
Dandurand, Bernadette 20
Dandurand, Dahris 59
Dandurand, Elisabeth 20
Dandurand, F.-X. 19, 22, 23, 28
Dandurand, Mme F.-X., 19, 24, 28, 35, 37, 41, 44, 90.
Dandurand, Gérard, 59, 68, 92, 204, 231, 239, 240, 241, 259, 260, 316, 329.
Dandurand, Mme Gérard 59, 92
Dandurand, Hervé 20, 41, 49, 50
Dandurand, Homer 20, 34
Dandurand, Jacques 20
Dandurand, Jean 18
Dandurand, José 59
Dandurand, Léda 19
Dandurand no 1, Mme Léo, 58, 64, 89, 130, 136, 215, 283.
Dandurand no 2, Mme Léo, 187, 220, 224, 247, 317, 319.
Dandurand, Léo II 59, 231
Dandurand, Maria 20
Dandurand, Marcel 18
Dandurand, Oline 20
Dandurand, Paul, 59, 239, 240, 241, 329.
Dandurand, Sén. Raoul 188
Dandurand, Raymond 20
Dandurand, Vivien 20
Dandurand, Yvon 20, 41
Dandurand fils, Yvon 20
Daoust, Jean-Charles 138, 153
David, Hon. Athanase, 38, 110, 129, 130, 137, 150, 170, 185, 191.
David, Ferdinand 156
Davidson, Allan "Scotty" 192
Dawes, Famille 309
Dawes, Kenneth 88, 178
Dean, Dizzy 92
Décarie, A. 109
Décarie, Hector 61
Décosse, Eugène 126, 127, 145
Deganne, Charlie 49
De Gaspé, Philippe-A. 9
De Geer, Vern 295
Degray, Mike 49
Démosthène 191
Dempsey, Jack 85, 98, 321
Denis, J.-P. 60
Denneny, Cy 120
Dern, George 83
Déry, R.P. 42
Désaulniers, R.P. Isaac 25
Désautels, Michel 63
Descarreaux, Maurice 171
Désilets, Joffre 169, 172
Desjardins, Marcel 295
Desjardins, Maurice 312
Desmarteaux, Alexandre 74
Désormiers, Antoine 63, 307
Despatie, Paul 261
Désy, Wilfrid "Sky" 154
Dewar, Phyllis 265
De Witt, Frères 256
Dickson, Jeff 284
Dingle, Stanley F. 218
Doheny, M. 108
Dolan, C. 107
Dolson, Jeannette 265
Donnadieu, Emile 63, 307
Dooley, Juge James E. 154
Doran, J. P. 107
Dorval, Napoléon 53, 107, 110
Dostaler, M. 203
Drieu la Rochelle 244
Drinkwater, Charles G. 192
Drouin, Me Marc 207
Drury, Jimmy 321
Dubé, Dr J.-E. 142
Dubé, R.P. P. 25
Dubeau, Ernest 108
Dubois, Louise 20
Dubord, Alexis 156
Dubuc, J.-E.-A. 144
Dubuc, Jean 62, 154
Duchesnil, Arthur 51
Duckett, Me Richard, 21, 38, 47, 53, 109, 290.
Ducroux, R.P. Joseph 25
Dudley, George W. 192
Dufour, Edouard 122, 143
Dugal, Jules 185
Dugas, R.P. M.-T. 25
Duggan, Tom 110, 115, 118, 133
Dulude, Eloi 49
Dumouchel, Raoul 116
Dunne, Irene 279
Dunnell, Milton 295

Dunnigan, Sénateur 88
Duplessis, Hon. Maurice, 38, 207, 274, 279.
Duplessis, "Tili" 51
Dupré, Gilbert 268
Dupré, Hon. Maurice 301
Dupuis, Armand 185
Duquette, N.-F. 72
Durante, Jimmy 92
Durnan, Bill 190
Durocher, Léo 92
Dutton, Mervin "Red" 192
Dykes, Jimmy 92

— E —

Eckersall, Walter 32, 34
Eddy, Robert S., 77, 78, 86, 249, 257, 329.
Eden, Hon. Anthony 320
Ederle, Gertrude 264
Edimbourg, Duc d' 75
Egérie 247
Ekers, Famille 309
Elisabeth, Princesse 75
Elisabeth, Rév. Sr. 20
Elliott, Me Henry 110
Esculape 127

— F —

Faguet, Emile 331
Falles, Arthur 148
Faulkner, Arthur 300
Fauteux, Hon. Gaspard 272
Ferguson, Elmer, 119, 128, 144, 203, 209, 242, 280, 294, 296, 310.
Ferry, H. 107
Fields, Gracie 321
Fifer, Joseph W. 21
Filchock, Frank, 226, 229, 230, 234 237, 243.
Filiatrault, Raphaël 244
Fiset, Sir Eugène 301
Fisher, John 223, 224, 279
Fleming, Bob 204
Fleming, Frankie 63
Foch, Maréchal 162
Foisy, Georges 97
Foley, Jimmy 190
Ford, Charlie 47
Forget, L.-J. 156
Forget, Col. Maurice 179, 253
Forgues, Dr Hector 184
Fortier, Joseph-A. 322
Fortin, Philippe 268
Fortin, Robert 268
Foulds, William 236
Fouquière, André de 279
Fournier, R.P. Cyrille 25
Francen, Victor 321
Francoeur, Louis 58
Fraser, Gordon 159
Fréchette, Louis 9, 65
Frigon, Henry 56, 287
Frisch, Frankie 51, 258
Frochard, La vieille 65
Funk & Wagnall 323
Fyon, J. 108

— G —

Gaboury, Marcel 218
Gagné, Arthur 149
Gagnon, Alcide 47
Gagnon, Ernest 9
Gagnon, Fred 49
Gagnon, Johnny, 149, 153, 154, 159, 166, 174, 185, 195.
Gainor, Dutch 150
Gales, Gordon 107
Galles, Prince de 93, 146, 260
Gardiner, "Chuck" 192
Gardiner, Herb 150, 157
Gardner, Jimmy 107
Gariépy, R.P. Wilfrid 289
Gary, William 138
Gates, John W. 67
Gaudette, Roger 285
Gaudreault, Léo 154, 167
Gauthier, Albert 149
Gauthier, Eugène 49, 81, 121
Gélinas, Louis-P. 185
Gendron, Le lutteur 61
Genest, Edgar 218
Genevoix, Maurice 244
Geoffrion, Bernard 184
Geoffrion, Me Aimé 152, 180
Georges V, Sa Majesté 260
Gerard, Eddie 147, 192
Germain, Me Alban 66
Gilbert et Sullivan 320
Gingras, R.P. J.-Nérée 25
Gionu, Peintre 316
Giraudoux, Jean 244
Girouard, Juge Wilfrid 41
Giroux, Arthur 151, 167
Gish, Dorothy 321
Godin, Sammy 169
Goheen, Frank "Moose" 193
Gohier, Maire Edouard 254

Gohier, Ernest 46, 260
Gohier, Mme Théophile 58
Goldman, Edwin F. 320
Goldsworthy, Leroy 174
Goncourt, Frères 299
Gorman, Tommy, 86, 94, 116, 120, 125, 133, 134, 138, 173, 174, 178, 190, 197, 310.
Gosnell, R. E. 129
Gotch, Frank 204
Gounod, Charles 301
Granger Frères 33
Grant, Mike 192
Gratton, Aurèle 242
Gray, Sir Henry 262
Green, Shortie 136
Greenwood, Dr A. H. 279
Grenier, Jacques 156
Griffis, Silas "Si" 192
Griffith, Clark 84
Grosvenor, Len 167
Grothé, Hon. Raoul 116, 185
Groulx, Teddy 109
Guèvremont, Germaine 38
Guèvremont, Hyacinthe 38, 39, 47
Guillet, Modeste 244
Guinon, Albert 256
Guité, Alphonse 38, 39
Guizot, François 327

— H —

Hacala, Verna 59
Haedens, Kléber 244
Hagen, Walter 260
Hainsworth, George, 145, 148, 149, 152, 156, 159, 166, 169.
Hall, Jos. 201
Hambly, Percy 117, 134
Hamelin, Edmond 47
Hammond, Col. John, 135, 138, 187
Hardwicke, Sir Cedric 321
Hare, Thomas 108
Harrington, Hago 167
Harris, James 134
Harrison, Benjamin 21
Harrison, Dutch 260
Harrison, George 295
Hart, Cecil M., 110, 116, 121, 124, 127, 129, 134, 141, 142, 148, 152, 155, 158, 159, 162, 166, 185, 206, 250, 257, 259.
Hart, Dr David A. 127, 269
Hart, Gizzy 149, 167
Hart, L. M. 218
Haydn, Joseph 320
Hayes, J. R. 91
Hayman, Lew, 190, 216, 218, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 247, 257.
Hearst, Mrs. William R. 146
Hébert, Alfred 9
Hébert, Augustin 18
Hébert, Louis 18
Hébert, Roland 143
Hébert, Sammy 145
Henderson, W. J. 208
Hendy, Jim 141
Henie, Sonia 321
Hermann, Garry 258
Hern, Riley 121, 123, 322
Hertz, John D. 86
Hewitson, Bobby 295
Hewitt, William A. 125, 192
Higgings, Robina 265
Hildegarde 92, 321
Hitchman, Lionel 166
Hitler, Adolf 286
Hodge, Thomas G. 107
Hodgson, George 204
Hogan, Ben 260
Hogan, Frank 253
Holman, Sammy "Sweetheart" 74
Holmes, Harry "Happy" 141
Holmes, Oliver Wendell 328
Holmes, Sherlock 142
Homère 42
Hoover, Herbert 83
Hope, Bob 92
Hoppe, Willie 29, 204
Houde, Maire Camillien 161, 223
Houde, Dr Frédéric 38
Houle, Mme Lucien 58
Howard, Phocion P. 281
Howley, Dan 260
Hudon, E.-A. 156
Hughes, Charles 149
Hugo, Victor 224, 271, 319
Hurley, Jim 295
Hurteau, Dr Adélard 207
Hyland, Harry 121, 257
Hyland, Maire 146
Hyman, Morris 78

— I —

Innes, Billy 50
Innes, Jack 46
Insky, Myer 205
Irvin, Dick 150, 188

— J —

Jacobs, Me Sam 164
Jackson, Harvey 196
Jamieson, Park 279
Jargaille, Louis 255
Jeffries, James 204
Jenkins, Roger 172
Jennings, Hugh 61
Jennings, William 107
Jessel, George 92
Jetté, M. 108, 203
Johnson, "Bus" 170
Johnson, Ching 150
Johnson, Ernest "Moose" 193
Johnson, Samuel 319
Joliat, Aurèle, 54, 81, 115, 128, 136, 137, 142, 151, 159, 166, 170, 171, 174, 183, 185, 191, 192, 193, 210, 246, 250, 283, 302, 308, 317.
Joliat, Emile 116
Joliat, René 136
Jolson, Al 279
Jones, Con. 50
Jones, M. 72
Joron, Lionel 219, 244
Jouffroy, Théodore 167
Joyce, Art 121
Julien, Gil-O. 150, 267, 336

— K —

Kaiser Guillaume 66
Kastel, Phil 300
Kavanagh, J. 50
Keefe, William 295
Keener, Sid 295
Kellerman, Annette 264
Kendall, Frank 110
Kendall, John 110, 155
Kennedy, George, 39, 68, 105, 110, 111, 155, 179, 180, 201.
Kennedy, Mme George 110
Kennehan, P. 107
Kerwin, J. 107
Kessler, Max 295
Keyes, Eagle 235
Keymer, Arthur L. 218
Kieran, John 131, 204, 295

— L —

Labeauce, Marguerite 18
Laberge, Albert 48, 218, 295
Labiche, Eugène 53
Lachapelle, Ernest "Doc" 49
Lacordaire 35
Lacroix, Alphonse 145
Lafleur, Me Eugène 152
Lafleur, Me Lorenzo 207
Lafleur, Raoul 136
Lafontaine, Sir Louis-H. 9, 18
Laforce, Charles 47
Laforce, Ernest 47
Lafortune, Maire Daniel, ... 293, 294
Lafortune, Gérald 268
Laframboise, Mariette 61
Laframboise, Marthe 268
Lafrance, Adélard 169
Lafrance, Léo 149
La Guardia, Maire Fiorello 320
Lajoie, Juge Léon 38, 39, 41, 312
Lajoie, Napoléon 52
Lajoie, Dr Roméo 38, 39, 47
Lalande, R.P. Joseph 41
Lalande, R.P. Louis, 35, 41, 116, 117, 143, 280, 302.
Laliberté, Alfred 9
Lally, Jos. 203
Lalonde, Phil. 199
Lalonde, Newsy, 49, 109, 113, 115, 145, 149, 153, 168, 169, 174, 175, 176, 192, 193, 202, 230, 252, 257, 260, 294, 300.
Lalumière, R.P. 25
Lamarche, Joseph 53
Lamb, Jos 174
Lambert, Aurélie 19
Lambert, Benjamin-C. 154
Lambert, Dick 260
Lamour, Dorothy 92
Lamoureux, "Mon Oncle" 49
Lanctôt, Me Charles 255
Landi, Elissa 321
Landry, Alex 63
Landry, Maurice 143
Langdon, Joan 265
Langevin, Mgr Adélard 9
Langlois, Albert 271
Lanier, Max 273
Laplante, Adélard 58
Laplante, Amédée 57
Laplante, Mme Amédée 57
Laplante, Emélia 57
Laplante, Graziella 58
Laplante, Lionel "Bossy" 58
Laplante, Marilda 58
Lapointe, Hon. Ernest 164, 250
Laprade, Victor de 261
Larochelle, M. 109

Larochelle, Wildor, 142, 151, 159, 166, 197.
Larose, M. 107
Larouche, Victor 143
Larue, Jack 205
Lasnier, Louis 38
Latraverse, Jos. 47
Laurendeau, Mᵉ Aldéric 190, 260
Laurendeau, M. 75
Laurier, Sir Wilfrid 9, 153
Lavigne, Horace 294
Laviolette, Jack, 49, 108, 109, 110, 122, 203, 300.
Lawrence, George 203
Lawson, Charles C. 246
Lazure, Louis 38
Lazzeri, Tony 258
Lebel, R.P. Isidore 25
Leblond de Brumath, M. 329
Lecours, Adolphe 53, 107
Leduc, Albert, 142, 151, 158, 159, 166, 174.
Leduc, E. 108
Leduc, Edgar 109
Leduc, Paul 289
Lefebvre, Philippe, ... 261
Legris, R.P. Joseph 30, 215
Lehmann, Herbert 88
Lemay, Albert 285
Lemay, Pamphile 9
Lemay, R.P. 42
Lemay, Tony 285
Lemay, Victor 72, 75
Lemelin, Juge Emile 138
Lenglen, Suzanne 264
Leonard, Benny 163
LePailleur, Mgr Alfred 289
Lépine, Pit, 54, 142, 147, 151, 159, 166, 185.
Lesieur, Arthur 157, 162, 166
L'Espérance, Zotique 295, 327
Lesueur, Percy 112
Létourneau, Louis, 63, 110, 117, 134, 151, 163, 185, 259, 306, 323.
Létourneau, Mme Louis 306
Létourneau, Roméo 306
Letters, Iona 204
Levasseur, Noël 25
Lewis, Jos. E. 92
L'Heureux, Happy 49
L'Hommedieu, Steve 66
Lichtenhein, Sammy 134
Lindbergh, Charles 286
Lingle, Jake 80
Lipsett, Bob 129
Lister, Herbert 87
Lloyd George, Hon. 286
Lloyd's, Compagnie 75
Lombardo, F. 258
Londos, Jim 254
Long, Gouverneur Earl P., 272, 273
Long, Gouverneur, Huey P., 262, 272
Longden, Johnny 83
Lord, Alice 20
Lortie, A. 108
Louden, J. J. 192
Louis XIV 18
Love, A. T. 107
Lozeau, Albert 9
Lunny, W. P. 107, 109
Lynch, W. J. 107
Lyttle, Andy 295

— M —

Macdonald, Noël 265
Mack Connie 92
Mackay, Duncan "Mickey" 193
Mackenzie, Redvers 121
Mackenzie-King, Hon. Wm. L., 160, 188, 197, 321.
MacOrlan, Pierre 244
Maestri, Robert S. 77
Mailloux, R.P. Alexis 25
Maisonneuve, Chomedey de 62
Maistre, R.P. J. 25
Major, Oscar 39, 290
Malone, Jos. 118, 121, 192, 193
Malone, R.P. 38, 42
Malone, R.P. Fred 28
Mann, Frankie 97
Manoir, Yves du 244
Mantha, Georges 157, 159, 166
Mantha, Sylvio, 122, 136, 142, 151, 159, 166, 194, 200, 250.
Maranville, Walter 260
Marchand, Frères 48
Marchetti, Compositeur 58
Marcotte, Sén. Arthur 324
Margis, Alfred de 58
Marie des Sept-Douleurs, R. Sr. 20, 288.
Marois, Paul 137
Marsh, Lou, ... 115, 123, 124, 294
Marsil, R.P. Moïse-J. 25
Martel, R.F. Augustin 25
Martel, G. E. 107
Martin, Abraham 18
Martin, Maire Médéric 253

Martin, Robert 321
Martineau, François 81
Martineau, Hon. Gérald 207
Martino, Marco 307
Massé, Roméo 45
Massey, Raymond 321
Massicotte, Alfred 9
Massicotte, Notaire Emile 41
Mathewson, Christy 143, 257
Matz, Jean 136, 142
Maurault, Mgr Olivier 129,270
Maurois, André 326
Mayer, Charles 51, 294
Mayer, Gilles 268
Maynard, Mme Florent 220
McCaffrey, Bert 155, 159, 166
McCaffrey, E. J. 108
McCaffrey, James P. 246
McCarthy, Alex 30
McCarthy, Clem 295
McCarthy, Marvin 84, 295
McCormick, Ted 294
McDonald, Jack 113, 121
McEwen, Bernard 290
McGee, Frank 192
McGeehan, William 295
McGill, Jack 174
McGinty, Thomas J., 85, 86, 141, 249, 323.
McGowan, Lloyd "Mickey" 295
McGraw, John J., 61, 86, 92, 187, 256, 324.
McKenzie, Eleanor 265
McKnight, Wes 192
McLarnin, Jimmy 176
McLaughlin, Major Fred, 86, 173, 187
McLaughlin, "Grimesy" 63
McLaughlin, R. S. 99
McMillan, Steve 254
McNamara, Harold 295
McNamara, Howard 112
McNeill, Mark 295
McPhail, Larry 38
McShane, R.P. 290
Meagher, Aileen 265
Mécène 269, 305
Meeking, Gordon 206
Meeking, Harry 206
Melançon, Claude 296
Meloche, Roger 295
Ménard, "Doc" 108
Ménard, R.P. 40
Mencke, Frank G. 281
Mentor 305
Mercier, Cardinal 32
Mercier, Honoré 9
Mercier-Gouin, Sén. Léon 41
Merrill, Edouard 39
Midas, Roi 63, 269
Millaire, Edouard 108, 109
Miller, Charlie 63
Miller, Yvan 295
Milot, Hubert 39, 153
Milton, Tommy 251
Mireault, Emma 57
Molière, ... 45, 224
Molson, Herbert 178
Mondou, Armand, 153, 157, 159, 166, 174, 185.
Monet, Juge Amédée, 110, 116, 185
Monette, R.P. 37
Montaigne 275
Montherlant, Henry de 30
Montpetit, Edouard 129
Moore, Alex 81, 116, 253
Moore, Alex-J. 328
Moore, Grace 321
Moran, Hamby 149
Moran, Robert 247
Moreau, Arthur 154
Morenz, Donald 184
Morenz, Howie, 54, 81, 122, 128, 136, 137, 142, 151, 153, 154, 158, 159, 162, 163, 166, 171, 172, 173, 175, 177, 183, 192, 193, 201, 210, 230, 250.
Morenz, Mme Howie, ... 184, 185
Morenz fils, Howie 184
Morenz, Marlene 184
Morenz, William F. 123, 184
Morgan, Helen 321
Morgan, Henry 89
Morin, Emilien 45, 50, 56
Morin, Marie 143
Moron, Chef 321
Moyne, Gene 70
Muldoon, Pete 150
Mulligan, Dave 107
Mummery, Harry 113
Mundelein, Cardinal 30
Munro, Dunc 145, 166,252
Murphy, "Brad" 63
Murphy, Charles Webb 34
Murphy, Jimmy 204
Murray, Len 167

— N —

Nantel, Me Bruno 38
Napoléon, 139, 147, 163, 185, 247, 282, 312, 326.
Narbonne, Xiste 295
Nelligan, Emile 9
Nelson, Francis 192
Nelson, Lord 318
Nichols, Jos. 295
Nighbor, Frank .. 127, 137, 192, 332
Normandin, Arthur 50
Normandin, Michel 143, 191
Narthey, William M. 192
Norton, Percy 205
Nostradamus 67
Nurmi, Paavo 204

— O —

O'Brien, Andy 295
O'Brien, J. 107, 108
O'Brien, J. Ambrose 107
O'Brien, Larry 295
Oglesby, Richard J. 21
O'Hara, Jim 77
Oldfield, Barney 251
Olds, R. E. 85
Oliver, Harry 150
Ollivier, Me Maurice 311
O'Meara, Basil 192, 203, 216, 294
Oreste et Pylade 303
Ormond, J. T. 115
Orpen, Abe 66
O'Sullivan, Maureen 321
O'Toole, Doug. 190
Ott, Mel 92
Ouellette, J. 108
Ouimet, Francis 260
Owens, Mickey 258

— P —

Paddy the Horse 61
Painchaud, Georges 70
Paisley, J. K. 147
Palangio, Carl 149
Palangio, Pete 154, 162
Palo, Pete de 251
Pantages, Rod 237
Panurge 186
Papineau, Louis-Joseph 99
Papineau-Mathieu, Notaire 110
Paradis, Hon. Juge 164
Paradis, Me Oscar 164
Paré, E. 108
Parent, Me Charles 207
Parent, Sén. Georges 254
Parizeau, Paul 95, 190,294
Parker, Dan, 88, 273, 295, 311, 331
Parker, Hon. Juge 81
Parsley, Al 190
Parson, R. Holmes "Bob" 134
Pascal 224
Passeur, Stève 244
Patenaude, Alphonse 185
Patrick, Frank, 150, 159, 169, 181, 185, 192, 198.
Patrick, Gail 321
Patrick, Lester, 150, 171, 192, 206, 253.
Patrick, Lynn 253
Patrick, "Muzz" 253
Patterson, Pat 154
Pau, Général 68
Paul, Saint- 84
Paulhus, Roland 142, 153
Payette, Maire Louis 307
Peabody, Stuyvesant 83
Pearson, Hon. Lester B. 227
Pelletier, Evariste 47
Pelletier, Ovila 271
Péloquin, J.-B. 72
Perron, Hon. J.-L. 151, 315
Petit, Gaspard 65
Petrucelli, R. 316
Phillips, Tom 192
Piché, M. 113
Piché, Edmond 171
Pierce, George 321
Pigeon, Imprimeur 48
Pinkerton, Nat. 184
Pitre, Didier, 49, 109, 113, 114, 122, 202, 203, 205, 300.
Pittsburgh Phil 67
Plank, Eddie 257
Plasse, Abbé Joseph 39
Platon 76
Poirier, Roger 268
Poirier, Roger 285
Poirot, Hercule 166
Porter, Fred 216
Portland, Jack 169, 174
Pothier, Berthe 195
Poudrier, Séraphin 309
Poulin, Skinner 109
Power, Frank 112
Power, Jimmy 295
Powers, Eddie 50
Préfontaine, Maire Raymond 267

Prell, Ed. 295
Prell, John 295
Prévost, André 268
Prévost, Jean 244
Prieur, Mme Paul 221
Prince, Lorenzo 300
Pritchard, John M. 97
Proctor, John S. 216, 218
Prodgers, Goldie 113
Proulx, Pierre 295
Provost, M. 107
Pulford, Harvey 157, 192
Purcell, Jack 176
Pusie, Jean, ... 159, 162, 166, 254
Pythagore 11

— Q —

Quain, Me Redmond 111, 133
Querrie, Charlie, 117, 124, 134, 204
Quilty, Johnny 54
Quilty, Silver 54, 55
Quinn, Eddie 280
Quinn, Emmett 109, 111
Quintal, Mme Robert 204

— R —

Racine, Hector 116, 151
Racine, Jean 306
Radziwill, Prince Constantin 93
Rainville, Gustave 291
Ratterman, George 234,235
Rattez, P. 108
Raymond, Adélard 241
Raymond, Sén. Donat 97, 119, 134
Raymond, Jean 218
Raymond, Paul-Marcel, 167, 169, 174, 178.
Raynault, Maire Adhémar 183
Reeve, Ted 295
Rémus et Romulus 66
Renaud, Dr J. 53
Renault, Joseph-F. 274
Rhéaume, Herb 145
Rice, Grantland 85
Richard, Abbé 45
Richard, Fred 63, 75, 76
Richard, Maurice 260, 308
Richard Cœur-de-Lion 55
Richardson, George 192
Richardson, Veuve 65
Richer, Claude 268
Richer, "Derby Jos" 81
Richer, Georges 134, 185
Richman, Harry 92
Rickard, Tex 89, 133, 140, 146
Riley, Jack 169
Rinfret, Hon. Fernand, 197, 254, 281, 321.
Ringling, John 249
Riopelle, Lucien 253
Ritchie, Dave 136
Rivers, Gus 159, 160, 166
Robert, Louis 216, 218
Robert, Yvon 280
Roberts, Freddie 295
Roberts, Gene "Choo-Choo" 235
Roberts, Leslie 295
Robertson, John Ross 192
Robertson, Roy 240, 241, 242
Robillard, Eugène 268
Robinson, Claude 54, 192
Robinson, Frank 217
Robinson, Jackie 51
Robinson, Percy 219
Robitaille, C. 203
Robitaille, Mlle 197
Roche, Desse 175
Roche, William 294
Rochon, Marc 268
Rockne, Knute 193
Rodden, Mike 115, 123, 124, 295
Roger, Annette 329
Rogers, Will 252
Rolland, Pierre 185
Rooney, Mickey 92
Roosevelt, Mme Eleanor 321
Roosevelt, Théodore 19
Rosenfeld, Bobbie 176
Ross, Andrew 134
Ross, Art, 46, 107, 116, 121, 134, 174, 192, 195, 260, 269.
Ross, J. K. L. 97, 254
Rossi, Tino 321
Rothschild, Baron de 285
Roy, Régis 73
Royal, J. 156
Rubenstein, Louis 116
Runge, Paul 175
Runions, L. 107
Runyon, Damon 279
Russell, Ernie 121
Ruth, Babe 40, 153, 258
Ryan, Frank J. 88
Ryan, Jos. W., 216, 217, 237, 238

— S —

Sablonnière, R.P. Marcel de la .. 289
Sabourin, "Sabby" 51
Sainte-Beuve 191, 329
Salmon, Walter 88
Sande, Earl 91
Sargent, Frank 192
Sarrazen, Gene 260
Sauvé, Alex 49
Sauvé, Ernest 122, 123
Sauvé, Hon. Jean-Paul 279
Savage, Gordon 175
Savard, Ernest 125, 177, 178, 257
Savoldi, Jos. 254
Scapulaire, Marie 65
Schlossberg, Abe 63
Schmelling, Max 85
Scott, Barbara-Ann, 265, 280, 292, 321
Scott, John 128
Selke, Frank 125, 188, 277
Séguin, Jean 295
Séguin, "Patsy" 109
Séguin, Phil. 295
Séguin, R. 108
Sentennes, Abbé 156
Shapiro, Lionel S. B. 278
Shatford, Rév. Canon 119
Shearer, Norma 320
Sheen, Mgr Fulton 32
Sheil, Mgr Bernard 30
Shewan, T. 107
Shore, Eddie 150, 192, 194
Shore, Hamby 112
Shuring, Mme Jack 184
Simon, Simone 321
Simonds, Lt.-Gén. Guy 279
Skelcher, Fred 240, 242
Skelton, Red 255, 256
Slabotsky, Charlie 63
Slaght, Arthur 108
Slapska, George 39
Smaill, Walter 121
Smeaton, Cooper 121
Smith, Art 166
Smith, Donald 121
Smith, Hooley 145
Smythe, Major Connie, 149, 153, 163, 169, 187, 192, 206, 252, 277.
Snead, Sam 260
Socrate 76, 188
Somerville, Ross "Sandy" 175
Sophocle 42
Sorrell, Johnny 154
Soulière, Bert 295
Sousa, John Philip 320
Spanjaart, Peter 139, 295
Speicer, Ben 258
Sproule, Harvey 198
St-Aubin, Rév. Fr. 28
St-Laurent, Dollard 268
St-Laurent, T. H. Louis-S. 151
St-Martin, Jos 50
St-Père, Sén. C.-E., 29, 48, 107, 110, 116, 257, 283.
Stack, Eddie 30
Staffel, Henry 31
Stagg, Alonzo A. 32, 34
Stanley of Preston, Lord 157, 192
Starr, Harold 167
Stein, Baron 61
Stengel, Casey 258
Stephens, Phil. 113
Stewart, Bill 171
Stewart, Nels 141, 193
Stifel, Otto 91
Stilwell, Edna 255
Stockton, Roy 295
Stone, Charles 240,242
Strachan, Jimmy, 107, 134, 177, 187
Strachan, William P. 147, 164, 177
Stratford, Red 285
Stribbling, Young 85
Stritsch, Cardinal 30
Strong, Edward 90
Strong, Irene 265
Stuart, Hod 192
Sullivan, John J. 79
Surprenant, R.P. 24
Sutherland, Capt. James T. 192
Sutphin, Al 141, 192
Sutton, M. 29
Suzor-Côté, Alfred 9
Swarthout, Gladys 321
Sweitzer, Bob 79

— T —

Taine, Henri 47
Talleyrand 144
Talmadge, Constance 92
Talmadge, Natalie 92
Talmadge, Norma 92
Taschereau, Hon. Alexandre, 10, 38, 128, 255, 313, 315.
Tattersall, M. 93
Taylor, Austen 279
Taylor, Betty 265
Taylor, Fred "Cyclone" 122, 192

Terry, Bill 256
Thacker, Rose 265
Tharaud, Frères 299
Thibault, Raoul 50
Thodos, Pete 237
Thompson, Percy 116, 134
Thorne, Rosella 265
Thornton, Sir Henry 129
Thorpe, Jim 204
Timmins, Noah 108
Tobin, William 173, 193
Trapp, Bob 167
Trawick, Herb 226, 235, 238
Tremblay, Eugène 105
Tremblay, Wilfrid 268
Trempe, Bert 51
Trépanier, Léon 48
Trihey, Harry J. 192
Trottier, Frank 285
Trudeau, Me Charles-Edouard 38
Truman, Harry S. 92
Tschaikovski, P. 320
Tunney, Gene 85, 98
Turner, Dave 175

— V —

Vail, Ira 251
Valentine, Al 70
Vandandaigne, R.P. 37, 42
Vanderbilt, Alfred 88
Varaleau, Jacques 268
Vautrin, Hon. Irénée 116
Veeck, Bill 256
Vellozzi, Erasmo 63, 307
Veniot, Hon. P.-J. 164
Vérieul, Marie 18
Vermette, Blanche 302
Veuillot, Louis 29
Vézina, Georges, 113, 120, 121, 130, 136, 137, 138, 142, 147, 148, 149, 155, 192, 193, 201, 210, 269, 300.
Vézina, Mme Georges 142
Vézina, Jean-Jules 143
Vézina, Stanley 143
Vigny, Alfred de 4
Vila, Jos 295
Villeneuve, Cardinal 9
Villon, François 317
Vipond, Jim 295
Virgile 42
Voltaire, ... 139, 190
Voyles, Carl 237

— W —

Wagner, Honus 30
Wagner, Virgil 235
Walker, Douglas "Pea-head" 242
Walker, Hal 295
Walker, Maire Jimmy 146
Walsh, Hon. Juge 151
Walsh, R.P. 28
Walton, Dorothy 265
Walton, Isaak 261
Wambsganss, Bill 258
Ward, Wallace 295
Warren, Le lutteur 61
Wasnie, Nick 159, 166,167
Welsh, Matt 252
Westminster, Duc de 93
Whitney, "Jock" 88
Whittaker, George 295
Widener, Joe 88
Wieg, R.P. B. 25
Williams, Jos 295
Williams, Percy 175
Williams-Taylor, Sir Frederick 119
Wills-Moody, Helen 264
Willy 326
Wilson, R. T. 88
Wilson, Woodrow 70
Winchell, Walter 278
Windsor, Duc de 260
Winn, Col. Matt., 84, 87, 91, 148, 295
Wood, Art 135
Woodward, Stanley 295
Wray, Ed. 291, 295
Wray, William, 52, 54, 62, 184, 205, 217, 247, 250, 290.
Wright, Dr Jack 175
Wright, Joe 175
Wurtele, Rhoda 265
Wurtele, Rhona 265

— Y —

Ydewalde, Charles d' 9, 335
Yonakor, John 235
Young, George 175

— Z —

Zaharias, "Babe" Didrickson 264
Zimmerman, "Buck" 258

Achevé d'imprimer sur les presses
du "Droit", à Ottawa, Canada,
ce huitième jour de novembre
mil neuf cent cinquante-deux.

CE GV 0165
.D35B3 1952
COO BARETTE, ROS LEO DANDUR
ACC# 1327178